

HISTOIRE

ET

DESCRIPTION GENERALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE,

AVEC

LE JOURNAL HISTORIQUE

d'un Voyage fait par ordre du Roi
dans l'Amérique Septentrionale.

*Par le P. DE CHARLEVOIX, de la Compagnie
de JESUS.*

TOME TROISIEME.

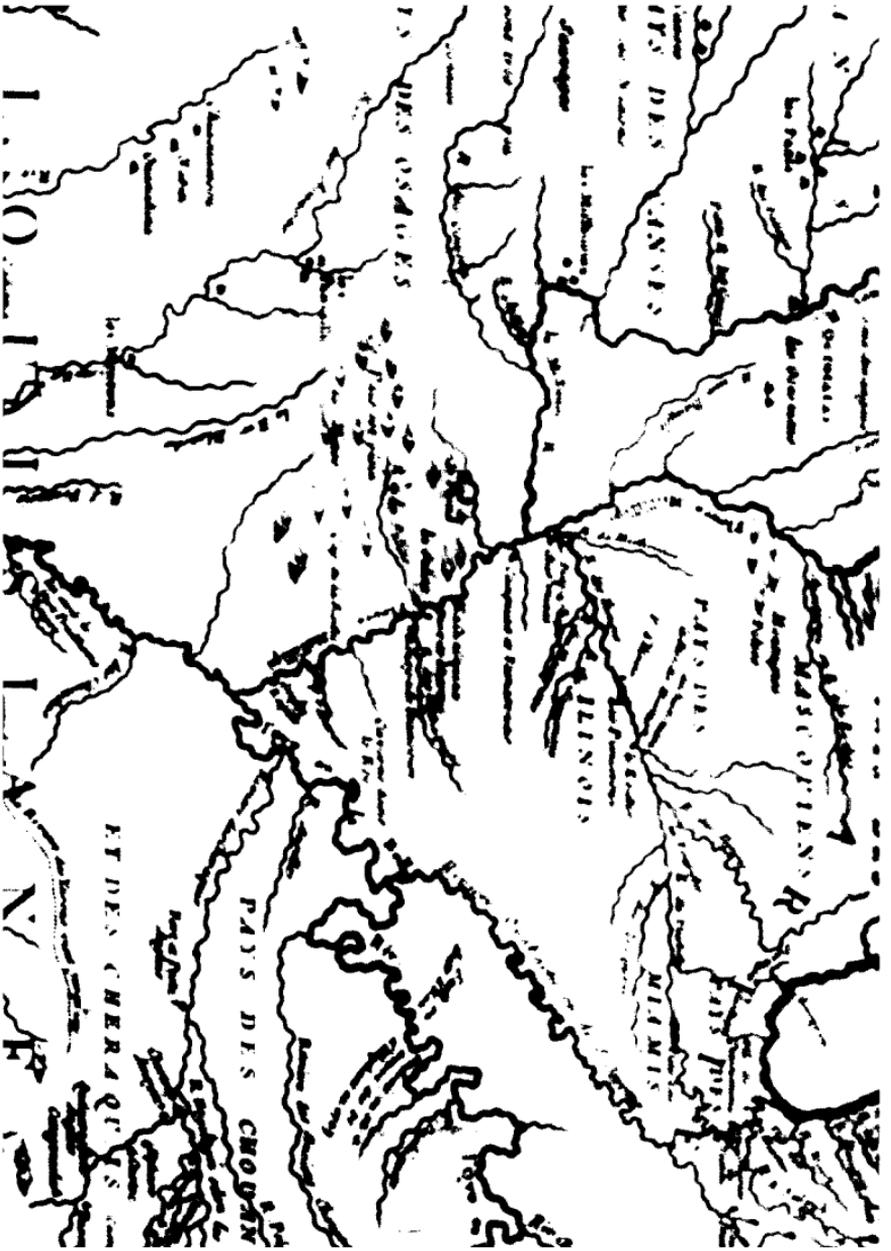


A PARIS,

Chez PIERRE-FRANÇOIS GIFFART,
rue Saint Jacques, à Sainte Theresé.

M DCC XLIV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.





HISTOIRE

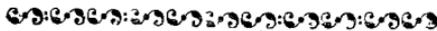
ET

DESCRIPTION GENERALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE.

OU L'ON TROUVERA TOUT
ce qui regarde les Découvertes &
les Conquêtes des François dans
l'Amérique Septentrionale.



LIVRE TREIZIE' ME.



L n'est point de vertu , qui ne
soit mêlée de quelque défaut :
c'est le sort ordinaire de l'hu-
manité. Ce qui met le comble à
notre humiliation , c'est que les
plus grands défauts accompagnent souvent les
plus éminentes qualités , & que la jalousie ,
que celles-ci inspirent , trouve presque tou-

Tom. III.

A

2 HISTOIRE GÉNÉRALE

jours dans ceux-là un spécieux prétexte pour couvrir ce que cette passion a de bas & d'injuste. C'est à ceux, qui sont établis pour gouverner les Hommes à se faire jour pour sortir de ce labyrinthe, à dégager le vrai des ténèbres, dont la passion veut l'obscurcir, & à connoître si bien ceux, dont ils veulent se servir, qu'en leur donnant lieu de faire usage de ce qu'ils ont de bon, ils se précautionnent contre ce qu'ils ont de mauvais.

Projet de M. de la Sale, présenté à M. de Seignelay, qui l'approuve

1684-90.

C'est à quoi s'appliqua particulièrement M. de Seignelay au sujet de M. de la Sale, lorsqu'il fut question d'agréer ses services. Prévenu contre lui par les Lettres de M. de la Barre, il voulut le connoître par lui-même; & après l'avoir entretenu plusieurs fois, il jugea qu'en supposant qu'une partie des griefs, dont on le chargeoit, n'étoit pas sans fondement, il avoit des talens, qui pouvoient le rendre utile à l'Etat, & il lui donna des grandes marques d'estime. La Sale encouragé par ce bon accueil, proposa au Ministre le dessein, qu'il avoit formé de reconnoître par Mer l'embouchure du Micissipi, afin d'en frayer le chemin aux Vaisseaux François, & d'y faire un Etablissement. Son projet fut approuvé, & il eut ordre de faire ses préparatifs.

Commission, qu'on lui donna.

Il y employa tout l'hiver, & lorsqu'ils furent achevés, M. de Seignelay lui fit délivrer sa Commission. Elle portoit que tous les François & Sauvages, qui se trouveroient depuis le Fort de S. Louis des Illinois jusqu'à la Nouvelle Biscaye, seroient sous ses ordres, & que le Commandant de l'Escadre, qui le porteroit de France en Amérique, exécuteroit

1684-90.
 tout ce qu'il lui prescriroit sur la route, & lui donneroit à son débarquement tous les secours, dont il le requerreroit, pourvû qu'ils ne pussent préjudicier en rien à la sûreté des Vaisseaux du Roy.

Quatre Bâtimens de différentes grandeurs furent armés à Rochefort, & on y embarqua deux-cent quatre-vingt Personnes, y compris les Equipages. Le reste étoit composé de cent Soldats, d'une Famille Canadienne, dont le Chef se nommoit TALON; d'environ trente Volontaires, parmi lesquels il y avoit quelques Gentilshommes; de quelques Filles, & d'un certain nombre d'Engagés & d'Ouvriers: mais il faut avouer que le choix de tous ces Gens-là ne fut pas fait avec soin. La plupart des Soldats étoient des Misérables; qui demandoient l'aumône; plusieurs étoient contrefaits, & ne sçavoient pas même tirer un coup de Mousquet. Les Ouvriers ne valoient pas mieux, & quand on voulut les mettre en œuvre, on reconut, mais trop tard, qu'il n'y en avoit presque pas un, qui sçût son métier.

Deux Neveux de la Sale, CAVELIER & MORANGET, étoient parmi les Volontaires; le Premier n'avoit que quatorze ans. Trois Ecclesiastiques de S. Sulpice, MM. Cavelier, Frere de M. de la Sale, CHEFDEVILLE, son Parent, & MAJULLE (a). Quatre Peres Recollets, le P. Zenobe Mambré, qui avoit déjà accompagné M. de la Sale dans ses découvertes; le P. Maxime LECLECQ, qui avoit demeuré quelque tems en Canada; le Perc

(a) D'autres Relations le nomment DAINMAYVILLE.

1684-90.

Anastase DOUAY, & le P. Denys MARQUET ; étoient destinés, les uns à demeurer dans l'Habitation, que l'on projettoit d'établir à l'entrée du Micissipi, & les autres à faire des Missions parmi les Sauvages ; mais le Pere Marquet s'étant trouvé mal dès le premier jour de la navigation, on fut obligé de le débarquer, & il ne fit point le voyage. Enfin un Bourgeois de Rouen, nommé JOUTEL, qui avoit été lontems Soldat, honnête Homme, & dont nous avons la seule Relation de cette Expédition, sur laquelle on puisse compter, se donna aussi à M. de la Sale, lequel lui reconnoissant beaucoup de capacité & un bon esprit, en fit comme son Intendant, & s'en est toujours très-bien trouvé.

Son départ
de la Rochelle.

Les quatre Bâtimens, qui devoient porter cette petite Colonie, étoient *le Joli*, Frégate d'environ quarante Canons, commandée par M. de BEAUJEU, lequel avoit pour son Lieutenant le Chevalier d'HERE, & pour son Enseigne le Sieur DU HAMEL. Une autre Frégate de six Canons, nommée *la Belle*, que le Roy avoit donnée à M. de la Sale, & dont celui-ci avoit confié le Commandement à deux Capitaines de Barque, la Flûte *l'Amable* du port de trois-cent Tonneaux, appartenante à un Marchand de la Rochelle, nommé MASSIOT, & montée par le Sieur AIGRON, sur laquelle étoient tous les effets de M. de la Sale, & une Caïche de trente Tonneaux, chargée de munitions & de marchandises, fretée pour S. Domingue.

L'Escadre
relâche en
France.

Cette petite Escadre partit de la Rochelle le vingt-quatre de Juillet 1684. en Compagnie de la Flotte des Isles & du Canada, qui devoit

rester sous les ordres de M. de Beaujeu jusqu'à la vûe des Terres d'Espagne ; mais l'on n'étoit guère qu'à cinquante lieues du Port, que par le plus beau tems du monde, le mâc de Beau-pré du *Joli* cassa tout à coup. On raisonna beaucoup sur cet accident, & comme il y avoit déjà quelques semences de brouilleries entre M. de Beaujeu & M. de la Sale, quelques-uns s'imaginèrent que cela avoit été concerté. On délibéra si l'on iroit en Portugal, ou si on relâcheroit à la Rochelle, & ce dernier avis prévalut. Les trois autres Bâtimens suivirent *le Joli*, & l'on ne put remettre à la voile, que le premiet d'Août.

Le seizième on découvrit Madere, & M. de Beaujeu proposa à M. de la Sale d'y aller mouiller pour faire de l'eau, & acheter des rafraîchissemens. M. de la Sale lui répondit qu'il n'y avoit que quinze jours, qu'on étoit en Mer, par conséquent qu'on ne devoit manquer, ni d'eau, ni de provisions : qu'on ne pouvoit aller à Madere, sans perdre au moins huit jours inutilement ; que son Entreprisè demandoit un grand secret, surtout par rapport aux Espagnols, qui ne pouvoient manquer d'en prendre de l'ombrage, s'ils en étoient instruits, & auxquels il seroit difficile de la tenir cachée, si on se montroit dans une Isle si voisine des Canaries, dont le Roy d'Espagne étoit le Souverain : en un mot que ce n'étoit pas l'intention de Sa Majesté, dont Personne ne pouvoit être mieux instruit que lui.

Cette réponse déplut fort à M. de Beaujeu, & mit l'Equipage de mauvaise humeur contre M. de la Sale. Il y eut même un passager Hu-

1684. 90.

Elle se remue en Mer.

MM. de Beaujeu & de la Sale se brouillèrent.

1684-90.

guenot, nommé PAGET, qui parla en cette rencontre à celui-ci avec beaucoup d'emportement. La Sale demanda au Commandant si c'étoit par son ordre qu'un Homme de cette sorte lui perdoit ainsi le respect. M. de Beaujeu lui répondit froidement que non, & ne se mit nullement en peine de lui faire faire réparation de cette insulte. La Sale dissimula son ressentiment; mais il n'y eut Personne sur le Vaisseau, qui ne commençât à augurer mal d'une Expédition, dont les Chefs paroïssent avoir des vûes & des intérêts si opposés.

Ce fut bien pis encore, quand on fut arrivé à S. Domingue; M. de la Sale avoit des ordres du Ministre pour M. de CUSSE, qui commandoit dans cette Isle pour le Roy, & ces ordres regardoient son Entreprise. M. de Cussi faisoit ordinairement sa résidence au Port de Paix, qui est sur la Côte Septentrionale de l'Isle, & il étoit naturel qu'on y allât prendre Terre. M. de Beaujeu ne le trouva pas à propos, & alla mouiller au petit Goave sur la Côte Occidentale, où il arriva le vint-sept de Septembre. Il y apprit que le Gouverneur étoit au Port de Paix, avec le Chevalier de S. LAURENT, Lieutenant Général, & M. BEGON, Intendant des Isles de l'Amérique, lesquels en vertu d'une Commission spéciale du Roy, s'étoient rendus à S. Domingue, pour aider M. de Cussi à régler la Police, donner une forme à l'administration de la Justice, & remédier à plusieurs désordres, qui ruinoient le commerce dans cette Colonie naissante.

Bâtiment perdu par la faute de M. de Beaujeu.

M. de la Sale écrivit au Gouverneur pour le prier de le venir trouver, parce qu'il avoit

bien des choses à lui communiquer pour le Service du Roy, & qu'il lui étoit impossible de quitter son Escadre pour se rendre auprès de lui. Non-seulement M. de Cuffi, mais le Chevalier de S. Laurent & M. Begon même, voulurent bien faire le voyage du petit Goave, où ils trouverent M. de la Sale fort malade. Le chagrin avoit beaucoup de part à la maladie : il avoit appris quelques jours auparavant que sa Caïche avoit été enlevée à la Côte de S. Domingue par deux Pirogues Espagnoles ; accident, qu'il eût évité, s'il eût abordé au Port de Paix, & qui contribua beaucoup à augmenter la méfintelligence entre lui & M. de Beaujeu.

Veritablement on ne comprenoit pas bien ce qui avoit engagé ce Commandant à s'obstiner, comme il fit, dans une chose, qui devoit au moins, ce semble, lui être indifférente ; mais ces Messieurs ne paroïssent presque plus attentifs qu'à se contrarier en tout. Un Officier du Roy a toujours bien de la peine à digerer de se voir obligé de recevoir sur son bord des ordres d'un Particulier sans caractère ; mais au cas, que M. de Beaujeu ne se trouvât pas disposé à faire ce qu'on exigeoit en cela de lui, pourquoi acceptoit-il le Commandement à cette condition ? M. de la Sale de son côté n'avoit pas assez compris ce que cette condition devoit coûter à un Commandant, & ne l'adouciſſoit point par ses manieres : il ne témoignoit aucune confiance à M. de Beaujeu, & à tout ce que cet Officier lui proposoit, il ne répondoit qu'en disant, *ce n'est pas l'intention du Roy*. Ce n'étoit pas le moyen d'intéresser dans son Entreprise un

8 HISTOIRE GÉNÉRALE

1684-90.

Homme, dont il avoit besoin pour la faire réussir, aussi M. Cavalier voyant son Frere dangereusement malade, & ayant prié M. de Beaujeu de vouloir bien prendre soin de ses affaires, il n'en reçut point d'autre réponse, sinon qu'il n'en avoit nulle connoissance, & qu'elles lui paroisoient en si mauvais état, qu'il n'y auroit point d'honneur pour lui à s'en mêler.

On découvrit la Floride.

M. de la Sale guérit enfin, & comme après quelques entretiens, qu'il eut avec le Gouverneur de S. Domingue & les deux Commissaires, qui se prêterent de bonne grace à tout ce qu'il leur demanda, rien ne le retenoit au petit Goave, il en partit le vint-cinquième de Novembre, plus brouillé que jamais avec M. de Beaujeu. Le douzième de Décembre l'Escadre doubla le Cap de S. Antoine, qui est la pointe Occidentale de l'Isle de Cuba, & entra dans le Golphe Méxique; mais le quatorzième un vent contraire très-violent l'obligea de retourner à ce Cap, où il lui fallut rester à l'ancre jusqu'au dix-huit. Le vint-huit elle découvrit la Terre du Continent de la Floride, & sur ce qu'on avoit assuré à M. de la Sale, que dans le Golphe Méxique les Courans portoient à l'Est, il ne douta point que l'embouchure du Micissipi ne lui restât bien loin à l'Ouest; erreur, qui fut la source de toutes ses disgraces.

M. de la Sale passe devant le Micissipi sans s'en apercevoir.

Il fit donc tourner à l'Ouest, mais il avançoit peu, parce que de tems en tems il s'approchoit de Terre, & la cotoyoit à la vue pour examiner s'il ne découvrirait pas ce qu'il cherchoit. Le dixième de Janvier 1685. l'Escadre se trouva, ainsi qu'on l'a conjecturé

1685-90.

depuis, assez proche del'embouchure du Miciffipi; mais M. de la Sale, persuadé qu'il étoit par les travers des Apalaches, passa outre sans envoyer sa Chaloupe à Terre. Quelques jours après, sur quelques idées, que lui donnerent des Sauvages, il voulut retourner vers cet endroit; mais M. de Beaujeu refusa d'avoir pour lui cette complaisance, quoiqu'il y fût obligé en vertu des ordres du Roy. On s'aigrissoit de plus en plus de part & d'autre, & M. de la Sale, après s'être opiniâtré assez mal à propos dans des choses d'une bien moindre conséquence, que celle-là, céda plus mal à propos encore, quand il fallut user de l'autorité, dont il étoit revêtu.

On poursuivit donc la même route à l'Ouest, & l'Écadre arriva en peu de jours à la Baye S. Bernard; mais sans la connoître. Cette Baye est à cent lieuës à l'Ouest de l'embouchure du Miciffipi; on y mouilla les ancrs, & les Chaloupes furent envoyées à la découverte. Elles aperçurent une fort belle Riviere, à l'entrée de laquelle il y a une barre, qui n'a pas plus de dix ou douze pieds d'eau. Après bien des allées & des venues, pour tâcher de sçavoir où l'on étoit, & plusieurs Conseils, où l'on ne conclut rien, parce qu'il suffisoit qu'un des deux Chefs ouvrit un avis, pour que l'autre s'y opposât, M. de la Sale, qui ne se croyoit pas loin du Miciffipi, & à qui la présence de M. de Beaujeu ne pouvoit plus servir qu'à le gêner, résolut de débarquer tout son Monde à ce lieu-là.

Cette résolution prise, le vintième de Février il envoya ordre au Commandant de la Flûte. Elûte de la décharger de ce qu'elle avoit de plus.

1685-90.

Il arrive à la Baye S. Bernard, sans sçavoir où il est.

Il perd la Flûte.

1685-90.

péfant, & de la faire entrer dans la Rivière. Il ordonna en même tems au Commandant de *la Belle* de s'embarquer sur la Flûte, parce qu'il ne se fioit pas à celui, qui la commandoit, soit que cet Homme lui fût suspect, ou qu'il ne le crût pas assez habile pour la manœuvre, qu'il falloit faire; mais ce Commandant refusa de recevoir le Capitaine de *la Belle*. Sur ce refus M. de la Sale voulut être présent à cette opération; mais un Lieutenant d'Infanterie, nommé LA SABLONIERE, & cinq ou six autres François ayant été enlevés par des Sauvages, tandis qu'ils se promenoient dans le Bois; il courut pour les aller dégager.

Il n'étoit pas encore bien loin du rivage, lorsqu'ayant jetté les yeux de côté-là, il aperçut la Flûte, qui manœuvroit de manière à se briser contre des battures, & son mauvais fort, dit Joutel dans sa Relation, l'empêcha de retourner sur ses pas pour éviter ce malheur. Il continua sa route vers le Village, où ses Gens avoient été conduits, & en y arrivant il entendit un coup de Canon. Il se douta que c'étoit pour l'avertir que la Flûte étoit échouée, & sa conjecture ne se trouva que trop juste. Il a passé pour constant parmi ceux, qui furent témoins de cet accident, qu'il avoit été l'effet d'un dessein prémédité du Sieur Aigron, qui commandoit ce Bâtiment.

Suite de ce malheur.

Cette perte, toute grande qu'elle étoit, eut des suites plus fâcheuses encore. Les munitions, ustensiles, outils, & généralement tout ce qui est nécessaire à un nouvel Etablissement, étoit dans la Flûte; M. de la Sale, en qui le desir de recouvrer ses Gens,

l'avoit emporté sur le soin de prévenir un malheur, qu'il craignoit, se hâta, dès qu'il fut venu à bout de son premier dessein, de se rendre à l'endroit, où le Bâtiment étoit échoué, & trouva tout le Monde dans l'inaction. Il pria M. de Beaujeu de lui prêter sa Chaloupe & son Canot, & il les obtint sans peine : il commença par sauver l'Equipage ; il songea ensuite aux poudres & aux farines ; puis au vin & à l'eau-de-vie ; & l'on porta à Terre environ trente Barriques.

1685-50.

Si la Chaloupe de la Flûte eût pu aider celle du *Joli*, presque tout auroit été déchargé ; mais on l'avoit fait périr exprès, & la nuit étant survenuë, il fallut attendre au lendemain pour achever le déchargement ; au bout de quelques heures, le vent, qui venoit du large, s'étant renforcé, & ayant grossi les vagues, la Flûte heurta contre des Rochers, qui la creverent, & quantité de marchandises fortirent par l'ouverture, qui s'y fit, & furent portées çà & là au gré des flots. On ne s'en aperçut qu'au point du jour : on en sauva encore trente Barriques de vin & d'eau-de-vie, avec quelques Barrils de farine, de viandes salées & des légumes. Tout le reste fut perdu.

Pour comble de disgraces, on commençoit à se trouver environné de Sauvages, & quelque précaution, qu'on prit, pour les empêcher de profiter de l'embarras, où l'on étoit, ils enleverent plusieurs choses, qu'on avoit sauvées du naufrage. On n'en fut même instruit, que quand ces Barbares se furent retirés avec leur butin. Ils avoient laissé sur le rivage plusieurs Canots, & on s'en saisit : foibles représentailles, qui coûterent même bien

1685-90.

plus qu'elles ne valaient. Les Sauvages revinrent pour reprendre leurs Canots, joignirent pendant la nuit ceux, qui les avoient enlevés, & les ayant trouvés endormis, tuèrent deux Volontaires, nommés ORRY & DESLOGES, que M. de la Sale regretta beaucoup, blefletent Moranget & un autre; mais ils ne purent reprendre leurs Canots.

Tant de malheurs arrivés coup sur coup rebuterent plusieurs de ceux, qui s'étoient engagés dans cette Expédition, & entr'autres M. DAINMAVILLE & le Sieur MINET, Ingénieur, qui voulurent retourner en France, à quoi ne contribuerent pas peu les discours des Ennemis de M. de la Sale, qui ne cessoient de décréditer sa conduite, & de taxer son projet d'Entreprise folle & téméraire. Pour lui, jamais il ne montra plus de résolution & de fermeté: il fit construire un Magasin: il l'environna de bons Retranchemens, & s'étant mis dans l'esprit que la Rivière, où il étoit entré, pouvoit bien être un des bras du Micissipi, il se disposa à la remonter.

M. de Beaujeu retourne en France. Ses mauvaises manieres avec M. de la Sale. Il apprit en même tems que M. de Beaujeu se dispoit à appareiller pour reprendre la route de France. Il le pria de lui remettre les Canons & les Boulets, qu'il avoit dans son bord, & qui y avoient été embarqués pour lui. Beaujeu répondit que tout cela étoit dans le fond de son Vaisseau, dont il faudroit changer tout l'arrimage pour l'en tirer: que cette opération demandoit plus de tems, qu'il ne lui en restoit pour prévenir les mauvais tems ordinaires dans la saison, où l'on alloit entrer, & qu'il le croyoit trop raisonnable pour l'exposer à périr. Il sçavoit pourtant bien

que M. de la Sale n'avoit à Terre, que huit petites pièces de Campagne, & pas un seul boulet : d'ailleurs on ne concevoit pas comment il avoit ainsi embarrassé des effets, qui étoient destinés pour l'Habitation de M. de la Sale. 1685-90.

Mais il donna encore une preuve bien plus marquée de sa mauvaise volonté. La perfidie du Capitaine de la Flûte étoit averée ; M. de Beaujeu pour le soustraire à la justice de M. de la Sale, le reçut dans son bord, avec tout l'Equipage de ce Bâtiment, & cela contre la parole expresse, qu'il avoit donnée à M. de la Sale de n'embarquer Personne sans son consentement. Toute la ressource de celui-ci fut d'écrire au Ministre pour lui porter ses plaintes, ce qui ne remédioit en rien à la triste situation, où il se trouvoit.

Le *Joli* mit à la voile vers la mi-Mars, & sur le champ on commença de travailler à un Fort. Dès que l'ouvrage fut un peu avancé, la Sale chargea Joutel de l'achever, lui en confia le Commandement, & lui laissa environ six-vint Personnes. Lui-même avec le reste, qui montoit tout au plus à cinquante Hommes, du nombre desquels étoient M. Cavelier son Frere, M. Chefdeville, deux PP. Recollets, & plusieurs Volontaires, s'embarqua sur la Riviere, résolu de la remonter le plus loin qu'il seroit possible : il changea pourtant bientôt de pensée. Comme les Sauvages venoient roder toutes les nuits autour du Fort commencé, Joutel, à qui il avoit recommandé de ne pas souffrir qu'ils en approchassent de trop près, fit tirer quelques coups de fusil pour les écarter. M. de la Sale;

Celui-ci
bâtit deux
Forts.

qui n'étoit pas encore bien loin, ne sachant ce que c'étoit, retourna avec six ou sept Hommes ; mais il trouva toutes choses en bon état.

Il dit à Joutel qu'il avoit déjà découvert un Pays charmant, qu'il avoit dessein de construire un second Fort à l'endroit, où il avoit laissé ses gens, qu'il leur avoit même ordonné en les quittant de préparer tous les matériaux nécessaires. Il partit ensuite pour aller rejoindre sa Troupe, & la première chose, qu'il apprit en arrivant à son Campement, fut que plusieurs de ses Ouvriers s'étoient laissé enlever leurs outils par les Sauvages. Il leur en fit donner d'autres ; mais il manquoit à ces Gens-là autre chose que des outils, ils ne savoient pas s'en servir, & l'ouvrage alloit fort lentement.

Au commencement de Juin le Sieur de VILLEPERDRY arriva au premier Fort avec un ordre adressé à Moranget de conduire à M. de la Sale tout ce qui y restoit de Monde, à la réserve de trente Hommes, qu'il devoit laisser à Joutel pour le garder, & du Sieur LE GROS, Garde-Magasin ; ce qui fut exécuté sur le champ. La Chasse & la Pêche entretenoient l'abondance dans ce premier Fort, & le Commandant y maintenoit l'ordre & la paix avec douceur ; ce qui n'empêcha point deux Scelerats de conspirer contre lui & contre le Garde-Magasin, qui étoit un fort honnête Homme.

Conspiration
contre Joutel.

Leur dessein étoit de poignarder l'un & l'autre, de choisir ensuite dans le Magasin tout ce qu'ils y trouveroient à leur bien-être, & de désertcr. Le jour étoit pris pour l'exécution de ce noir projet ; mais un des

Conjurés en ayant fait confidence à un Chaf-
 feur nommé DAVAULT ; celui-ci alla sur le
 champ en avertir Joutel , qui se faisoit des
 Criminels & les mit aux fers. Le quatorzième
 de Juillet il reçut un second ordre de M. de
 la Salle , qui lui enjoignoit de le venir joindre
 avec tout son Monde. Il obéit , & en arrivant
 au Campement de M. de la Sale , il lui remit
 ses deux Prisonniers avec les preuves de leur
 complot.

1685-90.

Ces nouvelles , qui faisoient d'autant plus
 plus connoître à celui-ci le mauvais choix
 qu'il avoit fait de ses Colons , l'attristerent
 beaucoup. Joutel de son côté fut extrême-
 ment surpris de trouver son Fort si peu avancé.
 Il n'y avoit encore rien de couvert qu'un petit
 quarré de pierre , où étoient les poudres &
 quelques Barriques d'Eau-de-vie. On avoit
 planté & semé ; mais tout avoit manqué faute
 de pluie , on avoit été fouragé par les Bêtes
 sauvages. Plusieurs bons Sujets , & entr'autres
 le Sieur de Villeperdry , étoient morts : le
 nombre des Malades augmentoit tous les
 jours ; en un mot rien n'étoit plus triste que
 la situation , où se trouvoit M. de la Sale.
 Il en étoit rongé de chagrin ; mais il le dis-
 simuloit assez bien. Avec la fermeté d'esprit ,
 qui faisoit son principal caractère , mais qui
 dégéneroît souvent en une dureté opiniâtre ,
 il avoit au souverain degré le talent des res-
 sources , & son industrie lui faisoit trouver
 en lui-même ce qui lui manquoit dans les
 autres. Dès qu'il vit tout son Monde réuni ,
 il commença tout de bon à s'établir & à se
 fortifier. Il se fit lui-même l'Architecte de
 son Fort , & comme il mettoit toujours

Triste situa-
 tion de la Co-
 lonie.

1685-90.

sévérité
outrée de M.
de la Sale, &
ce qui en arri-
vo.

le premier la main à l'œuvre, chacun travail-
la par émulation de son mieux.

Il ne falloit plus qu'encourager cette bon-
ne volonté ; mais la Sale n'étoit pas le Maî-
tre de son humeur. Dans le tems même,
que les Gens s'épuisoient de fatigues, & qu'à
peine il pouvoit leur donner le nécessaire
pour vivre, il ne put pas gagner sur lui de
se relâcher un peu de sa sévérité, ni d'une
humeur inflexible, qui n'est jamais de sai-
son, surtout dans un nouvel Etablissement. Il
punissoit les moindres fautes avec une espèce
de cruauté, & rarement il sortoit de sa bou-
che une parole de douceur & de consolation
pour ceux, qui souffroient avec plus de pa-
tience. Aussi eut-il le chagrin de voir pres-
que tous les Gens tomber dans une langueur,
qui étoit bien plus encore l'effet de leur déses-
poir, que de l'excès du travail, & du défaut
de bonne nourriture, & qui lui enleva bien
du Monde.

Les Sauva-
ges incom-
modent les
Français. Ca-
ractère des
Clamcoëts.

Le plus fâcheux étoit que par l'imprudence
de quelques François, les Naturels du Pays se
déclarerent contr'eux, & qu'il ne fut jamais
possible de les regagner. Il paroît même qu'on
ne prit aucune mesure pour cela. Ces Sauva-
ges, qu'on nomme *Clamcoëts*, sont cruels,
perfides, d'un génie pervers, d'une humeur
bouffonne, naturellement railleurs, contrefai-
sant, pour se moquer, tout ce qu'ils voyent
faire, & cachant si bien tous ces défauts sous
un extérieur guay & ouvert, qu'ils ne sont
jamais plus à craindre, que lorsqu'ils témoi-
gnent plus d'amitié. Ils ont des liqueurs
enyvrantes, & sont fort adonnés à l'yvro-
gnerie. Une des plus fortes se fait avec une

espèce de féve , qu'ils mâchent , & qu'ils délayent ensuite dans de l'eau ; ils sont persuadés qu'elle donne de la souplesse à leurs membres , & quelle les rend plus légers à la course. Ils en boivent avec un tel excès , que souvent ils ne font qu'avaler & vomir. Ils en composent une autre avec la feuille de je ne sçai quel Arbre , qu'ils font bouillir , qu'ils brassent ensuite comme nous faisons le chocolat , & qui écume beaucoup. Ils la boivent fort chaude , & en usent surtout pour se délasser après avoir longtemps marché.

1683-96.

Leurs façons de faire ne ressemblent presque en rien à celles des autres Sauvages , que nous connoissons dans l'Amérique Septentrionale ; mais ce qu'ils ont de plus singulier , est leur manière de marquer leur affection. Quelquefois ils se contentent de souffler dans l'oreille de ceux , qu'ils veulent saluer ; d'autrefois ils commencent par se frotter la poitrine & les bras avec la main , puis ils font la même chose à celui , qu'ils ont dessein d'honorer , ou de caresser. Les Hommes vont presque tout nus , les Femmes ne sont couvertes , que depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Les uns & les autres ont un air affreux , qui annonce une férocité , que leur conduite ne dément point.

Ces Barbares habitent un très-beau Pays , & capable de presque toutes les plus utiles productions de la Nature. Le climat en est sain & temperé , l'air pur , le Ciel serein. Ces bœufs , dont j'ai parlé ailleurs , & qu'on appelle communément *Bœufs Illinois* , y sont très-communs , aussi-bien que les Cerfs & les Chevreuils. On y voit des Lions & des

Qualité de leur Pays.

Tygtes ; mais encore plus d'Ours & de Loups. Les Sauvages apprivoisent ces Derniers , en les prenant tout petits ; & les dressent à la chasse , comme des Chiens , si cependant l'Auteur du Mémoire , que je suis , n'a point pris pour des Loups, des Chiens, tels qu'en ont les Peuples du Canada , & que j'ai remarqué avoir les oreilles droites , & le museau allongé comme des Loups.

Le petit Gibier fourmille dans ce Pays , & les Rivieres y sont assez poissonneuses. Elles le seroient apparemment davantage , si elles n'étoient pas remplies de Caymans. Les prairies ne le sont pas moins de Serpens à sonnettes. On n'aperçoit de toutes parts , que des Plaines fort unies , qui s'étendent à perte de vûë ; mais elles sont agréablement coupées de Rivieres , de Lacs , & de petits Bois , qui forment un Paysage charmant. Les Campagnes produisent quantité de Simples , qu'on prétend avoir de grandes vertus ; il est certain du moins que les Sauvages en usent beaucoup , & vivent lontems , sans être sujets à aucune maladie considérable.

Les Arbres les plus communs dans les Forêts sont les Chênes , les Noyers , les Mûriers , les Pins , les Palmiers de toute espee , & quantité d'autres , que l'on ne connoît point en Europe , & tous s'élevent extrêmement haut. Il y a aussi plusieurs Arbres fruitiers , dont les fruits sont excellens. Les Vignes , dont tous les Bois sont semés , portent du raisin blanc & rouge. Outre les Noix ordinaires , il y en a de beaucoup plus grosses , & qui sont fort bonnes. Les noisettes , les mûres & les figes Bananes s'y trouvent par tout. Parmi

les fruits particuliers à ce Pays, il y en a un de la figure d'un œuf, qui croit sur des Buifsons hérissés d'épines, & qui est très-rafranchissant. Les Espagnols le nomment *Tonnos*, & en font fort friands. 1685-90.

On parle aussi d'une racine, qui est fort commune dans ce Canton de la Floride, & que quelques-uns ont cru être le gingembre. Les Sauvages prétendent qu'elle fait croître les cheveux, & dans cette prévention, ils s'en frottent la tête après l'avoir mâchée. Il pleut rarement dans ce Pays-là, cependant la Terre y est très-fertile. On n'y manque point non plus de sel, que le Soleil y forme sur les bords de la Mer & de quelques Lacs; on n'a presque que la peine de le ramasser.

Un peu plus avant dans les Terres il y a plusieurs autres Peuples, qui vivent à peu près de la même manière que les Clamcoëts, c'est-à-dire, qui n'ont point de demeure fixe, qui ne s'occupent guère que de la Chasse & de la Pêche, & qui se logent par tout où la nuit les surprend; mais les François n'ont point eu de commerce avec eux, & Joutel ne nous en apprend que les noms, dont j'ai cru inutile de charger cette Histoire. Environ cent lieues plus loin vers le Nord on rencontre les *Cenis*, ou *Assenis*, qui paroissent beaucoup plus humains, qui sont plus sédentaires, qui cultivent la Terre, sement du Maïs, des Fèves, des Citrouilles, des Melons d'eau, & d'autres semblables légumes. Ils plantent aussi du Tabac, & nourrissent quantité de Chevaux, dont ils se servent ordinairement pour porter ce qu'ils ont tué à la chasse.

Ces Sauvages font la guerre fort différem-

ment de tous les autres de la Floride. Ils sont tous à Cheval, armés d'un Carquois fait de peaux de Bœufs, rempli de flèches, & qui leur pend en bandoulière derrière le dos. Ils ont un Arc & un petit plastron de cuir de Bœuf au bras gauche, avec lequel ils parent les flèches. Ils n'ont point d'autre mord à la bride de leurs Chevaux, qu'une corde de crin. Leurs étriers sont soutenus d'une corde de la même manière; ils sont attachés à une peau de Biche pliée en quatre, qui leur sert de selle; ces étriers sont de petites planches larges de trois pouces, & longues de cinq. Ils se tiennent parfaitement bien à Cheval.

Si leurs Prisonniers peuvent s'échaper, & entrer dans une de leurs Cabannes, non-seulement on ne peut plus les faire mourir; mais ils sont libres, & deviennent Membres de la Nation: ceux, qui n'ont pas eu le bonheur de s'évader, sont mis à mort de la manière, que je vais dire. On dresse un cadre, à peu près comme font les Illinois, & quelques autres Peuples de la Louisiane, dont j'ai parlé ailleurs; avec cette différence, qu'il est de la hauteur de neuf pieds, & que le Patient est attaché à la traverse d'en haut par les poignets, & à celle d'en bas par la cheville des pieds, avec des cordes bien bandées, qui les soutiennent ainsi en l'air. Ils demeurent en cette posture une demie heure le matin, tournés vers le Soleil levant, & autant le soir, tournés vers le couchant.

Le premier jour on ne leur fait point souffrir d'autre supplice; mais on ne leur donne rien à manger, & tout le tems, qu'ils ne sont point attachés, on les fait danser. Le

second jour on les attache avant le lever du Soleil, & aussitôt tout le Village s'assemble autour du cadre, Hommes & Femmes, chaque Famille allume son feu, & fait chauffer un plat plein d'eau. Dès que le Soleil est levé, quatre Vieillards font avec un couteau des incisions aux bras, aux jambes & aux cuisses du Patient, & reçoivent dans des plats le sang, qui coule de ses playes. Ils portent ensuite ce sang à d'autres Vieillards, qui le font cuire dans des chaudieres, & le donnent à boire aux Femmes & aux Enfans. L'Auteur du Manuscrit, d'où j'ai tiré ce détail, ne dit point si on brûle ces Malheureux, ou si on les laisse expirer dans leur cadre : mais il ajoûte que, quand ils sont morts, on les étend sur une table, on les coupe par morceaux, & on distribue ces morceaux à toute l'Assemblée; que chaque Famille fait cuire sa part; que jusqu'à ce qu'elle soit cuite, tout le Monde danse, après quoi on la mange.

1685-90.

Les *Cenis* ont pour Voisins les *Ayennis*, Des *Ayennis*, avec lesquels ils vivent en bonne intelligence, & qui sont en plus petit nombre, quoique les *Cenis* eux-mêmes, selon Joutel, n'ayent pas plus de mille Hommes en état de porter les armes. Il paroît que ces deux Nations n'en faisoient autrefois qu'une; leur langage, leurs manières, & leur caractère d'esprit sont presque les mêmes. Leurs Cabannes sont assez éloignées les unes des autres, chaque Famille ayant son Champ autour de la Sienne. Ces Cabannes sont rondes, & Joutel les compare, tantôt à des Ruches, tantôt à des Mulons de foin. Il y en a de grandes, où Personne ne demeure, & qui ne servent que pour les Ac-

semblées publiques ; soit qu'on veuille se réjouir , ou traiter des affaires communes.

Celles , qui sont habitées , sont aussi pour l'ordinaire très-vastes. Il y en a , qui ont jusqu'à soixante pieds de diamètre , & où l'on trouve quinze ou vingt Ménages , qui n'ont de commun que le feu , lequel est au milieu de la Cabanne , & ne s'éteint jamais. Pour construire ces Cabannes on plante en rond des Arbres de la grosseur de la cuisse , de telle manière , qu'ils se touchent par le bout ; on les joint avec des lattes , qui servent à soutenir les herbès , dont la Cabanne est couverte. Les meubles de ces Sauvages consistent dans quelques peaux de Bœufs , ou de Chevreuils fort bien passées ; en quelques nattes bien travaillées , & en quelques poteries de terre , qui sont bien faites. Ils s'en servent pour faire cuire leurs viandes , leur sagamité & leurs légumes. Ils ont aussi des paniers faits de cannes , où ils mettent leurs fruits & leurs autres provisions. Leurs lits sont élevés de Terre de trois pieds , construits d'un tissu de cannes , proprement accommodés avec des nattes & des peaux passées , où l'on a laissé le poil. Les unes & les autres servent de matelats & de couvertures. Tous les lits sont aussi séparés avec des nattes , suspenduës en guise de rideaux.

Lorsque la saison de labourer la Terre est venuë , on s'assemble quelquefois jusqu'à cent Personnes ; les Hommes & les Femmes séparément. Ils travaillent ainsi jusqu'à ce qu'ils aient cultivé une certaine portion de Terrain , dont le Propriétaire régale ensuite les Travailleurs , & le reste du jour se passe à danser

& à se divertir. Le lendemain on recommence, & cela dure jusqu'à ce que tous les Champs soient labourés. Au reste ce travail n'est pas pénible ; on se contente de remuer la superficie de la Terre avec un gros bâton fendu par le bout, inferé dans un autre bâton, qui sert de manche ; car ces Peuples n'ont aucun outil de fer. Quand toutes les Terres sont ainsi préparées, les Hommes se retirent, ce sont les Femmes seules, qui sont chargées des semences, aussi-bien que de tout le travail du ménage.

Ces Sauvages sont bien faits Hommes & Femmes, & n'ont rien naturellement de désagréable dans les traits du visage ; mais ils se picquent & se peignent comme ceux du Canada. Ils y trouvent une beauté, qui les défigure beaucoup aux yeux des Européens. Ils ne sont pas plus vêtus que les Clamcoëts, si ce n'est lorsque le vent souffle du Nord ; car alors ils se couvrent de peaux de Bœufs, ou de Chevreuils bien passées. Mais ils n'ont jamais rien sur la tête. Leurs mœurs ne sont pas fort différentes de celles des Peuples de la Louysiane. Les Femmes n'y sont pas fort difficiles à séduire ; mais si elles sont surprises en adultère par leurs Maris, elles passent fort mal leur tems. Le moins, qui leur en puisse atriver, est d'être répudiées.

Ils n'ont ni Temple, ni rien, qui dénote un culte réglé. Ils ne paroissent pourtant pas sans Religion ; car lorsque les Bleds sont mûrs, ils en cueillent une certaine quantité, qu'ils mettent dans une corbeille, & ces corbeilles sont posées sur une maniere d'escabeau, uniquement destiné à cet usage. Ensuite un

1686-90.

Vieillard étendant la main dessus , récité une Formule assez longue , puis distribué ce Bled aux Femmes. Il n'est permis de manger du Bled nouveau , que huit jours après cette cérémonie. La même chose se pratique dans de certains repas , qui se font en commun. On ne sert point la sagamité aux Conviés , qu'elle n'ait été mise dans un vase , posé aussi sur un escabeau , & qu'un Vieillard n'ait récité la Formule , en étendant les bras sur ces mets. Enfin lorsqu'un jeune Homme est sur le point de semer les Terres , les armes & les semences sont aussi en quelque façon consacrées de la même maniere.

M. de la Sale
veut chercher
le Micissipi
par Mer.

Cependant M. de la Sale acheva enfin son Fort , & lui donna le nom de *S. Louys*. Ensuite , comme il ne pouvoit pas s'ôter de la tête que le Micissipi se déchargeoit dans la Baye , où il avoit pris terre , & qu'il appella aussi la *Baye de S. Louys* ; il résolut d'en faire le tour sur sa Fregate. Il s'y embarqua au mois d'Octobre , laissant dans son Fort trente-quatre Personnes sous le Commandement de Joutel , à qui il défendit de recevoir aucun de ceux , qu'il menoit avec lui , s'il ne lui remettoit une Lettre de sa main. Il avoit perdu depuis peu le Sieur Le Gros , qui ayant été picqué d'un Serpent à sonnettes , & ne connoissant pas le remede présent , qu'on trouve par tout à cette piqueure , avoit été contraint de se faire couper la jambe , & étoit mort peu de tems après l'opération. Ce Garde-Magasin étoit propre à bien des choses , & entendoit fort bien les affaires. Il fut un de ceux , dont M. de la Sale ressentit plus vivement la perte.

Après

Après le départ de la Fregate on fut plus de trois mois, sans en avoir aucune nouvelle à S. Louis. Enfin vers la mi-Janvier 1686. on en apprit de fort tristes par le Sieur Duhaut, dont le jeune Frere, nommé *Dominique*, étoit resté dans le Fort. L'Ainé qui avoit suivi M. de la Sale, arriva, sans apporter de Lettre de sa part ; il étoit seul dans un Canot, & on l'entendit un soir, qui appelloit son Frere. La Sentinelle en avertit le Commandant, qui craignit d'abord qu'il ne fût arrivé quelque accident funeste ; il s'avança pour parler à Duhaut, & après que celui-ci l'eut assuré que M. de la Sale jouissoit d'une parfaite santé, il lui demanda s'il avoit sa permission par écrit pour revenir au Fort. Duhaut lui répondit que non ; mais il lui raconta d'une manière en apparence si sincere ce qui avoit occasionné son retour, que Joutel crut pouvoir se dispenser de déferer à l'ordre, dont nous avons parlé. Il permit donc à Duhaut d'entrer dans le Fort, & voici le recit, que cet Homme lui fit de ses aventures.

M. de la Sale, dit il, étant arrivé à la tête de la Fregate, il y envoya cinq de ses meilleurs Hommes, & leur enjoignit de recommander de sa part au Pilote de sonder le mouillage avec un Canot. Le Pilote obéit, & employa tout un jour à ce travail ; le soir se trouvant apparemment saigué, il descendit à Terre avec ceux, qui lui avoient apporté l'ordre, & il y fit du feu. Ils s'endormirent ensuite, sans prendre aucune précaution contre les Sauvages, lesquels avertis par le feu qu'il y avoit là des François, s'approcherent pendant la nuit, massacrerent les six Hommes,

Plusieurs
François mas-
sacrés par les
Sauvages.

1686-90.

qui dormoient profondément , & briserent leur Canot.

La Sale ne les voyant point revenir au tems , qu'il leur avoit marqué , alla lui-même les chercher , & trouva les tristes restes de leurs cadavres , que des Loups , ou d'autres Bêtes carnacieres avoient presqu'entièrement dévorés. Il regretta surtout son Pilote , qui étoit habile Homme , & il eut bientôt sujet de le regretter encore davantage. Il fit ensuite avancer sa Fregate dans la Baye , y envoya toutes les provisions , dont il avoit besoin pour l'Entreprise , qu'il méditoit , & y laissa quelques-uns de ses Gens , à qui il défendit de s'éloigner sans un ordre de sa part , ni de descendre à terre sans Escorte.

Cela fait , il s'embarqua avec vingt Hommes dans deux Canots pour traverser la Baye , & dès qu'il fut à l'autre bord , il enfonça ses deux Canots dans l'Eau , & continua son chemin par Terre. Après quelques jours de marche il se trouva sur le bord d'une belle Riviere , qu'il nomma *la Maligne* ; un peu plus loin Duhaut s'étant arrêté derrière les autres , s'égarra , & se trouva , sans le sçavoir , vis-à-vis le Fort S. Louis. Comme il n'y avoit rien dans ce recit , qui ne fût vraisemblable , Joutel ne put se défendre d'y ajouter foy , & se contenta de veiller de près sur les démarches de Duhaut.

Vers le milieu du mois de Mars , M. de la Sale arriva en fort mauvais équipage à S. Louis avec M. Cavelier , son Frere ; Morangget , son Neveu , & cinq ou six Hommes , ayant envoyé les autres chercher sa Fregate , dont il étoit en peine. Quoiqu'il n'eût point

trouvé ce qu'il cherchoit, il paroissoit pourtant assez satisfait de sa course, & il dit qu'il n'avoit parcouru que de très-beaux Pays. Cela ne l'avançoit pas beaucoup, & il le sçavoit mieux que Personne; mais il comprenoit la nécessité de ne pas décourager les Gens, & il étoit grand Maître dans l'art de dissimuler son chagrin. La vûe de Duhaut, qu'il croyoit avoir déserté, le troubla un peu d'abord, & il demanda à Joutel pourquoi il l'avoit reçu contre sa défense? Joutel lui en dit la raison, & il parut s'en contenter.

1686-90.

Le lendemain le jeune Cavalier son Neveu, & tous ceux, qu'il avoit envoyé chercher sa Fregate, revinrent au Fort, & lui dirent qu'ils n'en avoient pu aprendre aucune nouvelle. Cela le mit dans une grande perplexité, parce qu'il avoit laissé sur ce Bâtiment son linge, ses habits, ses papiers, & ses meilleurs effets. D'ailleurs son dessein étoit de se servir d'abord de ce Bâtiment pour remonter quelques-unes des Rivieres, qu'il avoit découvertes, puis de l'envoyer aux Isles de l'Amérique, pour y demander du secours, ou de la monter lui-même, & de ranger toute la Côte du Golphe Mexique, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le Micissipi, quand il auroit perdu toute espérance d'entrer dans ce Fleuve par quelque'une des Rivieres, qui se déchargent dans la Baye.

Il prit néanmoins son parti avec la fermeté ordinaire, & vers la fin d'Avril il se remit en marche pour faire une nouvelle course. Quelques jours après son départ M. de Chevdeville, le Marquis de la Sablonniere, & quelques autres de ceux, qui étoient restés sur la Belle, arriverent à S. Louis dans un

Naufrage de la Fregate.

1686-90.

Canot avec ses habits, une partie de ses papiers & de son linge, & quelques provisions. Joutel leur demanda où étoit la Fregate, & ils lui repondirent qu'elle étoit échouée & brisée. Il lui raconterent les circonstances de cette nouvelle infortune, qui ôtoit à M. de la Sale l'unique ressource, sur laquelle il pût compter après tant de disgrâces, & voici de quelle maniere ils lui dirent que la chose s'étoit passée.

L'eau ayant manqué sur ce Bâtiment, le Sieur PLANTEROSE alla lui septième pour en faire une nouvelle provision dans la plus prochaine Rivière. Comme ils s'en retournoient à bord avec leur charge, les vents contraires les arrêterent lontems, & la nuit les prit, avant qu'ils pussent arriver. Ceux, qui étoient dans la Fregate, & qui les avoient vû faire effort pour revenir, allumerent un feu pour leur servir de Guide dans l'obscurité; mais cette lumiere s'étant éteinte peu de tems après, on ne songea point à y suppléer, & ni la Chaloupe, ni aucun de ceux, qui étoient dedans, n'ont paru depuis. On les attendit quelques jours, & ce fut inutilement: enfin l'Equipage de la Fregate, pressé par la soif, voulut se rapprocher de l'Habitation, qui n'étoit qu'à deux lieues sur le bord de la Riviere; mais comme l'extrême foiblesse, où se trouvoit tout le Monde, peut-être aussi le défaut d'habileté, ne leur permirent pas de bien manœuvrer; & que le vent devint contraire, le Bâtiment fut jetté à la Côte de l'autre côté de la Baye; & il y échoua.

Ces pauvres Gens ainsi dégradés dans un Pays perdu, & n'ayant plus de Chaloupe,

n'imaginèrent point d'autre moyen de s'en tirer, que de construire un Radeau, pour traverser la Baye; mais ils le fabriquerent si mal, que les Premiers, qui s'y risquerent, furent tous noyés. Les autres en firent un second, qui se trouva meilleur; ils y mirent tout ce qu'ils purent sauver des effets de la Fregate, & firent heureusement le trajet. Ils restèrent ensuite quelque tems sur le rivage fort embarrassés, parce qu'ils n'osèrent, à cause des Sauvages, se hasarder à faire le reste du chemin par Terre, & que leur Radeau ne pouvoit pas remonter la Riviere. Enfin ils trouverent un méchant Canot, qu'ils racommoderent le mieux, qu'ils purent, & avec lequel ils se rendirent à S. Louis.

1686-90.

Deux mois se passerent ensuite, sans qu'on put sçavoir ce qu'étoit devenu M. de la Sale. Cette longue absence n'étoit pas encore ce qui inquiétoit le plus le Commandant; il voyoit avec douleur sa Colonie diminuer de jour en jour; les maladies en enlevoient les meilleurs Sujets, les Sauvages massacroient ceux, qui s'écartoient trop à la chasse; quelques-uns désertèrent, & n'eurent pas honte de se réfugier parmi ces Barbares, pour y vivre comme eux; enfin plusieurs commencerent à murmurer, & des murmures ils passerent aux plus odieux complots. L'Aîné Duhaut, dont le jeune Frere étoit avec M. de la Sale, se mit à la tête des Mécontents, & Joutel fut informé qu'il ne prétendoit rien moins, que de se faire Chef de Parti.

Mutineries
& complot à
S. Louis.

Il y a pourtant bien de l'apparence que ce Malheureux n'avoit point encore formé le noir dessein, qu'il exécuta depuis. On n'ar-

1686-90.

rive que par degrés au comble de la scélératesse, & Duhaut n'avoit point encore de motif, qui l'engageât à commettre un parricide. Ce qui est certain, c'est que sur la menace, que lui fit son Commandant de s'assurer de lui, s'il continuoit à cabaler, il se contint assez jusqu'au retour de M. de la Sale, qui arriva au mois d'Août à S. Louis. Il y apprit la perte de sa Fregate avec une tranquillité d'ame, qu'on admira d'autant plus, qu'il avoit lui-même fait pendant son voyage des pertes, que rien ne pouvoit remplacer.

Voyage de M. de la Sale aux Cenis. Il perd une partie de ses Gens.

Il avoit pénétré jusqu'aux Cenis, avec lesquels il avoit fait alliance, & il ne se faisoit point de vanter la beauté & la bonté du Pays, qu'il avoit parcouru; mais il n'en étoit pas plus sçavant sur ce qu'il cherchoit, & tout le profit de son voyage se reduisoit à cinq Chevaux chargés de quelques provisions, que ses nouveaux Alliés lui avoient donnés. D'autre part, de vint Hommes, qu'il avoit menés avec lui, il n'en ramenoit que huit. Il demanda en arrivant si le jeune Duhaut, LE CLERC, HURIE' & deux autres, qui ne sont pas nommés dans mes Mémoires, étoient à l'Habitation, où il leur avoit permis de retourner? On lui répondit qu'aucun d'eux n'avoit paru. Il ajouta que le Sieur BIHOREZ s'étoit égaré dans le chemin, & on ne l'a point vu depuis: qu'un de ses Domestiques, nommé DUMESNIL avoit été entraîné au fond de l'eau, & dévoré par un Crocodile, & que quatre autres avoient déserté, tandis qu'il étoit chez les Cenis.

Il tombe malade,

Tant de pertes firent de fâcheuses impressions sur tous ceux, qui restoient à S. Louis.

M. de la Sale n'y fit pas assez d'attention, & sur le champ il se déterminâ à un troisième voyage; mais comme les chaleurs étoient extrêmes, il jugea à propos de le différer jusqu'au mois d'Octobre. Les Clamcoëts le harceloient sans cesse, & lui tueroient encore deux Hommes presque sous ses yeux; ce qui le confirma dans la résolution, qu'il avoit déjà prise, de s'éloigner de ces Barbares. Son dessein étoit de tâcher de gagner les Illinois, & il étoit sur le point de se mettre en marche, lorsqu'il fut attaqué d'une violente hernie, qui l'obligea de différer son départ.

1686-90.

Joutel le voyant en cet état, s'offrit de faire le voyage avec quinze Hommes; mais son offre ne fut pas acceptée. La Sale lui dit que sa présence étoit nécessaire aux Illinois, & qu'il vouloit envoyer de-là M. Cavalier, son Frere, en France. Sur la fin de Decembre il se trouva soulagé de son incommodité, & se disposa tout de bon à partir. Il fut bien aisé que Joutel l'accompagnât dans ce voyage, & il nomma pour commander en sa place à S. Louis le Sieur LE BARBIER. Il avoit assez bien fortifié cette Habitation depuis son retour des Cenis, & il se flatoit de l'avoir mise en état de ne pouvoir être insultée par les Sauvages: il y laissa autant de provisions, qu'il en falloit pour tout le Monde, qui devoit y rester, c'est-à-dire, pour vingt Personnes, du nombre desquelles étoient sept Femmes, ou Filles, les PP. Maxime & Zenobe, Recollers, M. de Chiefdeville, le Marquis de la Sablonniere, & un Chirurgien.

Après qu'il eut donné ses derniers ordres, il se mit en marche le douzième de Janvier

32 HISTOIRE GÉNÉRALE

1686-90.

Il part pour aller chercher les Illinois.

1687-90.

1687. avec seize Hommes , y compris M. Cavelier, son Frere, Moranget & le jeune Cavelier, ses Neveux, le P. Anastase, Joutel, Dubaur, Archevêque, de Marle, un Allemand de Wirtemberg, nommé HIENS (a), qui avoit été Hibusstier, & qu'il avoit engagé au petit Goave; un Chirurgien, nommé LIOTOT, le Pilote TESSIER, le jeune Talon, le Laquais de M. de la Sale, qui avoit nom SAGER, & un Sauvage, bon Chasseur; je fais mention de tous ceux-ci, parce qu'il en sera beaucoup parlé dans la suite. Pour soulager ses Voyageurs, M. de la Sale avoit chargé les cinq chevaux qu'il avoit amenés des Cenis, de la meilleure partie du bagage & des provisions.

Quoiqu'on cheminât par un très-beau Pays, on ne laissa point de souffrir beaucoup, surtout à cause des pluyes, qui avoient fait déborder presque toutes les Rivieres. On rencontra souvent des Sauvages; mais M. de la Sale les gagna tous par ses bonnes manieres; ce qui ne l'empêcha point de se tenir sur ses gardes, & de camper avec de très-grandes précautions. La difficulté de traverser les Rivieres augmentant, parce qu'on en rencontra de fort larges, & qui n'étoient point guayables, la nécessité lui fit imaginer la construction d'un Canot, qui se portoit avec des perches, & qui fut d'une très grande utilité.

A mesure qu'on avançoit dans le Pays, on le trouvoit plus peuplé, & lorsqu'on ne fut plus éloigné des Cenis, que de quarante lieues, on apprit qu'il y avoit un François parmi ces

(a) Quelques-uns le dat Anglois; mais il y a nomment JEMME, & bien de l'apparence qu'ils disent que c'étoit un Sol- se trompent.

Sauvages. Le dix-sept de May Moranget étant à la chasse, & ayant, dit-on, maltraité de parole Duhaut, Hiens, & le Chirurgien Liotot, ces trois Hommes résolurent de s'en défaire au plutôt, & de commencer par le Laquais de M. de la Sale, & par son Chasseur Sauvage, appelé N I C A, qui! accompagnoient Moranget, & qui auroient pu le défendre.

1687-90.

Ils communiquèrent leur dessein à Larchevêque & au Pilote Tessier, qui l'approuverent, & voulurent avoir part à l'exécution. Ils n'en parlerent point au Sieur de Marle, qui étoit avec eux, & qu'ils auroient bien voulu pouvoir éloigner. La nuit suivante, tandis que les trois malheureuses victimes de leur vengeance dormoient tranquillement, Liotot leur donna à chacun plusieurs coups de hache sur la tête. Le Sauvage & le Laquais expirèrent sur le champ. Moranget se leva sur son séant, mais sans proferer une seule parole, & les Assassins contraignirent le Sieur de Marle de l'achever, en le menaçant, s'il le refusoit, de lui faire le même traitement qu'aux autres; ils vouloient sans doute le rendre complice de leur crime, pour s'assurer qu'il ne les accuseroit pas.

Moranget, le Laquais & le Chasseur de M. de la Sale sont assassinés.

Cependant comme il est rare qu'un premier forfait ne soit pas suivi de ces inquiétudes, que les plus grands Scélérats ont toujours un peu de peine à calmer, les Meurtriers comprirent qu'il ne leur seroit pas aisé de se soustraire à la juste vengeance de M. de la Sale, s'ils ne le prévenoient, & ils s'y résolurent. Après avoir délibéré ensemble sur les moyens d'y réussir, ils crurent que le plus sûr étoit

d'aller au devant de lui , de faire main-basse sur tous ceux , qui pourroient s'opposer à leur dessein , & de se frayer ainsi un chemin au parricide , qu'ils méditoient.

Une résolution si étrange ne pouvoit être inspirée que par ce désespoir aveugle , qui précipite les Criminels dans l'abîme , qu'ils se sont creusés ; mais un incident , qu'ils n'avoient pu prévoir , leur livra la proie , qu'ils cherchoient. Une Rivière , qui les séparoit du Camp , & qui s'étoit considérablement grossie , depuis qu'ils l'avoient passée , les retint deux jours ; & ce retardement , qui d'abord leur parut un obstacle à l'exécution de leur projet , leur en facilita le succès. M. de la Sale surpris de ne pas voir revenir son Neveu , ni les deux Hommes , qui l'accompagnoient , voulut en aller chercher lui-même des nouvelles. On remarqua qu'au moment , qu'il se mit en chemin , il se troubla , & qu'il s'informa avec une sorte d'inquiétude , qui ne lui étoit pas ordinaire , si Moranger n'avoit pas eu prise avec quelqu'un.

Il appella ensuite Joutel , lui confia la garde de son Camp , lui recommanda d'y faire de tems en tems la ronde , de ne point permettre qu'aucun s'en écartât , & d'allumer des feux , afin que la fumée servît à le remettre dans la route , supposé qu'il s'égarât au retour. Il partit le vintième avec le P. Anastase & un Sauvage. Comme il approchoit du lieu , où les Assassins s'étoient arrêtés , il aperçut des Aigles , qui voltigeoient assez près de-là , ce qui lui fit juger qu'il y avoit en cet endroit quelque charogne , il tira un coup de fusil , & les Conjurés , qui ne l'avoient point encore

aperçu, se doutèrent que c'étoit lui, qui ap-
 prochoit, & préparèrent leurs armes. 1687-90.

La Riviere étoit entr'eux & lui; Duhaut Mort tragi-
que de M. de
la Sale.
 & Larchevêque la passerent, & ayant aperçu
 M. de la Sale, qui venoit au petit pas, ils
 s'arrêtèrent. Duhaut se cacha dans de grandes
 herbes, ayant son fusil chargé & bandé; Lar-
 chevêque s'avança un peu plus, & un mo-
 ment après M. de la Sale l'ayant reconnu, lui
 demanda où étoit son Neveu Moranget? Il
 répondit qu'il étoit à la dérive, & dans le
 moment Duhaut tira son coup. M. de la Sale
 le reçut dans la tête, & tomba roide mort.
 C'est ainsi que Joutel rapporte le fait. Il l'a-
 voit appris du P. Anastase même, qui étoit
 présent, & dont le témoignage ne peut être
 suspect.

Le P. Louis Hennepin, qui cite aussi son
 Confreze, mais qui est bien moins croyable
 que Joutel, prétend que M. de la Sale vécut
 encore une heure après qu'il eut été blessé,
 qu'il fit au P. Anastase une espee de confession
 générale, qu'il pardonna sa mort à ses Meur-
 triers, & qu'il entra avec beaucoup de pieté
 dans tous les autres sentimens, que lui sug-
 gera son Confesseur, qu'il reçut avec de gran-
 des marques de religion l'absolution de ses
 péchés, & qu'avant que de se mettre en mar-
 che, il s'étoit approché des Sacremens

Une Relation manuscrite, que j'ai eue en-
 tre les mains, qui se garde au dépôt de la
 Marine, & dont l'Auteur paroît fort prévenu
 contre M. de la Sale, au sujet duquel il s'ex-
 prime d'une façon fort défavantageuse, s'ac-
 corde avec Joutel sur la maniere, dont il fut
 tué; mais elle change beaucoup de circon-

tances dans le récit de cet assassinat. L'archevêque y est nommé D'YVETOT, peut-être portoit il ces deux noms : elle ne fait pas mention de l'Allemand Hiens, mais d'un Soldat Anglois ; qu'elle appelle JEMME, & d'un nommé MUNIER. Elle ajoute que ce fut au Domestique du Sieur D'YVETOT, que M. de la Sale demanda, où étoit Moranger, & que celui-ci, selon l'ordre, qu'il en avoit de son Maître, répondit brusquement, le chapeau sur la tête, qu'il étoit à la dérive ; que la Sale, choqué de cette maniere insolente de répondre, menaça le Domestique, qui lui répliqua avec encore plus d'audace : que la Sale s'avança pour le frapper : que le Domestique, ainsi qu'il en étoit convenu avec les Assassins, se mit à fuir du côté, où ils étoient cachés, & que quand M. de la Sale fut à portée, ils tirèrent tous ensemble ; mais qu'il n'y en eut qu'un, qui tira juste.

Quoiqu'il en soit, telle fut à peu près la fin tragique de Robert Cavalier, Sieur de la Sale, Homme d'une capacité, d'une étendue d'esprit, d'un courage & d'une fermeté d'ame, qui auroient pu le conduire à quelque chose de grand, si, avec tant de bonnes qualités, il avoit su se rendre Maître de son humeur sombre & atrabilaire, fléchir la sévérité, ou plutôt la dureté de son naturel, & reprimer la hauteur, avec laquelle il traitoit, non-seulement ceux, qui dépendoient entièrement de lui, mais ses Associés même, dont quelques-uns, comme on l'assure en particulier de ses deux Assassins, avoient fait une bonne partie des avances pour son Entreprise, & y avoient par conséquent un très-grand intérêt.

On lui a encore reproché avec justice de n'avoir jamais pris conseil de Personne, & d'avoir plus d'une fois ruiné ses propres affaires par un entêtement, que rien ne pouvoit, ni vaincre, ni justifier. Quelques-uns ont assuré que cela lui arriva au sujet de l'embouchure du Micissipi, qu'on lui montra, & qu'il ne voulut pas même examiner, parce qu'il s'étoit mis dans la tête qu'elle ne pouvoit pas être à l'endroit, qu'on lui marquoit. Il ignoroit sans doute, ou ne faisoit pas réflexion, que les premiers Hommes du Monde ont souvent été en partie redevables de leurs plus grands succès à des Personnes, qui leur étoient fort inférieures en mérite, & que les plus sages sont ceux, qui croient pouvoir profiter des lumieres de ceux, qui en ont moins qu'eux.

Il ne faut pourtant pas ajouter foi à tout ce qu'on a publié de ses prétendues violences, encore moins à d'autres accusations plus atroces, dont ses Ennemis ont cherché à le noircir. On a voulu diminuer l'horreur de l'attentat commis sur sa Personne, en disant qu'il avoit tué de sa main le jeune Duhaut, qu'il avoit fait le même traitement à plusieurs autres, & que le désir de venger tant de sang répandu sans sujet, & la crainte d'un sort pareil avoient fait prendre à des Gens qu'il brutalisoit en toute rencontre, & qu'il pouvoit à bout, la résolution de l'assassiner. On doit être d'autant plus en garde contre ces discours calomnieux, qu'il n'est que trop ordinaire d'exaggerer les défauts des Malheureux, de leur en imputer même, qu'ils n'avoient pas, surtout quand ils ont donné lieu

1687-90.
Son caractère.

Calomnies
publiées contre
lui.

1687-90.

à leur infortune, & qu'ils n'ont pas su le faire aimer. Ce qu'il y a de plus triste pour la mémoire de cet Homme célèbre, c'est qu'il a été plaint de peu de Personnes, & que le mauvais succès de ses Entreprises lui a donné un air d'Aventurier parmi ceux, qui ne jugent que sur les apparences. Par malheur c'est ordinairement le plus grand nombre, & en quelque sorte la voix du Public.

Ce qu'il se passa après sa mort.

Cependant le P. Anastase ayant vû tomber M. de la Sale à ses pieds, s'attendoit que les Meurtriers ne l'épargneroient pas, quand ce ne seroit que pour n'avoir pas un tel témoin de leur crime; mais Dubaut s'étant approché de lui, le rassura, lui dit que l'action, qu'il venoit de faire, étoit un coup de désespoir, & qu'il y avoit longtems, qu'il songeoit à se venger de Moranger, qui avoit voulu le perdre. Ses Complices l'interrompirent dans ce moment, dépouillèrent le cadavre, lui ôtèrent jusqu'à sa chemise, & après l'avoir insulté de la manière la plus indigne, le traînèrent dans des brossailles, où ils le laisserent sans sépulture. C'est encore sans fondement que le P. Hennepin a écrit que le P. Anastase l'avoit enterré, & avoit dressé une Croix sur son tombeau; Joutel n'en parle point, & il est à croire que ce Voyageur, qui est entré dans le plus grand détail de ce qui s'est passé sous ses yeux, n'auroit pas omis cette circonstance; lui-même, si la chose avoit été possible, n'eût pas manqué de se joindre au P. Anastase, pour rendre ses derniers devoirs à un Maître, qu'il a toujours estimé. Les Assassins, après avoir ainsi mis le comble à leur parricide, s'acheminèrent au Camp, où ils

avoient déjà envoyé leur chasse par des Sauvages, qui furent témoins, & parurent fort scandalisés de tout ce qu'ils venoient de voir.

1687-90.

Ce fut par le P. Anastase, que M. Cavalier apprit la mort de son Frere; il dit aussitôt aux Conjurés que, si leur dessein étoit de se défaire aussi de lui, il leur pardonnoit sa mort par avance, & que toute la grâce, qu'il leur demandoit, étoit qu'ils lui accordassent un quart d'heure pour se disposer à mourir. Ils lui répondirent qu'il n'avoit rien à craindre, & que Personne ne se plaignoit de lui. Joutel n'étoit pas alors au Camp, Larchevêque, dont il étoit Ami, alla le trouver pour l'avertir que sa mort étoit résoluë, pour peu qu'il témoignât de ressentiment de ce qui étoit arrivé, ou qu'il prétendît se prévaloir de l'autorité, que M. de la Sale lui avoit donnée; mais que s'il demeurait tranquille, il l'assuroit de la vie.

Les Assassins
s'emparent de
l'autorité.

Joutel, qui étoit d'un naturel fort doux, lui répondit qu'on seroit content de sa conduite, qu'il croyoit qu'on avoit dû l'être de de la manière dont il s'étoit comporté dans le Commandement, & qu'il seroit plus que content de n'y avoir aucune part. Ils retournerent ensuite au Camp, & dès que Duhaucut eut aperçu Joutel, il lui cria qu'il falloit que chacun commandât à son tour. Il s'étoit déjà saisi lui-même de toute l'autorité; & le premier usage, qu'il en fit, fut de s'emparer de tout ce qui étoit dans le Magasin: il le partagea ensuite avec Larchevêque, en disant que tout leur appartenoit. On prétend qu'il y avoit pour trente mille francs de marchandises, & vingt mille francs, tant en espèces, qu'en

1637-90.

vaisselle d'argent. Les Parricides avoient pour eux la force & la hardiesse, & ils s'étoient montrés capables des plus grands crimes ; ainsi ils ne trouverent d'abord aucune résistance.

Joutel est en-
voyé chez les
Cenis.

Dès le lendemain vintunième de Mai (a) tous les François se mirent en marche avec quelques Sauvages pour aller dans le Village des Cenis, dont on n'étoit pas fort éloigné ; mais le tems étoit si mauvais, & le chemin si difficile, qu'on fut bientôt contraint de s'arrêter. Le vint-neuf Joutel fut détaché avec le Chirurgien Liotot, Hiens & Tessier, pour voir si on pourroit tirer quelques provisions des Cenis. Ils aperçurent le premier jour trois Sauvages bien montés, dont l'un étoit vêtu à l'Espagnole, & qui venoient à leur rencontre. Ils le prirent d'abord pour un véritable Espagnol, d'autant plus qu'ils avoient ouï dire qu'il en devoit venir pour se joindre aux Cenis contre une autre Nation ; & comme ils craignoient beaucoup de tomber entre les mains des Castillans, qui ne voyoient pas volontiers d'autres Européens dans leur voisinage ; leur première pensée fut de se défaire de celui-ci, & de s'enfuir aussitôt.

Toutefois Joutel s'étant détaché le joignit, & lui parla en Espagnol & en Italien. Le Sauvage lui répondit dans la Langue des Cenis, qu'il n'entendoit pas ce qu'il lui disoit, & cette réponse le rassura. Les deux autres Sau-

(a) Joutel en parlant de la mort de M. de la Sale, dit qu'elle arriva le vint, & dans un autre endroit il dit à la marge qu'il mourut le dix-neuf, ce

qui est conforme à la plûpart des autres Relations. Mais il faut se souvenir que ce n'est pas lui, qui a fait imprimer son Livre.

vages étoient tout nuds, & l'un d'eux avoit une jolie Cavale grise, qui portoit deux paniers faits de cannes, & fort propres, pleins de farine de maiz brûlé. Il en présenta aux François, & ajouta que son Maître les attendoit avec impatience. Joutel leur demanda s'ils avoient chez eux des Espagnols? & il répondit que non, mais qu'il y en avoit dans une Nation voisine.

1687-90.

Celui, qui étoit habillé en Espagnol, ajouta qu'il avoit été dans leur Pays, & qu'il en étoit revenu équipé, comme ils le voyoient. Il tira ensuite de sa poche un Imprimé en Castillan, où étoient contenus les Indulgences accordées par le S. Siège aux Missionnaires du nouveau Mexique; après quoi lui & ses deux Compagnons poursuivirent leur route vers le Camp; ils changerent néanmoins de pensée peu de tems après, & revinrent sur leurs pas. Les François les rappellerent, & leur présentèrent à manger. Après le repas, la nuit étant venuë, les François ne voulurent pas aller plus loin, & le premier Sauvage demeura avec eux; les deux autres reprirent le chemin de leur Village.

Les François & leur nouvel Hôte s'y rendirent le lendemain, & allèrent droit à la Cabanne du Chef; mais à peine avoient-ils paru à l'entrée du Village, qu'ils aperçurent les Anciens, qui venoient en cérémonie au devant d'eux. Ils avoient sur l'épaule en bandouillere des peaux de Chevreuils passées, & peintes de diverses couleurs, & sur la tête un bouquet de plumes, qui leur faisoit une espèce de Couronne. Quelques-uns portoient des lames d'épées quarrées, comme le sont celles des Espagnols, & dont le manche étoit

Réception;
qu'on lui fait.

1687-90.

orné de plumes & de grelots : d'autres étoient armés d'arcs , de flèches , & de cassètes. Quelques-uns avoient de grandes pièces de toile blanche , qui leur passoit d'une épaule sous l'autre ; tous s'étoient barbouillés le visage de noir & de rouge.

François Déserteurs parmi les Cenis.

Ces Anciens étoient au nombre de douze , & ils passèrent au milieu de la Jeunesse & des Guerriers , rangés en haye , en bonne ordonnance. Dès qu'ils furent assez proches des François , le Conducteur de ceux-ci leur fit signe de s'arrêter , & aussitôt les Anciens levèrent tous la main droite au dessus de leur tête , en jetant de grands cris : ils coururent ensuite embrasser les François , & leur firent à leur manière toutes sortes de caresses , puis ils leur présentèrent des pipes & du tabac ; enfin ils leur amenerent un François Provençal , du nombre de ceux , qui avoient quitté M. de la Sale à son premier voyage. Il étoit nud comme les Sauvages , & ne sçavoit presque plus parler François. Il parut charmé de voir des Personnes de sa Nation & de sa connoissance.

Ceux-ci furent conduits avec le Cortège , dont j'ai parlé , dans la Cabanne du Chef , où ils furent très-bien reçus. De-là ils furent menés à une autre Cabanne beaucoup plus grande , éloignée d'un quart de lieu de la Première , & qui étoit destinée pour les réjouissances publiques. Ils en trouverent le sol couvert de nattes , sur lesquelles on les fit asseoir ; les Anciens se rangerent autour d'eux ; on commença par leur apporter de la sagamité & toutes sortes de legumes ; durant le repas , & pendant que chacun fumoit sa pipe , on les

entretint de quelques projets de guerre.

1687-90.

Le Provençal demouroit dans un autre Village, où il mena les François, & où ils furent reçus à peu près comme dans le Premier. La nuit approchant, leur Conducteur les conduisit dans sa Cabanne, & ils y passerent la nuit. Le lendemain les Anciens du premier Village les vinrent reprendre, les ramenerent dans la Cabanne, où on les avoit régalez la veille, & là ils leur échangerent des vivres contre des marchandises; mais comme il ne se trouva pas assez de grains dans ce Village pour ce qu'il en falloit aux François, Joutel renvoya ses Compagnons au Camp avec le Provençal, & resta chez les Cenis pour achever ses provisions.

Un autre motif l'engageoit encore à demeurer quelque tems parmi ces Peuples, il apprit qu'il y avoit encore deux François Défecteurs de M. de la Sale chez une Nation voisine, & il esperoit d'en tirer plus de lumieres, qu'il n'avoit fait du Provençal, touchant le Micissipi & la route, qu'il falloit prendre, pour se rendre aux Illinois. Il fit donc chercher ces deux Hommes, & une nuit, qu'il étoit couché dans une Cabanne, & qu'il ne dormoit pas, il entendit quelqu'un, qui marchoit doucement à côté de son lit, il regarda, & à la lumiere du feu de la Cabanne il aperçut un Homme tout nud, ayant à la main deux flèches & un arc, lequel, sans lui dire un mot, s'assit à côté de lui.

Il le considéra quelque tems, lui fit quelques questions, & n'en reçut aucune réponse. Ce silence lui donna à penser, & lui fit prendre ses deux pistolets. Alors cet Homme se

1687-90.

leva, & s'alla mettre auprès du feu. Joutel le suivit, le regarda fixement, & aussitôt le prétendu Sauvage se jeta à son cou, lui parla François, & se fit connoître pour un des Déserteurs, qu'il cherchoit. Joutel lui demanda où étoit son Compagnon, & il répondit qu'il n'avoit osé venir. C'étoient deux Matelots; celui-ci étoit Breton, & se nommoit RUTER; l'autre, appelé GROLLET, étoit de la Rochelle.

Ils avoient en peu de tems si bien pris les manières Sauvages, qu'on ne les auroit jamais cru Européens; non-seulement ils étoient nus, mais ils avoient tout le corps peint & picqué. Ils étoient mariés, & avoient épousé plusieurs Femmes. Les Cenis les avoient menés à la guerre, & tant qu'ils avoient eu de la poudre, ils s'étoient faits admirer par l'effet de leurs fusils; mais dès qu'elle leur eut manqué, ils furent obligés d'apprendre à manier l'arc & la flèche. La vie libertine, qu'ils menaient, avoit pour eux de grands attraits, & il ne leur restoit presque plus aucune teinture de Religion.

Joutel apprit à Ruter la mort de M. de la Sale & de son Neveu Moranger, & il en parut touché. Il lui demanda s'il n'avoit point entendu parler du Micissipi, & il répondit que non, qu'il avoit seulement oui dire qu'à quarante lieues au Nord-Est il y avoit une grande Rivière, dont les bords étoient fort peuplés, & où l'on avoit vu des Hommes faits & vêtus comme nous. Joutel ne douta point que ce ne fût le Fleuve, qu'il cherchoit, & comme il étoit résolu de se séparer, le plutôt qu'il pourroit, des Meurtriers de M. de la Sale,

il ne songea plus qu'à s'assurer de la route, qu'il falloit tenir pour gagner ce grand Fleuve. Dès le lendemain Ruter s'en retourna chez lui. Joutel lui donna de quoi faire quelques petits présens à ses Femmes, & le pria d'engager son Camarade Grollet à le venir trouver.

1687-90.

Le sixième d'Avril ils arriverent tous deux dans sa Cabanne, équipés de la même manière, si ce n'est que Grollet n'avoit pas voulu se faire couper les cheveux à la manière des Cenis. Cette manière est assez bizarre, elle consiste à les avoir fort courts, à la réserve d'un toupet, que ces Barbares se laissent croître sur le haut de la tête, & quelquefois sur les côtés, où ils les mettent en cadenette. Grollet ne s'étoit point fait non plus picquer au visage. Il confirma ce que son Compagnon avoit dit à Joutel au sujet d'une grande Rivière au Nord Est, sur les bords de laquelle on avoit vû des Européens, & tous deux s'offrirent pour l'accompagner au Camp. Il fut charmé de cette résolution, & le huit deux François étant venus aux Cenis avec un Cheval, pour porter les provisions, que Joutel avoit achetées, ils partirent tous ensemble, & arriverent le dix.

Pendant l'absence de Joutel les Meurtriers de M. de la Sale avoient fait bande à part, & avoient formé le dessein de retourner à Saint Louis, pour y construire une Barque, & passer aux Isles. Rien n'étoit plus chimérique que ce projet. Ils manquoient de la plupart des outils nécessaires pour cette construction, & nul d'entr'eux n'avoit jamais sçu en manier aucun. Mais c'étoit le premier effet du vertige.

Les Meurtriers de M. de la Sale se étoient des autres.

1687-90.

dont Dieu punit souvent ceux, qui ont mis le comble à leur iniquité. Cependant comme il ne vouloit pas envelopper les Innocens dans les malheurs, que sa justice réservoir aux Coupables, il inspira aux Premiers le dessein de se séparer des Seconds, & en effet ceux-là ne pensèrent plus qu'à prendre leur route du côté, où ils jugeoient que devoient être les Illinois.

M. Cavelier, qui étoit à leur tête, ayant donc sçu que Duhaut & ses Complices se disposoient à envoyer acheter des Chevaux chez les Cenis, pour porter leur bagage à S. Louis, l'alla trouver, & lui dit que lui & plusieurs autres, qu'il lui nomma, étoient trop fatigués pour entreprendre le voyage, qu'il méditoit, que leur dessein étoit de s'arrêter, au moins pour quelque tems dans le premier Village des Cenis, & qu'il le prioit de leur faire présent de quelques haches, d'un peu de poudre & de plomb, & d'y ajoûter de quoi acheter des vivres; que s'il vouloit même, il pouvoit marquer le prix, qu'il en exigeroit, & qu'il lui en feroit son billet.

Duhaut le remit au lendemain pour lui faire réponse, & après en avoir délibéré avec sa Troupe, il fit dire à M. Cavelier qu'il consentoit à lui donner la moitié des effets, qui restoient dans les Magasins. Il ajoûta que, si lui & les Siens ne pouvoient pas réussir à construire une Barque, ils reviendroient le trouver, & qu'il leur feroit plaisir de leur amasser des vivres à tout hazard. Peu de jours après il changea de résolution par rapport au voyage de S. Louis, & proposa à ses Compagnons de se rejoindre à M. Cavelier, pour aller

chercher les Illinois. Hiens & quelques autres ne furent point de cet avis, & demandèrent leur part des effets.

1687-90.

Duhaut en fit difficulté, ils se querellèrent; enfin Hiens déchargea son pistolet dans la tête de Duhaut, qui alla tomber mort à quatre pas de l'endroit, où il étoit. En même tems Ruter, ce Matelot Brefon, que Joutel avoit ramené des Cenis, & qui s'étoit attaché à Hiens, tira un coup de fusil sur le Chirurgien Liotot; ce Misérable, quoiqu'il eût trois bales dans le corps, vécut encore quelques heures, & fut assez heureux pour se confesser: après quoi celui, qui l'avoit blessé, l'acheva d'un coup de pistolet. Ainsi les deux Meurtriers, l'un de M. de la Sale, & l'autre de son Neveu, furent les premières Victimes de l'esprit de fureur, qu'ils avoient inspiré dans cette malheureuse Colonie.

Mort funeste
de Duhaut &
de Liotot.

Joutel, qui avoit été témoin de ce massacre, se saisit aussitôt de son fusil pour se défendre, au cas qu'on en voulût pareillement à sa vie; mais Hiens lui cria de ne rien craindre, & qu'il n'avoit eu dessein que de venger la mort de son Patron. Il ajouta qu'encore qu'il eût été du complot de Duhaut, il n'avoit point consenti à son parricide, & que, s'il avoit été présent; il l'eût empêché. Les Sauvages ne sçavoient que penser de ces meurtres, & en étoient fort scandalisés. Ils avoient raison, & ils pouvoient plus justement traiter ces François de Barbares, que nous n'avions de droit de les regarder comme tels.

Cependant comme on avoit besoin d'eux, Joutel leur fit entendre que ces deux Hommes avoient mérité le traitement, qu'on venoit

1687-90.

de leur faire , pour avoir trempé leurs mains dans le sang de leurs Chefs , & pour s'être saisis par violence de ce qui ne leur appartenoit pas , & ils parurent satisfaits de ces raisons. Archevêque n'étoit point à l'Habitation , pendant que tout ceci se passoit : il étoit parti ce jour-là même de bon matin , pour aller à la chasse , & Hiens se promettoit bien de le traiter à son retour , comme il venoit de faire Duhaut ; mais M. Cavalier & le P. Anastase vinrent à bout de l'en dissuader , & Joutel alla au devant de Archevêque , pour l'avertir du péril , qu'il avoit couru. Il le conduisit ensuite à Hiens , & ces deux Hommes se donnerent mutuellement parole , qu'ils n'entreprendroient rien l'un contre l'autre.

Quelques François vont en guerre avec les Cenis. Après cette reconciliation on voulut délibérer de nouveau sur le parti , qu'on devoit prendre ; mais Hiens déclara qu'il avoit promis aux Cenis d'aller en guerre avec eux , qu'il vouloit accomplir sa promesse , & que si on vouloit l'attendre chez ces Sauvages , on verroit ensuite ce qu'il convenoit de faire. C'étoit pour M. Cavalier & pour ceux de sa Bande une nécessité , que d'en passer par tout ce que ces Furieux proposoient , parceque les effets n'étoient point encore partagés. Ils se rendirent donc avec eux dans le Village des Cenis , & Hiens en partit au commencement de Mars pour la guerre , avec les Sauvages & six François , tous à cheval.

Victoire de des Sauvages. Le dix-huit ceux , qui étoient restés dans le Village , furent bien surpris de voir entrer de grand matin dans leurs Cabannes des Femmes tout barbouillées de terre , & qui se mirent à danser en rond. Cela dura trois heures , après

après quoi le Maître de la Cabanne donna à chacune de ses Danseuses un bout de tabac du Pays ; ce tabac est semblable au nôtre , excepté qu'il a les feuilles plus petites. On apprit alors aux François que les Cenis avoient remporté une victoire complete, & celui, qui en avoit apporté la nouvelle, assûra qu'il avoit pour sa part couché par terre au moins quarante des Ennemis.

1687-90.

Les Femmes commencerent aussitôt à préparer des rafraichissemens pour aller au devant des Victorieux , qui arriverent le soir du même jour dans le Village. Leurs Ennemis , nommés *Cannohatinnos* , les avoient attendus de pied ferme ; mais le bruit & l'effet des armes à feu des François les épouvanterent de telle sorte , qu'ils prirent la fuite après la première décharge. On les poursuivit , & on en tua encore quarante huit , tant Hommes que Femmes. Les Cenis n'épargnerent des Prisonniers , que deux petits Garçons , qu'ils emmenèrent dans leur Village , avec les chevelures des Morts. Tous les autres furent massacrés d'abord , excepté deux Femmes , dont le sort fut encore plus triste.

On renvoya l'une chez elle , mais ce ne fut qu'après qu'on lui eut arraché la peau de la tête : on lui mit aussi entre les mains ce qu'il faut de poudre & de plomb pour charger un fusil , en lui disant de porter ce présent à sa Nation , & de l'avertir qu'on retourneroit bientôt la visiter avec de pareilles armes. Pour sa Compagne , elle fut livrée aux Personnes de son sexe , qui s'étant armées de gros bâtons pointus , la menerent dans un lieu écarté , où il n'y avoit que des Femmes. Là chacune

Leur cruauté.

1687-90.

de ces Furies commença par lui donner son coup, les unes de la pointe de leurs bâtons, & les autres en déchargeant les leurs sur elle à tour de bras. Elles lui arrachèrent ensuite les cheveux, elles lui couperent les doigts; en un mot elles lui firent souffrir tout ce qu'elles purent imaginer de plus sensible, pour venger sur elle la mort de leurs Amis & de leurs Parens, qui avoient été tués en diverses rencontres. Enfin, après qu'elles se furent lassées de la tourmenter, elles la percerent de plusieurs coups, & l'assommerent. Son corps fut ensuite coupé par morceaux, qu'on fit manger aux Esclavés.

Leurs ré-
jouissances.

Le jour suivant fut destiné aux jouissances. Après qu'on eut bien netoyé la Cabanne du Chef, on y étendit des nattes, sur lesquelles on fit asseoir les Anciens & les François. Quand chacun eut pris sa place, un Orateur se leva, & fit un assez long discours, qui roula apparemment sur les louanges des Guerriers, & sur le grand service, que les nouveaux Alliés venoient de rendre à la Nation. Ensuite on vit paroître une Femme, qui tenoit à la main un grand roseau: les Guerriers la suivoient, chacun selon son rang, un arc & deux flèches à la main, précédés de leurs Femmes, qui portoient les chevelures, que leurs Maris avoient rapportées. Les deux jeunes Prisonniers, auxquels on avoit donné la vie, fermoient la marche, & comme l'un d'eux avoit été blessé, on l'avoit fait monter à Cheval.

A mesure que les Guerriers passèrent devant l'Orateur, ils prénôient les chevelures des mains de leurs Femmes, & les lui présentoient.

Il les recevoit des deux mains, les tournoit vers les quatre parties du Monde, & les po-
 soit à Terre. La Procession étant finie, on
 servit de grands plats de sagamité, & avant
 que Personne y touchât, l'Orateur en prit
 dans une grande gamele, & la présenta com-
 me en offrande aux chevelures, puis il allu-
 ma une pipe de tabac. & en souffla la fumée
 sur ces mêmes chevelures. Cela fait, le fes-
 tin commença. Outre la sagamité, on y ser-
 vit des langues des Ennemis, qui avoient
 été tués; on apporta aux deux jeunes Priso-
 niers de la chair de la Femme, dont nous
 avons rapporté le supplice, & on les força
 d'en manger. Le tout se termina par des chants
 & des danses, & l'on alla recommencer les
 mêmes cérémonies dans d'autres Cabannes.

Après cette Expédition, rien ne retenant
 plus les François chez les Cenis, ils s'assem-
 blerent pour prendre enfin leur dernière réso-
 lution. Hiens commença d'abord par déclarer
 qu'il n'approuvoit pas le projet d'aller chercher
 les Illinois, qu'il y prévoyoit des difficultés
 insurmontables, & d'ailleurs qu'il ne vouloit
 pas retourner en France pour y porter sa tête
 sur un échafaut. Il n'y avoit point de réplique
 à cette dernière raison; mais comme c'étoit
 la seule, qui eût véritablement déterminé
 Hiens à prendre le parti désespéré, qu'il suivit,
 ceux, qui ne se sentoient pas coupables, persi-
 stèrent dans le dessein de passer aux Illinois,
 & dès le-jour même commencèrent à se dispo-
 ser sérieusement à leur départ.

Les Sauvages avoient fort exagéré à Joutel
 les dangers, auxquels il s'exposoit, en traver-
 sant une si grande étendue de Pays, où il ne

1687-90.

Parti, que
prennent les
François.

1687-90.

pouvoit éviter de rencontrer plusieurs Nations inconnues ; ni se flatter d'en être bien reçu ; & ils n'omirent rien pour l'engager , & ceux , qui s'étoient joints avec lui , à demeurer chez eux ; mais ils ne les persuaderent point. Il les pria de lui donner des Guides , qu'il promit de bien récompenser , & ils les lui accorderent de bonne grace. Hiens de son côté lui donna tout ce qu'il lui demanda ; mais Joutel sçavoit qu'il ne falloit pas lui demander beaucoup. Ce scelerat demeura Maître de presque tous les effets de M. de la Salle , & il s'étoit déjà revêtu de son habit d'écarlate galonné d'or ; mais avant que de rien donner , il exigea de M. Cavellier une attestation écrite en Latin , & signée de sa main , qui le déchargeoit de tout soupçon d'avoir trempé dans le meurtre de son Frere : & c'est peut-être uniquement sur la foi de cet écrit , que quelques uns ont publié qu'il n'avoit eu effectivement aucune part à cet attentat.

Les uns vont
aux Illinois.

Ceux , qui se mirent en marche pour aller aux Illinois , étoient au nombre de sept , à sçavoir , MM. Cavellier , Oncle & Neveu , le P. Anastase , les Sieurs Joutel & de Marle , un jeune Parisien , nommé BARTHELEMY , & le Pilote Tessier. L'archevêque , Mûnier & Ruter leur avoient donné parole de les accompagner ; mais l'esprit de libertinage les retint chez les Cenis , & il y a bien de l'apparence que la même crainte , qui avoit saisi Hiens , fit aussi impression sur L'archevêque , plus coupable encore que lui. Nous verrons dans la suite ce que tous ces Gens-là devinrent , après que nous aurons suivi les Premiers jusqu'en France.

Je ne m'arrêterai point à décrire les particularités de leur voyage. Joutel en a fait un Journal fort circonstancié, qui n'a rien de bien intéressant pour cette Histoire. Le seul accident fâcheux, qui leur soit survenu dans une si longue & si pénible marche, fut la perte qu'ils firent du Sieur de Marle, lequel, selon Joutel, étoit un très-honnête Homme, & qui se noya le vintquatrième de Juin, en se baignant dans une Rivière. Le vintième de Juillet ils arriverent aux Akanfas, où ils rencontrerent deux François; l'un se nommoit DE LAUNAY, & l'autre étoit un Charpentier appelé COUTURE.

1687-90.

Ils arrivent
chez les Akan-
fas.

Ce fut une grande joye pour les Voyageurs de se trouver si proche du Micissipi, & en Pays de connoissance. Les deux François avoient été envoyés aux Akanfas par le Chevalier de Tonzi au retour d'un voyage, qu'il avoit fait lui-même jusqu'à l'embouchure du Fleuve, où M. de la Sale lui avoit donné rendez-vous. Ils y avoient commencé une Habitation, & paroissoient résolus à s'y établir, n'espérant plus de recevoir aucune nouvelle de M. de la Sale. M. Cavalier leur apprit sa mort tragique; mais il fut arrêté entr'eux qu'on n'en diroit rien aux Sauvages, que le seul nom du Défunt avoit tenus en respect; & de qui on vouloit avoir des vivres, des Canots & des Guides.

M. Cavalier pria ensuite Couture d'aller trouver quelques-uns de leurs Chefs, de leur faire entendre que M. de la Sale avoit fait un très-bel Etablissement dans le Golphe Mexique; que ceux, qui venoient de lui apprendre cette heureuse nouvelle, étoient dans le

1687-90.

dessein de faire un voyage en Canada, pour y chercher des marchandises; qu'ils retourneroient bientôt avec un bon nombre de François pour s'établir dans leur Pays, afin de les défendre contre leurs Ennemis, & de leur procurer tous les avantages d'un commerce réglé; qu'ils se flatoient de trouver auprès d'eux, pour se rendre aux Illinois, les mêmes secours, qu'ils avoient reçus de toutes les Nations, qu'ils avoient rencontrées sur leur passage.

Les Akanfas s'assemblerent pour délibérer sur ces propositions, & cependant ils regalerent de leur mieux leurs nouveaux Hôtes, & leur chanterent le Calumet. Ils eurent néanmoins quelque peine à leur accorder des Guides pour un si long voyage; mais à force de promesses & de présens on les y engagea. Le jeune Parisien, qui ne pouvoit plus marcher, resta aux Akanfas, & Couture accompagna les autres pendant quelque tems. Ils partirent le vingt-sept, descendirent la Rivière des Akanfas, & le même jour ils gagnèrent un Village, appelé *Toriman*, où ils virent pour la première fois le *Micissipi*. Ils le traversèrent le vingt-neuf, & le même jour ils gagnèrent le Village des *Kappas* (a), où Couture prit congé d'eux.

Ils arrivent au Fort de S. Louis des Illinois, & font accroire aux

Le troisième de Septembre ils entrèrent dans la Rivière des Illinois, & le quatorzième ils arrivèrent au Fort de S. Louis, où le Sieur de BELLEFONTAINE commandoit en l'ab-

(a) Joutel dit dans son Journal que ce Village est le dernier des Akanfas; mais il paroît par l'Histoire de la conquête de la Floride de Garcilasso de la Vega, que les Kappas,

au tems de Ferdinand de Soto, étoient une Nation séparée & fort nombreuse. Il n'en reste plus aujourd'hui, au moins dans la Louysiane.

sence du Chevalier de Tonti, lequel étoit allé joindre le Marquis de Dénouville pour la guerre des Tonnonthouans. Chacun leur demanda avec empressement des nouvelles de M. de la Sale, & ils répondirent qu'il les avoit quittés à quarante lieuës des Cenis. Ils ne jugerent pas à propos de s'expliquer davantage, parce qu'ils vouloient passer au plûtôt en Canada, qu'ils avoient besoin de secours pour faire ce voyage, devenu difficile & périlleux depuis que la guerre étoit déclarée aux Iroquois, & qu'ils craignoient qu'on ne leur refusât ce secours, si l'on eût été informé de la mort de M. de la Sale.

Par bonheur pour eux le Sieur de BOIS- RONDET, son Commis, se dispoit à faire le même voyage, & la rencontre fit également plaisir aux uns & aux autres. Ils s'embarquerent le dix-huit; mais ils n'allèrent pas fort loin; les mauvais tems les contraignirent de retourner au Fort, d'où ils étoient partis. Ce contretems les déconcerta d'autant plus, qu'il leur ôta toute esperance de repasser en France cette année-là, & d'envoyer du secours à ceux de leurs Gens, qui étoient restés à l'Habitation de S. Louis, auprès de la Baye S. Bernard; mais il fallut prendre patience.

Le vint-sept d'Octobre M. de Tonti arriva au Fort de S. Louis; M. Cavalier crut nécessaire de ne pas plus s'ouvrir à lui, qu'aux autres, sur la mort de M. de la Sale, & comme il avoit eu la précaution de tirer de son Frere avant sa mort, un billet de créance, pour prendre aux Illinois une somme d'argent, ou la valeur en Pelleteries; Tonti ne fit aucune difficulté de lui remettre des marchandises

1687-90.

François,
qu'ils y ren-
contrent que
M. de la Sale
étoit plein de
vie.

Ils sont obli-
gés d'hyver-
ner dans ce
Fort.

1687-90.

pour quatre mille francs. Nos Voyageurs partirent enfin des Illinois le vingt-unième de Mars de l'année 1688. avec Boifronder & le P. Allouez, qui n'ayant pas trouvé jour à établir une Mission fixe parmi ces Sauvages, s'en retournoit à la Riviere de S. Joseph, où il mourut peu de tems après chez les Miamis.

Ils passent en France.

Le dixième de May ils arriverent à Michilimakinac, où ils séjournèrent assez peu, & le quatorzième de Juillet M. Cavalier se rendit à Montreal, où sa Troupe, qu'il avoit laissée à la Chine, le joignit le dix-sept. Ils y rencontrèrent MM. de Dénonville & de Champigny, auxquels ils firent entendre qu'ils étoient obligés de passer au plutôt en France, pour envoyer du secours à M. de la Sale, & ces Messieurs les en crurent sur leur parole. Peu de jours après Teissier, qui étoit Calviniste, fit abjuration dans l'Eglise Paroissiale de Montreal, tous ensuite s'embarquerent pour Quebec: ils n'y attendirent pas longtemps un Vaisseau; ils débarquerent à la Rochelle le cinquième d'Octobre, & le septième MM. Cavalier & Joutel partirent pour Rouen, où j'ai vu & entretenu longtemps ce dernier en 1723.

Ce qui devint l'Habitation de S. Louis.

Il y a bien de l'apparence que si ces Messieurs n'avoient pas été obligés d'hiverner aux Illinois, & qu'ils se fussent rendus une année plutôt en France, on y auroit pu prendre des mesures pour secourir, ou pour retirer la petite Colonie, que M. de la Sale avoit laissée à S. Louis parmi les Clamcoëts; mais quand ils furent arrivés à Paris, on se douta bien qu'il étoit trop tard pour y songer; & quand on y auroit pensé plutôt, c'eût été

fort inutilement. Les Clamcoëts ne tarderent pas à être instruits de la mort du Chef des François & de la dispersion de sa Troupe, & dans le tems, que les Habitans de S. Louis y pensoient le moins, ils tomberent sur eux, & les massacrerent, à la réserve de trois Fils de Talon, de leur Sœur, & d'un Parisien de bonne Famille, nommé Eustache de BREMAN, qu'ils emmenerent dans leur Village.

1687-90.

Un Italien, qui étoit venu du Canada par Terre, pour joindre M. de la Sale, & qui sans doute lui auroit été fort utile, en l'instruisant de la route, qu'il devoit tenir pour gagner le Micissipi, s'il avoit pu se rendre assez tôt auprès de lui, sauva aussi sa vie par un stratagème assez singulier. Des Sauvages se mettant en devoir de le tuer, il leur dit qu'ils avoient grand tort de vouloir faire périr un Homme, qui les portoit tous dans son cœur. Ce discours étonna les Barbares, & l'Italien les assûra que, s'ils vouloient lui donner jusqu'au lendemain, il leur feroit voir la verité de ce qu'il avançoit, ajoutant que, s'il les avoit trompés, ils feroient de lui tout ce qu'ils voudroient. Il obtint sans peine le délai, qu'il demandoit, & ayant ajusté un petit miroir sur sa poitrine, il alla trouver les Sauvages, qui furent très-surpris de se voir, comme ils le croyoient, dans le cœur de cet Homme, & lui accorderent la vie.

Diverses
aventures de
quelques
François.

D'autre part les Espagnols du Nouveau Mexique, que l'Entreprise de M. de la Sale avoit beaucoup allarmés, étoient fort résolus de ne rien épargner pour la traverser. Ils envoyerent d'abord cinq cent Hommes, qui en arrivant chez les Cenis, y trouverent Larchevêque &

1687-90.

le Matelot Rochelois Groller, qu'ils firent Prisonniers. On ne sçait pas si ces deux Hommes leur apprirent la mort de M. de la Sale; ce qui est certain, c'est que quelque tems après une autre Troupe de deux-cent Espagnols arriva au même endroit, & rencontra en son chemin Munier & Pierre Talon, Frere de ceux, dont je viens de parler, & les menerent au Village des Cenis, où ils les traiterent assez bien. Il y avoit parmi eux des Religieux de S. François, qu'ils vouloient établir parmi ces Sauvages; ils comprirent que les deux François, qui entendoient parfaitement la Langue du Pays, pourroient être d'une grande utilité à ces nouveaux Missionnaires, & ils crurent devoir les engager par douceur à rester avec ces Peres.

Ces bonnes manieres engagerent Talon à leur dire que ses trois Freres & la Sœur étoient Esclaves parmi les Clamcoëts, & sur le champ ils firent un Détachement pour les aller chercher; mais ce Détachement ne put emmener que deux Talons, leur Sœur & l'Italien, que les Clamcoëts, qui les avoient pris en amitié, eurent bien de la peine à relâcher. L'année suivante deux-cent cinquante Espagnols retournerent au même Village, & en tirerent Jean-Baptiste Talon & Eustache de Breman, & les conduisirent d'abord à *Saint Louis du Potofi*, Ville du nouveau Mexique, & de-là à *Mexico* avec les autres Talons & leur Sœur, & le Vice-Roy les prit tous à son Service.

L'Archevêque & Groller avoient d'abord été envoyés en Espagne, d'où on les fit repartir quelque tems après pour Mexico. On les y

mit en prison , en attendant une occasion de les envoyer au Nouveau Mexique , apparemment pour y travailler aux Mines. L'Italian fut transporté à la Vera-Cruz , où il fut enfermé dans une Prison , & il est fort vraisemblable qu'il n'en sortit aussi , que pour être envoyé aux Mines. On ne dit point ce que devint Eustache de Breman. Peut-être fut-il joint aux Talons , à cause de sa jeunesse ; car on a cru que la raison pourquoi ceux-ci furent mieux traités que les autres , c'est qu'ils étoient dans un âge , où ils ne pouvoient avoir pris aucune connoissance du Pays , au lieu que ceux-là étoient des Hommes faits , qui auroient pû s'échaper , & donner en France des lumieres , sur ce qu'ils auroient pu remarquer dans leurs differens voyages.

Au bout de huit ans les trois Aînés Talons étant en âge de porter les armes , furent enrôlés sur l'Armadille , & embarqués sur le *Christo* , qui en étoit le Vice-Amiral. Ce Vaisseau fut pris en 1696. par le Chevalier DES AUGIERS , & les trois Freres ayant ainsi recouvré leur liberté , revinrent en France , & c'est par eux , qu'on a appris toutes les circonstances , que je viens de rapporter. On a sçu depuis que le Vice-Roy du Mexique , qui avoit retenu chez lui leur plus jeune Frere & leur Sœur , ayant été relevé , il avoit mené avec lui l'un & l'autre en Espagne.

Telle fut la malheureuse issue d'une Entreprisè , que bien des choses ont contribué à faire échouer. Elle auroit apparemment eu au moins une partie du succès , qu'on en espéroit , si on n'avoit eu en vûë qu'un Etablissement à l'embouchure du Micissipi , comme

Ce qui fit échouer l'Entreprisè de M. de la Sale.

1687-90.

bien des Gens se l'étoient persuadés; car il est certain que M. de la Sale se voyant dégradé dans la Baye S. Bernard, & ayant bientôt reconnu qu'il étoit à l'Ouest du Fleuve, qu'il cherchoit, s'il n'avoit eu dessein que de le trouver, auroit pû, dès le premier voyage, qu'il fit aux Cenis, obtenir de ces Sauvages des Guides, puisqu'ils en donnerent dans la suite à Joutel; mais il avoit envie de s'approcher des Espagnols, pour prendre connoissance des Mines de Sainte Barbe, & pour vouloir trop faire, non-seulement il ne fit rien du tour, mais il se perdit, & ne fut plaint de Personne.

Réflexions
sur la condui-
te de M. de la
Sale.

Rien n'étoit encore plus aisé, quand on eut reconnu ce qui l'avoit fait échouer dans son Entreprise, que de profiter de ses fautes pour exécuter ce qu'il y avoit de solide dans son projet, c'est-à-dire, de s'assurer du cours entier du Micissipi; car il nous étoit d'une grande importance d'avoir un Etablissement dans cette partie de la Floride, quand ce n'eût été que pour nous procurer une Croisière dans le Golphe Mexique, & pour fortifier les frontières de la Nouvelle France du côté des Colonies Angloises. Il étoit même autant de l'intérêt des Espagnols, que du nôtre, de mettre cette Barrière hors d'insulte, parce qu'ils pouvoient bien prévoir que les Anglois, Maîtres d'une partie de l'ancienne Floride Françoisé, à laquelle ils avoient donné le nom de *Caroline*, n'en demeureroient point là; mais que de proche en proche ils pousseroient leurs Etablissements jusqu'à S. Augustin, comme il est arrivé (a); que de-là jusqu'au Micissipi rien ne

(a) Par l'Etablissement de la Nouvelle Georgie.

pouvoit les arrêter lontems ; qu'il leur seroit aisé alors de traverser ce grand Fleuve, & de les inquiéter beaucoup dans l'Ancien & dans le Nouveau Mexique. Au lieu, que s'ils trouvoient les François sur le bord du Micissipi, la jalousie de ces deux Nations, naturellement incompatibles, feroit leur sûreté.

Mais on avoit encore en France l'esprit tellement préoccupé des Mines de Sainte Barbe, qu'on s'obstina lontems. à vouloir réaliser la chimere de M. de la Sale. On se flatta même bientôt après sa mort d'y réussir par une intrigue concertée avec le Comte de PRINCELOSSA. Cette ressource manquée, par ce qu'apparemment ce Comte portoit ses prétentions trop haut, & que de part & d'autre on ne trouva point ses sûretés, il parut que le charme étoit levé. Outre que Philippe V. étant monté sur le Trône d'Espagne, la Cour de France n'auroit pas souffert qu'on inquiétât les Espagnols en Amérique ; mais après la mort de Louis XIV. le plan, qui fut proposé au Conseil de Regence d'établir une forte Colonie dans la Louysiane, donna lieu à quelques Aventuriers de profiter des brouilleries, qui survinrent entre les Cours de France & d'Espagne, pour reprendre le projet du Sieur de la Sale. Sur la foi de quelques Relations apocryphes, on se flatta de faire bientôt couler dans le Royaume des trésors, qui n'existerent jamais, que dans l'imagination échauffée de certaines Gens ; & ce nouvel enchantement produisit des effets encore plus funestes, que ceux, que nous venons de voir. Nous aurons occasion d'en parler dans la suite de cette Histoire, dont il est tems de reprendre le fil.



HISTOIRE

ET

DESCRIPTION GÉNÉRALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE.

~~~~~

#### LIVRE QUATORZIÈME.

1690.



NOUS avons vû à la fin du XII. Livre combien, dans la situation, où le Comte de Frontenac trouva les affaires de la Nouvelle France, lorsqu'il en vint reprendre le Gouvernement Général, il importoit de donner aux Anglois de l'occupation chez eux, & de rétablir la réputation des armes Françoises dans l'esprit des Sauvages. C'étoit l'unique moyen de rabattre l'insolence des Iroquois & de les rendre plus traitables, en leur faisant comprendre qu'ils ne devoient plus tant compter sur le secours du Gouverneur de la Nouvelle York. Par-là nos Alliés,

nous voyant changer une défensive, que nous soutenions mal, en une vigoureuse attaque, ne pouvoient manquer de reprendre leurs premiers sentimens d'estime pour notre Nation, ou du moins d'appréhender que leur nouvelle alliance avec nos Ennemis ne leur attirât de notre part les mêmes malheurs, qu'ils avoient voulu éviter en se détachant de nos intérêts, & de s'unit plus étroitement que jamais avec nous.

Le Comte de Frontenac ayant dressé son Projet & préparatifs de M. de Frontenac. plan sur ce principe, commença par faire avertir M. de la Durantaye, qui commandoit toujours à Michillimassinac, qu'il pouvoit assurer les Hurons & les Outaouais que dans peu ils verroient bien du changement dans les affaires. Il préparoit en même tems un grand Convoi pour renforcer ce même Poste, & il prenoit ses mesures pour lever trois Partis de guerre, qui devoient entrer par trois différens endroits dans le Pays Anglois. Le Premier se formoit à Montreal, & devoit être composé de cent dix Hommes, François & Sauvages, commandés par MM. d'Aillebour de Mantet & le Moyne de Sainte Helene, rous deux Lieutenans, sous lesquels MM. de Repentigny, d'Iberville, de BONREPOS, de LA BROUSSE & de MONTIGNI voulurent bien servir en qualité de Volontaires.

Ce Parti fut bientôt prêt, & se mit en Campagne, avant que d'avoir délibéré de quel côté il tourneroit ses armes Il étoit destiné en général pour la Nouvelle York, mais le Comte de Frontenac avoit laissé aux deux Commandans le choix du Poste, qu'ils devoient

1690.

attaquer, & ceux-ci ne jugerent pas à propos de se déclarer, avant qu'on fût près d'entrer dans le Pays Ennemi. Ce ne fut donc qu'après cinq ou six jours de marche, qu'ils tinrent conseil sur ce qu'ils devoient faire; les François furent d'avis d'aller droit à Orange; mais les Sauvages rejeterent bien loin cette proposition, & l'un d'eux leur demanda depuis quand ils étoient si hardis.

On lui répondit que, si par le passé on avoit montré quelque foiblesse, on vouloit la réparer, en prenant Orange, ou mourir à la peine; mais qu'il avoit tort, s'il attribuoit à lâcheté la conduite, que les François avoient tenuë depuis quelques années; que le seul desir de la paix les avoit engagés à demeurer dans cette inaction, dont nos Alliés n'avoient pris occasion de nous insulter, que faute d'en avoir pénétré les motifs; & que, s'ils avoient reçu quelques échecs, c'est qu'ils avoient trop compté sur la bonne foy des Anglois & des Iroquois; mais qu'ils feroient bientôt voir que le courage ne leur avoit jamais manqué.

Expédition  
de Corlar.

Les Sauvages, qui connoissoient toute la difficulté de l'Entreprise d'Orange, persisterent à s'y opposer, & l'on sortit du Conseil, sans rien conclurre. On continua de marcher jusqu'à ce qu'on fût arrivé en un endroit, où aboutissoient deux chemins, dont l'un conduisoit à Orange, & l'autre à Corlar: alors Mantet, qui désespéroit de faire changer de sentiment à ses Alliés, leur proposa l'attaque de Corlar, & ils l'agréerent. On prit aussitôt le chemin de ce Bourg, & pendant neuf jours l'Armée eut beaucoup à souffrir. Tout le Monde étoit à pied, on avoit quelquefois de l'eau

jusqu'aux genoux , souvent même il faisoit rompre la glace pour trouver où mettre le pied : d'ailleurs le froid étoit intolérable.

Nos Braves arriverent un soir sur les quatre heures à deux lieuës de Corlar , & le grand Agnier , Chef des Iroquois du Sault S. Louis , ( *a* ) voulut les haranguer. Il le fit avec beaucoup d'éloquence , & parla avec une autorité , que lui donnoient , non - seulement sur les Sauvages , mais sur les François mêmes , de grands services rendus à la Colonie , des actions d'une conduite admirable , & d'une valeur héroïque , une vertu éminente , & un zèle toujours actif pour la Religion. Il exhorta tout le Monde à oublier les fatigues passées , dans l'esperance de venger les maux , qu'on avoit soufferts depuis quelques années , sur les perfides Anglois , qui en étoient les principaux Auteurs. Il ajoûta qu'on ne pouvoit pas douter de l'assistance du Ciel contre les Ennemis de Dieu , & dans une cause si juste.

A peine s'étoit-on remis en marche , qu'on rencontra quatre Femmes Sauvages , qui donnerent toutes les lumieres , dont on avoit besoin pour faire en sûreté les approches de la Place. Un Canadien , nommé GIGUIERE , fut détaché aussitôt avec neuf Sauvages pour aller à la découverte , & il s'acquitta parfaitement bien de sa Commission. Il reconnut Corlar tout à son aise , sans être aperçu , & alla rejoindre l'Armée , qui n'en étoit qu'à une lieuë. On

( *a* ) Les Iroquois de ce Village étoient restés à la Prairie de la Magdeleine jusqu'au massacre de la Chine. Après cet échec il se retirèrent à Montreal,

où ils demurerent quelque tems. Enfin un peu avant le départ de ce Parti ils s'établirent vis-à-vis le Sault S. Louis.

1690.

avoit d'abord projeté de remettre l'attaque au lendemain ; mais l'excès du froid fit changer de dessein. Il fut résolu de marcher à l'heure même , & d'attaquer en arrivant.

Cotlar avoit alors presque la figure d'un carré long , & l'on y entroit par deux portes ; l'une conduisoit à Orange , qui n'en est éloigné que de six lieuës ; l'autre donnoit sur le grand chemin , où étoient nos Gens. L'ordre des attaques fut réglé en cette maniere. Mantet & Sainte Helene se chargerent de celle de la seconde porte ; les Femmes Sauvages , dont je viens de parler , avoient assuré qu'elle ne se fermoit jamais , & on la trouva effectivement ouverte. D'Iberville & Repentigny prirent sur la gauche , pour s'aller rendre Maîtres de la premiere ; mais ils ne la purent trouver , & revinrent joindre Mantet , de sorte qu'il n'y eut qu'une attaque.

Cette Place  
est surprise &  
forcée.

Non-seulement la porte , où elle devoit se faire , étoit ouverte , elle n'étoit pas même gardée , & comme il étoit nuit , tout le Parti y entra , sans qu'aucun des Habitans s'en aperçût. Les deux Commandans se séparèrent d'abord , afin d'en reconnoître tous les Quartiers en même tems , & comme ils avoient ordonné un grand silence , ils se retrouvèrent à l'autre extrémité du Bourg , sans qu'il y parût aucun mouvement. Alors on fit le cri à la maniere des Sauvages , & dans l'instant chacun donna de son côté. Mantet s'attacha à une espèce de Fort , dont il trouva la Garnison sous les armes. La résistance y fut très-vive ; mais enfin la porte fut enfoncée , tous les Anglois passés au fil de l'épée , & le Fort réduit en cendres. Dans le Bourg peu de mai-

sons furent défendus : il n'y eut que Montigni, qui fut arrêté dans une, & comme il s'opiniâtroit à y vouloir entrer, il reçut dans le corps & au bras deux coups de pertuisanne, qui le mirent hors de combat; mais Sainte Helene étant survenu, la maison fut forcée, & les blessures de Montigni vengées par la mort de tous ceux, qui s'y étoient renfermés.

Bientôt ce ne fut que massacre & pillage, mais au bout de deux heures les Chefs crurent devoir poser des Corps de garde à toutes les avenues, pour éviter la surprise, & le reste de la nuit fut employé à se rafraîchir. Manter avoit donné ordre qu'on épargnât le Ministre, dont il vouloit faire son Prisonnier; mais il fut tué, sans être reconnu, & tous ses papiers furent brûlés. Le Sieur COUDRE, Major de la Place, s'étoit sauvé au-delà de la Riviere, & paroïssoit vouloir s'y retrancher avec ses Domestiques, quelques Soldats, & des Sauvages, qui l'avoient suivi. Le Commandant l'envoya sommer au point du jour, & comme on ne vouloit lui faire aucun tort, parce qu'en plusieurs rencontres il en avoit très bien usé avec les François, d'Iberville & le grand Agnier se chargerent de la sommation. Non-seulement ils lui promirent bon quartier, mais ils l'assurèrent encore qu'on ne toucheroit à rien de ce qui lui appartenoit. Sur cette parole, il mit bas les armes, suivit les Députés à Corlar, après les avoir bien régalez, & on lui tint exactement tout ce qu'on lui avoit promis.

Une des premières attentions des Chefs, quand ils se virent les Maîtres de tout, fut

1690.

de briser les barriques d'eau-de-vie, de peur que les Sauvages ne s'enyvraissent : on mit ensuite le feu aux maisons, dont on n'épargna que celle du Major, & celle d'une Veuve, chez qui l'on avoit transporté Montigni : il y en avoit environ quarante, toutes bien bâties & bien meublées, & on ne pilla que ce qui pouvoit être facilement emporté. On accorda la vie à soixante Personnes, la plupart, Femmes, Enfans, & Vieillards, qui avoient échapé à la première furie des Assailans, & à trente Iroquois, que l'on reconnut, afin de faire voir aux Cantons que nous n'en voulions qu'aux Anglois, dont la perte fut estimée quatre-cent mille livres.

On étoit trop près d'Orange, pour rester longtems dans des mafures, l'armée décampavers le midi ; le butin, Montigni, qu'il falloit porter, les Prisonniers, qui étoient au nombre de quarante, & dans la suite le défaut des vivres, dont on avoit négligé de se pourvoir suffisamment, retarderent beaucoup la retraite ; plusieurs mêmes seroient morts de faim, si on n'avoit pas eu cinquante Chevaux, dont il ne restoit plus que six, lorsque les Vainqueurs arriverent à Montreal, le vintsept de Mars. Cette grande disette les avoit même obligés de se séparer. Quelques-uns furent attaqués, trois Sauvages & seize François furent tués, ou pris : de sorte que le défaut de prévoyance coûta beaucoup plus à ce Parti, que l'attaque de Corlar, où ils n'avoient perdu qu'un François & un Sauvage.

Cette Expédition releva beaucoup dans l'esprit des Barbares la réputation des armes Françaises : mais la joye, qu'elle avoit causée

Effet, que produisit cette conquête.

dans la Colonie , fut bientôt troublée par un de ces accidens , qu'on ne ſçauroit prévoir , qui nous fit perdre l'Homme du Monde , qu'il nous importoit le plus de conſerver dans les circonſtances , où nous nous trouvions , & qui nous mit en danger de voir nos plus fidèles Alliés tourner leurs armes les uns contre les autres dans le tems , où nous avions plus de beſoin de les réunir tous contre nos Ennemis. Voici comme la choſe arriva

1690.

TILLY DE BEAUVAIS , Lieutenant , & la Broſſe , Lieutenant Reformé , celui - là même , qui s'étoit trouvé à la priſe de Corlar , s'aviferent , avec quatre autres François , de lever un Parti d'Iroquois Chrétiens , à la tête deſquels ſe mit le grand Agnier. Ils s'embarquerent à Montreal , & descendirent le Fleuve juſqu'à la Riviere de Sorel. Le vint-fix de May leurs Découvreurs entendirent tirer quelques coups de fuſil , & peu de tems après ils aperçurent deux Cabannes de Campagne , où il y avoit quatorze Iroquois : ils les attaquèrent , & les firent tous Priſonniers. Ils apprirent d'eux que , ſur la route , qu'ils tenoient , & qui conduiſoit à un Fort Anglois , qu'ils avoient deſſein d'attaquer , ils rencontreroient une Troupe , dont ils s'étoient ſéparés depuis peu , & où il y avoit encore trente Hommes , ſans compter les Femmes & les Enfans.

Nos Alliés ſe battent les uns contre les autres , ſans ſe reconnoître.

Cet avis leur fit beaucoup de plaisir ; mais lorsqu'ils y penſoient le moins , ils tomberent dans une embuſcade ; ils s'en tirerent néanmoins en braves Gens , tuerent quatre Hommes & deux Femmes , & firent quarante-deux Priſonniers , parmi leſquels il y avoit huit Anglois. Alors ayant eu avis que ſept

1690.

cent Mahingans les attendoient à une journée de-là, ils jugerent à propos de faire retraite, n'étant pas assez forts, & la garde de leurs Prisonniers les embarrassant trop, pour s'exposer aux risques d'un combat si inégal. Je ne sçai ce qui les engagea à prendre, pour s'en retourner chez eux, une autre route, que celle, qu'ils avoient suivie en venant; mais ce détour leur coûta cher.

Mort du  
grand Agnier.

Le quatrième de Juin ils se trouverent sur le midi au bord de *la Riviere aux Saumons*, laquelle se décharge dans le Lac Champlain. Comme ils avoient laissé leurs Canots assez loin de-là, ils crurent que le plus court étoit d'en fabriquer d'autres, & ils mirent sans differer la main à l'œuvre. Le soir, dans le tems qu'ils faisoient leurs Prieres en commun, ils furent découverts par un Parti d'Algonquins & d'Abénaquis, lesquels alloient aussi en guerre contre les Anglois, & qui les prirent pour des Ennemis, & les chargerent le lendemain avant le jour. Le grand Agnier fut tué d'abord avec un de ses Gens; six autres Iroquois, deux François & deux Esclaves Anglois furent blessés, & on fit de paît & d'autre quelques Prisonniers.

Embarras, où  
M. de Fronte-  
nac se trouve  
à cette occa-  
sion, & com-  
ment il s'en  
tiré.

Ce fut alors, qu'on se reconnut. Le regret fut extrême des deux côtés; mais les Iroquois ne pouvant se consoler de la perte de leur Chef, refuserent de rendre la liberté aux Prisonniers, qu'ils avoient faits. Ce refus picqua les autres, on s'aigrit, & il y avoit tout à craindre de ce ressentiment mutuel. Le Comte de Frontenac eut besoin de toute sa prudence & de toute son habileté pour calmer ce commencement d'orage, & il n'en

vint à bout, qu'après bien des négociations. Il fut réglé que les Aggresseurs enverroient des Députés avec un Collier au Sault S. Louis, pour protester qu'il n'y avoit eu que de la méprise dans tout ce qui s'étoit passé, & pour redemander leurs Freres; que leur protestation seroit bien reçue, & que tous les Prisonniers seroient échangés. L'Orateur Abénaqui, qui porta la parole, dit les choses du monde les plus sensées, & les plus touchantes. Il conclut qu'il falloit donner des larmes aux Morts; sans alterer une amitié, qui étoit fondée sur la Religion.

1690.

Le grand Agnier ne fut guères moins pleuré des François, que de ses Compatriotes, & les Missionnaires furent ceux de tous, qui ressentirent cette perte plus vivement. Ce Néophyte étoit lui-même un zélé Missionnaire, & de la maniere, dont il s'y prenoit, s'il eût vécu encore quelques années, il eût peut-être converti tout son Canton. Sa conversion au Christianisme avoit été l'ouvrage de Dieu seul. Il ne connoissoit encore aucun Jesuite, & il avoit à peine entendu parler de notre Religion, lorsque par un mouvement, dont il lui sembla qu'il n'étoit point le Maître, il se sentit porté à visiter ses Freres, qui étoient établis à la Prairie de la Magdeleine. Il ne voulut pourtant pas y aller seul; il communiqua son dessein à plusieurs Agniers, & il y en eut jusqu'à cinquante, qui souhaiterent de l'accompagner.

Eloge du  
grand Agnier.  
Histoire de sa  
conversion.

Ils furent extrêmement surpris de voir leurs Compatriotes transformés, pour ainsi dire, en d'autres Hommes: tout ce qu'ils remarquerent dans cette Bourgade, les charma, & ils déclarerent qu'ils n'en sortiroient point. On les

1690.

instruisit, la parole de Dieu trouva en eux des cœurs dociles, & ils furent baptisés. Leur exemple & leurs discours en attirèrent quantité d'autres, & le grand Agnier surtout fut tellement pénétré de ce feu sacré, qui fait les Apôtres, que jusqu'à sa mort il ne cessa de travailler à procurer des Adorateurs au vrai Dieu. Le Ciel benit ses travaux au delà même de ses esperances. Il soutint avec cela toujours la haute reputation, qu'il s'étoit faite à la guerre, & ce fut par estime pour son merite personnel, & plus encore pour sa vertu, que les François s'accorderent à lui donner le nom, sous lequel seul il est connu dans les Mémoires de ce tems-là.

Expédition  
du Sieur Her-  
tel.

Les Abénaquis & les Algonquins, dont la méprise avoit eu des suites si funestes, étoient tout récemment arrivés de l'Acadie, où ils s'étoient fort distingués dans une Expédition, qui n'avoit pas eu moins de succès, & n'avoit pas fait moins d'honneur aux François, que celle de Corlar. J'ai dit que M. de Frontenac avoit formé pendant l'hyver trois Partis, pour entrer en même tems par trois différens endroits dans le Pays Anglois. Celui, qui devoit agir dans la Nouvelle York, & qui prit en effet Corlar, avoit été levé à Montreal, les deux autres le furent dans le Gouvernement des Trois Rivieres & dans celui de Quebec; le Général ayant voulu par ce partage mettre entre ces Partis une forte d'émulation, qui ne manque guères de produire un bon effet, quand on y évite le mélange, & tout ce qui a coûtume de faire dégénérer une louable émulation en une pernicieuse jalousie.

Lc

Le Gouvernement des trois Rivieres étoit alors très-peu peuplé & on n'en put tirer que cinquante-deux Hommes, y compris cinq Algonquins & vingt Sokokis ; mais ils avoient à leur tête un des Officiers de la Colonie , à qui on pouvoit plus aisément confier l'exécution d'une Entreprife de la nature de celle-ci ; c'est le témoignage , que le Comte de Frontenac lui rend dans une Lettre , qu'il écrivit alors à M. de Seignelay. Cet Officier étoit le Sieur Hertel , dont j'ai rapporté plus haut la captivité & les vertus. Dans la petite Troupe , qu'il commandoit , il avoit trois de ses Fils , & deux de ses Neveux , à sçavoir , le Sieur CREVIER , Seigneur de S. François , & le Sieur GATINEAU.

1696.

Prise de Sementels sur les Anglois

Il partit des Trois Rivieres le vint-huitième de Janvier , tira droit au Sud dans les Terres , laissant le Lac Champlain à sa gauche , rabattit ensuite à l'Est , & après une longue & rude marche , il arriva le vintseptième de Mars près d'une Bourgade Angloise , appelée *Sementels* , qu'il avoit fait reconnoître par ses Coureurs. Alors il partagea sa Troupe en trois Bandes ; la Première , composée de quinze Hommes , eut ordre d'attaquer une grande Maison fortifiée. Il commanda à la Seconde , qui n'étoit que d'onze de se saisir d'un Fort de pieux à quatre Bastions ; la Troisième , qu'il commandoit en Personne , fut destinée à l'attaque d'un autre Fort plus grand , & où il y avoit du Canon.

Tout cela fut exécuté avec une conduite & une bravoure , qui donnerent de l'étonnement aux Anglois : ils firent d'abord assez bonne contenance , mais ils ne soutinrent pas le

1690.

premier feu des Assaillans ; les plus Braves furent taillés en pièces, & les autres, au nombre de cinquante quatre, furent Prisonniers de guerre. Il n'en coûta aux Victorieux qu'un François, qui eut la cuisse cassée, & qui mourut le lendemain : vingt-sept Maisons furent réduites en cendres, & deux mille pièces de Bétail périrent dans les Etables, où l'on avoit mis le feu.

Le Sieur Hertel force les Anglois sur un Pont.

Sementels n'étoit qu'à six lieues d'une assez grosse Bourgade de la Nouvelle Angleterre, nommée *Pescadouët*, d'où il pouvoit sortir assez de Monde pour envelopper Hertel, & lui couper la retraite. En effet dès le soir du même jour deux Sauvages vinrent l'avertir que deux-cent Hommes s'avançoient pour l'attaquer. Il s'y étoit attendu, & il avoit pris ses mesures pour rompre celles de l'Ennemi. Il se mit en bataille sur le bord d'une Rivière, sur laquelle il y avoit un Pont fort étroit, il avoit fait occuper la tête de ce Pont, & il étoit impossible aux Anglois de venir à lui par aucun autre endroit.

Ils se présentèrent pour passer le Pont, & méprisant le petit nombre des François, ils s'y engagèrent avec beaucoup de confiance. Hertel les y laissa avancer, sans tirer un seul coup, puis tout d'un coup il fondit sur eux l'épée à la main ; du premier choc il en tua huit, en blessa dix, & obligea le reste à lui céder le Champ de bataille. Il perdit en cette rencontre le brave Crevier, son Neveu, & un Sauvage Sokoki. LA FRESNIERE, son Fils Aîné, y reçut un coup de feu dans le genouil, dont il portera les glorieuses marques jusqu'à sa mort. Il est encore aujourd'hui Capitaine

DE LA N FRANCE. LIV. XIV. 75  
en Canada: il s'est distingué depuis en plusieurs occasions, & a partagé en Aîné la pieté de son Pere.

1690.

Après une si belle Action Hertel ne songea plus qu'à la retraite, & il la fit avec beaucoup d'intelligence & de bonheur; mais après quelques jours de marche il fut obligé de laisser entre les mains des Sauvages son Fils, qui ne pouvoit plus supporter la fatigue du voyage. Il apprit au même endroit que le Parti du Gouvernement de Quebec n'étoit qu'à deux journées de-là, & qu'il n'avoit pu encore entrer en action. Sur cet avis il dépêcha Gatinneau, son Neveu, au Gouverneur Général, pour lui apprendre le succès de son Entreprife: il permit en même tems au Sieur MAUGRAS, qui lui avoit amené les cinq Algonquins, de s'en retourner avec eux à S. François, & se disposa avec le reste de sa Troupe à aller joindre le Parti de Quebec à *Kaskebé*.

Il se joint à M. de Portneuf.

Ce Parti avoit pour Commandant M. de PORTNEUF, le troisième des Fils du Baron de Bekancourt, & Lieutenant de la Compagnie de MANNEVAL. M. de Frontenac lui avoit donné ordre de prendre toute cette Compagnie, qui étoit en Acadie, parce que M. de Manneval, son Capitaine & son Frere, étoit Gouverneur de cette Province. Il y avoit joint quelques Canadiens, & Noixante Abénaquis du Sault de la Chaudiere, avec lesquels il étoit parti de Quebec le même jour, que M. Hertel étoit parti des Trois Rivieres. Tilli de Courtemanche lui servoit de Lieutenant.

On n'avoit pu leur donner que très peu de vivres; parce que la disette en étoit grande

1690

cette année dans tout le Canada, & cela les obligea de chasser pendant la route : aussi n'arriverent-ils que vers la mi-May dans un Village d'Abénaquis, où Portneuf avoit apparemment compté de grossir sa Troupe; mais il n'y trouva Personne. Il poussa plus loin jusqu'à un second Village de la même Nation, situé sur les bords du Kinibequi, il y apprit que des Guerriers y étoient depuis peu de retour d'une excursion sur les Terres des Anglois, où ils avoient tué six Hommes, & il engagea ces Braves à le suivre : il se fit joindre encore par quelques autres Sauvages des environs, & le vintcinquième il alla camper à quatre lieues de Kaskébé, qu'il étoit résolu d'attaquer,

Siège de Kaskébé & de plusieurs autres Forts.

Kaskébé étoit une Bourgade située au bord de la Mer, avec un Fort très-bien bâti : il avoit huit pièces de Canon en batterie, & ne manquoit, ni de munitions, ni de vivres. Dès la nuit suivante quatre Sauvages & deux François allerent se mettre en embuscade assez près du Fort, & un Anglois y étant tombé au point du jour, fut tué. Les quatre Sauvages firent aussitôt leur cri, & vers le midi cinquante Hommes de la Garnison s'avancèrent en bon ordre vers l'endroit, d'où il leur avoit paru que venoient les cris. Ils étoient presque dessus, qu'ils n'avoient encore rien aperçu; mais les Nôtres, qui les voyoient venir, firent leur décharge de dix pas, puis sans leur donner le tems de se reconnoître; fondirent sur eux, l'épée & la hache à la main, & profitèrent si bien du désordre, où deux attaques si brusques les avoient mis, qu'il n'en resta que quatre dans le Fort, encore étoient-ils blessés.

Il y avoit auprès de Kaskebé quatre autres Forts plus petits, d'où on commença à tirer sur les Affaillans, ce qui les obligea de s'éloigner un peu, après avoir eu un Sauvage tué, & un François blessé. Sur le soir M. de Portneuf envoya sommer le Gouverneur de Kaskebé, lequel répondit qu'il étoit résolu de se défendre jusqu'à la mort. Portneuf se trouva alors un peu embarrassé. Il étoit trop avancé pour reculer avec honneur; cependant il avoit défendu de M. de Frontenac de s'arrêter à l'attaque d'aucune Place, & sa Commission ne l'autorisoit qu'à faire le dégât dans les Campagnes; mais il les avoit trouvés dégarnies, & les Habitans sur leurs gardes.

1690.  
Les Anglois  
abandonnent  
quatre Forts.

D'ailleurs il avoit été instruit de la prise de Corlar; M. Hertel, qui venoit de le joindre, lui avoit fait part de ses succès à Sementels, & il lui faisoit fort de s'en retourner avec moins de gloire que ses Collègues: outre que depuis l'arrivée de M. Hertel, toute sa Troupe demandoit avec instance qu'il les menât à l'assaut. Tout bien considéré, il crut que, dans la situation, où il se trouvoit, il pouvoit interpréter la volonté de son Général, & la résolution fut prise de continuer l'attaque de Kaskebé; les Anglois de leur côté ne jugerent pas qu'il leur fût possible de conserver tant de Forts en même tems, & pour être plus en état de défendre celui de Kaskebé, ils en renfoncerent la Garnison, de celles des quatre autres qu'ils évacuèrent.

La nuit du vintfix au vintsept les Assiégeans se logerent sur le bord de la Mer à cinquante pas de la Place, & se couvrirent d'une espèce de Morne fort escarpée, où ils n'avoient rien

1690.

à craindre du Canon. La nuit suivante ils ouvrirent la tranchée ; les Canadiens, non plus que les Sauvages n'avoient nulle expérience de cette maniere d'attaque ; mais le courage & le desir de vaincre suppléerent à ce défaut d'habileté. Tous travaillèrent avec une ardeur extrême, & comme ils avoient heureusement trouvé dans les Forts abandonnés tous les outils, dont ils avoient besoin pour remuer la Terre, l'ouvrage avança avec tant de vitesse, que dès le soir du vint-huit les Assiégés demanderent à parlementer.

Kaskebé se rend, & la Garnison est faite Prisonnière.

On leur déclara qu'on vouloit avoir le Fort avec tout ce qui s'y trouvoit de vivres & de munitions. Ils demanderent six jours pour délibérer, esperant que dans cet intervalle ils seroient secourus ; mais on ne leur accorda que la nuit, & on continua de pousser la tranchée. Le lendemain ils jetterent quantité de grenades, qui ne firent presque aucun effet ; on approchoit de la Palissade, & on devoit, dès qu'on y seroit arrivé, mettre le feu à une barrique pleine de godron, & d'autres matieres aisées à s'enflammer, qu'on avoit toute prête.

Les Assiégés voyant cette machine, qui avoit toujours, & n'imaginant aucun moyen d'en empêcher l'effet, parce que ceux, qui la faisoient marcher, étoient à couvert dans la tranchée, arborerent un Pavillon blanc. Alors M. de Portneuf fit dire au Gouverneur qu'il n'y avoit plus d'autres conditions à esperer pour lui, que de se rendre Prisonnier de guerre avec toute la Garnison. Cet Officier vit bien qu'il falloit s'y résoudre, & sortit en effet sur le champ avec tout son Monde, qui montoit

DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 79  
à soixante & dix Hommes, sans compter les  
Femmes & les Enfans.

1690.

A peine la Place étoit évacuée, qu'on découvrit quatre Voiles Angloises, & l'on scut depuis qu'elles venoient avec des Troupes pour secourir Kaskebé; mais ceux, qui les commandoient, ne voyant point de Pavillon à aucun des Forts, comprirent qu'ils étoient venus trop tard; que s'ils avoient assez de Forces pour aider une Garnison à défendre une Place, ils n'en avoient pas suffisamment pour faire un siège, & après avoir attendu quelque tems pour voir si on ne leur feroit point de signaux, ils prirent le parti de revenir de bord. M. de Portneuf de son côté commença par se saisir de tout ce qui étoit à sa bienveillance dans les Forts; puis il y fit mettre le feu, & enlever les Canons; ensuite il fit réduire en cendres toutes les Maisons à deux lieues à la ronde.

Les Anglois  
arrivent trop  
tard pour le  
secourir.

La plupart des Prisonniers restèrent entre les mains des Sauvages; le Gouverneur, qui se nommoit le Capitaine DENYS, les deux Filles de son Lieutenant, lequel avoit été tué pendant le siège, & quelques-uns des principaux Officiers, furent conduits à Quebec, où M. de Portneuf arriva le vingt-trois de Juin, après vingt-trois jours de marche. Un de ses François avoit eu le bras cassé dans la tranchée, & un Sauvage le bras percé d'un coup de fusil; c'est tout ce que lui coûta une si belle conquête; mais il ne lui en resta aussi que la gloire d'y avoir montré beaucoup de valeur & de conduite: MM. Herrel, de Courtemanche; & tous les Volontaires s'y distinguèrent aussi, & les Sauvages y servirent parfaitement bien.

1690.

Grand Con-  
voi envoyé à  
Michillima-  
kinac.

Mais ce n'étoit pas assez de rétablir la réputation des armes Françaises pour rassurer nos Alliés, il falloit encore les mettre en état de se passer du commerce des Anglois, & de ne point craindre les efforts des Iroquois. M. de Frontenac pensoit à tout en même tems, & lorsque M. de Portneuf arriva à Québec, il y avoit un mois, qu'il étoit parti de Montréal un grand convoi pour Michillimakinac, sous la conduite du Sieur de LA PORTE LOUVIGNY, Capitaine Reformé, accompagné de Nicolas Perrot. Celui-ci étoit chargé des présens du Gouverneur Général pour les Sauvages, & le premier devoit rester à Michillimakinac en qualité de Commandant.

Il n'y avoit rien à dire à ce choix, M. de Louvigny (\*) étoit un des plus accomplis Officiers, qu'eut alors la Nouvelle France; mais on fut un peu surpris que le Général rappellât sans sujet M. de la Durantaye, qui par sa sagesse & sa fermeté avoit conservé au Roy tous les Postes avancés dans des tems très-difficiles, & y avoit vécu avec le plus parfait désintéressement.

M. de la Du-  
rantaye est  
rappelé. Son  
éloge.

Quelques-uns attribuerent sa disgrâce à ce qu'il s'entendoit trop bien, disoit-on, avec les Missionnaires, & il est certain que ce concert, qui avoit paru au Marquis de Dénouville si avantageux au bien du Service, & qui l'étoit sans doute infiniment au progrès de la Religion, n'étoit pas du goût de M. de Frontenac. D'ailleurs un mérite trop généralement applaudi, & la vertu la plus pure font ombre à bien des Gens, & attirent toujours

(\*) Il périt dans le naufrage du Chamcau en 1725 étant nommé Gouverneur des TroisRivieres.

des Envieux, qui ne manquent guères l'occasion de perdre ceux, qui les offusquent, & qui la trouvent aisément, lorsqu'ils ont à faire à des Supérieurs susceptibles de prévention. C'est de quoi M. de la Durantaye a fait une triste expérience. Avec tous les genres de mérite, qui peuvent faire parvenir un Gentilhomme aux honneurs de la guerre, & des services essentiels rendus à la Nouvelle France, il n'y a jamais été que ce qu'il étoit, quand il y est venu (a). Obligé sur la fin de ses jours de quitter les armes, il est entré dans la Magistrature (b), & il s'y est distingué par son intégrité; mais toujours poursuivi par sa mauvaise fortune: il est mort dans l'indigence, & n'a laissé à ses Enfants que de grands exemples, & de la naissance, sans rien pour la soutenir.

1690.

Le Convoi, que conduisoit M. de Louvigny, étoit accompagné de cent quarante-trois François, dont plusieurs étoient bien aises de profiter de l'occasion, pour aller chercher les Pelleteries, qu'ils avoient dans les Magasins de Michillimakinac, & que la crainte des Partis Iroquois ne leur avoit pas permis de retirer. Six Sauvages s'embarquerent aussi avec eux, & un Détachement de trente Hommes, commandé par MM. d'HOSTA, Capitaine, & de LA GEMERAYE, Lieutenant, eut ordre de les escorter pendant trente lieues.

Le Convoi est attaqué par les Iroquois.

Ils partirent le vingt-deux de May, & le lendemain ils découvrirent deux Canots Iroquois en un lieu nommé *les Chais*. MM.

(a) Il étoit Capitaine dans Carignan Salieres. }  
 (b) Il est métre Censeil- }  
 ler au Conseil Supérieur de Quebec.

d'Hosta & de Louvigny, qui jugerent qu'ils n'étoient pas seuls, envoyèrent trente Hommes dans trois Canots, & soixante par Terre, pour enveloper l'Ennemi de toutes parts. Les premiers tombèrent dans une embuscade, & essuyèrent d'abord un grand feu à bout portant; les Iroquois, qu'ils ne voyoient point, les choisissant, & tirant à coups sûrs. Aussi dans le Canot de M. de la Gemeraye, qui avoit voulu aborder le premier, il ne resta après la première décharge, que deux Hommes, qui ne fussent pas blessés.

Ceux-ci font  
détails.

Louvigny se desespéroit de voir ainsi massacrer ses Gens, sans pouvoir les secourir; car Perrot, à qui il avoit un ordre exprès d'obéir pendant le chemin, ne vouloit point lui permettre d'avancer, de peur de risquer les présens, dont il étoit Porteur, & avec eux tout le succès de la négociation, dont il étoit chargé. A la fin pourtant il se laissa gagner aux instances du Commandant, & de M. d'Hosta. Aussitôt l'un & l'autre se mit à la tête de cinquante à soixante Hommes, & coururent sur l'Ennemi; la charge fut si brusque, & faite si à propos, que trente Iroquois furent tués, plusieurs blessés, quelques-uns pris, & le reste eut bien de la peine à s'embarquer pour se sauver. Ils étoient au nombre de treize Canots, & la défaite de ce Parti produisit un bon effet.

Effet de cette  
victoire.

MM. d'Hosta & de la Gemeraye étant retournés peu de tems après à Montreal, envoyèrent de-là un de leurs Prisonniers au Comte de Frontenac, qui le remit à Ourcouharé, lequel fut fort sensible à cette marque de confiance: un autre fut mené à Michillimakinac, & livré aux Outaouais.

qui, pour faire voir au nouveau Commandant qu'ils ne songeoient plus à s'accommoder avec les Iroquois, le brûlerent. Ce changement fut le fruit de nos victoires, dont le Convoi porta la nouvelle aux Sauvages dans le tems, que leurs Ambassadeurs se dispoient à partir pour mettre la dernière main à un Traité irrévocable avec la Nation Iroquoise.

1690.

Mais quand ils virent venir les François Victorieux de tous leurs Ennemis, chargés de marchandises, & en assez grand nombre pour les rassurer eux-mêmes contre tout ce que pourroient entreprendre les Iroquois, alors charmés des présens, que Perrot leur délivra, & qu'il scût admirablement bien leur faire valoir; ils s'attachèrent plus étroitement, que jamais à nos intérêts, & ne tarderent pas à nous en donner des marques certaines. Cent dix Canots, portant pour cent mille écus de Pelletteries, conduits par plus de trois-cent Sauvages de toutes les Nations Septentrionales, partirent peu de tems après pour Montreal; & ils y trouverent le Comte de Frontenac, qui s'y étoit rendu pour être plus à portée de défendre ce Gouvernement menacé d'une invasion.

Toute esperance de paix avec les Iroquois étoit évanouie. Nous avons vû que ces Barbares avoient arrêté le Chevalier d'Eau, & tous les François de sa suite, quoique le Gouverneur Général, en députant cet Officier à Onnontagué, eût pretendu donner à ce Canton une marque de confiance, qui auroit dû le flatter. Ils firent plus; ils l'envoyerent à Manhatte, pour convaincre les Anglois qu'ils

Perfidie des Iroquois.

1692.

étoient bien éloignés de se reconcilier avec les François. Enfin ils porterent la perfidie jusqu'à violer le droit des Gens : ils brûlerent deux François , qui avoient accompagné cet Officier. Je ne sçai ce qui empêcha qu'on fût instruit d'abord de cette trahison ; mais on soupçonna bientôt que les Cantons persistoient à vouloir la guerre , & le Gouverneur Général ne différa point d'apprendre les précautions pour n'être point surpris. Il donna de bons ordres pour la sûreté des Quartiers les plus exposés aux ravages de ces Barbares , & pour cet effet il fit deux Détachemens de ses meilleurs Troupes. Le premier , destiné à veiller sur la Côte du Sud , depuis Montreal jusqu'à la Riviere de Sorel , étoit commandé par le Chevalier de CLERMONT , Capitaine Reformé ; le second , qui devoit mettre en sûreté tout le reste du Pays jusqu'à la Capitale , étoit sous les ordres du Chevalier de LA MORTE , aussi Capitaine Reformé. Le Chevalier de Clermont en arrivant à l'embouchure de la Riviere , apprit que des Enfans , qui y gardoient des Bestiaux , avoient été enlevés par des Iroquois , il les poursuivit , & délivra les Enfans , à la réserve d'un seul , que ces Barbares avoient tué d'abord , parce qu'il ne pouvoit pas les suivre.

Nouvelles  
Hostilités de  
leur part.

Dans le même tems un autre Parti d'Iroquois étant descendu par la Riviere des Prairies dans l'Isle de Montreal , fut découvert par un Habitant , lequel en donna avis au Sieur COLOMBET , Lieutenant Reformé. Cet Officier ramassa aussitôt vingt cinq Hommes , & courut chercher l'Ennemi , qui fit la moitié du chemin pour le rencontrer. Les Iroquois

étoient fort supérieurs en nombre, ils chargerent les François avec beaucoup de résolution; Colombet resta sur la place avec quelques-uns des Siens; mais les Iroquois perdirent vingt-cinq des leurs. Quelques jours auparavant une autre Troupe de ces Sauvages avoit enlevé quinze, ou seize Personnes, Femmes & Enfans, près de la Riviere de Bekancourt; on les poursuivit; mais tout ce qu'on y gagna, c'est que les Barbares, pour fuir plus aisément, massacrèrent tous leurs Prisonniers.

Enfin on n'étoit en sûreté nulle part, & une bonne partie des Terres ne put être ensemencée, ce qui causa l'année suivante une très-grande famine dans toute la Colonie. Ce fut dans le plus fort de ces allarmes, que le dixhuitième d'Août le Sieur de la Chaffaigne (a), qui commandoit au Fort de la Chine, fut averti qu'il paroissoit une Flotte de Canots sur le Lac de S. Louis. On ne douta presque point que ce ne fussent des Iroquois, & M. de Frontenac, qui depuis trois Semaines étoit à Montreal, donnoit déjà ses ordres pour faire avertir les Habitans de la Campagne de se retirer dans les Forts, lorsque Tilly, Sieur de l'Isle, vint l'assurer que c'étoit le grand Convoi de Michillimakinac, dont j'ai parlé.

La joye fut grande partout, & proportionnée à la frayeur, que l'on avoit eue. La petite Flotte arriva à Montreal, & fut reçue aux acclamations de toute la Ville. Le vingt-deux le Général donna publiquement audience à tous les Chefs: ils parlerent fort bien, & ils parurent être dans les dispositions les plus fa-

(a) Il est mort Gouverneur de Montreal.

vorables par rapport à la situation présente des affaires. Le jour suivant la Traite commença ; mais elle fut bientôt interrompue par un Iroquois du Sault S. Louis, nommé LA PLAQUE, & Neveu du grand Agnier.

Il avoit été envoyé à la découverte du côté d'Orange, & comme il revenoit pour rendre compte de ce qu'il avoit vu, il s'arrêta à un demi-quart de lieuë de l'endroit, où les Outaouais & les autres Sauvages étoient campés, & faisoient la Traite. Il s'avisa alors de faire plusieurs cris de mort : les Sauvages, qui crurent l'Ennemi fort proche, prirent d'abord les armes ; mais comme au bout de quelque tems ils ne virent rien, ils se rassurèrent ; & retournerent à leur Traite.

M. de Frontenac est averti de l'approche d'une Armée d'Anglois & d'Iroquois.

Cependant la Plaque entra dans la Ville, & dit à M. de Frontenac qu'il avoit aperçu sur les bords du Lac du S. Sacrement une Armée entière occupée à faire des Canots ; qu'il s'en étoit approché à diverses reprises, pour tâcher de faire quelques Prisonniers, mais inutilement, & qu'avant que de se retirer, il avoit porté trois cassetteës à une Cabanne, pour apprendre aux Ennemis qu'ils étoient découverts, & pour les défier. La Plaque étoit un Brave, assez mauvais Chrétien, mais fort attaché aux François. J'en ai parlé ailleurs, & j'ai dit qu'il avoit été Lieutenant dans nos Troupes. On ne crut donc pas devoir douter de la sincérité de son rapport, & le Général jugea qu'il ne falloit rien négliger pour mettre le Gouvernement de Montreal en état de défense.

Il songea d'abord aux moyens de retenir auprès de lui ses Alliés : il les caressa beaucoup,

il les régala avec profusion , puis les ayant  
 assemblés , il leur dit qu'il étoit charmé de la  
 disposition , où il les voyoit de ne faire , ni  
 paix , ni trêve avec les Iroquois ; qu'ils ne  
 pouvoient plus douter qu'il ne fût lui-même  
 résolu de les poursuivre sans relâche , jusqu'à  
 ce qu'il les eût réduits à lui demander hum-  
 blement la paix ; qu'il les prioit de croire  
 qu'il ne la leur accorderoit qu'à des conditions  
 également avantageuses aux François & à  
 leurs Alliés , puisque les uns n'étoient pas  
 moins ses Enfans , que les autres.

1690.

Il ajouta ensuite qu'il les croyoit trop braves  
 Gens , & trop sincèrement attachés à sa Person-  
 ne , pour l'abandonner à la veille de le voir at-  
 taqué par une Armée de leurs Ennemis com-  
 muns , & qu'il ne s'agissoit plus que de délibé-  
 rer s'il étoit plus à propos d'aller au devant de  
 cette Armée , ou de l'attendre de pied ferme.  
 Puis , sans leur donner le tems de répondre , il  
 fit la cérémonie de leur mettre en mains la ha-  
 che , en disant qu'il étoit fort persuadé qu'ils  
 s'en serviroient bien. Il ne crut pas même qu'il  
 fût contre sa dignité de commencer à chanter ,  
 le cassetète à la main , sa Chanson de guerre :  
 il voulut leur montrer par-là que son inten-  
 tion étoit de combattre à leur tête. Tout sied  
 bien à un Homme , qui sçait faire tout avec  
 dignité & à propos. Les Sauvages furent en-  
 chantés de ces manieres du Comte de Fron-  
 tenac , & ne lui répondirent que par des ac-  
 clamations , qui l'assûroient de leur consen-  
 tement.

Le vintneuf d'Août le Chevalier de Cler-  
 mont , qui avoit eu ordre de remonter la  
 Riviere de Sorél pour observer les Ennemis ,

Allarme à  
Montreal.

1690.

arriva à Montreal, & rapporta qu'il en avoit aperçu un très-grand nombre sur le Lac Champlain, & qu'il en avoit même été poursuivi jusqu'à Chambly : sur quoi les signaux furent donnés pour assembler les Troupes & les Milices. Le trente-unième le Comte de Frontenac passa de grand matin à la Prairie de la Magdeleine, où il avoit assigné le rendez-vous général, & les Sauvages, qu'il y avoit invités, s'y rendirent le soir, sans laisser même un seul Homme dans leur Quartier, pour y garder leurs marchandises.

Grand Conseil & ce qui s'y passe.

Le lendemain il fit la revûe de son Armée, qui se trouva de douze-cent Hommes, & l'après-diné quelques Sauvages du Sault S. Louis inviterent les Chefs des autres Nations à se trouver chez leur Pere Ononthio, qui avoit quelque chose d'important à leur communiquer. Ils y vinrent, & quand ils furent tous assemblés, Louis ATHERIHATA, un des plus considérables Chefs du Sault S. Louis, fit au nom de tous les Iroquois Chrétiens un très-beau discours. Il commença par exhorter tous les Sauvages à ouvrir leur cœur à leur Pere commun, & à ne lui rien cacher de ce qui s'y étoit passé de plus secret depuis quelques années. Puis s'adressant aux Outaouais en particulier, il leur dit qu'il avoit été instruit de toutes leurs négociations avec les Cantons, qu'il n'ignoroit point qu'ils y avoient renoncé ; mais qu'il lui restoit encore sur cela quelque ombre de défiance, & qu'il les prioit de vouloir bien déclarer nettement quelles raisons les avoient engagés à traiter ainû avec l'Ennemi, sans la participation de leur Pere, & quelle étoit leur disposition présente à l'égard des François.

Il est vrai, répondit l'Orateur Qutaouais, ce 1 6 9 0.  
 que nous avons rendu aux Iroquois quelques ce  
 Esclaves, & que nous avons promis d'en ce  
 rendre encore d'autret; mais faites attention ce  
 à la conduite, que l'on avoit tenuë avec nous, ce  
 & vous jugerez ensuite, si nous avions tort. ce  
 Après nous avoir engagés dans la guerre, on ce  
 nous a obligés de cesser toute hostilité, puis ce  
 on nous a fait reprendre la hache, sans nous ce  
 en dire la raison. Nous ne comprenions rien à ce  
 toutes ces variations, & nous étions encore ce  
 plus surpris du peu de vigueur, avec laquelle ce  
 on faisoit la guerre. Enfin craignant que les ce  
 François, assez embarrassés à se défendre, ne ce  
 nous laissassent accabler, sans pouvoir nous ce  
 secourir, nous avons cru devoir songer à notre ce  
 sûreté. Nous avons donc porté des paroles, ce  
 & nous en avons reçu; mais cette négociation ce  
 n'a point été achevée. Le premier de ce  
 nos Ambassadeurs est mort chez les Tson- ce  
 nonthouans; les autres sont revenus à Michillimakinac, sans rien conclure. Sur ces ce  
 entrefaites nous avons appris le retour de ce  
 notre ancien Pere, & sitôt qu'il nous a fait ce  
 sçavoir sa volonté, nous avons rejeté toute ce  
 pensée d'accommodement avec l'Iroquois, & ce  
 nous sommes venus pour nous instruire encore ce  
 mieux des intentions de notre Pere.

Dès qu'il eut cessé de parler, l'Orateur Huron se leva, & dit que pour lui, il ne s'étoit jamais départi de l'alliance des François, & de l'obéissance, qu'il devoit à son Pere, auquel il étoit resolu, quoi qu'il arrivât, de demeurer toujours fidèle. On sçavoit bien ce qu'on devoit penser de cette protestation; mais ce n'étoit pas alors le tems de faire des

1690.

reproches : & on ne lui répondit rien. Tous les autres Sauvages témoignèrent qu'ils étoient dans les mêmes sentimens que ceux-ci, & M. de Frontenac fut bon gré à Louis Atherihata d'avoir donné lieu à ce petit éclaircissement. Il rompit la Conférence, de peur qu'elle ne dégénérait en altercation, & dit qu'aussitôt qu'il auroit repoussé l'Ennemi de dessus ses Terres, chacun pourroit s'en retourner chez soi.

Quelques  
Français se  
laissent sur-  
prendre.

Le jour suivant les Découvreurs revinrent, & assurèrent qu'ils n'avoient rien vu, ni remarqué aucunes pistes, sur quoi l'Armée fut licenciée jusqu'à nouvel ordre, & les Habitans allerent presser leurs récoltes, pour lesquelles ils avoient beaucoup appréhendé. Deux jours après un Parti d'Iroquois tomba sur un Quartier, nommé *la Souche*, éloigné seulement d'un quart de lieu de celui, où l'Armée avoit campée. Ils y trouverent des Habitans & des Soldats occupés à couper des bleds, & fort écartés les uns des autres, quoiqu'on leur eût enjoint de se tenir toujours sur leurs gardes, & à portée de se secourir mutuellement. La plupart étoient même sans armes, & le Commandant de ce Quartier n'avoit pas eu la précaution de poser des Sentinelles, ce qui avoit été expressément ordonné.

Quelques-uns néanmoins se défendirent bien, & les Iroquois perdirent six Hommes. Il y eut du côté des François dix Soldats, onze Habitans, & quatre Femmes, pris ou tués; plusieurs Bêtes à cornes égorgées, des maisons & des amas de foin brûlés. Les Ennemis se promettoient bien de ne pas demeurer en si beau chemin; mais ils aperçurent un

secours confiderable, qui venoit de Montreal, & ils regagnerent les Bois. Ce Parti n'étoit qu'un Détachement de l'Armée, qui avoit été découverte par la Plaque, & dont nous verrons en fon lieu quel fut le fort. Le Comte de Frontenac fut très mortifié d'avoir trop aifément ajoûté foi à fes Coureurs, & d'avoir reçu ce petit échec fous les yeux de fes Alliés. Il comprit tout le danger, qu'il auroit couru, fi toute l'Armée Ennemie lui fut alors tombé fur les bras.

Le jour même de cette aventure, c'est-à-dire, le quatrième de Septembre, ce Général avoit affemblé pour la dernière fois les Sauvages qui demandoient avec instance leur congé : il leur dit qu'ils devoient être contens du prix, auquel on leur avoit donné les marchandises ; qu'il eût encore fait davantage en leur faveur, s'il eût été averti plutôt de leur arrivée ; qu'au refte, s'ils s'étoient plaints par le paffé de la cherté de nos denrées, les François pouvoient leur faire avec juftice le même reproche ; qu'il aprouvoit tout ce que Perrot, fon Envoyé, leur avoit dit de fa part ; qu'ils devoient être convaincus que leur intérêt demandoit qu'ils fifsent la guerre aux Iroquois ; que pour lui, il ne poferoit point la hache, que cette Nation ne fût humiliée, qu'il les exhortoit à la harceler fans cefse jufqu'à ce qu'on fût en état de l'aller attaquer dans fon propre Pays ; qu'ils favoient ce qu'il avoit déjà fait contre les Anglois ; qu'il étoit dans la refolution de ne leur pas donner un moment de relâche ; qu'il avoit cru devoir commencer par eux, parce qu'ils étoient les premiers Auteurs du mal ; qu'on avoit par fon ordre épargné les Agniers à Corlar, dans l'efperance, qu'ils se ren-

M. de Frontenac congédie fes Alliés.

droient aux sollicitations d'Oureouharé, mais que, puisqu'ils continuoient à abuser de sa bonté, il alloit les pousser à toute outrance. Il accompagna ce discours de fort beaux présens, & de ces manieres engageantes, qu'il sçavoit si bien prendre, lorsqu'il vouloit gagner quelqu'un, & les Sauvages partirent fort contens de lui & de tous les François.

Nouveaux échecs de la part des Iroquois. Peu de jours après leur départ les Iroquois reparurent en plusieurs endroits, & surprirent encore les François, qui les croyoient fort loin. Le Sieur DES MARAIS, Capitaine Reformé, qui commandoit dans le Fort de *Chateauguë*, au dessus du Sault S. Louis, étant parti dans la Campagne avec son Valet & un Soldat, tomba dans une embuscade, que lui avoient dressée trois de ces Barbares, qui choisirent chacun leur Homme, & les tuèrent tous trois. Le vintdeux de Septembre le Chevalier de la Motte, & le Sieur MURAT, Lieutenant, furent attaqués par un Parti plus nombreux, que celui, qu'ils commandoient, ils le repousserent néanmoins; mais les Sauvages étant revenus à la charge dans le tems, que ces Messieurs les croyoient en fuite, le Chevalier de la Motte fut tué sur la place, & on n'a jamais sçu depuis ce qu'étoit devenu le Sieur Murat.

Reproche de M. de Frontenac à Oureouharé. Dans le chagrin, que causerent à M. de Frontenac ces fâcheuses nouvelles, il appella Oureouharé, & après lui avoir exposé en peu de mots la conduite, qu'il avoit tenue avec sa Nation, & dans le tems de son premier Commandement, & depuis son retour de France; il lui dit qu'il avoit cru pouvoir se flatter qu'au moins la reconnoissance des bien-

faits, dont il l'avoit comblé lui-même en particulier, l'auroit engagé à faire ouvrir les yeux à ses Compatriotes, & qu'il falloit, ou qu'il fût bien insensible à ses bontés, s'il avoit manqué à ce devoir, ou que la Nation fût bien peu de cas de lui, s'il n'avoit pu la faire entrer dans des sentimens plus raisonnables, & plus conformes à ses véritables intérêts.

1690.

L'Iroquois parut mortifié de ce discours, dont il sentit toute la force, il se contenta néanmoins, & sans faire paroître la moindre alteration, il pria le Général d'observer qu'à son retour de France il avoit trouvé les Cantons engagés dans une alliance avec les Anglois, qu'il n'étoit pas aisé de rompre, & tellement envenimés contre les François, dont la trahison les avoit, pour ainsi dire, forcés à contracter cette alliance, qu'il avoit fallu attendre du tems & des conjonctures une disposition plus favorable; que de son côté il n'avoit rien à se reprocher; que le refus, qu'il avoit fait de retourner dans son Canton, où il étoit passionnément désiré, devoit avoir écarté tout soupçon contre sa fidélité; que si malgré une marque si peu équivoque de son attachement pour les François, on lui faisoit l'injustice d'en former quelqu'un contre lui, il ne tarderoit pas à le dissiper.

Réponse de ce Sauvage,

Cette réponse fit presque repentir M. de Frontenac de sa mauvaise humeur, & de la défiance, quelle lui avoit inspirée; il donna quelques marques d'amitié à Ourcouharé, & résolut de s'appliquer plus que jamais à s'attacher un Homme si raisonnable; & dont il étoit persuadé qu'il pouvoit tirer de grands

1. 690.

services; mais il eut bientôt d'autres affaires sur les bras. Le dixième d'Octobre, comme il se dispoit à retourner à Québec, un Officier partit la veille de cette Capitale, lui rendit deux Lettres de M. PROVÔT, Major de la Place, & qui y commandoit en son absence (a). La première étoit datée du cinquième, & portoit qu'un Abénaqui venoit de lui donner avis que trente Vaisseaux étoient partis de Baston, & qu'on assuroit qu'ils étoient destinés à faire le siège de Québec.

Une Flotte Angloise se dispoit à faire le siège de Québec.

Ce Sauvage, au zèle & à la diligence duquel la Nouvelle France fut en partie redressable de son salut, étoit venu en douze jours de *Pescadoué*, & ajouta à M. PROVÔT que la Flotte Angloise étoit en Mer depuis six semaines. La seconde Lettre du Major étoit du sept, & marquoit que le Sieur de CANONVILLE l'avoit averti qu'il avoit aperçu vers Tadoussac vingtquatre Bâtimens Anglois, dont huit lui avoient paru fort gros. Le Major ajoutoit que, sur cet avis, il avoit détaché le Sieur de GRANDVILLE, son Beau frere, avec une Biscayene, & un Canot bien armé, pour avoir des nouvelles plus certaines.

Ce qui fut cause que M. de Frontenac fut surpris.

Le Gouverneur Général eut quelque peine à croire qu'une Flotte si considérable fût si proche, sans qu'il eût seulement eu le vent qu'on armoit à Baston. Il s'embarqua néanmoins sur l'heure même avec M. de Champigny dans un petit Bâtimement, où ils penserent périr, & le lendemain vers les trois heures du soir un second Courier de M. PROVÔT lui apprit que les Demoiselles de la Lande & Joliet

(a) Il n'y avoit point alors de Lieutenant de Roy en Canada.

avoient été prises auprès de Tadouffac par une Flotte de trente-quatre Voiles, qui pouvoit bien être dans le tems, qu'il écrivoit, à l'Isle aux Coudres, c'est-à-dire, à quinze lieues de Quebec.

1690,

Ce qui avoit le plus contribué à tromper M. de Frontenac, & à le tranquiliser par rapport à Quebec, c'est qu'il croyoit les Anglois fort occupés du côté de l'Acadie, à laquelle il avoit plus d'une raison de croire qu'ils en vouloient. Le fait étoit vrai; mais ils avoient mal supposé que l'Acadie arrêteroit les Anglois plus lontems, qu'elle ne fit. D'ailleurs il ne pouvoit se persuader qu'il pût sortir de Bafton assez de Forces pour attaquer en même tems toute la Nouvelle France, encore moins que l'Acadie fût conquise, & que les Conquerans lui en apportassent la premiere nouvelle.

Le mal venoit de ce qu'il ne connoissoit pas assez le mauvais état de cette Province. Nous avons vû que quatre Bâtimens fortis du Port de Bafton avoient paru à la vûe de Kaskebé au moment que cette Place venoit de se rendre à M. de Portneuf. On avoit sçu depuis à Quebec que ces bâtimens, arrivés trop tard pour secourir Kaskebé, avoient tourné du côté du Port Royal. M. de Frontenac avoit eu au mois de Juillet la confirmation de cette nouvelle; mais il ne s'étoit pas trouvé en situation de secourir ce Poste, au cas qu'il fût attaqué, & il ne le croyoit apparemment pas dégarni de Troupes, de vivres, & des munitions au point, où il l'étoit.

Cependant M. de Manneval, Gouverneur de l'Acadie, & qui faisoit ordinairement sa résidence au Port Royal, n'y avoit que qua-

Etat, où se  
trouvoit alors  
l'Acadie.

1690.

trévingt six Hommes de Garnison , & dix huit piéces de canon , qui n'étoient pas même en batterie. Les dernières fortifications , qu'on avoit faites à la Place , étoient si peu de choses , qu'elles ne pouvoient pas la garantir contre un coup de main , & l'on y manquoit absolument de tout. Les autres Postes étoient encore moins fortifiés , & aussi mal pourvus. D'ailleurs la plupart des Habitations Françoises , encore plus écartées , que celles du Fleuve S. Laurent , étoient absolument sans aucune défense.

Elle est attaquée par les Anglois,

Telle étoit la situation de l'Acadie , lorsque le vingt deux de May 1690. un Soldat & deux Habitans , qui étoient de garde à l'entrée du Bassin du Port Royal , aperçurent deux Bâtimens Anglois , qui faisoient force de voiles pour y entrer. Ils tirèrent aussitôt une boëte , qui étoit le signal , qu'on leur avoit marqué , pour avertir le Gouverneur , & s'embarquerent au plus vite dans un Canot. Ils arrivèrent au Fort vers les onze heures de nuit , & sur leur rapport M. de Manneval fit sur le champ tirer un coup de canon , pour avertir les Habitans de se rendre auprès de lui.

Le vingtième l'Escadre Angloise composée d'une Fregate de quarante canons , d'un autre Navire de seize , d'un Troisième de huit , & de quatre Caïches , mouilla l'ancre à une demie-lieuë du Port Royal , & aussitôt l'Amiral Guillaume PIRBS , Homme de fortune , & d'un mérite proportionné à sa première condition de Charpentier , envoya sa Chaloupe au Fort avec un Trompette , pour sommer le Gouverneur de lui rendre la Place avec tout ce qui y étoit , sans aucune capitulation.

M.

M. de Manneval retint le Trompette, & fauta d'Officiers, envoya M. PETIT, Prêtre du Seminaire de Quebec, qui lui seroit d'Aumônier, au Général Anglois, pour tâcher d'en obtenir au moins des conditions tolerables; car il comprit d'abord qu'inutilement il se mettroit en défense avec si peu de Soldats, mal armés, découragés, sans un seul Officier, & ne pouvant compter sur les Habitans, dont trois seulement s'étoient rendus au signal d'appel. Outre qu'il n'avoit absolument Personne pour placer, & pour servir son canon, que depuis deux mois il étoit fort tourmenté de la goutte, & qu'on assüroit que l'Ennemi avoit huit cent Hommes de déba-

Guillaume Phibs déclara d'abord à M. Petit qu'il vouloit avoir le Gouverneur. sa Garni- Le Gouver- neur se rend son, & tous les Habitans à discretion. L'Ec- par capitula- tion. clesiastique lui répondit résolument que M. de Manneval périroit plutôt que de commettre une pareille lâcheté: Phibs alors lui demanda s'il étoit chargé de lui faire quelques propositions, & la réponse fut, qu'il avoit ordre de lui dire qu'on lui rendroit le Port Royal aux conditions suivantes, 1°. Que le Gouverneur & les Soldats sortiroient avec armes & bagages, & seroient conduits à Quebec dans un Vaisseau, qu'on lui fourniroit. 2°. Que les Habitans seroient conservés & maintenus dans la possession paisible de leurs biens, & que l'honneur des Filles & des Femmes seroit à couvert. 3°. Que tous auroient le libre Exercice de la Religion Catholique Romaine, & qu'on ne toucheroit point à l'Eglise.

Il y a bien de l'apparence que Phibs prit

1690.

dès-lors la résolution de tout accorder, & de ne rien tenir. La facilité, avec laquelle il consentit aux demandes de M. Petit, & la conduite, qu'il tint dans la suite, ne laissent presque aucun lieu d'en douter. Ce qui est certain, c'est qu'il ne fit aucune difficulté sur rien, & que l'Écclesiastique lui ayant proposé de mettre cette Capitulation par écrit, il le refusa, en disant que sa parole de Général valoit mieux que tous les écrits du monde. M. Petit eut beau insister, il n'en put rien tirer davantage.

M. de Manneval ne fut pas même aussi difficile, que son Envoyé; immédiatement après le retour de celui-ci, il écrivit au Général Anglois qu'il s'en tenoit à ce qui avoit été arrêté, & que, s'il vouloit bien lui envoyer sa Chaloupe le lendemain, il iroit lui même le trouver à son bord, pour lui donner une preuve convainquante de la franchise, avec laquelle il traitoit. Phibs envoya sa Chaloupe, le Gouverneur s'y embarqua; la Capitulation fut confirmée de bouche en présence du Sieur DES GOUVERNEURS, Ecrivain de Roy, faisant l'Office de Commissaire Ordonnateur au Port Royal, & le Général Anglois ajouta qu'il laissoit au choix de M. de Manneval d'être mené avec toute sa Garnison en France, ou à Quebec.

Le Gouverneur témoigna qu'il aimeroit mieux aller en France, & Phibs lui promit de l'y faire transporter. Tout étant ainsi conclu, M. de Manneval & l'Amiral Anglois descendirent à Terre. Le Premier remit les clefs du Fort au Second, & le rendit Maître de tout, A la vûe de l'état, où se trouvoit cette Place,

Phibs parut fort étonné, & se repentit d'avoir accordé des conditions si honorables à des Gens, qui étoient si peu en pouvoir de se défendre; il dissimula néanmoins jusqu'à ce qu'il eût trouvé un prétexte de violer une Capitulation, qu'il prétendoit lui avoir été extorquée par surprise.

1690.

Il ne le chercha point lontems; car ayant sçu que, tandis que le Gouverneur étoit sur son bord, des Soldats & des Habitans, qui étoient ivres, avoient pris quelque chose dans un Magasin appartenant à M. Perrot, Prédécesseur de M. de Manneval dans le Gouvernement de l'Acadie, il déclara que ce qui avoit été détourné, étant au Roy son Maître, il ne se croyoit plus obligé à rien tenir de ce qu'il avoit promis. Il commença ensuite par délarmer les Soldats, puis il les fit tous enfermer dans l'Eglise; il demanda même à MM. de Maneval & des Gouttins leurs épées, qu'il leur rendit néanmoins sur le champ; mais en leur signifiant qu'ils étoient ses Prisonniers. Il donna au Gouverneur son logis pour prison, & y mit une Sentinelle. Il lui enleva tout son argent, & jusqu'à ses hardes, il mit toutes les Habitations au pillage, parce que, dit-il, il sçavoit que les Habitans avoient caché tout ce qu'ils avoient de meilleur; il n'épargna pas même la maison des Prêtres, ni l'Eglise, où ses Gens commirent de grandes impiétés.

Quelques jours auparavant M. Perrot, qui, après avoir perdu le Gouvernement de l'Acadie, étoit demeuré dans cette Province pour ses affaires particulieres, s'étoit embarqué dans une Caïche avec le Sieur DUCLOS,

son Commis, dans le dessein de faire la Traite le long de la Côte. Le vingt-septième de May, comme il retournoit au Port Royal, sans sçavoir que les Anglois en étoient les Maîtres, un vent contraire l'arrêta pour son bonheur à l'entrée de la Baye. Alors ne voyant point la Sentinelle ordinaire, il se douta de quelque chose, il se mit dans un Canot avec M. DAMOUR, Gentilhomme Canadien, & un Sauvage, pour s'instruire de ce qui étoit arrivé; & après avoir fait trois lieues, il aperçut un Navire Anglois mouillé dans la Riviere; sur laquelle étoit bâti le Bourg, & entendit plusieurs coups de canon, & des décharges de mousqueterie.

Il crut qu'on se battoit, cacha son Canot dans le Bois, & alla par Terre jusqu'à la première maison, qu'il trouva abandonnée. Il se retira promptement, se rembarqua dans son Canot, pour regagner sa Caïche, qu'il rencontra dans le Bassin. Elle avoit même été aperçue par deux Anglois, qui, instruits de son retour, l'attendoient, & s'étoient embarqués dans une Chaloupe pour l'aborder; mais comme la Marée baïsoit, la Chaloupe, qui ne s'étoit pas encore assez éloignée du rivage, échoua. M. Perrot profita de cet accident, & ayant encore évité un Canot, qui le poursuivit quelque tems, il gagna sa Caïche, appareilla, & sortit du Bassin. Le Navire Anglois, qu'il avoit aussi aperçu, l'avoit découvert, & se mit à ses trouffes; mais voyant qu'il ne pouvoit pas le gagner, il rentra dans le Port, & M. Perrot se jeta dans celui des Mines.

N. de Ville-  
L'arrivé au Yillebon, Capitaine, un des Fils du Baroq.

de Bekancouit, & dont la Compagnie étoit  
 en Acadie, arriva de France au Port Royal. 1690.  
 Il y trouva MM. Perrot & des Goutrins, & Port Royal,  
 il apprit d'eux que l'Amiral Philb n'y étoit & n'y trouve  
 resté que douze jouts après la réduction de la plus les An-  
 Place, qu'il en avoit emmené M. de Man-  
 néval, un Sergent, & trente-huit Soldats avec  
 M. Petit & un autre Ecclesiastique, nommé  
 M. TROUVE; qu'avant son départ il avoit  
 assemblé les Habitans, & leur avoit fait prê-  
 ter serment de fidélité aux Rois d'Angleterre  
 Guillaume & Marie; qu'il avoit établi son  
 premier Sergent, nommé CHEVALIER,  
 pour Commandant du Port Royal, & six des  
 principaux Habitans pour rendre la Justice  
 en qualité de Conseillers.

Ces nouvelles embarrasserent fort le Che-  
 valier de Villebon. Il avoit amené avec lui  
 de France le Sieur SACCARDIE, Ingénieur, &  
 il tint Conseil avec cet Officier, MM. Per-  
 rot & des Goutrins sur ce qu'il y avoit à faire  
 dans la conjoncture, où il se trouvoit, pour  
 sauver le reste d'une Colonie, dont il étoit  
 seul chargé, & pour mettre en sûreté les ef-  
 fets du Roy, qu'il avoit apportés de France.  
 Ce qui l'inquietoit le plus, c'est que les An-  
 glois étoient encore dans le Port de la Héve,  
 où en moins de trois jours ils pouvoient être  
 instruits de son arrivée, & il n'étoit nul-  
 lement en état de leur résister, au cas,  
 qu'ils revinssent pour l'attaquer dans le Port  
 Royal.

Tout bien considéré, il fut resolu d'un  
 consentement unanime de se retirer dans la  
 Riviere de S. Jean, où le Chevalier de Grand-  
 fontaine avoit eu un Fort en un lieu, nommé

1690.

*Jemset* (a), d'y transporter les effets du Roy, & ceux de la Compagnie, d'y rassembler tout ce qu'on pourroit de Soldats, dont plusieurs s'étoient tirés des mains des Anglois, ou avoient trouvé le moyen de n'y pas tomber : de mander au sieur de Montorgueil, Lieutenant de la Compagnie de Villebon, qui étoit à Chedabouctou avec un Détachement de quatorze Soldats, de venir joindre son Capitaine à *Jemset*, & quand tout cela seroit exécuté, de construire un Fort de pierre au même endroit, d'envoyer de-là le plus qu'il seroit possible de secours aux Sauvages, & de les encourager à continuer la guerre, qu'ils faisoient toujours très-vivement aux Anglois. Ils parcouroient en effet sans cesse la Nouvelle Angleterre, & ne trouvoient presque nulle part de résistance; on venoit même d'apprendre que quarante Abénaquis avoient depuis peu défait en pleine Campagne six cent Anglois, sans autre perte que six des Leurs, & d'un Canadien, nommé BELLEFONT, qui, après s'être fort distingué au siège de *Kaskebé*, s'étoit allé joindre à cette Troupe de Braves.

Belle action du sieur de Montorgueil. En conséquence de cette Délibération l'ordre fut envoyé à M. de Montorgueil d'évacuer Chedabouctou, qu'il ne pouvoit pas se flatter de défendre contre la Flotte Angloise, & d'enterrer tous les Canots, qu'il ne pourroit pas emporter; mais cet Officier n'étoit plus déjà dans son Poste, & il en étoit sorti par une plus belle porte, que celle, qu'on lui marquoit. L'Amiral Phibs, après avoir fait quelque séjour à la Héve, s'étoit rendu

(a) Ou *Jemset*.

à Chedabouctou , & ayant débarqué quatre-  
 vint Hommes , avoit fait sommer le Com-  
 mandant de se rendre à discrétion.

Montorgueil répondit à cette sommation qu'il s'enfèveriroit plutôt sous les ruines de son Fort , que de le livrer aux Ennemis du Roy son Maître , & sa petite Garnison lui promit de le seconder de son mieux. Phibs lui renvoya jusqu'à deux fois son Trompette pour lui représenter l'inutilité de ses efforts contre une si grande puissance , il en reçut toujours la même réponse. Il fit faire une attaque , qui fut assez vive , mais elle ne réussit point. Cette résistance , à laquelle il ne s'étoit pas attendu , ou lui donna de l'estime pour un si brave Homme , ou lui fit craindre de se déshonorer en échouant devant une Bicoque défendue par une poignée de Soldats. Il fit une quatrième sommation , & l'accompagna des menaces , qu'il crut les plus capables d'intimider Montorgueil ; mais elle fut aussi inutile que les autres.

Alors il fit jeter des fusées , qui mirent le feu à un endroit couvert de paille. L'incendie , malgré tout ce que pût faire la Garnison , gagna bientôt par tout ; Phibs prit ce moment pour faire encore deux sommations , & Montorgueil , qui ne pouvoit plus empêcher sa Place d'être réduite en cendres , crut pouvoir capituler ; mais il le fit avec tant de hauteur , & témoigna une si grande résolution de faire payer bien cher aux Ennemis leur foible victoire , s'ils ne lui accorderoient des conditions honorables , qu'il obtint tout ce qu'il voulut. Il sortit donc à la tête de sa Garnison , avec armes & bagages , & fut conduit à Plaisance.

1690. Il y avoit des Habitans à Chédabouctou, Montorgueil n'avoit pas oublié leurs intérêts & les Anglois en userent bien avec eux ; mais l'Isle Percée ; où ils se transportèrent ensuite, n'eut pas un sort si heureux. Phibs n'y trouva aucune résistance, toutes les maisons y furent pillées, & l'Eglise indignement profanée. D'autre part le Chevalier de Villebon s'étoit embarqué sur le Navire *l'Union*, qui l'avoit amené de France, pour gagner la Riviere de S. Jean : mais les vents contraires l'ayant retenu lontems à l'embouchure de cette Riviere, deux Forbans Anglois, qui le cherchoient, eurent le loisir de le joindre. Le trentième de Juin, tandis que le Chevalier remontoit en Canot jusqu'à Jemser, ses deux Navires Anglois parurent à la vûe de *l'Union*, qui étoit à l'ancre à l'entrée de la Riviere. Perrot s'y étoit embarqué : dès qu'il aperçut l'Ennemi, il fit filer les cables, pour s'échouer à Terre, puis il mit sur le bord, qui étoit opposé aux Navires Anglois les huit pièces de canon ; qu'il avoit sur le sien. Pendant quelque tems il fit un très grand feu, mais comme celui des Anglois étoit supérieur, & qu'il avoit très-peu de Monde avec lui ; il crut devoir songer à sa sûreté, parce que l'Ennemi lui en vouloit personnellement. Il s'embarqua donc dans sa Chaloupe avec la plupart de ses Gens, & malgré les canonades des Ennemis, qui ne lui blessèrent qu'un seul Matelot il gagna la Terre. *l'Union*, où M. de Saccardi étoit resté presque seul, fut alors obligé de se rendre & cet Ingénieur demeura Prisonnier de guerre.

Le sort de M. Perrot fut encore plus mal-

M. Perrot est  
pris par les  
Anglois, qui  
le traitent in-  
dignement.

Les Anglois  
à l'Isle Percée.

heureux, le Sieur des Gouttins & le Capitaine de l'*Union* s'étoient sauvés avec lui; mais lorsqu'ils eussent tous pris le même chemin pour se rendre à Jemset, au bout de quelque tems des Goutrins se trouva presque seul, sans sçavoir ce qu'étoient devenus les autres. Durant ce tems-là le Chevalier de Villebon, après avoir visité Jemset, retournoit à la Mer en Canot; il apprit en chemin, non-seulement la perte de l'*Union*, mais encore celle de deux Caiches, où l'on avoit déchargé tous les effets de ce Vaisseau. Il attendoit un renfort de Sauvages, qu'il avoit envoyé avertir de le venir trouver, & il se flattoit qu'avec leur secours il reprendroit les deux Caiches, mais ils arriverent trop tard.

Il sçut en même tems que les deux Navires, qui avoient pris l'*Union*, n'étoient point de l'Escadre de l'Amiral Phibs; mais deux Forbans montés de quatre-vingt-dix Hommes; qu'ils avoient sur leurs bords neuf Habitans de l'Isle *Marigalante*, qu'ils avoient pillés; qu'ils étoient entrés au Port Royal; qu'ils y avoient débarqué ces Habitans, brûlé toutes les maisons, qui conduisoient au Fort, tué quantité de Bestiaux, pendu deux Habitans, & brûlé une Femme avec ses Enfans dans sa maison; qu'après la prise de l'*Union* ils avoient mis du Monde à Terre, pour courir après ceux, qui s'étoient sauvés; que M. Perrot, le Capitaine du Navire, & le Pilote étoient tombés entre leurs mains; qu'ils avoient traité le Premier de la maniere la plus indigne, apparemment pour l'obliger à leur dire, où il avoit caché son argent & ses effets; enfin qu'une partie des Matelots de l'*Union*, le

1690.

Chirurgien & deux Soldats s'étoient donnés à eux pour faire la course, & qu'ils devoient mettre à la voile dans deux jours.

Il est repris. Ces tristes nouvelles, ni la crainte d'un sort pareil à celui de M. Perrot n'empêchèrent point le Chevalier de descendre jusqu'à la Mer avec le peu de Sauvages, qui l'étoient venu joindre à Jemset. Dès qu'il y fut arrivé, il aperçut les deux Forbans, qui étoient mouillés à la Côte; il mit pied à Terre, & à la faveur des Bois il s'en approcha assez pour pouvoir tirer sur eux, ce qu'il fit sans discontinuer qu'au soir. La nuit suivante quarante Sauvages le joignirent encore, & il les mena à la pointe du jour à l'endroit, d'où il avoit tiré la veille sur les Corsaires. Son dessein étoit de les empêcher de lever leurs ancres, & les Sauvages lui avoient promis d'aller couper leurs cables, pour les faire échouer; mais il les trouva partis, & faisant voile à l'Ouest. On a sçu depuis que celui des deux, où étoit M. Perrot, avoit été pris par un Flibustier François; & il est certain que ce Gentilhomme trouva encore dans les débris de sa fortune de quoi établir avantageusement sa Famille (\*).

Z.<sup>de</sup> défin-  
terellé, & fi-  
délité des A-  
bénaguais.

Cependant le Chevalier de Villebon ne voyant plus rien à faire du côté de la Mer, remonta à Jemset, où ayant assemblé les Sauvages, il les exhorta à continuer de venger sur les Anglois leurs propres injures & celles des François. Il leur témoigna que ce qu'il regrettoit le plus, étoit la perte des deux Caïches, où il avoit embarqué les pré-

(\* ) Il a laissé deux Fil- | de la Roche Allard, & Y  
les, qui sont la Comtesse | Présidente de Lubar.

sens, que le Roy leur envoyoit, & il les pria, s'ils faisoient quelques Prisonniers de conséquence, de s'en servir pour retirer des mains des Anglois les François, qui venoient d'être arrêtés. Il leur ajouta qu'il s'en alloit à Quebec, dans le dessein de s'y embarquer pour retourner en France, où il rendroit compte au Roy de ce qu'ils avoient fait pour son service, & d'où il leur apporterait de quoi les dédommager de ce qu'ils venoient de perdre; qu'ils ne manquaient point de se trouver au printems prochain au bas de la Riviere, & d'y attendre de ses nouvelles. Ils répondirent que leur Pere Ononthio leur avoit envoyé des balles & de la poudre, que cela leur suffisoit pour le présent, & qu'ils alloient partir au nombre de cent cinquante pour recommencer leurs courses, qu'ils lui rendroient bon compte des Anglois, & qu'ils le prioient d'être persuadé que les pertes des François les touchoient beaucoup plus, que les leurs propres. Ils le quitterent avec ces assurances, & il partit aussitôt pour Quebec, où il porta les premières nouvelles de l'irruption des Anglois dans l'Acadie, & de la prison du Gouverneur.

On y avoit été instruit plutôt du malheur arrivé à la Colonie François de Terre-neuve. Etat de l'Isle de Terre Neuve. J'ai dit ailleurs que la Cour de France, après avoir longtemps négligé cette Isle, dont l'importance ne lui étoit pas connue, au commencement de cette année. avoit enfin été instruite des avantages, qu'elle en pouvoit tirer pour le commerce des Morues; que le Roy informé de la nécessité de fortifier le Port de Plaisance, & de mettre de ce côté-là une Barriere aux usurpations continuelles

des Anglois sur les Postes occupés par ses Sujets, y avoit envoyé le Sieur de LA POYPE en qualité de Gouverneur, & qu'il avoit donné ses ordres pour le mettre en état de se maintenir dans un Poste de cette conséquence.

Ces ordres ne furent pas trop bien exécutés, M. de la Poype servit treize ans avec tout le zèle possible, mais avec tous les désagrémens, que peut causer le défaut de secours à un brave Homme, qui sent le besoin d'être aidé, & qui faute de l'être, ne peut absolument rien entreprendre, ni pour sa propre gloire, ni pour le bien de l'Etat. Il eut pour Successeur en 1685, le Sieur PARAT, qui ne fut pas mieux servi d'abord, mais deux ans après le Chevalier d'HERVAUX, & M. d'AMBLIMONT lui porterent vingtq Soldats, commandés par le Sieur PASTOUK DE COSTEBELLE, des vivres, du canon, de la poudre, & tout ce qui étoit nécessaire pour ravitailler & fortifier Plaisance. On y bâtit un Fort, & une Plateforme à l'entrée du Port, laquelle barroit dans la Rade, & dans ces deux Postes il y avoit dix-neuf pièces de canon montées. On eut soin d'armer les Habitans, sur lesquels on comptoit beaucoup plus, que sur les Soldats. Enfin il ne manquoit plus à cette Colonie qu'un Chef vigilant, pour se garder de la surprise, ou assez Homme d'honneur, pour ne pas livrer sa Place aux Ennemis de l'Etat; mais on s'étoit trompé dans le choix, & on ne s'en aperçut, comme il arrive assez souvent, que quand il étoit trop tard pour y remédier.

Plaisance surpris & pillé par les Anglois.

Le vintiquatrième de Février de cette année 1690. le Gouverneur, & son Lieutenant furent surpris hors de leur Fort dans

leur lit par quarante-cinq Flibustiers Anglois. Les Soldats, qui étoient aussi dispersés de côté & d'autre, furent pris & désarmés. Les Habitans, qui avoient eu tout le loisir de se mettre en défense, se rendirent sur la menace, que leur firent les Ennemis, de massacrer les Prisonniers, s'ils faisoient la moindre résistance, & les Anglois chargerent sur leur Navire tous les effets, meubles, armes, munitions, vivres, & les ustensiles de la Pêche, dont les Habitans étoient assez bien fournis. Une partie du Canon fut pareillement enlevée, une autre jettée à la Mer, le reste encloué, & après cette Expédition, la liberté ayant été rendue aux Prisonniers, la Garnison & les Habitans de Plaisance se trouverent à peu près dans le même état, que s'ils avoient été jettés par un naufrage sur une Côte déserte.

Après le départ des Ennemis le Sieur Parat voulut passer en France sur des Navires Basques, qui faisoient la Pêche à la Côte; mais tous refuserent de le recevoir. Il se transporta avec trois Matelots & trois Soldats aux Isles de S. Pierre, & y rencontra des Vaisseaux Maloins, qui lui accorderent le passage. Le Sieur de Costebelle resté Commandant à Plaisance, crut devoir travailler incessamment à s'y retrancher, & il fit avertir les Habitans de le venir trouver; mais un deux, nommé André DOYEN, refusa d'obéir, & tua même un Caporal & deux Soldats, qui se mettoient en devoir de l'y contraindre.

A ne juger du Gouverneur de Plaisance, que par ce qui s'étoit passé à la prise de la Place, on ne pouvoit l'accuser que d'une né-

gligence très-coupable ; mais il y eut bien d'autres charges contre lui , & son départ précipité , sans permission du Roy , a donné lieu de croire qu'il n'étoit pas innocent de tout ce dont on l'accusa. De son côté il fit valoir son retour en France , comme une preuve sans réplique de son innocence. Il rejetta toute la faute sur les Basques , qui , après s'être revoltés contre lui , avoient mandié des dépositions pour le perdre , ou du moins pour le mettre sur la défensive , lui ôter tout crédit , & par-là se soustraire aux châtimens , qu'ils méritoient. Je n'ai pu sçavoir quelle a été la décision de ce procès.

M. de Frontenac arrive à Quebec.

Quoi qu'il en soit , il y a tout lieu de croire que le pillage de Plaisance , ni même la perte de l'Acadie , supposé qu'on en ait été instruit en Canada , avant que de recevoir la nouvelle de l'arrivée des Anglois à Tadoussac , ne parurent point au Gouverneur Général des raisons de craindre d'être lui-même attaqué ; sans en être averti assez à tems pour se préparer. Il est certain du moins que , s'il l'eût été trois jours plus tard de l'approche de l'Ennemi , il eût pu trouver l'Amiral Phibs dans la Capitale , lorsqu'il y arriva lui-même , & que , si la Flote Angloise n'eût pas été si fort contrariée des vents , ou avoit eu de meilleurs Pilotes , Quebec eût été pris , avant qu'on sçut à Montreal qu'il étoit assiégé.

Mais il faut convenir que jamais surprise ne fit plus d'honneur à aucun Général , & ne tourna plus à la honte de celui , qui en devoit tirer avantage. La première chose , que fit M. de Frontenac , dès qu'il eût reçu le second Courrier de M. Provôt , fut d'envoyer M. de

Ramezay, Gouverneur, des Trois Rivieres, au Chevalier de Caillieres, pour lui ordonner de descendre à Quebec le plus promptement qu'il seroit possible, avec toutes ses Troupes, à la reserve de quelques Compagnies, qu'il devoit laisser pour garder Montreal, & de se faire suivre par tous les Habitans, qu'il pourroit rassembler dans sa route.

Il marcha ensuite sans s'arrêter jusqu'à Quebec, où il arriva le quatorzième d'Octobre à dix heures du soir, & où il apprit que la Flotte Angloise étoit au pied de la traverse de l'Isle d'Orleans. Il fut entierement satisfait de l'état, où le Major avoit mis cette Place: cet Officier y avoit fait entrer un grand nombre d'Habitans, qui montroient beaucoup de confiance & de résolution, & quoiqu'il n'eût eu que cinq jours pour faire travailler aux fortifications, il n'y avoit aucun endroit foible dans la Ville, où il n'eût pourvû de maniere à ne pas craindre un coup de main.

Le Général y fit encore ajoûter quelques retranchemens, qu'il jugea nécessaires, & confirma l'ordre, que le Major avoit fort judicieusement donné aux Capitaines des Compagnies de Milices de Beaupré, de Beauport, de l'Isle d'Orleans, & de la Côte de Lauzon, qui couvroient Quebec du côté de la Rade, de ne point quitter leurs Postes, qu'ils ne vissent l'Ennemi faire sa descente, & attaquer le corps de la Place, auquel cas ils devoient se tenir prêts à marcher, où on les appelleroit.

Disposition  
pour la défense  
de la Ville.

M. de LONGUEIL, Fils aîné du Sieur le Moyne, étoit allé avec une Troupe de Sauvages, Hurons & Abénaquis, pour examiner les mouvemens de la Flotte; toutes les

Côtes avancées dans le bas du Fleuve étoient bien garnies ; les Habitans témoignoit par tout une grande envie de bien faire ; les Anglois ne pouvoient pas envoyer une Chaloupe à Terre, qu'elle ne trouvât le rivage bordé de Mousquetaires, qui l'obligeoient d'abord de regagner le large. Enfin il arrivoit continuellement à la Ville des Milices de Montreal & des Trois Rivieres, aussi remplies de bonne volonté, que celles des environs de la Capitale.

Le quinziesme le Chevalier de Vaudreuil, Commandant des Troupes, partit de grand matin avec cent Hommes, pour aller à la découverte, & pour charger les Ennemis, s'ils entreprenoient de faire une descente ; mais le Comte de Frontenac lui avoit expressément recommandé de ne les point perdre de vûe ; & de donner avis de tous les mouvemens, qu'ils feroient ; Commission, dont il s'acquitta parfaitement. A cette précaution le Général en ajouta une autre, qui n'étoit pas moins nécessaire.

Prévoyance  
de M. de Fron-  
tenac.

On attendoit des Navires de France, & il étoit à craindre que ne se défiant de rien, ils ne vinssent se livrer entre les mains des Anglois : M. de Frontenac, qui pensoit à tout, & avoit conservé dans l'embaras d'une surprise une présence d'esprit merveilleuse, dépêcha le même jour deux Canots bien équipés par le petit Canal de l'Isle d'Orleans, avec ordre à ceux, qu'il y fit embarquer, d'aller aussi loin qu'ils pourroient au devant de ces Navires, & de les avertir de ce qui se passoit. Il fit aussi commencer en même tems une batterie de huit piéces de canon sur la hauteur,

qui est à côté du Fort , & elle fut achevée le lendemain.

1690.

Ainsi les fortifications commençoient au Palais , sur le bord de la petite Rivière S. Charles , remontoient vers la haute Ville , qu'elles environnoient , & venoient finir à la Montagne , vers le Cap aux Diamans. On avoit aussi continué depuis le Palais , tout le long de la Grève , une Palissade jusqu'à la clôture du Seminaire , où elle étoit terminée par des Rochers inaccessibles , qu'on appelle *le Sault au Matelot* , & là il y avoit une batterie de trois pièces. Une seconde Palissade , qu'on avoit tirée au-dessus de la première , aboutissoit au même endroit , & devoit couvrir les Fusiliers.

La basse Ville avoit deux batteries , chacune de trois piécés de dix-huit livres de balles , & elles occupoient les intervalles de celles , qui étoient à la haute Ville. Les issues de la Ville , où il n'y avoit point de portes , étoient barricadées avec de bonnes poutres , & des barriques pleines de terre en guise de gabions ; & les dessus étoient garnis de pierriers. Le chemin tournant de la basse Ville à la haute étoit coupé par trois différens retranchemens de barriques & des sacs pleins de terre , avec des manieres de Chevaux de frise. Dans la suite du siège on fit une seconde batterie au Sault au Matelot , & une troisième à la porte , qui conduit à la Rivière S. Charles. Enfin on avoit disposé quelques petites pièces de canon autour de la haute Ville , & particulièrement sur la butte d'un Moulin , qui servoit de Cavalier.

Le seizième à trois heures du matin M. de

1690.  
La Flotte  
Angloise  
mouille de-  
vant Quebec.

Vaudreuil revint à Quebec ; il rapporta qu'il avoit laissé la Flotte Angloise à trois lieux de la Ville, mouillée à un endroit appellé *l'Arbre sec*. & en effet dès qu'il fut jour, on l'aperçut des hauteurs ; elle étoit composée de trente quatre Voiles de différentes grandeurs, & le bruit se répandit qu'elle portoit trois mille Hommes de débarquement. A mesure qu'elle avançoit, les plus petits Bâtimens se rangeoient le long de la Côte de Beauport, entre l'Isle d'Orleans, & la petite Riviere ; les autres tenoient le large ; tous jetterent les ancres vers les dix heures, & dans le moment on aperçut une Chaloupe, qui débordoit de l'Amiral, & qui venoit vers la Ville.

L'Amiral An-  
glois envoyé  
sonner le  
Gouverneur  
Général.

On ne douta point qu'elle ne portât un Trompette, parce qu'elle avoit un Pavillon blanc à son avant, & M. de Frontenac envoya à sa rencontre un Officier, qui le joignit à moitié chemin, fit bander les yeux au Trompette, & le conduisit au Fort. La surprise de cet Homme fut extrême, lorsque le bandeau lui ayant été ôté, il aperçut le Gouverneur Général, l'Evêque & l'Intendant au milieu d'une grande sale, toute remplie d'Officiers ; mais pour comprendre ce qui causoit son étonnement, il faut se souvenir que M. Provôt, sur le premier avis de l'approche des Anglois, avoit envoyé le Sieur de Grandville, son Beau-Frere, pour en avoir des nouvelles plus certaines & plus circonstanciées.

Cet Officier s'étant peut-être avancé avec trop peu de précaution, ou, ce qui est plus vraisemblable, trompé par quelques Pavillons François, que les Navires Anglois, dont il ne voyoit qu'une partie, avoient arboré, sur

pris par l'Amiral même, auquel il avoua ce qui étoit vrai, que Quebec étoit sans fortifications, sans Troupes, & sans Général. Phibs, qui n'avoit pu douter de la sincérité de ce rapport, & à qui il n'étoit pas venu à l'esprit que les choses eussent si fort changé en si peu de tems, avoit compté de coucher à Quebec le jour même, qu'il mouilleroit dans la Rade, & que cette Place ne lui coûteroit pas plus que ne lui avoit coûté le Port Royal : il s'étoit expliqué sur cela avec une confiance, qui s'étoit communiquée à toute son Armée.

Le Trompette, avant que d'arriver au Fort, en avoit déjà pu perdre un peu, car on l'avoit promené exprès tout autour de la Place, où il fut fort étourdi des grands mouvemens, qu'il entendit dans tous les Quartiers, chacun se faisant un plaisir d'augmenter son embarras, & de lui donner lieu de croire que toute la Ville étoit semée de chausse-trapes & de Chevaux de frise, & que l'Ennemi ne pourroit point faire un pas, sans être obligé de franchir un retranchement : mais la vue du Gouverneur Général, si bien accompagné, & la contenance des Officiers acheverent de le déconcerter. Il présenta en tremblant la sommation, qui étoit par écrit & en Anglois, & qui fut interprétée sur le champ. La voici telle que M. de Frontenac l'envoya au Marquis de Seignelay : je l'ai exactement transcrite sur l'original même.

**GUILLAUME PHIBS, GENERAL**  
de l'Armée Angloise, à M. de Frontenac.

*La guerre déclarée entre les Couronnes d'Angleterre & de France n'est pas le seul motif de l'Entreprise, que j'ai en ordre de former*

contre votre Colonie. Les ravages & les cruautés exercés par les François & les Sauvages sans aucun sujet contre les Peuples soumis à leurs Majestés Britanniques ont obligé leur/d. Majestés d'armer pour se rendre Maître du Canada, afin de pourvoir à la sûreté des Provinces de leur obéissance. Mais comme je serois bien aise d'épargner le sang Chrétien, & de vous faire éviter sous les malheurs de la guerre, moi, Guillaume Phibs, Chevalier, par ces Prêntes, & au nom de leurs très-Excellentes Majestés, Guillaume & Marie, Roy & Reine d'Angleterre, France, Ecosse & Irlande, Défenseurs de la Foy, vous demande que vous ayez à remettre entre mes mains vos Forts & Châteaux, dans l'état, où ils sont, avec toutes les munitions & autres provisions quelconques. Je vous demande aussi que vous me rendiez sous les Prionniers, que vous avez, & que vous livriez vos biens & vos Personnes à ma disposition; ce que faisant, vous pouvez espérer que, comme bon Chrétien, je vous pardonnerai le passé, autant qu'il sera jugé à propos pour le Service de leurs Majestés, & la sûreté de leurs Sujets. Mais si vous entreprenez de vous défendre, sçachez que je suis en état de vous forcer, bien resolu, avec l'aide de Dieu, en qui je mets toute ma confiance, à venger par les armes les torts, que vous nous avez faits, & de vous assujettir à la Couronne d'Angleterre. Votre réponse positive dans une heure par votre Trompette avec le retour du Mien.

Cet écrit fut lu à haute voix, & il excita l'indignation de toute l'assistance. Dès qu'on en eut achevé la lecture, le Trompette tira de sa poche une Montre, la présenta au Gouverneur Général, & lui dit qu'il étoit dix

heures, & qu'il ne pouvoit attendre sa réponse que jusqu'à onze. Alors il se fit un eri général, & le Sieur de Valrenes éleyant la voix, dit qu'il falloit traiter cet Insolent comme l'Envoyé d'un Corsaire, d'autant plus que Phibs étoit armé contre son legitime Souverain, & s'étoit comporté au Port Royal en vrai Pirate, ayant violé la capitulation, & retenu Prisonnier le Sieur de Manneval, contre sa parole & le droit des Gens.

M. de Frontenac, quoique piqué au vif, Réponse de témoigna plus de modération : il ne fit pas M. de Fron- même semblant d'entendre le discours de Val-tenac.

il lui dit : « (a) Je ne vous ferai pas attendre ce si lontems ma réponse, la voici. Je ne con- ce nois point le Roy Guillaume ; mais je sçai ce que le Prince d'Orange est un Usurpateur, ce qui a violé les droits les plus sacrés du sang ce & de la Religion, en détrônant le Roy, son ce Beau-Pere. Je ne connois point d'autre Sou- ce verain legitime de l'Angleterre, que le Roy ce Jacques II. Le Chevalier Phibs n'a pas dû ce être surpris des hostilités faites par les Fran- ce çois & leurs Alliés, puisqu'il a dû s'attendre ce que le Roy, mon Maître, ayant reçu le Roy ce d'Angleterre sous sa protection m'ordonneroit ce de porter la guerre chez les Peuples, qui sont ce révoltés contre leurs Prince legitime. A-t-il pu ce croire que, quand il m'offriroit des conditions ce plus tolerables, & que je serois d'humeur à les ce accepter, tant de braves Gens y voulussent con- ce sentir, & me conseillassent de me fier à la pa- ce role d'un Homme, qui a violé la capitulation, ce

(a) Cette Réponse | tre à M. de Seignelay  
est mot à mot dans la Let. | que j'ai déjà citée.

1670. » qu'il avoit faite avec le Gouverneur de l'A-  
 » cadie ; qui a manqué à la fidélité , qu'il devoit  
 » à son Prince ; qui a oublié tous les bienfaits ,  
 » dont il en a été comblé , pour suivre le parti  
 » d'un Etranger , lequel voulant persuader qu'il  
 » n'a en vûë , que d'être le Libérateur de l'An-  
 » gleterre , & le Défenseur de la Foy , a détruit  
 » les Loix & les Privileges du Royaume , &  
 » renverfé l'Eglise Anglicane ? c'est ce que la  
 » Justice Divine , que Phibs reclame , punira  
 » un jour severement.

Le Trompette demanda cette réponse par écrit ; mais le Général refusa de la donner , & ajouta : » Je vais répondre à votre Maître par la bouche de mon canon : qu'il apprenne que ce n'est pas de la sorte , qu'on fait sommer un Homme comme moi ». Il fit signe ensuite qu'on remit le bandeau au Trompette , qui fut reconduit jusqu'à l'endroit , où on l'étoit allé prendre. Dès qu'il fut arrivé à bord , on commença de tirer d'une des batteries de la basse Ville , ce qui surprit fort les Anglois ; Phibs surtout ne revenoit point de son étonnement de se voir obligé d'assiéger dans les formes une Ville , où il s'étoit flatté qu'on n'auroit pas la hardiesse de l'attendre autrement , que pour se soumettre à lui.

Belle action de quelques Canadiens. Mais ce fut bien pis encore , quand du premier coup de canon son Pavillon ayant été abbatu , & la Marée l'ayant fait dériver , quelques Canadiens allerent le prendre à la nage , & malgré le feu , qu'on faisoit sur eux , l'emporterent à la vûë de toute la Flotte : il fut porté sur le champ à la Cathedrale , où il est encore. Le même jour 164. vers les quatre heures après midi , M. de Longueuil , accom-

pagné de Maricourt, son Frere, nouvellement arrivé de la Baye d'Hudson, passa en Canot le long de la Flotte Angloise, qu'il vouloit observer. Quelques Chaloupes se détachèrent pour l'enlever; mais il gagna la Terre, & obligea par un très grand feu de mousqueterie ceux, qui le poursuivoient, à regagner leurs Navires.

1590.

Le lendemain une Barque Angloise remplie de Soldats, s'approcha de la Riviere de S. Charles pour examiner si l'on pourroit faire descente entre Beauport & cette Riviere; mais elle échoua assez loin de Terre. Elle ne laissa point de faire un assez grand feu; mais on y répondit fort bien. Quelques Braves vouloient attaquer la Barque; mais on ne pouvoit l'aborder, sans avoir de l'eau jusqu'à la ceinture, & il fallut y renoncer.

Le principal dessein du Comte de Frontenac étoit d'engager les Ennemis à traverser la Riviere S. Charles, & ils ne pouvoient effectivement attaquer la Ville, que de ce côté-là. Sa raison étoit que cette Riviere n'étant guayable que de Marée basse, quand une fois ils l'auroient passée, on pourroit, sans trop hazarder, aller à eux en bataille, & que dès qu'on les auroit culbutés, ils ne pourroient jamais se remettre, étant obligés de marcher une demi lieuë dans la Vase jusqu'aux genoux pour regagner leurs Chaloupes. Au lieu que, si les François passoient la Riviere pour aller à eux, ils ne le pouvoient faire qu'avec le même désavantage. On auroit pu retorquer ce raisonnement, en faisant observer que, si l'Ennemi après avoir passé la Riviere, pouvoit les Nôtres avec succès, se trouvant vis-

Plan de M.  
de Frontenac  
pour la défen-  
se de la Place.

1690.

à-vis l'endroit foible de la Place, il y pourroit entrer avec les Fuyards; mais le Général comptoit trop sur la valeur de ses Troupes, pour appréhender cet inconvénient: d'ailleurs il étoit bien résolu de ne point dégarnir sa Place, & d'être toujours à portée de soutenir ses Gens. On vit bientôt qu'il avoit pensé juste.

Le dix-huit à midi on aperçut presque toutes les Chaloupes chargées de Soldats, tourner du même côté; mais comme on ne pouvoit pas deviner en quel endroit précisément elles tenteroient la descente, elles ne trouverent Personne pour la leur disputer. Dès que les troupes furent débarquées, M. de Frontenac envoya un Détachement des Milices de Montreal & des Trois Rivières pour les harceler; quelques Habitans de Beauport se joignirent à elle, mais tout cela ne faisoit qu'environ trois-cent Hommes, & les Anglois étoient au moins quinze-cent rangés en Bataillons dans une assez belle Ordonnance.

Combat du  
côté de Beau-  
port.

D'ailleurs comme le terrain en cet endroit est fort marécageux, embarrassé de Brossailles, & coupé de Rochers, que la Marée étoit basse, & que pour aller à l'Ennemi, qui s'étoit bien posté, il falloit marcher dans la Vase, on ne pouvoit l'attaquer, que par maniere d'escarmouche, & par pelotons. Les Anglois par la même raison ne pouvoient pas profiter de toute leur supériorité. Ainsi on ne put combattre ce jour-là qu'à la maniere des Sauvages.

Non-seulement cette maniere déconcerta les Anglois, qui n'y étoient pas accoutumés; mais elle leur ôta même la connoissance d'un  
petit

petit nombre de ceux , à qui ils avoient à faire. Le combat dura environ une heure , les Canadiens voltigeoient de Rocher en Rocher tout autour des Anglois , qui n'osoient se séparer ; le feu continuel , qu'ils faisoient , n'incommodoit pas beaucoup des Gens , qui ne faisoient que paroître & disparaître , & dont tous les coups portoient , parce que ces Bataillons se tenoient serrés ; aussi le désordre s'y mit-il bientôt : ils prenoient les Canadiens pour des Sauvages , & on les entendit dire en se retirant qu'il y avoit des Indiens derrière tous les Arbres.

M. de Frontenac ne voulut pourtant pas leur donner le tems de s'apercevoir qu'ils n'avoient en tête qu'une poignée de Monde : il commanda un Bataillon de Troupes réglées pour assurer la retraite , qu'il fit sonner dès que le jour commença à manquer. Nous perdîmes en cette rencontre le Chevalier de Clermont , & le Fils du Sieur de la Touche , Seigneur de Champlain , qui avoient suivi les Milices comme Volontaires. Nous eûmes aussi dix , ou douze blessés , dont le plus considérable fut le Sieur JUCHEREAU DE S. DENYS , Seigneur de Beauport , qui commandoit ses Habitans : il avoit plus de soixante ans , & combattit avec beaucoup de valeur , jusqu'à ce qu'il eut un bras cassé d'un coup de feu. Le Roy recompensa peu de tems après son zèle & son courage , en lui accordant des Lettres de Noblesse ; & il fit en même tems la même grace au Sieur Hertel , qui se distinguoit dans toutes les occasions à la tête des Milices des Trois Rivieres. Cette journée coûta cent cinquante Hommes aux Ennemis ,

Les Ennemis qui s'en vengerent sur quelques maisons voi-  
sines, où ils mirent le feu.

Le même soir les quatre plus gros Navires  
vinrent mouiller devant la Ville; le Contre-  
Amiral, qui portoit Pavillon bleu, se porta  
un peu sur la gauche, vis-à-vis le *Sault au*  
*Matelos*: l'Amiral étoit à sa droite, & le Vice-  
Amiral un peu au dessous, tous deux vis-à-  
vis la basse Ville. Le quatrième, qui avoit la  
Flamme de Chef d'Escadre, s'avança vers le  
*Cap aux Diamans*. La Ville les salua la pre-  
mière, ensuite ils firent grand feu, & on leur  
répondit de même. Sainte Helene pointa pres-  
que tous les canons de la principale batterie, &  
aucun de ses coups ne porta à faux. Les Enne-  
mis ne tirerent ce jour-là que contre la haute  
Ville, où ils tuèrent un Homme, & en bles-  
serent deux, sans faire aucun autre dommage.

Ils en vouloient surtout aux Jesuites, aus-  
quels ils attribuoient tous les ravages, que  
faisoient les Abénaquis dans la Nouvelle An-  
gleterre, & ils s'étoient déclarés que, quand  
ils auroient pris la Ville, ils leur feroient un  
mauvais parti; mais aucun de leurs coups ne  
porta sur leur College, & leurs menaces étant  
venuës aux oreilles de Sainte Helene, de ses  
Freres, & de plusieurs autres des plus confi-  
dérables Canadiens, ces Braves protesterent  
qu'ils se feroient plutôt tous tuer à la porte de  
ces Religieux, que de souffrir qu'on leur fit  
la moindre insulte.

Ils sont obli- Vers les huit heures on cessa de tirer de  
gés de s'éloi- part & d'autre. Le lendemain la Ville recom-  
gnés fort en mença encore la première, & les Anglois ne  
agrande. firent pas un aussi grand feu, que la veille.  
Au bout de quelque tems le Contre-Amiral

se trouva si fort incommodé par les Batteries du *Sault au Matelot*, & par celle, qui étoit en bas sur la gauche, qu'il fut contraint de s'éloigner. L'Amiral le suivit bientôt avec précipitation. Il étoit percé à l'eau en plusieurs endroits, il avoit plus de vingt boulets dans le corps du Bâtiment, toutes ses manœuvres étoient coupées, son grand mâst presque cassé, & un grand nombre de ses Matelots & de ses Soldats tués, ou blessés. Les deux autres Navires tinrent encore quelque tems; mais à midi ils cessèrent de tirer, & à cinq heures du soir ils allèrent se mettre à l'abri de notre canon dans l'*Anse des Meres*, derrière le *Cap aux Diamans*. Ils n'y restèrent pourtant pas longtems, parce qu'ils y essuyèrent un grand feu de mousqueterie, qui leur tua bien du Monde, ce qui les obligea de s'éloigner encore davantage.

Tout ce jour-là les Troupes, qui avoient débarqué près de Beauport, restèrent tranquilles dans leur Camp, & on se contenta de les observer. Le vintième de grand matin ils battirent la générale, & se rangerent en bataille. Ils demeurèrent dans cette posture jusqu'à deux heures après midi, criant sans cesse *Vive le Roy Guillaume*. Alors ils s'ébranlerent, & il parut à leur mouvement qu'ils vouloient marcher vers la Ville, ayant des pelotons sur les ailes, & des Sauvages à l'Avant-garde.

Ils cottoyèrent quelque tems la petite Riviere en très-bon ordre; mais MM. de Longueuil & de Sainte Helene à la tête de deux-cent Volontaires leur couperent chemin, & les escarmouchant de la même maniere, qu'on

1690.

avoit fait le dixhuit, firent sur eux des décharges si continuelles & si à propos, qu'ils les contraignirent de gagner un petit Bois, d'où ils firent un très-grand feu. Les Nôtres les y laisserent, & firent leur retraite en bon ordre.

M. de Sainte  
Helene blessé  
à mort.

Nous eûmes dans cette seconde action deux Hommes tués, & quatre blessés, du nombre de ceux-ci furent les deux Commandans, qui combattirent toujours les premiers avec leur valeur ordinaire; mais M. de Longueuil en fut quitte pour une assez grosse contusion; Sainte Helene, son Frere, voulant avoir un Prisonnier, reçut un coup de feu à la jambe, qui ne parut pas dangereux, il en mourut néanmoins peu de jours après, au grand regret de toute la Colonie, qui perdoit en lui un des plus aimables Cavaliers, & des plus braves Hommes, qu'elle ait jamais eus.

Pendant cette action M. de Frontenac s'étoit avancé en Personne à la tête de trois Bataillons de ses Troupes, & les avoit rangés en bataille sur le bord de la petite Riviere, résolu de la passer, si les Volontaires se trouvoient trop pressés; mais les Ennemis ne lui donnerent pas lieu de faire autre chose, que d'être Spectateur du combat. Leur perte fut ce jour-là pour le moins aussi grande, que la première fois; mais quand ils virent les François se retirer, ils se jetterent sur les Bestiaux, qu'on avoit négligé de mettre en sûreté: ils les tuèrent tous, & en envoyerent une partie sur la Flotte, où l'on étoit dans une très grande disette de viande fraîche.

La nuit suivante l'Amiral leur fit porter

cinq piéces de fix liyres de bale , ce qui ne fut connu des Assiegés , que quand elles commencerent à tirer. Les Anglois s'étoient mis en marche avec cette Artillerie , dans le dessein de battre la Ville en brèche ; mais on ne leur permit pas d'aller bien loin. Le Sieur de VILLIEU , Lieutenant Reformé , qui avoit obtenu du Général un petit détachement de Soldats , tous Gens de bonne volonté , étoit parti avant qu'ils fussent sortis de leur Camp , comme s'il eût voulu enlever quelque Quartier , & il avoit été suivi de près par quelques autres petites Troupes , qui avoient à leur tête MM. de CABANAS , DUCLOS , & de BEAUMANOIR.

1690.

Troisième action plus décisive.

Villieu , qui rencontra le Premier les Ennemis , leur dressa une embuscade , & les y attira en escarmouchant ; il y soutint assez lontems tous leurs efforts , & comme ils virent qu'ils ne pouvoient le faire reculer ; ils se mirent en devoir de l'enveloper ; mais un des Détachemens , qu'ils avoient fait pour cela , tomba dans une seconde embuscade , où les Habitans de Beauport , de Beaupré & de l'Isle d'Orléans , commandés par le Sieur CARRE , les attendoient : un autre fut rencontré par les trois Officiers , dont je viens de parler , & tous deux furent mis en grand désordre.

La partie étoit pourtant trop inégale de la part des François , pour entretenir plus lontems le combat , & comme s'ils se fussent concertés , ils commencerent à se retirer au petit pas , en combattant toujours , jusqu'à ce qu'ils se fussent tous réunis auprès d'une maison palissadée , & située sur une éminence.

1690.

Ils y firent ferme, & se couvrant des palissades, ils firent un si grand feu, qu'ils arrêterent toute l'Armée. Ce fut alors que les Anglois commencèrent à faire usage de leurs pièces de Campagne; mais on leur répondit de la batterie, qui étoit à la porte de la petite Riviere; d'ailleurs ils tiroient si mal, qu'ils ne blessèrent Personne. La mousqueterie ne fut guères mieux servie, ne tua qu'un jeune Ecolier, & ne blessa qu'un Sauvage.

Ce feu dura jusqu'à la nuit, que les Anglois se retirèrent en jurant contre les François, qui se battoient, disoient-ils, derrière des Hayes & des Buissons à la maniere des Indiens. Ce qui les fit résoudre à la retralte; c'est qu'ils avoient un grand nombre de Morts & de blessés. Ils la firent d'abord en assez bon ordre; mais ils la changerent bientôt en une véritable fuite, parce qu'ils entendirent sonner le tocsin à la Cathédrale. Ils s'imaginèrent qu'ils alloient avoir sur les bras le Gouverneur Général & toutes les Troupes, & ne songerent plus qu'à regagner au plus vite leur Camp. Le tocsin n'étoit pourtant qu'un stratagème du Sieur DUPUIS, Lieutenant Particulier de Quebec, lequel avoit été Officier, avant que de se faire Magistrat, & s'étoit bien voulu charger de faire pendant le le siège les fonctions d'Aide-Major, dont il s'acquitta fort bien.

Les Ennemis se rembarquent, & laissent leur Canon.

Tandis que ceci se passoit auprès de la petite Riviere, les deux Vaisseaux Ennemis, qui étoient au-dessus de Quebec, descendirent avec la Marée pour se remettre en ligne: en passant devant la Ville ils essayèrent quelques volées de canon, ils y en envoyèrent

aussi quelques-unes ; mais qui ne firent aucun effet. (a) La nuit du vint un au vint-deux fut très-obscur , & il plut beaucoup : les Anglois débarqués auprès de Beauport en profiterent pour décamper ; quelques Détachemens , que M. de Frontenac avoit fait filer par leurs derrieres , ayant renouvelé leur crainte d'être attaqué par toutes les Troupes de la Colonie. Ils regagnerent donc leurs Chaloupes , sans se donner même le tems d'emporter leur canon.

On apprit cette retraite au point du jour par des Sauvages , qui battoient l'estrade , & on trouva dans leur Camp , outre les canons montés sur leurs affuts , cent livres de poudre , & quarante à cinquante boulets. Quelque tems après trois Chaloupes armées revinrent pour retirer ce qu'on avoit négligé d'emporter ; mais ceux , qui s'en étoient déjà emparés , firent si grand feu sur les Chaloupes , qu'elles n'osèrent aborder. L'Amiral , qui s'en aperçut , en envoya trente nouvelles ; mais ceux , qui les commandoient , après avoir tenu Conseil hors de la portée du mousquet , ne jugerent pas à propos de tenter la descente , & s'en retournerent.

M. de Frontenac donna de grandes louanges à tous ceux , qui avoient eu part au dernier combat. Il permit à Carré & à sa Troupe d'emporter chez eux deux pièces de canon , pour être un monument éternel de la belle action , qu'ils avoient faite. On convenoit que les plus Expérimentés n'auroient pas mieux manœuvré , qu'avoit fait cet Habi-

(a) Quelques Mémoires disent que ce fut l'a- | près midi du vintdeux que ces Navires se retirerent.

1690.

tant, & les Anglois mêmes lui rendirent toute la justice, qu'il méritoit. Mais rien ne déconcerta davantage l'Amiral Phibs, que de voir toutes les Troupes & les Milices de la Colonie rassemblées à Quebec. Il avoit compté sur une diversion du côté de Montreal, qui devoit y en occuper une bonne partie, & voici sur quoi il fondoit cette esperance.

Une diversion manquée du côté de Montreal fautive Quebec,

Les avis, qui avoient été donnés au Comte de Frontenac par l'Iroquois la Plaque, d'un grand nombre de Sauvages campés sur les bords du Lac du S. Sacrement, n'étoient que trop justes. Ce n'étoit même qu'une partie d'un Corps de trois mille Hommes, Anglois, Iroquois & Mahingans, qui devoient attaquer le Gouvernement de Montreal, tandis que la Flotte Angloise feroit le siège de Quebec. Il y avoit tout lieu de craindre que le Canada, déjà affoibli par les grandes pertes, qu'il avoit faites les années précédentes, ne succombât sous deux efforts aussi puissans, s'ils avoient pu être bien concertés; mais le Ciel y pourvut par un de ces coups inespérés, ou il n'est pas permis de méconnoître cette Providence, qui veille à la conservation des Etats, & qui sait tirer le secours, qu'elle leur prépare, d'où il étoit moins naturel de l'attendre.

Les Anglois & les Mahingans en allant joindre les Iroquois furent attaqués de la petite verole, & plusieurs en portoient encore les marques, lorsqu'ils arriverent au rendez-vous. Les Iroquois, que le retardement, causé par cette maladie, avoit déjà mis de fort mauvaise humeur, furent saisis à cette vûe de la crainte que le mal ne les gagnât, & reprocherent à leurs Alliés qu'ils étoient venus

pour les empoisonner. En effet plusieurs furent bientôt attaqués de la même maladie, & il y en eut jusqu'à trois-cent, qui en moururent. Il n'en falut pas davantage pour engager tous les autres à quitter un lieu si funeste, & à se séparer de ceux, qu'ils croyoient y avoir apporté la contagion. Ainsi toute l'Armée se dissipa.

On ajoute même sur des Mémoires, que je ne garantis pas, que les Anglois avoient envoyé devant eux des cassettes fermées, où il y avoit des habits empoisonnés, & que leur dessein étoit de les laisser piller aux François; mais que les cassettes ayant été ouvertes par les Sauvages, tous ceux, qui furent curieux de se vêtir de ces habits, en moururent. Ce qui fit peut-être ajouter foi à ces bruits populaires, fut que la blessure, dont M. de Sainte Helene étoit mort, n'ayant pas été jugée considérable, quelques-uns publièrent que la balle, dont il avoit été frappé, étoit empoisonnée; cependant il est certain que plusieurs autres François, qui avoient été blessés dans les différentes rencontres par les Troupes Angloises débarquées à Beauport, guerirent de leurs blessures, & que le Chirurgien, qui pansa Sainte Helene, se plaignit de ce qu'il n'avoit pas voulu garder le régime, qu'il lui avoit prescrit.

On a encore dit, & ce semble avec plus de vraisemblance, que ce qui avoit achevé de brouiller les Anglois avec les Iroquois, c'est que les Premiers ne voulurent jamais s'embarquer dans les Canots des Seconds, qui sont d'écorces d'Orme, assez mal travaillés, & fort plats de bord; que sur ce

refus les Iroquois les traitèrent de lâches, leur firent les plus sanglans reproches, & qu'en s'en retournant chez eux, ils ruinèrent tous les Grains, & tuèrent tous les Bestiaux des environs d'Orange. Pour moi je suis persuadé que dans les motifs de la retraite de ces Sauvages, il y entra beaucoup de cette politique, dont nous verrons encore des effets bien marqués, & qui consiste en ce qu'ils ne veulent pas qu'aucune des deux Nations Européennes, entre lesquelles leur Pays est situé, prenne une trop grande supériorité sur l'autre, persuadés qu'ils en seroient bientôt les Victimes.

Quoiqu'il en soit de ces circonstances, qui ne sont pas également averées, on ne fut bien instruit à Montreal du danger, qu'on y avoit couru, qu'assez longtems après la dissipation de ce grand Parti; & il y a bien de l'apparence que l'Amiral Phihs l'ignoroit encore à son arrivée devant Quebec, & qu'il ne s'en douta, que quand il apprit que tout étoit tranquille à Montreal. Ce soupçon, qui étoit très-bien fondé, & le mauvais succès des différentes tentatives, qu'il avoit faites pour pénétrer dans Quebec par la Rivière S. Charles, le déterminèrent enfin à lever le siège. Il avoit perdu dans les trois actions, dont nous avons parlé, près de six-cent Hommes; il a même passé pour constant qu'il ne lui restoit plus un seul boulet à tirer, que les derniers jours ses canons n'étoient guères chargés que de méchantes ferrailles, & que toutes ses autres munitions étoient pareillement épuisées.

Le vint-trois, sur le bruit, qui se répand

dit du départ prochain de la Flote, MM. d'Orvilliers & de SUBERCASE, Capitaines, allèrent avec cent Hommes se jeter dans l'Isle d'Orleans, & le Sieur de Vilieu eut ordre de descendre par le petit Canal jusqu'au Cap Tourmente, afin de s'opposer aux descentes des Anglois. Sur le soir la Flotte leva les ancrs, & se laissa dériver à la Marée. Le vintquatre elle mouilla à l'Arbre sec : elle emmenoit un assez grand nombre de François, qui avoient été faits Prisonniers en différentes rencontres, & entr'autres le Sieur Trouvé, Prêtre, que Phibs avoit detenu depuis la prise du Port Royal, M. de Grandville, & les Demoiselles Joliet & de la Lande.

1690.

Le siège est levé.

Cette Dernière voyant qu'on ne parloit, ni de raiçon, ni d'échange, demanda à l'Amiral s'il n'aïmeroit pas mieux retirer les François en Canada, que d'emmener à Baston des François, dont il seroit embarassé, & s'offrit d'aller faire de sa part au Comte de Frontenac la proposition d'un échange, où les deux Nations trouveroient également leur avantage. Son offre fut acceptée, elle fut conduite à Quebec, & eut encore moins de peine à résoudre le Gouverneur Général à entrer en négociation sur cet article avec l'Amiral Anglois. M. de Frontenac lui envoya même son Capitaine des Gardes, chargé d'un plein pouvoir, & comme le nombre des Prisonniers étoit à peu près égal de part & d'autre, le Traité fut conclu sans aucune difficulté, & exécuté de bonne foi. Phibs continua ensuite sa route, fort chagrin d'avoir perdu la meilleure partie de son bien dans une

1690.

pédition, dont il avoit fait presque tous les frais, dans l'esperance d'une grande fortune, & très-inquiet sur ce qu'il deviendroit dans une saison si avancée, sans Pilotes Côtiers sur un Fleuve, qu'il ne connoissoit pas bien, & avec des Vaisseaux si mal en ordre, & si dépourvus de vivres & de munitions. Le sien pensa même périr en faisant la traverse de l'Isle d'Orléans, & avant que de sortir du Fleuve, il perdit, ou fut obligé d'abandonner jusqu'à neuf de ses Bâtimens, dont une partie des Equipages étoit morte, soit de maladie, ou par d'autres accidens.

Nouvelle  
preuve de la  
fidélité des A-  
bénakis.

Deux jours après son départ de devant Quebec, des Abénakis arrivèrent de l'Acadie, ou des environs, & publièrent que les Anglois avoient été battus sur Mer en Europe, ce qui se trouva véritable; le Comte DE TOURVILLE ayant défait dans la Manche les Flottes réunies de Hollande & d'Angleterre. Ces Sauvages apprirent encore que la petite vérole avoit fait mourir quatre-cent Iroquois, & cent Mahingans de ceux, qui étoient destinés pour attaquer Montreal; que cinquante Flamands devoient bientôt partir de la Nouvelle York pour aller reprendre les négociations avec des Outaouais de Michillimakinac; mais que leur dessein étoit de tromper ces Sauvages; que depuis deux mois les Canibas avoient défait un Parti de soixante & dix Anglois, & de trente Mahingans; que le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre leur avoit fait des propositions très-avantageuses, mais qu'ils lui avoient répondu que, ni eux, ni leurs Enfans, ni les Enfans de leurs Enfans ne feroient jamais ni paix, ni trêve avec.

une Nation, qui les avoit si souvent trahis. En effet les Anglois n'avoient jamais traité de bonne foi avec ces Peuples, & ceux-ci ne pouvoient surtout digerer que quelques années auparavant plusieurs d'entr'eux étant allés à Baſton en tems de paix, & pour les affaires de leur commerce, on les avoit tous maſſacrés ſous divers prétextes.

1690.

Cependant il reſtoit encore un peu d'inquiétude à M. de Frontenac touchant les Vaiſſeaux de France; qu'il attendoit; mais ils avoient été avertis à tems de l'arrivée de la Flotte Angloiſe à Quebec, & s'étoient mis à couvert dans le Saguenay; ils y demeurèrent juſqu'à ce que cette même Flotte eût repaſſé, & fût aſſez loin, pour ne pas craindre d'en être aperçus, & le douzième de Novembre ils mouillèrent devant la Capitale, où ils cauſèrent d'autant plus de joie, qu'on y étoit plus en peine pour eux, & qu'on y manquoit généralement de tout. Ils ne remédièrent pourtant pas à la famine, qui devint bientôt extrême, parce que, comme je l'ai déjà remarqué, les courſes des Iroquois pendant le printems n'avoient preſque pas permis aux Habitans de ſemer.

Les Vaiſſeaux  
de France ar-  
rivent à Qua-  
bec.

On fut donc obligé d'envoyer les Soldats vivre chez les Habitans les plus aiſés, & ceux-ci non ſeulement les reçurent ſans murmurer, mais encore avec joye. Ces bonnes manieres, & le zèle, que tous avoient fait paroître dans tout le cours d'une Campagne, pendant laquelle ils n'avoient preſque point quitté les armes; l'affection, avec laquelle ils s'étoient porté à tout ce qu'on avoit ſouhaité d'eux pendant le ſiège, & le courage.

Famine, &  
zèle des Habie-  
tans.

1690.

dont ils venoient de donner tant de preuves ; tout cela leur fit beaucoup d'honneur , & le Roy à qui le Gouverneur Général eut grand soin d'en rendre un compte fidèle , n'y parut pas moins sensible , qu'à l'heureuse délivrance de Quebec ; événement , que Sa Majesté jugea néanmoins assez considérable , pour vouloir qu'on le transmitt à la Postérité parmi les plus Glorieux de son regne , ayant fait graver à ce sujet une Médaille ( *a* ).

Les Abénaquis font de grands ravages dans la Nouvelle Angleterre.

1691.

Au mois de Mars de l'année suivante on vit arriver à la Capitale de nouveaux Députés de toutes les Nations Abénaquises , par lesquels on apprit qu'il n'étoit encore rentré à Baston au mois de Février que quatre Navires de la Flotte , qui avoit assiégré Quebec. On sçut depuis que quelques-uns s'étoient arrêtés dans le Golphe pour y croiser , & avoient enlevé plusieurs Bâtimens Pêcheurs ; que M. de Manneval avoit été envoyé en Angleterre ; que M. Petit étoit au Port Royal , & le Chevalier d'Eau à Baston ; que l'Interprète de ce Capitaine , & deux autres François , qui l'avoient accompagné , lorsqu'il fut envoyé en Ambassade à Onnonzagué , avoient été brûlés dans trois Villages differens : que les Ouraouais & nos autres Alliés des Quartiers du Nord & de l'Ouest , continuoient à faire vivement la guerre aux Iroquois ; que les marchandises étoient fort rares dans la Nouvelle Angleterre ; que la plus grande partie des Campagnes y étoient en friche , & qu'un grand nombre d'Habitans n'y trouvant pas de quoi subsister , s'étoient refugiés à Baston &

( *a* ) Elle est en Vignette au commencement du second Volume in-quarto de cette Histoire.

à Manhate. Ce dernier article étoit le fruit des courses des Canibas & des autres Abénaquis, qui pendant cet hyver ravagerent plus de 50. lieues de Pays.

Sur ces avis, & sur quelques autres, que ces mêmes Députés donnerent au Comte de Frontenac, ce Général soupçonna que les Anglois avoient quelque part à une manœuvre, que faisoient alors les Iroquois pour l'endormir par une fausse confiance & une feinte réconciliation, dans le dessein de favoriser une nouvelle Entreprise sur le Gouvernement de Montreal. Voici ce qui y avoit donné occasion. Un Parti de cent quarante Agniers, parmi lesquels il y avoit des Hollandois, avoit fait une irruption à Chambly, & y avoit surpris des Iroquois du Sault S. Louis. Plusieurs furent tués, les autres, au nombre de dix ou douze, furent pris & liés.

Négociations  
simulées des  
Iroquois.

Quelque tems après trois Députés de ce même Canton arriverent au Sault sans armes, avec les Prisonniers, dont je viens de parler, & déclarerent qu'ils venoient demander la paix à leur Pere; mais qu'ils vouloient auparavant sçavoir s'ils seroient bien reçus à lui proposer de leur donner un Terrain dans le voisinage du Sault, pour s'y établir auprès de leurs Freres. Ils ajoûterent qu'ils avoient fait une très-grande diligence, afin d'avertir les François d'être sur leurs gardes; parce que huit cent Guerriers Iroquois se dispoisoient à entrer dans la Colonie entre Montreal & les Trois Rivieres. On leur demanda s'ils sçavoient ce qu'étoit devenu le Chevalier d'Eau, & ils répondirent que c'étoit à la sollicitation des

1691.

Anglois, qu'on avoit brûlé les trois François de sa suite; que lui-même avoit été sur le point de subir le même sort; qu'il étoit déjà attaché à un poteau, mais que les Anglois & les Iroquois ayant également refusé de commencer l'exécution, cette contestation lui avoit sauvé la vie.

Lettre de M. de Frontenac à M. de Pontchartrain.

M. de Frontenac rendant compte à M. de Pontchartrain, qui venoit de succéder à M. de Seignelay dans le Ministère, des divers avis, qu'il avoit reçus, & en particulier de ce qui regardoit les Iroquois, lui manda qu'il n'avoit pas cru devoir absolument rejeter les propositions des Agniers; mais qu'il n'avoit pas non plus jugé à propos de paroître y faire beaucoup d'attention; qu'il avoit recommandé au Chevalier de Callières de faire traîner la négociation par les Sauvages du Sault S. Louis, & qu'il avoit fait dire aux Outaouais par le Sieur de Courtemanche, qu'ils lui feroient plaisir de harceler toujours les Iroquois contre lesquels il se tenoit lui-même en garde, pour n'en être pas surpris.

J'ai recommandé la même chose, ajoute-t'il, aux Chefs des Canibas, quand ils m'ont quitté, & je suis convaincu que, si Sa Majesté prend la résolution de faire quelque Entreprise du côté de Baston & de Manhatta, & de s'emparer de cette dernière Place, cette conquête sera la sûreté du Pays, & ôtera aux Iroquois toute esperance de protection. D'un autre côté, si le Roy reprenoit l'Acadie, & se rendoit Maître absolu du Grand Banc, ce qui se pourroit faire en envoyant tous les ans trois ou quatre Fregates croiser depuis le Cap de Sable, jusqu'au Nord de l'Isle de Texe:

Neuve, il affireroit pour son Royaume un commerce de plus de vingt millions, & plus avantageux, que ne seroit la conquête des Indes. Je ne sçai, disoit-il dans une autre Lettre, qu'il écrivit deux mois après celle-ci, je ne sçai, si ceux, qui vous ont précédé ont fait attention à l'importance, qu'il y a de se rendre Maître de toutes les Pêches, & à l'avantage, qu'elles apporteroient au commerce de tout le Royaume; rien ne sçauroit rendre votre Ministère plus illustre, que d'engager le Roy à entreprendre cette conquête. Je la crois plus importante, que ne seroit celle de toutes les Indes, dont les mines s'épuisent, au lieu que celles-ci sont intarissables.

Cependant le grand Parti des Iroquois, dont les Agniers avoient donné avis, parut vers le commencement de May du côté de Montreal. Ils étoient au nombre de mille, & ayant établi leur Camp à l'entrée de la grande Rivière des Outaouais, ils firent deux Détachemens, l'un de six-vingt Hommes, qui prit sa route au Nord, l'autre de deux-cent, qui tourna au Sud. Le Premier se jeta d'abord sur un Quartier de l'Isle de Montreal, qu'on appelle *la Pointe aux Trembles*, où il brûla environ trente maisons, ou granges, & prit quelques Habitans, sur lesquels il exerça des cruautés inouïes.

Le Second, dans lequel il y avoit vingt Anglois, & quelques Mahingans, s'étoit glissé entre Chambly & la Prairie de la Magdeleine, où il surprit douze Sauvages du Sault S. Louis, Hommes & Femmes; mais le lendemain des Agniers, qui étoient de ce Parti, les ramenerent

Nouvelles  
hostilités des  
Iroquois.

chez eux, & déclarerent qu'ils venoient pour traiter de la paix : cependant on s'apperçut bientôt que leur véritable dessein étoit de débâcher, s'ils le pouvoient, tous les Habitans de ce Village, ce qui ne leur réussit point. Un quatrième Parti d'environ quatre-vingt Hommes, attaqua presqu'en même tems les Iroquois Chrétiens de la Montagne, & les ayant investis de toutes parts, enleva trente cinq Femmes, ou Enfans, & les emmena en plein jour à la faveur d'une escarmouche, qui lui assura la retraite.

Plusieurs autres Bandes moins nombreuses se répandirent aussi depuis Repentigny jusqu'aux Isles de Richelieu, & firent par tout de grands dégâts, parce que les Troupes & les Milices ne pouvoient tenir la Campagne, faute de provisions. Enfin le Chevalier de Vaudreuil forma un Corps de cent, ou six-vingt Volontaires, Officiers, Soldats & Canadiens, qui commencerent par aller d'Habitation en Habitation, pour faire des vivres. Dès qu'ils en eurent amassé suffisamment pour quelques jours, ils joignirent le Sieur de LA MINE, Capitaine, qui étoit parti de Montreal quelque tems avant M. de Vaudreuil, & avoit découvert un Parti d'Onneyouths, lesquels étoient sans défense à S. Sulpice dans une Maison abandonnée.

Combat de  
S. Sulpice, ou  
de Repenti-  
guy.

Le Chevalier de Vaudreuil, à qui il en donna avis, ne balançoit point à marcher de ce côté-là. Il avoit avec lui, entr'autres Braves, le Chevalier de CRISASY, LE MOYNE DE BIENVILLE, & Ourcouharé, que l'on commençoit à soupçonner d'être d'intelligence avec la Nation, mais qui dans le reste

de cette Campagne s'en purgea pour toujours. Les Nôtres, en approchant de la maison, aperçurent quinze Onneyouths couchés en dehors sur l'herbe, & ne pensant pas seulement qu'il pût y avoir des François en Campagne : on donna dessus, & ils furent tous tués, avant que d'avoir pu se reconnoître. Trois autres sortirent de la maison au cri, que firent les Mourans; l'un d'eux fut aussi dans l'instant couché par Terre, les deux autres s'enfuirent dans le Bois fort blessés.

Alors ceux, qui étoient restés dans la maison, se mirent en défense, & Bienville s'étant trop approché d'une fenêtre, fut renversé mort d'un coup de fusil (a). La perte de cet Officier, qui étoit fort connu des Iroquois, releva le courage de ces Barbares, & sans les efforts extraordinaires de MM. de la Mine, de Crisafy & d'Oureouharé, six-vint François courroient risque d'échouer devant douze Iroquois cantonnés dans une assez méchante maison. Enfin le Chevalier de Vaudreuil s'avisa, quoiqu'un peu tard, d'y faire mettre le feu. Les Ennemis voulurent se faire passage la hache à la main; mais les deux, ou trois Premiers ayant été tués, on en prit cinq, que les Habitans firent impitoyablement brûler, persuadés que le seul moyen de corriger ces Barbares de leurs cruautés, étoit de les traiter eux-mêmes, comme ils traitoient les autres.

Nous aurons dans la suite plus d'une occasion de parler du Marquis & du Chevalier de

Qui étoient  
M. de Crisafy.

(a) Son nom fut donné après sa mort à un de ses Freres, alors fort jeu-

ne, & qui est présentement Gouverneur de la Louisiane.

1691.

Crisafy, & on sera peut-être bien aise de savoir qui ils étoient, & ce qui les avoit amenés dans la Nouvelle France. C'étoit deux Freres d'une des plus illustres & des plus puissantes Maisons de Sicile. Ils avoient été des Premiers à se déclarer pour la France dans la révolte, qui pensa enlever ce Royaume au Roy d'Espagne, & quand les troubles eurent été pacifiés, ils ne purent obtenir, ou n'osèrent demander leur grace à Sa Majesté Catholique. Le Chevalier étoit Profès de l'Ordre de S. Jean de Jerusalem, & avoit fait ses caravanes avec toute la distinction possible; aussi possédoit-il toutes les qualités, qui peuvent élever un Homme de guerre aux premiers honneurs de la Milice.

Le Marquis étoit aussi fort brave, & en portoit des marques, qui lui eussent fait beaucoup d'honneur, s'il ne les avoit pas reçus en combattant contre son Prince légitime. Il se voyoit par la soumission de la Sicile dépouillé de tous ses biens, qui étoient considérables; il crut que le Roy Très Chrétien s'intéresseroit à les lui faire restituer, ou l'en dédommageroit, & il se rendit avec son Frere à Versailles, ne doutant point qu'ils ne fussent bientôt employés d'une maniere convenable à leur naissance, & à leurs services.

Ils furent trompés dans leur attente. Les Princes, qui ne se font point de scrupule de se servir des Traîtres, ne se croyent pas toujours obligés de récompenser la trahison, sur tout, quand ils n'en ont pas tiré tout l'avantage, qu'ils en esperoient: ou plutôt la Providence, qui veille à la conservation des Etats, permet rarement qu'ils accréditent la

perfidie. MM. de Crisafy, après bien des sollicitations, se virent réduits à accepter chacun une Compagnie en Canada, de peur de n'avoir rien du tout. Ils y ont servi jusqu'à la mort avec un zèle, dont ils auroient pu tout espérer, s'ils l'eussent employé l'un pour sa Patrie, & l'autre pour sa Religion, mais sans que la Cour de France ait témoigné leur en sçavoir beaucoup de gré.

Le Chevalier, après plusieurs belles actions, dans lesquelles on ne sçavoit ce qu'on devoit plus admirer, ou de son habileté dans la guerre, ou de sa pénétration dans le conseil, ou de sa conduite dans les Entreprises, dont il fut chargé, ou de son intrépidité, ou de sa présence d'esprit dans l'action, a enfin succombé au chagrin de se voir négligé, & sans esperance d'avancer: le Marquis, avec un mérite moins brillant, mais avec la réputation de sage & de brave Officier, a supporté ses disgrâces avec plus de patience & de Philosophie, & il est mort Gouverneur des Trois Rivières.

Immédiatement avant l'action, dont je viens de parler, le même Bienville, qui perdit malheureusement la vie à la fleur de son âge, avoit pour suivi un Parti de soixante Goyogouins, parmi lesquels il y avoit quelques Agniers. Il avoit avec lui deux-cent Hommes choisis, partie François, & partie Iroquois domiciliés; & comme il surprit les Ennemis, auxquels il étoit d'ailleurs fort supérieur en nombre, il comptoit bien qu'il ne lui en échaperoit pas un seul; mais les Agniers ayant demandé à parler aux Iroquois du Sault S. Louis, ceux-ci voulurent absolu-

Un Parti Iroquois échape aux François par la faute des Iroquois du Sault Saint Louis.

ment les écouter, de peur, disoient-ils, de rompre tout accommodement entre eux & ce Canton.

Les Agniers leur protesterent qu'ils ne souhaitoient rien tant que la paix, & s'offrirent à s'en retourner chez eux, avec promesse d'envoyer incessamment des Députés à Montreal pour traiter avec M. de Callieres. On les crut sur leur parole, & on les laissa aller, aussi-bien que les Goyogouins, dont ils répondirent, & comme c'étoit-la tout ce qu'ils prétendoient, ils ne se mirent nullement en peine d'exécuter ce qu'ils avoient promis. Il n'y avoit rien dans cette conduite des Iroquois Chrétiens, qui dût surprendre de la part des Sauvages, lesquels ne savent pas se défier de eux-mêmes, qui leur ont le plus souvent manqué de parole; mais M. de Frontenac, de tout tems prévenu contre ceux-ci, donna en cette rencontre une libre carrière à ses soupçons, qui n'avoient pourtant aucun fondement légitime, & voici comme il s'en exprima dans une Lettre, qu'il écrivit cette même année au nouveau Ministre.

Supposons  
qu'il y ait  
quelques  
Iroquois  
à ce sujet.

» On a fort crié contre les Sauvages du Sault,  
» & on soupçonne que leur conduite n'étoit pas  
» sincère. Il y a longtems que je m'aperçois de  
» beaucoup de menagemens, qui ne me plaisent  
» pas, non plus que certaines relations & intel-  
» ligences secretes, qu'ils ont avec les Agniers,  
» parmi lesquels ils ont beaucoup de Peres.  
» J'en ai plusieurs fois averti les Peres, qui les  
» gouvernent, & que je ne voudrois pas dire  
» y avoir aucune part; mais il est certain que,  
» soit envie de les ménager, & de les gagner  
» à JESUS-CHRIST par des voyes de dou-

ceur, ou par d'autres raisons, qui me sont ce I 69 I.  
 inconnus, ils ont quelquefois de trop gran-  
 des complaisances pour eux. L'expérience de  
 douze années de séjour dans ce Pays; m'a  
 fait connoître que ces Missions ne devroient  
 point être séparées, comme elles sont, des  
 François, qu'on devroit toujours laisser avec  
 eux pour les *franciser* en les *christianisant*,  
 & qu'autrement elles seront plus nuisibles,  
 qu'utiles au Service du Roy.

On sçavoit dans le Conseil de Sa Majesté Faux principe de ce Général.  
 à quoi s'en tenir sur la conduite des Mission-  
 naires avec les Sauvages, & on y étoit per-  
 suadé que leur zèle n'étoit ni foible, ni aveu-  
 gle. Les liaisons, que leurs Néophytes entre-  
 tenoient avec leurs Parens, n'avoient point  
 d'autre but que de peupler leur Village de  
 nouveaux Profélytes; c'est-à-dire, de dimi-  
 nuer le nombre de nos Ennemis, & d'ac-  
 croître celui de nos Alliés, comme il arrivoit  
 tous les jours. On convenoit même que la  
 Colonie n'avoit point de meilleurs Soldats,  
 que ceux, qu'on enlevoit de la sorte aux Can-  
 tons, & que la Bourgade du Sault étoit un  
 de ses plus forts Boulevards.

Si ces Chrétiens en quelques occasions  
 n'ont pas fait tout ce qu'on attendoit d'eux :  
 si quelques Particuliers ont agi par d'autres  
 vûes, que celles, qu'on vouloit leur inspi-  
 rer, Personne avant & après M. de Fron-  
 tenac ne s'est avisé d'en rendre responsable  
 toute la Bourgade, encore moins ceux, qui  
 la gouvernoient; & l'expérience, non pas de  
 dix ans, mais de plus d'un siècle, nous a ap-  
 pris que le plus mauvais système pour bien  
 gouverner ces Peuples, & pour les maintenir

dans nos intérêts, étoit de les approcher des François, qu'ils auroient beaucoup plus estimés, s'ils les avoient moins vus de près.

Enfin on ne pouvoit plus douter que le meilleur moyen de les *christianiser* ne fût de se bien donner de garde de les *franciser*. En sept ou huit mois, que les Iroquois du Sault & de la Montagne avoient demeuré à Montréal après le ravage de la Chine, ils étoient devenus méconnoissables, & pour les mœurs, & pour la piété, & il n'est Personne aujourd'hui, qui ne convienne que, si leur ferveur n'est plus, comme elle a été si lontems, l'édification & l'admiration de la Nouvelle France, c'est qu'ils nous ont trop fréquentés. L'exemple des Nations Abénaquises, bien plus séparées des Habitations Françaises, & dont l'attachement à nos intérêts ne pouvoit aller plus loin, suffisoit seul pour convaincre le Général de la fausseté de son principe : aussi ses plaintes & ses avis furent-ils peu écoutés en Cour, où l'on étoit enfin persuadé que son projet, qu'on avoit eu si fort à cœur trente ans auparavant, n'étoit ni utile, ni praticable.

Nouvelles  
intrigues des  
Iroquois.

Les Chrétiens du Sault S. Louis & de la Montagne donnerent même alors une preuve de leur fidélité, bien capable de dissiper les ombrages du Comte de Frontenac. Le Canton d'Onontagué, qui avoit adopté la Famille du Sieur le Moyne, avoit délibéré de lui envoyer un Collier, pour pleurer la mort de Sainte Helene, son Fils. Il fit accompagner celui, qu'il nomma pour cette Cérémonie, par deux Femmes du Village de la Montagne, qu'il tenoit Prisonnières, & à qui il donna la liberté. Comme

Comme on ne doutoit point dans ce Canton  
 qu'une telle grace n'eût mis ces Femmes dans  
 les intérêts de la Nation , on crut pouvoir  
 les charger d'une Commission assez délicate ;  
 on leur remit deux Colliers, qu'elles devoient  
 remettre en secret, l'un à un des Principaux  
 de leur Village, & l'autre à Louis Atherihata,  
 Habitant du Sault S. Louis, & qui étoit  
 Filleul du Roy. Par ces Colliers on les in-  
 vitoit à revenir dans leur Pays, & à y rame-  
 ner le plus qu'ils pourroient de leurs Parens &  
 de leurs Amis, & pour rendre cette invita-  
 tion plus efficace, les deux Iroquoises de-  
 voient leur ajouter qu'il ne leur restoit plus  
 d'autre moyen d'éviter de perir avec tous les  
 François : nous verrons bientôt sur quoi cette  
 menace étoit fondée.

Les deux Sauvages reçurent les Colliers ; Fidélité des  
 mais ils les portèrent sur le champ au Gou- Iroquois  
 verneur de Montreal, & lui jurèrent une fi- Chrétiens.  
 délité inviolable. Le Chevalier de Gallieres  
 apprit en même tems par les deux Femmes,  
 qui avoient apporté les Colliers, qu'un gros  
 Parti d'Iroquois s'étoit allé poster sur la Ri-  
 viere des Outaouais, en un lieu appelé *le long*  
*Sault*, & que son dessein étoit de faire main  
 basse sur tous ceux, qui passeroient par-là  
 pour aller à Michillimakinac, ou pour en  
 revenir, puis de se répandre dans les Habita-  
 tions Françoises, afin d'empêcher qu'on n'y fit  
 la récolte.

L'Avis étoit véritable, mais le Chevalier  
 de Vaudreuil ayant rassemblé à Quebec un  
 grand nombre de Soldats & de Volontaires,  
 pour aller donner la chasse à ces Barbares, ap-  
 prit en passant aux Trois Rivières qu'ils

1691.

avoient décampé, soit qu'ils eussent été intruits des préparatifs, qui se faisoient contre eux, ou que les courtes de nos Alliés dans leur Pays les y eussent rappelés pour défendre leurs Familles, & empêcher le ravage de leurs Terres.

Nos Alliés  
contenoient de  
pousser les  
Iroquois.

En effet la guerre étoit toujours très-vive entre ces Sauvages, & il est certain que cette diversion nous fut d'une très-grande utilité. M. de Frontenac avoit fort bien réussi à gagner les Outaouais & les Hurons, qui firent merveille pendant tout l'hyver. On n'avoit pourtant pas encore pu leur donner avis de l'avantage, que nos Troupes avoient remporté sur la Flotte Angloise, & ce ne fut qu'à la fonte des glaces que MM. de Courtemanche & de Repentigny furent envoyés pour les en informer. Ces deux Officiers, avec dix Hommes seulement, passerent au travers de cette Multitude d'Iroquois, qui environnoient l'Isle de Montreal, & arrivèrent à Michillimakinac, sans avoir reçu le moindre échec. Leur voyage produisit tout l'effet, qu'on s'en étoit promis, & dès qu'ils furent de retour à Montreal, Courtemanche eut ordre d'en repartir pour aller commander chez les Miamis, qu'on jugeoit nécessaire de rassurer contre les courtes des Iroquois, & dont on étoit bien aise d'éclairer les démarches.

Secours arrivé de France.

Le premier de Juillet un petit Navire de France, commandé par le Sieur Denys de BONAVENTURE, mouilla devant Quebec, & remplit toute la Ville de joye, non pas tant à cause du secours, qu'il lui apportoit, & qui ne pouvoit pas être fort considerable, que par l'assurance, que donna le Comman-

dant, qu'elle en recevroit bientôt, qui remet-  
troient l'abondance dans le Pays. En effet dou-  
ze jours après M. du TAST, Capitaine de Vais-  
seaux, arriva avec un Convoi de quatorze Voi-  
les de différentes grandeurs. A la vérité tout cet  
Armement n'avoit pas pour objet de ravitail-  
ler la Colonie. Il étoit principalement des-  
tiné à reprendre le Port Nelson sur les An-  
glois, & la Compagnie du Nord en avoit  
fait la meilleure partie des frais.

1698.

Cette Entreprise ne se fit pourtant pas Entreprise sur  
le Port Nel-  
son différée,  
& pourquoi.  
alors, & la raison, qu'on apporta pour la  
différer, à sçavoir, que la saison étoit trop  
avancée, n'en fut guères que le prétexte,  
quoiqu'elle ne fût pas tout-à-fait sans fon-  
dement. La véritable étoit que tout le profit  
en devoit être pour la Compagnie, & que  
M. d'Iberville en devoit partager la gloire  
avec le Commandant des Vaisseaux du Roy.  
Aussi cet Officier ne dissimula-t'il point à  
son arrivée à Quebec qu'une telle Expédi-  
tion n'étoit nullement de son goût. Tout-  
fois, comme les ordres du Roy étoient pré-  
cis, M. de Frontenac, auquel ils étoient  
adressés, ne voulut pas prendre sur lui d'y  
rien changer de son autorité.

L'expédient, qu'il prit, fut d'assembler  
les Intéressés dans la Compagnie du Nord,  
& toutes les Personnes, qui pouvoient avoir  
quelque connoissance de la navigation de la  
Baye. M. du Tast y exposa les raisons, qui  
lui parurent les plus propres à persuader qu'il  
y avoit du risqué à s'exposer sur cette Mer  
dans une saison si tardive. Tous furent con-  
vaincus, ou virent bien qu'inutilement ils  
surt le paroiroient pas, & MM. de Frontenac

& de Champigny jugerent à propos de ne pas laisser voir ce qu'ils pensoient.

D'ailleurs ils avoient des avis certains que le Golphe S. Laurent & tout le bas du Fleuve étoient infestés d'Armateurs Anglois, qui avoient déjà enlevé plusieurs Navires Marchands & Pêcheurs, & le Gouverneur Général ne fut pas trop fâché que M. du Takt préférât d'aller croiser dans ce Parage, au projet d'aller faire la guerre dans la Baye d'Hudson : d'autant plus que cette seconde destination étoit indiquée dans les instructions de ce Capitaine, en cas que la première fût jugée absolument impossible.

Grands préparatifs des Français.

Le bruit commençoit depuis peu à se répandre que les Anglois songeoient sérieusement à prendre leur revanche de l'affront, qu'ils avoient reçu l'année précédente devant Quebec ; on assuroit même que Phibs étoit allé en Angleterre, & en devoit revenir avec une Flotte beaucoup plus considérable que la Première, pour une nouvelle tentative. Enfin on étoit averti qu'il se faisoit de grands préparatifs du côté d'Orange pour attaquer l'Isle de Montreal. Le voyage & les projets de Phibs étoient réels ; mais ses diligences furent inutiles : il y a bien de l'apparence qu'on n'eut pas assez de confiance en son habileté, pour lui confier un second Armement, d'autant plus qu'il n'étoit pas en état d'en faire encore les frais.

Celui, qui se faisoit dans la Nouvelle York, n'étoit pas assez fort pour agir seul avec succès ; car il n'étoit composé que de cinq cent Hommes (\*) dont cent quatre-vingt étoient

(\*) Quelques Mémoires le réduisent même à

Anglois, le reste, Agniers & Mahingans. Il ne laissa pourtant pas de donner lieu à une action très-vive; mais la Providence, qui protegeoit la Nouvelle France, parut d'une maniere bien sensible, en ce que l'Armée, qui l'année précédente devoit tomber sur la tête de la Colonie, s'étant dissipée par la désunion, qui s'y mit, on fut en état d'opposer à la Flotte Angloise toutes les forces de la Colonie, & que cette année la Flotte ayant manqué à son tour, Montreal eut de quoi résister aux efforts, que les Anglois & leurs Alliés pouvoient faire pour pénétrer jusques dans cette Isle.

1691.

En effet le Chevalier de Callieres n'eut pas plûtôt appris que l'Ennemi approchoit, qu'il assembla sans peine sept à huit cent Hommes, qu'il fit camper à la Prairie de la Magdeleine. Il envoya ensuite plusieurs Partis à la découverte, & peu de jours après un des Fils du Sieur Hertel, à qui il avoit donné trois Algonquins, & un Iroquois de la Montagne, pour observer la marche des Confédérés, lui rapporta qu'il avoit aperçu un Canot dans la Riviere de Sorel, un peu au-dessus du Rapide de Chambly, que l'ayant approché, il avoit reconnu que c'étoit des Agniers, qui lui avoient paru être aussi des Découvreurs; qu'il avoit fait sur eux une décharge, & qu'il en avoit couché cinq par Terre.

Les Ennemis  
approchent  
de Montreal.

Sur ce rapport le Gouverneur de Montreal comprit que Chambly étoit en danger, & il jugea à propos d'y envoyer le Sieur de Valrenes avec deux-cent Hommes. Il lui ordonna, si les Ennemis s'attachoient à ce Poste deux-cent quatre - viat Hommes,

Disposition  
de M. de Cal-  
lieres pour la  
défense.

1691.

d'y entrer pour le défendre, & s'ils passeroient outre, de ne point se faire voir à eux; mais de suivre leurs pistes, afin de les prendre en queue, tandis que lui-même les attaqueroit de front. Deux autres Capitaines, MM. de MUYs & d'ORVILLIERS, le Sieur DUPUYs, Lieutenant de la Compagnie de Valrenes, & plusieurs Subalternes étoient dans cette Troupe, qui fut suivie d'un Gros de Sauvages & d'Habitans, lesquels devoient faire un Corps à part sous la conduite du Sieur LE BERT DE CHESNE, qui s'étoit déjà posté vers Chambly.

Parmi les Sauvages domiciliés il y avoit trois Chefs d'une grande réputation, Oureouharé y commandoit les Hurons de Lorette: un Iroquois du Sault S. Louis, nommé PAUL, conduisoit ceux de sa Bourgade, & ceux de la Montagne; & LA ROUTINE, Capitaine *Temiskaming* (a) étoit à la tête d'un gros Parti de sa Nation. Il y avoit déjà trois jours, que ceux qui étoient restés à la Prairie de la Magdeleine, couchoient au bivouac, lorsque la nuit du dix à l'onze d'Août, qui fut extrêmement pluvieuse & obscure, fatigués des veilles précédentes, & trempés de la pluie, ils se retirèrent dans le Fort, où M. de Callières étoit au lit malade d'une grosse fièvre, qui ne l'avoit point quitté depuis son départ de Montreal.

Ce Fort étoit à trente pas du Fleuve, sur une hauteur escarpée entre deux Prairies, dont une, qui regardoit un endroit appelé *la Fourche*, est coupée par une petite Rivière à la portée du Canon du Fort, & un peu plus

(a) Nation Algonquine.

Combat de la  
Prairie de la  
Magdeleine.

près par une Ravine. Entre les deux il y a un Courant , sur lequel on avoit bâti un Moulin : c'étoit de ce côté-là , à la gauche du Fort , qu'étoient campées les Milices , auxquelles s'étoient joints quelques Outaouais , qui par hazard s'étoient trouvés à Montreal , lorsqu'on y donna l'allarme. Les Troupes réglées campoient sur la droite , & les Officiers avoient fait dresser leurs tentes vis-à-vis , sur une hauteur.

Une heure avant le jour , la Sentinelle , qui étoit postée au Moulin , aperçut des Gens , qui se glissoient le long de la Hauteur , sur laquelle étoit le Fort ; elle tira un coup de fusil , cria aux armes , & se jeta dans le Moulin. C'étoit des Ennemis , qui se coulant entre la petite Riviere de la Fourche & la Ravine , gagnèrent le bord du Fleuve , & s'y cantonnerent , puis trouvant le Quartier des Milices dégarni , en chasserent le peu , qui y restoit de Monde , & s'y logerent. Quelques Habitans & six Outaouais furent tués dans cette surprise.

Au bruit de la Sentinelle , M. de Saint CYRQUE , ancien Capitaine , qui commandoit en l'absence de M. de Callieres , marcha à la tête des Troupes , dont une partie prit le long de la Grève , & l'autre par la Prairie , en faisant le tour du Fort. Le Bataillon , que Saint Cyrque commandoit en Personne , arriva le premier à la vûe du Quartier des Milices ; quoique cet Officier ne scût pas encore que les Ennemis en fussent les Maîtres , comme il en eut quelque soupçon , il s'arrêta pour s'en éclaircir. Dans le moment on fit sur lui une décharge de mousqueterie , dont il

fut blessé à mort, aussi-bien que le Sieur d'ESCAIRAC, & M. d'Hosts fut tué roide.

Le second Bataillon arriva dans l'instant, conduit par M. de la Chassaigne, & on donna tête baissée sur l'Ennemi, qui après une assez vigoureuse résistance, se voyant sur le point d'avoir toute l'Armée Française sur les bras, fit retraite en très-bon ordre. M. de S. Cyr-que perdoit tout son sang, parce qu'il avoit la veine cave coupée; mais il ne fut pas possible de l'obliger à se retirer dans le Fort, qu'il n'eut vû les Ennemis tourner le dos, & il répara ainsi par son intrépidité la faute, qu'il avoit faite de se laisser surprendre. Il tomba mort quelques momens après à la porte même du Fort, & d'Escairac mourut le lendemain.

On étoit assez surpris, qu'on laissât les Ennemis achever tranquillement leur retraite & dans une contenance, qui sentoit beaucoup moins les Vaincus, que les Victorieux. D'ailleurs on ne leur avoit tué que cinq ou six Hommes, blessé environ trente, & pris un seul Grenadier, dans le tems, qu'il se dispo- soit à jeter des grenades dans le Fort. Notre perte étoit plus considérable, à ne compter même que les trois Officiers, que j'ai nom- més. Avec cela ils emportoient les chevelures de plusieurs François, & jetoient de grands cris, comme s'ils eussent voulu insulter à nos Troupes.

Belle action  
de M. de Val-  
mont.

Cette inaction venoit de ce que Personne ne commandoit, ou peut-être de ce que tous vouloient commander; mais elle ne dura point. L'Ennemi étant près d'entrer dans le Bois, s'aperçut qu'un petit Détachement de François, conduit par le Sieur DOMERQUE,

le suiyoit d'assez près, il lui dressa une embuscade, dans laquelle ces braves Gens tombèrent, & furent tous tués. Les Confédérés devenus plus fiers par ce nouveau succès, respirèrent le chemin, par où ils étoient venus; mais après qu'ils eurent marché deux lieues, leurs Coureurs découvrirent M. de Valrenes, lequel au premier bruit du combat, étoit accouru avec M. le Bert, & les Sauvages. Les Coureurs n'avoient vû que la tête de ce Corps de Troupes, & les Ennemis, qui ne le croyoient pas si considérable, s'imaginèrent qu'ils en auroient aussi bon marché, que de celui de Domergue. Ils ne balancerent pas un moment à l'attaquer, & le firent avec une résolution, qui auroit déconcerté un Commandant moins ferme & moins habile, que Valrenes. Par bonheur pour cet Officier, il se trouva en cet endroit deux grands arbres renversés. Un Homme qui sçait son métier, tire avantage de ce qui échaperoit à l'attention d'un autre.

Valrenes se fit donc un retranchement de ces arbres, plaça sa Troupe derrière, & lui fit mettre ventre à terre, pour essuyer le premier feu des Ennemis. Il lui ordonna ensuite de se relever, la partagea en trois Bandes, dont chacune fit sa décharge; puis avec une présence d'esprit, & une promptitude incroyables, il les rangea en bataille, & chargea l'Ennemi avec tant d'ordre & de vigueur, qu'il le fit plier par tout. Les Alliés se réunirent néanmoins jusqu'à deux fois; mais après une heure & demie de combat ils furent contraints de se débander, & la déroute fut entière. On en compta six-vingt sur la Place, &

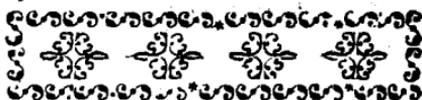
Défaite des  
Ennemis. Per-  
te des deux  
Partis.

l'on sçut depuis que le nombre des Blessés passoit encore de beaucoup celui des Morts. Cette action fut très-vive , & conduite avec toute l'intelligence possible. Valrenes étoit par tout , payant de sa Personne en Brave , & donnant ses ordres avec autant de sang froid , que s'il eût commandé un Exercice. Le jeune & vaillant le Bert du Chesne se distingua extrêmement à la tête des Canadiens , & fut blessé à mort , aussi-bien qu'un autre Officier , nommé VARLET. Les trois Capitaines Sauvages s'y surpassèrent , & Paul y fut tué en exhortant de la voix & par son exemple ses Iroquois à combattre jusqu'à la mort les Ennemis de la Foy. Les Anglois & les Agniers y montrèrent un courage , qui fit d'abord balancer la victoire. On se battit l'ontems à coups de mains , & à se brûler le visage avec la boue du fusil. Les Drapeaux & les bagages restèrent aux Vainqueurs ; mais M. de Valrenes ne put poursuivre les Fuyards , parce que les Gens étoient si excédés de fatigues , qu'ils ne pouvoient plus se tenir de bout , & que les armes leur tomboient des mains. Ils avoient en effet marché trois jours par des chemins affreux , sans pouvoir prendre un moment de repos , manquant de vivres , & ne trouvant que des eaux bourbeuses pour étancher leur soif.

Valrenes crut qu'une nouvelle Troupe d'Iroquois du Sault Saint Louis , qui étoient accourus au bruit du combat , pour y avoir part , & qui n'arriva que quand l'action fut finie , pourroit faire ce que les Siens n'étoient pas en état d'exécuter ; mais ces Sauvages ayant entendu des décharges de fusil , qui

se faisoient pour les obsèques des Officiers morts dans le premier combat, s'imaginèrent qu'on se battoit de nouveau à la Prairie de la Magdeleine; ils y volerent sur le champ, & cette erreur fut le salut des Anglois & des Agniers. Nous eumes ce jour-là soixante Hommes tués & autant de blessés, dont quelques-uns en moururent, entr'autres MM. le Bert & Varlet. Un Anglois, que M. de Valrenes fit Prisonnier, lui dit qu'après le retour de ce premier Parti, il en devoit venir un Second de quatre-cent Hommes; que cinq-cent Iroquois devoient aller en même tems par Catarocouy, & que leur dessein étoit d'empêcher les François de faire leurs récoltes; mais rien ne parut, & la moisson, dont la perte eût réduit la Colonie aux dernières extrémités, se fit assez tranquillement, & fut très-abondante.





## HISTOIRE

ET

DESCRIPTION GÉNÉRALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE.

*LIVRE QUINZIÈME.*

1691.

Les Anglois  
proposent la  
neutralité.



UR la nouvelle de l'approche des Ennemis M. de Frontenac étoit parti de Quebec pour se rendre à Montreal ; mais il apprit en y arrivant leur défaite & leur fuite , & il retourna aussitôt sur ses pas. Il reçut peu de tems après des Lettres du Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre , qui le prioit de lui faire rendre les Prisonniers , que les Abénaquis avoient faits sur ses Terres , & lui proposoit la neutralité en Amérique , malgré la guerre , qui continuoit en Europe entre les deux Couronnes. Il étoit aisé de juger qu'une telle proposition ne se faisoit pas sincèrement , puisqu'il le Général

Anglois ne parloit pas de renvoyer les François, qu'il retenoit à Baſton ; mais qu'elle avoit pour motif quelque embarras, où ſe trouvoit la Nouvelle Angleterre.

1691.

Le Baron de S. Caſtin, qui s'étoit fait un Etabliſſement aſſez conſidérable auprès des Abénaquis, & avoit même épouſé une Bille de cette Nation, expliqua bientôt l'énigme dans un Mémoire, qu'il envoya à M. de Frontenac. Il y marquoit que les Anglois & les Hollandois ſe faiſoient la guerre dans la Nouvelle York, & que le but du Gouverneur Anglois étoit encore de nous débaucher les Nations Abénaquiſes, par le moyen de l'échange, qu'il propoſoit, ou du moins de les engager à diſcontinuer leurs courſes ; mais qu'il répondoit bien d'empêcher l'exécution de ce projet.

Ce qui les y engageoit.

Sur cet avis M. de Frontenac répondit au Général Anglois que, quand il lui auroit renvoyé le Chevalier d'Eau & M. de Manneval, qu'il retenoit Priſonniers, l'un par la trahiſon des Iroquois, & l'autre par la mauvaiſe foi de l'Amiral Phibs, il pourroit entrer en pourparler ; mais que ſans cela il n'écouteroit rien. Il écrivit enſuite à M. de Pontchartrain, pour lui repréſenter les facilités, que les bronilleries de la Nouvelle York donneroient pour la conquête de cette Province ; mais le Miniſtre lui fit réponſe que le Roy avoit beſoin de toutes ſes Forces en Europe, & que Sa Majeſté bernoit toutes ſes vûes par rapport à la Nouvelle France, à ne ſ'y point laiſſer entamer par les Anglois.

Réponſe de M. de Frontenac.

Quoique l'on fût entièrement revenu à Montreal de la crainte, qu'on avoit eue des

deux grands Partis, dont nous avons parlé dans le Livre précédent, on n'y étoit pas tout-à-fait tranquille. La petite guerre continuoit toujours; il se passoit peu de semaines, qu'on n'eût plusieurs allarmes, & sans la précaution, qu'on prit de faire escorter les moissonneurs, on auroit perdu bien des Habitans pendant la récolte. Oureouharé, qui s'étoit distingué en tant d'occasions pendant les deux dernières Campagnes, & tout récemment dans le dernier combat sous M. de Valrenes, fit encore à la fin de celle-ci une action, qui acheva de le faire regarder comme celui de nos Alliés, sur lequel on pouvoit plus sûrement compter.

Belle action  
d'Oureouha-  
re.

Il étoit à peine de retour à Montreal après la défaite des Anglois & des Agniers, lorsqu'un Parti d'Iroquois s'étant avancé jusqu'à la Riviere des Prairies, y enleva trois François: il se mit aussitôt à ses trousses, & le joignit au Rapide plat, sur le chemin de Cararocouy, tua deux Hommes, fit quatre Prisonniers, & ramena les François à Montreal. Quelque tems après il descendit à Québec, pour y voir le Gouverneur Général, qui le combla de caresses & de présens; il y fut très-sensible, & en partant pour retourner à Montreal, il dit avec une modestie estimable dans un Sauvage, qu'il n'en avoit pas encore assez fait pour reconnoître les obligations, qu'il avoit à son Pere, & ce qui prouve qu'il parloit sincèrement, c'est que plusieurs Nations lui ayant offert de le choisir pour leur Chef, il leur répondit qu'il ne s'attacheroit jamais qu'à la Personne d'Ononthio.

Cependant M. de Frontenac peu content

d'avoir vû échouer tous les projets des Ennemis sur la Nouvelle France, voulut à son tour porter la guerre chez eux, & parce que les Agniers avoient ajoûté la perfidie à leur ancienne animosité contre les François, il résolut de commencer par eux. Cinq ou six-cent Hommes eurent ordre d'entrer dans ce Canton, & en prirent la route; je n'ai pu sçavoir qui avoit été chargé de cette Expédition: mais il est certain qu'il n'alla point jusqu'au Pays Ennemi, les mauvais chemins, & la saison trop avancée l'ayant contraint de relâcher. On s'en consola par l'arrivée du Sieur d'Iberville de la Baye d'Hudson avec deux Navires chargés pour quatre-vint mille francs de Castors, & pour plus de six mille six-cent livres de menuës Pelleteries.

1891.

Grand Parti  
contre les A-  
gniers, iau-  
tile.

Il s'arrêta peu à Quebec, & passa en France dans le dessein d'y faire revivre le projet de l'Entreprise sur le Port Nelson, qu'il sçavoit que la Cour avoit extrêmement à cœur. On eut nouvelle en même tems que les Abénaquis avoient remporté de nouveaux avantages sur les Anglois; que le Chevalier de Villebon étoit arrivé au Port Royal sur un Vaisseau commandé par M. de Bonaventure, & que cet Officier y avoit mené une prise Angloise, sur laquelle étoient le Chevalier NELSON, & le Sieur TYNE, nommé Gouverneur de l'Acadie. Ces deux Prisonniers furent quelque tems après envoyés à Quebec, où M. de Frontenac les reçut très-bien. Ce Général-caressa beaucoup le Chevalier Nelson, non-seulement par reconnoissance, ce Gentilhomme en ayant très-bien usé avec les François en plusieurs rencontres, mais encore parce

Nouvelles de  
l'Acadie.

1691.

M. de Villebon y est établi Commandant.

qu'il avoit beaucoup de crédit à Baſton. Pour revenir à l'Acadie, depuis que l'Amiral Phibs en avoit fait la conquête, la Cour d'Angleterre ne paroifſoit pas fort jalouſe de la conſerver, & le Port Royal étoit à celui, qui s'y trouvoit le plus fort, tantôt aux François, & tantôt aux Anglois; quelquefois également abandonné par les uns & par les autres. Nous avons vû que le Chevalier de Villebon s'étoit rendu à Quebec après la perte du Navire, qui l'avoit conduit dans ce Port. De-là il paſſa en France, repréſenta au Miniſtre qu'il étoit auſſi facile qu'important d'empêcher les Anglois de s'établir en Acadie, & répondit d'en venir à bout avec les ſeuls Abénaquis, ſi on vouloit agréer qu'il ſe mit à leur tête.

Il fut favorablement écouté; M. de Pontchartrain lui fit donner une Commiſſion du Roy pour commander en Acadie, & lui ordonna de s'embarquer au mois de Juin de cette année 1691. pour Quebec, où il recevoit les ordres du Comte de Frontenac. Sa Maieſté manda en même tems à ce Général qu'étant informée de l'affection des Sauvages Abénaquis à ſon Service, de leur courage, & de tout ce qu'ils avoient fait contre les Anglois; & voulant maintenir avec le ſecours de ces braves Gens la poſſeſſion de l'Acadie, en attendant qu'Elle jugeât à propos d'exécuter la réſolution, où Elle étoit de rétablir le Port Royal: Elle vouloit qu'on leur fournit dans le lieu de leur demeure toutes les munitions, qu'ils lui avoient fait demander par le Sieur de Villebon, ſon intention étant qu'on ne leur donnât point la peine de les aller cher-

cher à Quebec ; que pour cet effet Elle avoit enjoint audit Sieur de Villebon d'aller se mettre à leur tête en qualité de Commandant en l'Acadie, avec le Sieur de Portneuf, son Frere, & Lieutenant de sa Compagnie, & quelques autres Officiers Canadiens, qui seroient choisis par le Gouverneur Général.

Villebon mouilla devant Quebec au commencement de Juillet sur *le Soleil d'Afrique*, le meilleur Voilier, qui fût alors en Europe (a). Il n'en fut pourtant pas plus avancé, pour avoir fait une si grande diligence. On étoit persuadé en Canada que les Anglois se préparoient à y revenir, & le Comte de Frontenac ne crut pas devoir, dans une telle conjoncture, se priver du secours, qu'il pouvoit tirer du *Soleil d'Afrique* : il le retint jusqu'au sixième de Septembre, que ne croyant plus avoir rien à craindre des Anglois, il permit au Chevalier de Villebon de partir, après lui avoir fait remettre tout ce qu'il avoit ordre de lui fournir.

Villebon n'arriva au Port Royal que le vingtfix de Novembre,; dès qu'il eut mouillé les ancras, il fit armer sa Chaloupe, & s'y embarqua avec cinquante Soldats & deux Pierriers. Il alla jusqu'aux Habitations, où il aperçut le Pavillon d'Angleterre ; mais où il ne trouva aucun Anglois pour le garder. Il le fit abbatre, & mit en sa place celui de France. Le lendemain il assembla les Habitans, & en leur présence il fit au nom de Sa Majesté une nouvelle prise de possession du Port Royal & de toute l'Acadie.

Le Sieur des Goutins, qui étoit venu avec

(a) On dit qu'il faisoit sept lieus par heure.

Il prend possession du Port Royal.

lui pour exercer encore l'Office de Commissaire Ordonnateur, l'avertit alors qu'il avoit entrepris une somme de treize-cent livres, qui lui restoit, lorsque Phibs se rendit Maître de la Place, & cet argent fut trouvé dans le même état, où il l'avoit laissé. Le Commissaire, qui seul en avoit connoissance, & qui auroit pu se l'approprier, s'il eût été moins honnête Homme, en employa une partie à payer à un Officier ce qui lui étoit dû de ses appointemens, & mit le reste dans la caisse du Roy. Il n'y perdit rien; quelques années après ayant été accusé de malversation, le souvenir de cette preuve de sa fidélité & de son désintéressement le fit absoudre sans autre examen.

Les Iroquois  
veulent sur-  
prendre le  
Sault S. Louis.

Les Iroquois continuoient toujours leurs hostilités; deux Femmes Sauvages, qui étoient Prisonnières parmi eux, s'étant échappées au commencement de Novembre, avertirent le Chevalier de Callières que deux Partis, de trois-cent cinquante Hommes chacun, étoient en marche pour surprendre le Sault S. Louis. Sur cet avis le Gouverneur envoya dans cette Bourgade une partie des Troupes, qu'il avoit à Montreal, dispersa l'autre dans les Forts des environs; & confia la garde de la Ville à ses Habitans. Peu de jours après un des deux Partis, qui étoit venu par le Lac Ontario, parut à la vue du Sault; mais sans s'éloigner des Bois: on marcha contre ces Barbares, & pendant deux jours il y eut quelques escarmouches assez vives, où la perte fut à peu près égale de part & d'autre. Après quoi les Ennemis, qui avoient compté sur la surprise, se retirèrent.

Il y avoit dans ce premier Parti des Onnonagués, des Goyogouins, & des Tonnonthouans; le second, composé d'Agniers, de Mahingans & d'Onneyouths, avoit pris la route par le Lac Champlain; mais quelques-uns ayant déserté, & les Chefs ayant appris la retraite du premier Parti, ne jugerent pas à propos d'aller plus loin. Il y eut néanmoins quarante, ou cinquante Hommes, qui se détachèrent, parcoururent, séparés en petites Troupes, les Habitations Françoises, & enlevèrent quelques Habitans, qui s'étoient écartés, malgré les défenses.

Vers la fin du mois trente-quatre Agniers surprirent près de la Montagne de Chambly des Sauvages du Sault S. Louis, qui chassoient sans aucune précaution, en tuèrent quatre, & en prirent huit, dont quelques-uns se sauvèrent, & coururent avertir le Village de ce qui venoit d'arriver. Il en partit aussitôt cinquante Braves qui se mirent à la poursuite des Ennemis, & les joignirent auprès du Lac Champlain. Ceux-ci les voyant venir, se jetterent derrière des Rochers, & s'y retrancherent; mais les Chrétiens tomberent sur eux avec tant de furie, la hache à la main, qu'ils forcerent le retranchement. Seize Agniers resterent sur la place, quinze furent pris & les Prisonniers délivrés.

Au commencement de Février de l'année suivante M. de Callieres reçut ordre de M. de Frontenac de lever un Parti, & de l'envoyer dans cette Peninsule, qui est terminée par la rencontre du Fleuve S. Laurent & de la grande Riviere des Outaouais. Les Iroquois alloient souvent y chasser pendant l'hiver, &

1690.

Diverses ho-  
stilités.

1692.

le Gouverneur Général étoit informé qu'ils y étoient alors en grand nombre, M. de Callières eut bientôt assemblé trois-cent Hommes, partie François & partie Sauvages, & il les mit sous la conduite de M. d'Orvilliers, lequel s'étant échaudé la jambe après quelques jours de marche, fut obligé de retourner à Montreal, & laissa son Parti sous les ordres de M. de BEAUCOURT, Capitaine Reformé (a).

Cet Officier en arrivant à l'Isle *Tonitha*, qui est à une petite journée en deçà de Catarocouy, y rencontra cinquante Tlonnonthouans, qui s'étoient avancés jusques-là en chassant, à dessein de se jeter ensuite sur nos Habitations, pour empêcher nos Habitans de faire leurs sémences. Il les attaqua dans leurs Cabannes par un très-mauvais tems, en tua vingt-quatre, en prit seize, & délivra un Officier, nommé LA PLANTE, qui avoit été pris trois ans auparavant, & qui n'ayant pas été reconnu d'abord dans son habit de Sauvage, pensa être tué comme Iroquois.

Ce fut là, à quoi se termina cette Expédition. On sçut par les Prisonniers qu'une autre Troupe de cent Iroquois du même Canton de Tlonnonthouan, faisoit la chasse près un endroit de la Riviere des Outaouais, appelé *le Sailli de la Chaudiere*, que leur dessein étoit de s'y cantonner, dès que les neiges seroient fondus; que deux-cent Onnontagués, commandés par un de leurs plus braves Chefs, nommé LA CHAUDIERE NOIRE, devoient les y joindre, & qu'ils y devoient pas-

(a) Il est présentement Gouverneur de Montreal.

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 165  
tér toute la belle saison, afin d'arrêter tous  
les François, qui voudroient aller à Michilli-  
makinac, ou en revenir.

1692.

Comme on attendoit incessamment un grand  
Convoi de Pelleteries de tous les Pays du  
Nord & de l'Ouest, on comprit qu'il étoit  
absolument nécessaire d'envoyer au devant  
une bonne Escorte ; mais M. de Callieres  
ne pouvoit pas dégarnir son Gouvernement,  
parce qu'il avoit besoin de toutes ses Troupes  
pour soutenir ceux, qui étoient occupés aux  
travaux de la Campagne. Il donna donc avis  
au Comte de Frontenac de ce qu'il venoit d'ap-  
prendre ; le Général persuadé que la défaite  
des cinquante Tonnonthouans à Tonihata  
avoit déconcerté les mesures des Iroquois,  
lui manda de faire partir au plutôt S. MICHEL  
avec quarante Voyageurs Canadiens pour por-  
ter ses ordres à Michillimakinac, & de le  
faire escorter par trois Canots bien armés jus-  
qu'au-dessus du Sault de la Chaudiere.

M. de Callieres obéit, l'escorte conduisit Les Iroquois  
les Canadiens jusqu'au lieu marqué, sans avoir empêchent la  
rencontré un seul Iroquois ; mais peu de navigation de  
jours après S. Michel ayant aperçu des pistes, la grande Ri-  
& deux Iroquois, qui lui parurent des Dé-viere.  
couvreur, ne douta point que la Chaudiere  
Noire ne fût proche avec toute sa Troupe,  
& retourna à Montreal. Il ne faisoit que d'y  
débarquer, lorsque M. de Frontenac y étant  
arrivé de Quebec, le fit repartir sur le champ  
avec trente François & trente Sauvages. Le  
Général le fit suivre par Tilly de S. Pierre,  
Ljeutenant, qui eut ordre de prendre par *la*  
*Riviere du Lièvre*, laquelle se décharge dans  
*la Riviere des Outaouais*, cinq lieues plus

1692.

bas que le Sault de la Chaudière, & à qui il donna un *duplicata* de l'ordre, que S. Michel portoit à M. de Louvigny.

Il fut heureux d'avoir pris cette précaution ; S. Michel arrivé au même endroit (\*), d'où il avoit relâché à son premier voyage, y vit encore deux Découvreurs, & aperçut en même tems un grand nombre de Canots, que l'on mettoit à l'eau. Il crut qu'il n'étoit pas de la prudence de s'exposer à un combat trop inégal, & reprit une seconde fois la route de Montrea!. Trois jours après qu'il s'y fut rendu, soixante Sauvages des Terres, chargés de Pelleteries, & qui étoient descendus par la Rivière du Lièvre, y arriverent, & dirent qu'ils avoient rencontré M. de S. Pierre au-delà de tous les dangers. Ils firent leur Traite, puis demanderent une Escorte pour passer jusqu'à l'endroit, où ils devoient reprendre les chemins détournés.

Détâche d'un  
Parti de Fran-  
çois & de  
Sauvages.

S. Michel s'offrit à les accompagner, & son offre fut acceptée. On lui donna une Escorte de trente Hommes, commandée par M. de la Gemeraye, Lieutenant, qui avoit sous lui la Fresniere, Fils Aîné du Sieur Hertel, & un autre de ses Frères, tous deux Enseignes. Cette Troupe étant arrivée au long Sault de la grande Rivière, où il falloit faire un portage, tandis qu'une partie des Hommes étoit occupée à monter les Canots à vuide, & que l'autre marchoit le long du rivage, pour les couvrir, une décharge de fusils faite par des Gens, qu'on ne voyoit point, écarta tous les Sauvages, qui étoient

(\* ) Cet endroit se nomme le Portage des Chaux.

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 167  
de la seconde Bande, & fit tomber plusieurs  
François morts, ou blessés. 1692.

Les Iroquois sortant aussitôt de leur embuscade, se jetterent de furie sur ce qui restoit des Nôtres, & dans la confusion, qu'une attaque si brusque & si imprévûë avoit causée, ceux, qui voulurent gagner leurs Canots, les firent tourner : de sorte que l'Ennemi eut bon marché de Gens, qui avoient en même tems à se défendre contre eux, & contre la rapidité du Courant, qui les entraînoit. La Géméraye, les deux Hertels & S. Michel se défendirent pourtant avec une bravoure, qui les auroit sauvés, si les Sauvages ne les eussent point abandonné ; car on sçut depuis que la Chaudiere Noire n'avoit avec lui que cent quarante Hommes, & environ soixante Femmes, ou Enfans.

Mais ces Messieurs ayant bientôt perdu l'Elite de leurs Soldats, ils n'eurent plus d'autre parti à prendre, que de s'embarquer au plus vite pour faire retraite. Par malheur le Canot, où S. Michel & les deux Hertels s'étoient jettés, tourna, & ils furent pris tous trois. La Géméraye & quelques Soldats furent assez heureux pour échaper, & regagnerent Montreal, où l'on venoit d'apprendre que le Chevalier d'Eau s'étoit sauvé de Manhatte, & que les brouilleries continuoient dans la Nouvelle York entre les Anglois & les Hollandois.

On fut ensuite quelque tems sans entendre parler des Iroquois, & le Comte de Frontenac, qui avoit demandé des Troupes à la Cour, parce que les Siennes n'avoient pas été recrutées depuis quelques années, partit de

1692.

Montreal, où tout étoit tranquille, pour se trouver à Québec à l'arrivée des Vaisseaux de France; mais le quinzième de Juiller, lorsqu'on y pensoit le moins, la Chaudiere Noire fit descente dans l'Isle en un endroit, qu'on nomme *la Chesnaye*, y enleva trois petits Sauvages, qui péchoient, & quatorze Habitans, qui faisoient sécher du foin.

On laisse  
échaper les  
Iroquois.

Dès que le Chevalier de Callieres en eut été averti, il envoya contre lui cent Soldats, commandé par M. DU PLESSY-S-FABER, Capitaine, & les fit suivre par le Chevalier de Vaudreuil, à la tête de deux-cent Hommes. L'Ennemi se voyant sur le point d'avoir sur les bras des Forces si supérieures aux siennes, & s'étant aperçu en même tems que le Sieur de VILLEDONNÉ, Officier François, qui avoit été pris avec le Sieur de la Plante, s'étoit sauvé, se jeta dans le Bois, & s'enfuit avec précipitation, abandonnant ses Canots & quelque Bagage. On ne le poursuivit point; il eut le tems de faire d'autres Canots, & de regagner la grande Riviere.

On court  
après, & on  
rapporte sur  
eux quelque  
avantage.

Villedonné en arrivant à Montreal, dit au Gouverneur que les Iroquois avoient caché beaucoup de Pellereries sur les bords du long Sault, sur quoi tous les Détachemens furent rappelés; on en fit un seul Corps, auquel on joignit six vingt Sauvages du Sault S. Louis & de la Montagne, & le Chevalier de Vaudreuil eut ordre de courir après les Iroquois avec cette petite Armée. Il fit une si grande diligence, qu'il atteignit la queue de l'Ennemi deux lieues au-dessus du long Sault, lui tua dix Hommes, en prit cinq & treize Femmes,

Femmes, délivra les trois petits Sauvages & six François ; le reste lui échapa.

Quelques jours après le Sr. de LUSIGNAN, Capitaine Reformé, tomba dans une embuscade en passant par les Isles de Richelieu, & fut tué à la première décharge ; I A M O N C L E R I E, son Lieutenant, soutint presque seul pendant deux heures un feu continuél, & fit une fort belle retraite. Ces nouvelles obligèrent M. de Frontenac de remonter à Montreal au commencement d'Août, & il y conduisit trois-cent Hommes de Milices, qu'il distribua dans les Habitations les plus exposées, pour y faciliter la récolte.

Il trouva dans la Ville deux-cent Outaouais, qui avoient heureusement franchi tous les passages ; mais ils n'avoient osé se charger de leurs Pelleteries, parce que M. de S. Pierre les avoit averti que la Chaudiere Noire étoit sur la grande Riviere. Cet Officier les avoit même exhortés, suivant l'ordre, qu'il en avoit de son Général, de ne point partir, qu'ils n'eussent des nouvelles sûres de la retraite des Iroquois ; mais la disette, où ils étoient de vivres & de munitions ne leur avoit pas permis de differer plus lontems leur voyage.

M. de Frontenac leur fit beaucoup d'amitié, & leur proposa une Expédition contre l'Ennemi commun. Il y avoit déjà quelque tems, que les Iroquois, les Hurons & les Abénaquis domiciliés la souhaitoient ; mais les Outaouais refuserent d'en être, soit faute de bonne volonté, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'ils ne crussent pas devoir prendre aucun engagement sans la participation de leurs Anciens. Le Général s'en consola,

M. de Frontenac proposa aux Outaouais une Expédition, & ils n'y acquiescent point.

lorsque peu de jours après il reçut une Lettre, qui lui apprenoit que les Navires de France étoient arrivés, & ne lui avoient point apporté de Recrues; car comme il avoit besoin de toutes ses Forces pour la conservation de ses Postes, la plupart seroient demeurés dégarnis, si, comptant sur les secours de France, il eût envoyé une partie de ses Troupes avec les Sauvages, ainsi qu'il se l'étoit proposé. Il retourna à Quebec, dès que les Outaouais furent partis, & le Chevalier d'Eau y arriva presqu'en même tems que lui.

Nouveau bruit d'un armement des Anglois.

Tandis que les seuls Iroquois tenoient ainsi dans de continuelles allarmes le centre de la Colonie, Plaisance & l'Acadie n'étoient guères moins embarrassés à se défendre contre les Anglois. Un avis, que le Comte de Frontenac avoit reçu, & communiqué à la Cour, que le Chevalier Phibs, devenu Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre, songeoit sérieusement à tenter de nouveau la conquête de la Nouvelle France, avoit été confirmé d'ailleurs, & tellement circonstancié, que le Roy & son Ministre crurent devoir prendre de bonnes mesures pour arrêter les Anglois dans le Fleuve. Celles, qu'ils prirent, toutes justes qu'elles étoient, n'auroient pourtant pas empêché les Ennemis de passer, s'ils se fussent présentés.

Le Royenvoie une Escadre Française en Terre-Neuve, & elle manque son coup.

Le Chevalier DU PALAIS étoit parti de France avec une Escadre, qui devoit d'abord combattre la Flotte Angloise, si elle entreprenoit de forcer le passage, & prendre ensuite son tems pour tomber sur les Postes occupés par les Anglois dans l'Isle de Terre-Neuve. Cet Officier s'arrêta quelque tems

dans la Baye des Espagnols, d'où il envoya un Bâtiment à la découverte à l'embouchure du Fleuve, avec ordre au Capitaine, s'il voyoit les Ennemis, de lui en venir sur le champ donner avis. Cet Officier, après avoir lontems croisé dans le Golphe, & à l'entrée du Fleuve, sans rien voir, reprit la route de la Baye des Espagnols au tems, qui lui avoit été marqué; mais il fut pris d'un vent impétueux & si opiniâtre, qu'après bien des efforts inutiles pour aller rejoindre l'Escadre, il fut contraint de faire vent arrière, & de retourner en France.

Ce contretems déconcerta absolument les projets du Chevalier du Palais, qui perdit à attendre des nouvelles de son Navire tout le tems, qu'il auroit pû employer aux Entreprises, dont il s'étoit chargé. Le chagrin, qu'il en conçut, redoubla sans doute; lorsqu'il apprit le danger, qu'avoit couru la Colonie de Terre-Neuve, & l'occasion, qu'il avoit manquée, d'enlever une Escadre Angloise; car cette Escadre n'eût apparemment pas tenu devant lui, puisqu'elle échoua devant une Bicoque, où il y avoit tout au plus cinquante Habitans, & qu'elle attaqua en vain un assez mauvais Fort, qui n'avoit que cinquante Hommes de garnison. Voici de quelle maniere la chose arriva.

La Flotte des Marchands François, qui étoit venuë faire la Pêche en Terre-Neuve, étant prête de mettre à la voile pour s'en retourner en France, M. de BROUILLAN Gouverneur de Plaisance, fut averti le quatorze de Septembre qu'une Escadre Angloise étoit à l'ancre à cinq lieues de ce Port, dans une Anse près du Cap de *Sainte Marie*. L'avis étoit vérita-

Plaisance at-  
taqué par les  
Anglois.

ble, & dès le lendemain l'Escadre vint mouiller à la vûe de la Rade ; hors de la portée du canon. Le Gouverneur fit aussitôt un Détachement de soixante Hommes, sous la conduite du Baron DE LA HONTAN, Capitaine Reformé, qui lui avoit été envoyé depuis peu de Quebec. C'est le même, dont nous avons des Mémoires du Canada, que l'on sent d'abord avoir été dictés par l'esprit d'irreligion, & par le dépit d'avoir été chassé du Service.

Ce Détachement occupa un Poste, où il y avoit tout lieu de croire que l'Ennemi tenteroit la descente, & d'où il auroit pu gagner ensuite le sommet d'une Montagne, & rendre les batteries du Fort inutiles par le feu de la mousqueterie. Cependant ce jour-là les Anglois ne firent point d'autre mouvement, que de sonder la Rade. Le dix-sept toutes leurs Chaloupes remplies de Soldats s'approchèrent de l'Anse, où la Hontan étoit posté ; elles le découvrirent avant que d'être à portée du mousquet, & elles changerent de route. Elles aborderent derriere un petit Cap, où elles jetterent à la hâte quelques Hommes, qui mirent le feu dans le Bois, & se rembarquerent avec la même précipitation. Ils espéroient sans doute examiner à la faveur de cet incendie la situation du Fort & des autres Postes occupés par les François ; mais ils ne s'en donherent pas le tems. Durant cet intervalle, M. de Brouillan, après avoir pourvu, autant qu'il étoit en lui, à la sûreté de sa Place, fit construire une Redoute de pieux sur la Montagne, dont j'ai parlé, & le dix-huit il fit dresser une batterie de quatre pièces

de canon sur la pointe du Goulet, & de l'autre côté de l'entrée du Bassin, tant pour rendre le Goulet inaccessible aux Ennemis, que pour la défense des cables, dont il l'avoit fermé. D'ailleurs les Navires Marchands s'étoient mis en ligne pour leur disputer le passage, & ils n'osèrent le tenter.

Le même jour à midi on aperçut une Chaloupe, qui avançoit avec un Pavillon blanc; le Gouverneur envoya un Sergent à sa rencontre, & l'Officier, qui la conduisoit, ayant dit à cet Homme qu'il vouloit parler au Commandant, celui-ci lui banda les yeux, & le mena au Fort. M. de Brouillan lui demanda quelle étoit sa Commission, & il répondit qu'il venoit de la part de M. WILLIAMS, son Général, pour lui faire civilité, & le prier d'envoyer à son bord un Officier, auquel il pût expliquer le sujet de son voyage. Il ajouta qu'il y avoit sur l'Escadre un Capitaine de Navire, & plusieurs Matelots François, Prisonniers de guerre, & qu'on pouvoit entrer en accommodement à leur sujet.

Ils envoient  
sommier le  
Gouverneur.

Le Gouverneur ne trouva point d'inconvénient à accorder cette demande, MM. de la Hontan & PASTOUR, Neveu de M. de Costebelle, & Lieutenant de sa Compagnie, furent envoyés au Général Anglois, qui les reçut avec beaucoup de politesse, & les congédia sans leur rien dire. A leur retour l'Officier Anglois, dont nous avons parlé, & un autre, qui étoient restés en ôtage dans le Fort, furent aussi renvoyés; mais le Premier, avant que de s'embarquer, déclara au Gouverneur qu'il avoit ordre de lui dire qu'ils étoient envoyés pour se rendre Maîtres de

1692.

Plaisance au nom du Roy de la Grande Bretagne Guillaume III. & que le Général Williams le sommoit de lui remettre cette Place, & tout ce que les François possédoient dans la Baye. M. de Brouillan répondit à cette sommation, comme il le devoit, & les Officiers se retirèrent.

Les attaques commencent. La Hontan & Pastour avoient rapporté que le Vaisseau monté par l'Amiral Anglois, & qui se nommoit *l'Albans*, étoit de soixante deux pièces de canon; qu'il y en avoit deux autres, qui paroissoient à peu près de la même force, appellés *le Plymonth*, & *la Galers*; une Fregate plus petite, & une Flûte, qui portoit vint-huit pièces de canon. Mais à la manœuvre, qu'ils avoient faite la veille, on pouvoit croire qu'il y avoit peu de Troupes sur cette Escadre. Le dix-neuf les Assiégeois, qui avoient compté de n'avoir à prendre qu'un Poste, en découvrirent trois; le Fort S. Louis, la Redoute sur la Montagne, & la batterie de la pointe du Goulet. Il parut que cette vûe les avoit étonnés; car le même jour l'Amiral Williams envoya dire à M. de Brouillan que, quand il voudroit parlementer, il n'auroit qu'à arborer un Pavillon rouge.

Le Gouverneur comprit que puisqu'il baïsoit le ton, il doutoit du succès de son Entreprise, & commença le Premier à tirer. Les Anglois lui répondirent sur le champ, & pendant quatre heures leur feu fut très-vif. Celui de la Place étoit médiocre, parce que M. de Brouillan vouloit ménager ses munitions, dont il étoit assez mal pourvû; mais son canon fut mieux servi, car après six heures de combat, on vit l'Amiral faire vent arrière,

& se tirer de ligne. Les François étoient presque à leur dernière charge de poudre, & ne se servoient plus que des boulets des Ennemis, qu'on ramassoit dans les Habitations, qui en étoient presque toutes criblées.

Les Navires Marchands, dont les Capitaines & tous les Equipages témoignèrent beaucoup de bonne volonté, n'étoient pas mieux fournis; mais six-vingt Hommes, qu'ils mirent à Terre, & que la présence & les discours des Officiers encouragerent à bien faire, furent d'un grand secours dans les batteries. Vers le soir les quatre Navires, qui restoient en ligne, se retirèrent l'un après l'autre; mais le Gouverneur ne pouvant s'imaginer qu'une aussi forte Escadre n'eût que deux mille coups à tirer, ne douta point qu'elle ne recommençât le lendemain.

Il fit donc travailler avec beaucoup de diligence à réparer les brèches, que le canon avoit faites aux remparts & aux batteries, & comme il n'avoit que cinq, ou six Hommes hors de combat, ce travail fut achevé en six heures. Le vingtième un François, qui étoit Prisonnier sur l'Amiral Anglois, se sauva, & rapporta au Gouverneur que les Ennemis paroissoient fort irrésolus sur ce qu'ils devoient faire; qu'ils n'avoient pas cru trouver Plaisance si bien fortifié, & que leurs Equipages murmuroient tout haut contre une Entreprisè si mal concertée.

En effet ils s'éloignèrent bientôt, & allèrent brûler les Habitations de *la Pointe verte*, <sup>Le siège est levé.</sup> à une lieue du Fort S. Louis. Dès que M. de Brouillan le vit tourner de ce côté-là, il se douta de leur dessein, & envoya un gros Dé-

rachement pour leur disputer la descente ; mais un orage accompagné de pluie , qui survint , retarda la marche de ses Soldats , & quand ils arriverent à la Pointe verte , le feu en avoit déjà consumé toutes les maisons , ou pour parler plus juste , toutes les cabannes : ce fut tout le fruit , que le Sieur Williams retira de son Expédition. Il fut fort heureux de n'avoir pas rencontré dans sa retraite le Chevalier du Palais , & c'est ainsi que les Anglois & les François manquèrent également leur coup ; ceux-ci par une suite de contretiens imprévus , & peut-être aussi faute de précaution ; car à quoi bon s'aller enfermer dans la Baye des Espagnols ? ceux-là , pour avoir trop présumé de la foiblesse de l'Ennemi , qu'ils devoient attaquer.

Le Gouverneur de la N. Angleterre veut faire enlever le Chevalier de Villebon.

Les uns & les autres eurent à peu près le même sort du côté de l'Acadie , & presque par les mêmes raisons. Le nouveau Gouverneur de la Nouvelle Angleterre souffroit impatiemment que les dissensions intestines , qui agitoient la Nouvelle York , ne lui permissent pas de tenter une seconde fois la conquête de la Nouvelle France : il voulut au moins se délivrer de toute inquiétude au sujet de l'Acadie , & résolut de faire enlever le Chevalier de Villebon dans son fort de la Rivière de S. Jean , où ce Commandant s'étoit cantonné , en attendant que les secours de France le missent en état de s'établir au Port Royal. Il y envoya un Vaisseau de quarante-huit pièces de canon , avec deux Brigantins , & fit embarquer quatre-cent Hommes sur ces trois Bâtimens.

Il manque son coup.

Il s'en falloit bien que Villebon eût de

quoi résister à tant de Forces, il ne voulut pourtant pas perdre son Poste, sans avoir au moins fait mine de se défendre; mais il n'eut pas besoin de se mettre beaucoup en frais pour cela. Il avoit envoyé un petit Détachement de François & des Sauvages au bas de la Riviere afin de pouvoir être averti à tems de la descente des Ennemis, qu'il ne pouvoit empêcher. Ceux-ci ayant aperçu ce Détachement, & le croyant plus considerable qu'il n'étoit, craignirent de se trouver contraints de livrer un combat douteux, & se retirerent.

1692.

Ce coup manqué chagrina beaucoup le Chevalier Phibs; mais il eut bientôt de quoi s'en consoler. Les Anglois étoient retournés depuis peu à Pemkuit, & ils y avoient relevé leur Fort, d'où ils incommodoient fort les Sauvages de ce Canton. Le Chevalier de Villebon avoit représenté au Comte de Frontenac la nécessité de les chasser pour toujours d'un Poste, qui nous exposoit au danger de perdre nos meilleurs Alliés, & qui du moins traversoit toutes leurs Entreprises contre la Nouvelle Angleterre. Le Général comprit l'importance de ce projet, & crut avoir trouvé une occasion favorable de l'exécuter.

M. d'Iberville étoit encore parti de France dans le dessein, & avec un ordre exprès de la Cour d'aller attaquer le Port Nelson. Il s'étoit embarqué sur *l'Envieux*, Navire du Roy, commandé par M. de Bonaventure; & il devoit trouver à Quebec le *Poli*, autre Navire du Roy, qu'il devoit montrer lui-même, & la Compagnie du Nord s'étoit engagée à lui fournir encore deux Bâtimens. L'in-

Entreprise  
sur Pemkuit.

tion de Sa Majesté étoit qu'après avoir pris le Port Nelson, il y demeurât pour le garder, & qu'il renvoyât en France le *Poli* sous la conduite de son Lieutenant.

Mais l'*Envieux* partit si tard de la Rochelle, & eut les vents si contraires, qu'il ne put mouiller devant Quebec, que le dixhuitième d'Octobre. C'étoit beaucoup trop tard pour une Entreprise dans la Baye d'Hudson : ainsi il fallut songer à employer ailleurs un Armement, qu'il eût été dommage de laisser inutile. Le siège de Pemkuit fut proposé à MM. d'Iberville & de Bonaventure, & ils l'accepterent avec joye. Ils firent voile aussitôt pour l'Acadie, & s'étant abouchés avec le Chevalier de Villebon, il fut résolu entre eux que les deux Navires du Roi feroient le siège par Mer, tandis que le Chevalier attaqueroit par Terre à la tête des Sauvages.

Elle est man-  
quée.

Cet arrangement pris, le *Poli* & l'*Envieux* appareillerent pour Pemkuit ; mais les deux Commandans y ayant trouvé un Vaisseau Anglois mouillé sous le canon du Fort, & n'ayant pas eu la précaution d'embarquer un Pilote Côtier, ou n'en ayant point trouvé, ils ne jugerent pas qu'il fût de la prudence de s'engager dans un combat sur une Côte, qu'ils ne connoissoient point. Il fallut donc s'en retourner sans rien faire, ce qui mécontenta fort les Sauvages, lesquels étoient accourus en grand nombre, dans l'espérance d'être bientôt délivrés d'un voisinage, qui le: incommodoit beaucoup.

On fut étonné que d'Iberville, qu'on ne soupçonna jamais de manquer de zèle, ni de bravoure, n'eût pas fait tous les efforts

pour sortir à son honneur d'une Expédition, à laquelle il avoit paru se présenter de si bonne grace, & les Envieux de sa gloire s'en prévalurent; mais il est fort vraisemblable qu'il avoit trop compté de surprendre Pemkuit, & n'avoit pas pris assez de mesures pour l'enlever de force. On a sçu depuis que ce qui avoit garanti cette Place, étoit l'avis, que deux Soldats Déserteurs avoient donné au Commandant Anglois des préparatifs, qui se faisoient contre lui à Quebec, & que c'étoit le Chevalier Nelson, toujours Prisonnier dans la Capitale, qui avoit ménagé la désertion de ces deux Transfuges.

Telle étoit alors de toutes parts la situation de la Nouvelle France. Les Anglois paroissoient peu à craindre, & ne demandoient, ce semble, que de n'être point inquiétés dans leurs Habitations & dans leur commerce. Les Iroquois semblables à ces Es-fains de Mouches, qui incommodent plus qu'elles ne nuisent, troubloient sans cesse le repos de la Colonie, sans lui causer de grands dommages; ou du moins ils l'inquiétoient plus pour l'avenir, que pour le présent; car c'étoit toujours une diversion, sur laquelle les Anglois pouvoient compter, quand leurs troubles domestiques leur permettoient de réunir toutes leurs Forces contre nous.

Etat, où se  
trouvoit alors  
la Nouvelle  
France.

Cette situation, bien différente de celle, où la Colonie s'étoit trouvée deux ans auparavant, étoit en bonne partie le fruit de la vigilance, de l'activité & de la fermeté du Comte de Frontenac. La manière haute, dont il avoit repris la supériorité sur les En-

nemis ; les moyens efficaces, qu'il avoit employés pour rendre ses Alliés plus dociles, & pour rétablir l'honneur des armes Françaises, le faisoient craindre des uns, & respecter des autres. En un mot il n'eût rien manqué à sa gloire, ni à la félicité des Peuples, qu'il gouvernoit, si à ses grandes qualités il avoit joint les vertus de son Pré-décesseur.

Plaintes con-  
tre M. de  
Frontenac.

Mais dans le tems même, qu'on rendoit toute la justice, qui étoit due à l'éminence de ses talens, & à l'usage, qu'il en faisoit pour donner à sa Colonie de l'éclat au dehors, & la sûreté au dedans, on ne laissoit pas de trouver bien des choses à blâmer dans sa conduite. Plusieurs se plaignoient que par complaisance pour les Officiers, dont il étoit fort jaloux d'avoir l'estime & l'affection, il laissoit tomber tout le poids de la guerre sur les Habitans; qu'il ruinoit ceux-ci par des corvées, tandis que les Soldats avoient toute liberté de travailler au profit de leurs Capitaines, qui tiroient de grosses contributions de leur gain; d'où il arrivoit que la Colonie ne prenoit point de forces, & que le commerce y languissoit.

Un autre plainte plus sérieuse encore, & plus universelle venoit de la faveur ouverte, qu'il continuoit de donner à la Traite de l'Eau-de-vie, ou du moins de sa tolérance en ce point, aussi condamnable que la faveur même, dans un Général, qui avoit plus que nul autre le don de se faire obéir, quand il vouloit. Ceux, qui voyoient de plus près le désordre, que produisoit ce malheureux commerce, & que le dépérissement

sensible de leurs Chrétientés naissantes , tenoit dans de continuelles allarmes , étoient contraints pour ne pas aigrir le mal , en voulant y remedier , de gémir en secret , & comptoient pour peu que leur vie même fût souvent en danger au milieu de leurs Néophytes , que l'ivresse rendoit Furieux. Mais tout le Monde ne se croyoit pas obligé de garder les mêmes ménagemens , & plusieurs chercherent à faire parvenir jusqu'au Thrône la connoissance d'un dérèglement , que la seule autorité du Souverain pouvoit arrêter désormais. Voici ce que M. l'Abbé de BRISACIER en écrivit le septième de Janvier 1693. au Confesseur du Roy.

Il paroît absolument nécessaire que Sa Majesté soit avertie des brutalités & des meurtres , qui ont été commis tout récemment dans les rues de Quebec par les Sauvages & les Sauvageffes enyvres d'Eau-de-vie , qui en cet état se sont portés à tout sans honte & sans crainte. M. l'Intendant ( a ) touché de ces excès horribles , & retenu par l'ordre , qu'il a de ne rien écrire ici , que de concert avec M. le Gouverneur , mande que , si on lui ordonne d'informer la Cour de la vérité , il le fera ; mais comme le mal presse , & que la chose est constante par plusieurs Lettres de Personnes dignes de foi , dont on vous donchera des extraits , il faudroit tout de nouveau arrêter la licence des boiffons ; non-seulement pour empêcher que Dieu ne soit offensé par la continuation de tant de crimes , mais aussi pour retenir dans notre alliance les Sauvages , qui nous quittent , & nous abandonnent dans la conjon-

( a ) M. de Champigny.

1692. » ture présente, & pressante de la guerre. Il n'y  
 » a que vous, mon très-Reverend Pere, qui  
 » soyez en état de parler; la cause du Seigneur,  
 » & le bien public de la nouvelle France sont  
 » entre vos mains; votre zèle ne sera pas sans  
 » récompense ». On voit par ce que dit cette  
 Lettre, & plus encore par ce qu'elle laisse à  
 penser, pourquoi on avoit persuadé à M. de  
 Frontenac qu'il falloit que les Sauvages fus-  
 sent mêlés & confondus avec les François,  
 & les raisons, qu'avoient les Missionnaires  
 de s'y opposer.

Inquiétudes  
 de M. de Fron-  
 tenac, & sur  
 quoi elles  
 étoient fon-  
 dées.

Pendant la désertion des deux Soldats,  
 qui avoient fait échouer l'Expédition de M.  
 d'Iberville à Pemkuit, causoit d'autant plus  
 d'inquiétude au Gouverneur Général, que  
 plusieurs Hollandois Prisonniers à Montreal  
 & à Quebec, s'étoient évadés dans le même  
 tems; qu'on fut bientôt instruit que ces éva-  
 sions étoient encore le fruit des menées du  
 Chevalier Nelson; qu'on avoit laissé à ce Gen-  
 tilhomme plus de liberté, qu'il ne convenoit  
 d'en donner à un Prisonnier de ce caractère;  
 & qu'il y avoit tout lieu de craindre qu'il  
 n'eût envoyé à Baston par ces mêmes Déser-  
 teurs des Mémoires, dont les Anglois pou-  
 voient profiter au préjudice de la Nouvelle  
 France.

Ce qui augmentoit l'embarras du Comte  
 de Frontenac, étoit que toutes ses instances  
 réitérées, pour avoir de France des secours  
 d'Hommes & de munitions, n'avoient rien  
 produit, & que, si le Gouverneur de la Nou-  
 velle Angleterre s'avoit de faire un effort  
 pour tirer avantage de notre foiblesse; la Co-  
 lonie entiere étoit en grand danger de sus-

comber. Il fut donc jugé nécessaire de mettre tout en usage pour arrêter les Transfuges, avant qu'ils fussent arrivés à Baston; mais toutes les diligences, dont on usa, furent sans effet. Il étoit même trop tard pour y penser, puisqu'on ne pouvoit plus douter qu'ils n'eussent déjà passé à Pemkuit, & par conséquent que le mal, qu'on craignoit, ne fût déjà fait.

Pour comble de disgrâce on eut avis qu'on avoit vû à trois journées d'Orange un Corps de huit-cent Iroquois, qui étoit en marche pour nous venir attaquer. On sçut ensuite que ces Barbares s'étoient séparés en deux Bandes à peu près égales; que l'une devoit descendre par le Lac Champlain, & l'autre par celui de S. François; que leur dessein étoit de se réunir auprès du Sault S. Louis, de s'y retrancher, d'y attirer par de feintes négociations le plus qu'ils pourroient des Habitans de cette Bourgade, & de massacrer tous ceux, qui tomberoient entre leurs mains.

Huit-cent Iroquois viennent attaquer la Colonie.

On crut d'abord qu'il n'y avoit rien de mieux à faire, que d'aller au devant de ces deux Corps d'Armée: mais il falloit pour cela plus de Troupes, qu'on n'étoit en état de leur en opposer: car il n'auroit pas été de la prudence de dégarnir le Pays de toutes ses Forces, dans l'incertitude, où l'on étoit, si, tandis qu'on marcheroit à l'Ennemi par les deux routes, qu'on disoit qu'il avoit prises, il ne se détourneroit point pour tomber sur les Quartiers, où on ne les attendroit pas. Il fut donc jugé que le plus expédient étoit de se tenir de toutes parts sur ses gardes.

Les Sauvages du Sault de leur côté promi-

1692.

Précautions,  
que prend M.  
de Callieres.

rent d'opposer une contre-ruse au piège, qu'on se dispoit à leur rendre, & pour les mettre en état de soutenir un coup de main, s'il en étoit besoin, on envoya un renfort de Soldats & de munitions au Marquis de Crisafy, qui commandoit dans leur Bourgade. On mit aussi hors d'insulte les Forts de Chambly & de Sorel, on renouvela aux Habitans les défenses de s'éloigner trop de leurs Habitations, & tous les Officiers eurent ordre de se tenir à leurs Postes. Ces précautions, qui furent principalement le fruit de la sagesse & de la vigilance du Gouverneur de Montreal, eurent tout le succès, qu'on en pouvoit esperer.

Les Iroquois  
se retirent,  
sans rien  
faire.

Le Parti, qui venoit par le Lac S. François, parut à la vûe du Sault S. Louis; mais comme il apprit qu'on l'y attendoit, & qu'on étoit assez fort pour ne le pas craindre, il se contenta de faire plusieurs décharges de fusil, qui sentoient plus la bravade, qu'une attaque sérieuse. On lui répondit sur le même ton, & dès le soir même il fit retraite. L'autre Parti vint après, & fit à peu près la même manœuvre; mais il en resta trois-cent Hommes dans une Isle du Lac Champlain, pour voir si on ne se laisseroit point au Sault S. Louis d'être sous les armes, & s'ils ne pourroient pas profiter de quelque heureuse conjoncture. Enfin, apprenant qu'on y faisoit toujours bonne garde, ils se laisserent eux-mêmes d'attendre, & reprirent la route de leur Pays

Irruption  
dans le Can-  
ton d'Agnier.

Alors le Comte de Frontenac songea à faire aux Agniers tout le mal, qu'ils avoient voulu nous faire; car c'étoit surtout ce Canton, qui avoit formé le dernier Parti. Outre que

693.

ses liaisons prétendues avec les Sauvages du Sault S. Louis inquiétoient toujours le Général, & beaucoup plus qu'elles n'auroient du faire. Il envoya donc au Chevalier de Callieres deux-cent Canadiens, quelques Hurons de Lorette, des Abénaquis du Sault de la Chaudiere, des Algonquins, & des Sokokis des environs des Trois Rivières, avec ordre d'y joindre cent autres Canadiens de son Gouvernement, cent Soldats, & des Iroquois du Sault & de la Montagne; de former de tout cela un Corps d'Armée, & de le faire marcher incessamment contre les Agniers.

1693.

Ces ordres furent exécutés avec une extrême diligence, le Parti fut composé de six-cent Hommes, M. de Callieres en confia la conduite à MM. de Mantet, de Courtemanche & de la Nouë, tous trois Lieutenans, & le vint-cinquième de Janvier tous s'embarquerent à Montreal. Rien n'avoit été négligé de ce qui pouvoit assurer le succès de cette Expédition, & l'on avoit tellement compté sur la destruction entiere du Canton d'Agnier, que l'on avoit recommandé aux Chefs de ne faire quartier à aucun Homme capable de porter les armes, de les passer tous au fil de l'épée, sans en retenir aucun Prisonnier, & d'emmener les Femmes & les Enfants pour peupler les deux Bourgades Chrétiennes de leur Nation.

Mais plus d'une expérience devoit avoir appris à nos Généraux que ces projets n'étoient pas aussi faciles à exécuter, qu'ils se l'imaginoient. L'Armée arriva le seizième de Février dans le Canton d'Agnier, sans avoir été découverte. Il paroît que ce Canton n'étoit alors

Succès de  
cette Expédition.

composé que de trois Bourgades, qui avoient chacune un Fort. La Nouë attaqua le Premier, & s'en rendit Maître sans beaucoup de résistance; il brûla les palissades, les cabanes, & toutes les provisions. Mantez & Courtemanche eurent aussi bon marché du Second, qui étoit éloigné d'un quart de lieuë du Premier, & comme on fit dans l'un & dans l'autre plusieurs Prisonniers, Courtemanche fut chargé de les garder.

Le troisiéme beaucoup plus grand, coûta aussi beaucoup davantage. La Nouë & Mantez y arriverent la nuit du dix-huit, & trouverent qu'on y chantoit la guerre. C'étoit quarante Agniers, qui ne sçachant rien de ce qui se passoit dans leur voisinage, se préparoient à aller joindre un Parti de cinquante Onneyouths, lequel devoit renforcer une Troupe de deux-cent Anglois, qui s'étoit proposé de faire une irruption dans la Colonie. On ne balança point à les attaquer, & quoique surpris, ils se défendirent avec beaucoup de valeur, on en tua vint & quelques Femmes dans le premier choc, & l'on fit deux-cent cinquante Prisonniers.

Les Nôtres  
font attaqués  
dans la retraite.

J'ai dit que le Gouverneur de Montreal avoit sur toutes choses recommandé de ne faire quartier qu'aux Femmes & aux Enfans, & les Sauvages le lui avoient promis; mais ils ne tinrent pas leur parole. Ils étoient en cela d'autant plus inexcutables, qu'on les avoit avertis qu'ils seroient poursuivis dans la retraite. A cette premiere faute ils en ajoûterent une seconde; qui fut d'obliger les François à se retrancher après deux jours de marche, pour attendre l'Ennemi, qui s'étoit d'abord mis à leurs trouffes.

C'étoit surtout les Iroquois du Sault Saint Louis, qui étoient les Auteurs de ce procédé bizarre : mais ils étoient presque tous sortis du Canton d'Agner ; un reste de tendresse pour leur Patrie ; l'espérance, que quelques-uns leur avoient donnée de s'établir parmi eux, & l'impossibilité, où ils les croyoient de subsister dans leur Pays, qu'on venoit de ruiner, étoient des motifs bien capables de leur inspirer quelque compassion pour des Personnes, qui les touchoient de si près ; il eût été, ce semble, de la prudence de le prévoir, & de se passer d'eux dans une Expédition contre leurs propres Freres. Quoiqu'il en soit, ils furent bientôt punis de leur indocilité.

1693.

L'Armée, quoiqu'elle eût à peine ce qu'il lui falloit de vivres pour gagner Montreal, attendit deux jours l'Ennemi : il parut enfin, & se retrancha aussi de son côté. C'étoit ce même Parti, qui s'étoit assemblé à Onneyouth, & qui n'avoit pas eu la patience d'attendre les Anglois. Les Nôtres le chargerent jusqu'à trois fois avec beaucoup de résolution ; il se défendit bien, & le retranchement ne fut forcé qu'à la troisième attaque. Nous eûmes huit François & huit Sauvages tués, & douze blessés, parmi lesquels fut M. de la Nouë. La perte des Onneyouths ne fut guères plus considérable ; le reste se sauva. Mais ils se rallierent bientôt, & continuerent pendant trois jours à suivre l'Armée, sans oser pourtant en approcher, tant qu'elle marcha ensemble.

Enfin les mauvais chemins & la disette des vivres l'ayant contrainte de se débänder, un grand nombre de prisonniers se sauverent, & grand arme-

Nouveaux  
Avis d'un

1693. on n'en amena à Montreal que soixante-quatre. Ce fut le dix-septième de Mars, que les débris de cette Armée victorieuse arrivèrent à Montreal, & ils y débiterent, sur la foi de quelques-uns de leurs Prisonniers, que les Anglois devoient venir au printems au nombre de trois mille foudre sur ce Gouvernement, tandis qu'une Flotte de la même Nation, sur laquelle il y avoit aussi trois mille Hommes de débarquement, feroit le siège de Quebec.

ment des Anglois contre le Canada.

C'étoit pour la troisième fois, depuis deux ans, qu'on faisoit de pareilles menaces; mais il y avoit bien de l'apparence que celle-ci pourroit s'effectuer. M. d'Iberville avoit mandé la même chose de l'Acadie; il ajoutoit que les deux Soldats, qui l'année précédente avoient déserter de Quebec, & que le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre avoit envoyés chez le Baron de Saint Castin pour l'assassiner, venoient d'être arrêtés, & qu'on avoit sçu par leurs dépositions que le Chevalier Nelson avoit envoyé au Général Phibs un Mémoire instructif sur l'état, où se trouvoit la Capitale.

Ces avis firent croire à M. de Frontenac qu'il ne devoit pas différer d'un moment à fortifier cette Place, & à réparer les Forts de Chambly & de Sorel. Il envoya même un ordre à Montreal pour y faire quelques retranchemens. M. de Callières de son côté mit plusieurs petits Partis en Campagne, pour tâcher d'avoir des Prisonniers, afin d'être mieux instruit du dessein des Anglois. La Plaque, qui commandoit un de ces Partis, lui amena un François pris sur Mer, il y avoit quatre ans, qui lui confirma tout ce que les Agniers & M. d'Iberville avoient dit. Il ajouta que les

Gouverneurs particuliers des Places Angloises, qui sont entre Baston & la Virginie, s'étoient assemblés au mois de Mars de cette année, pour regler ce que chacun d'eux devoit fournir d'Hommes, & qu'actuellement on levoit des Soldats à Orange; que le rendez-vous général étoit indiqué à Baston pour le vintième d'Avril; que l'armement devoit être de dix mille Hommes, dont six mille étoient destinés pour le débarquement.

Une autre chose caufoit encore beaucoup d'embaras au Comte de Frontenac. Il y avoit à Michillimakinac de grands amas de Pelleteries, & les Sauvages n'osoient se hasarder à les apporter à Montreal sans une Escorte, qu'on n'étoit pas en état de leur envoyer. Il étoit néanmoins d'une grande conséquence d'avoir ces marchandises, & d'une plus grande encore de faire sçavoir au Sieur de Louvigny la nouvelle, qu'on venoit d'apprendre, & de lui marquer la maniere, dont il devoit se comporter dans une conjoncture si délicate.

Embaras de  
M. de Fron-  
tenac.

Enfin le Général proposa au Sieur d'ARGENTEUIL, Lieutenant Reformé & Frere de Mantet, de monter à Michillimakinac, & cet Officier accepta avec joye une si dangereuse Commission; mais ce ne fut qu'avec de grandes promesses, que M. de Frontenac pût engager dix-huit Canadiens à l'accompagner. M. de la Valtrie eut ordre de les escorter audelà de tous les passages dangereux avec vingt François, & quelques Iroquois Chrétiens, & il fallut encore donner aux uns & aux autres une grosse paye par jour. Les instructions, qui furent envoyées à M. de Lou-

1693.

vigny, portoient de ne retenir dans tous les lieux, où il commandoit, que ce qu'il falloit de François pour garder les Postes, & de faire descendre tous les autres avec le Convoi. D'Argenteuil fit heureusement son voyage; mais M. de la Valtrie fut attaqué au retour assez près de l'Isle de Montreal par un Parti d'Iroquois, qui le défirent. Il y fut tué lui-même avec trois François, un Iroquois de la Montagne fut pris; tous les autres se sauverent.

Propositions  
de paix par  
un Capitaine  
Onneyouth.

Au milieu de ces hostilités il parut quelques lueurs de paix. Le dixième de Juin TAREHA, Capitaine Onneyouth arriva à Montreal avec un Habitant de cette Ville, nommé ST. AMOUR, qui étoit depuis quatre ans Prisonnier des Iroquois. Il proposa au Chevalier de Callieres l'échange de cet Homme avec un de ses Neveux, & lui présenta une Lettre du P. Miler, qui étoit toujours Captif à Onneyouth. Ce Religieux mandoit que Tareha étoit très-bien intentionné, & qu'on pouvoit ajouter foi à tout ce qu'il diroit.

Le Chevalier de Callieres l'envoya sur le champ à Quebec, où le Gouverneur Général lui accorda de bonne grace l'échange de son Neveu avec St. Amour. Ce bon accueil enhardit Tareha, il présenta au Comte de Frontenac des Colliers de la part des principales Cabannes, ou Familles d'Onneyouth, & en particulier de la sienne, dans laquelle il dit que le P. Miler étoit adopté. Enfin pour achever de convaincre le Général de la droiture de sa conduite, il lui donna avis de se tenir sur ses gardes, sur tout au tems de la moisson,

Il affûra néanmoins que les Cantons n'étoient pas éloignés de la paix , que les Familles , qui l'avoient député , la souhaitoient avec ardeur depuis loñtems ; que si elles avoient différé à la demander , c'étoit uniquement par la crainte de paroître devant leur Pere justement irrité ; qu'il s'étoit enfin risqué pour le bien public ; qu'il avoit espéré que sa franchise seroit sa sûreté ; qu'il voyoit bien qu'il ne s'étoit pas trompé , & que s'il étoit assez heureux pour réconcilier sa Nation avec les François , son dessein étoit de venir chez eux passer le reste de ses jours avec ses Freres du Sault S. Louis.

1693.

Le Général étoit trop accoutûmé à ces for-  
tes de protestations , pour s'y laisser trom-  
per , & le témoignage d'un Missionnaire ,  
qui n'étoit pas en liberté , ne lui paroissoit  
pas une preuve suffisante de la sincérité de  
celle-ci. Il ne voulut pourtant point ôter toute  
esperance à Tareha ; il lui répondit qu'encore  
que l'horrible perfidie des Onnontagués à  
l'égard du Chevalier d'Eau , & des autres  
François , qui étoient allés chez eux sous la  
sauvegarde du droit des Gens , & pour leur  
ramener les Iroquois revenus de France ; &  
les cruautés inouïes journellement exercées  
dans tous les Cantons sur les Prisonniers  
François , l'autorisassent à user de représailles  
sur lui-même , il vouloit bien écouter encore  
un reste de tendresse pour des Enfans , qui  
ne méritoient plus ce nom ; qu'il n'avoit donc  
rien à craindre , ni pour sa vie , ni même  
pour sa liberté ; mais que , si tous les Can-  
tons vouloient sincèrement entrer en négocia-  
tion avec lui , ils se pressassent de lui en-  
voyer des Députés ; qu'il vouloit bien encor

Réponse du  
Général.

avoir patience jusqu'à la fin de Septembre ; mais que ce terme expiré , il n'écouteroit plus que sa juste indignation. Tareha promit d'être de retour dans ce tems - là , quelque chose , qui pût arriver , & reprit fort content le chemin d'Onneyouth.

Peu de jours après le Comte de Frontenac reçut une Lettre du P. BINNETEAU , Missionnaire des Abénaquis , lequel mandoit que la Flotte Angloise étoit partie de Baston , & le lendemain S. Michel , qui l'année précédente avoit été pris sur le chemin de Michillimakinac , arriva à Quebec. Il s'étoit sauvé de prison , sur l'avis , qu'on lui avoit donné qu'il étoit condamné au feu , & il rapporta que les Anglois avoient bâti un Fort à huit bastions dans la principale Bourgade d'Onnontagué ; que ce Fort avoit trois enceintes de palissades & que l'intention des Sauvages étoit que tout ce qui ne pouvoit pas porter les armes dans ce Canton , se refugiât dans ces enceintes sous le canon du Fort , au cas , que les François fussent tentés d'y faire ce qu'ils avoient fait dans le Canton d'Agnier. Il ajoûta que huit cent Iroquois étoient sur le point d'entrer en Campagne , pour empêcher nos Habitans de faire leur récolte ; que Tareha , qui avoit déjà donné cet avis , pouvoit bien avoir encore parlé sincèrement sur tout le reste ; mais qu'assurément la Nation Iroquoise en général n'avoit jamais été plus éloignée de faire la paix , qu'elle l'étoit alors , quoique plusieurs Familles Onneyouthes parussent véritablement fort lasses de la guerre.

Huit cent Iroquois s'ap- Dans le tems même que S. Michel parloit ainsi , les huit cent Iroquois étoient déjà aux Cascades

Cascades à l'extrémité du Lac S. Louis. Le Gouverneur Général, sur l'avis, qu'il en reçut le vintunième de Juillet, fit partir en diligence le Chevalier de Vaudreuil avec cinq Compagnies des Troupes du Roy, & cent cinquante Soldats de recrue, qui venoient de lui arriver de France. Le Chevalier de Callieres de son côté avoit assemblé un Corps de sept à huit cent Hommes; & marcha en Personne à leur tête jusqu'aux Cascades; mais ni lui, ni M. de Vaudreuil ne trouverent plus l'Ennemi, que plusieurs avis reçus coup sur coup avoient obligés de décamper.

1693.  
prochent de  
Montreal.

Les Chefs de ce Parti furent d'abord informés de l'arrivée des trois Navires de France avec des Troupes. Ils sçurent ensuite que le Gouverneur de Montreal faisoit de grands préparatifs pour les venir attaquer, & ils étoient déjà instruits, ou ils le furent bientôt, que les Anglois ne songeoient point à faire le siège de Quebec. Ainsi ils craignirent d'avoir sur les bras toutes les Forces des François, & comprirent que, s'ils ne vouloient pas être coupés dans leur retraite, il ne falloit pas la différer d'un moment. En effet on n'appréhendoit déjà plus rien à Quebec de la part des Anglois, & huit cent Iroquois n'avoient pas alors de quoi effrayer la Colonie.

Ils se retirent  
sans rien faire.

Les avis, qu'on avoit reçus du puissant armement, qui se faisoit à Baston, étoient néanmoins très-bien fondés; mais le bruit, qui avoit couru que ces préparatifs regardoient la Nouvelle France, n'avoit été répandu de la part des Anglois, que pour tenir cette Colonie en échec, pour ôter au Comte de Frontenac jusqu'à l'envie de les aller inquiéter

Ce que devoit  
la Flotte Angloise, qui  
menaçoit le  
Canada.

1693.

chez eux, & pour mieux cacher leur véritable dessein. Les trois Navires, qui venoient d'arriver à Quebec, avoient rencontré sur leur route un petit Bâtiment dépêché en France par le Comte de BLENAC, Gouverneur Général des Isles de l'Amérique, qui leur avoit appris que la Martinique étoit attaquée par cinquante Vaisseaux, partie de l'Ancienne, & partie de la Nouvelle Angleterre : les trois mille Hommes, qui devoient faire irruption du côté de Montreal, ne parurent pas non plus. Ainsi la recolte se fit avec beaucoup de tranquillité, la moisson fut abondante, & la famine, qui commençoit à se faire sentir vivement, cessa tout à coup.

Arrivée d'un grand Convoi de Pelleteries à Montreal. Pour comble de bonheur, le quatrième d'Août on vit arriver à Montreal deux-cent Canots chargés de Pelleteries, sous la conduite du Sieur d'Argenteuil. Ce grand Convoi portoit pour quatre-vingt mille francs de Castor, & les principaux Chefs des Nations du Nord & de l'Ouest y étoient en Personne. Dès que M. de Frontenac en eut reçu la nouvelle, il se rendit à Montreal, & y arriva escorté de ces mêmes Chefs, qui étoient allés au devant de lui jusqu'aux Trois Rivieres. Dès le lendemain il se tint un grand Conseil, où tout se passa à la satisfaction d'un chacun. L'Orateur Huron parla lontems, & fit un grand recit de toutes les Expéditions, que sa Nation avoit faites contre les Iroquois. Les autres se contenterent de dire qu'ils étoient venus pour entendre la voix de leur Pere, pour recevoir ses ordres, & pour le prier de leur faire donner à un prix modéré les marchandises, dont ils avoient besoin.

Il n'étoit venu Personne de la part des Miamis, & le Gouverneur Général fut même informé qu'ils avoient reçu des présens des Anglois par l'entremise des Mahingans, & qu'ils leur avoient permis de venir traiter dans la Riviere S. Joseph. Il étoit d'une dangereuse conséquence de souffrir qu'on ouvrît cette porte au commerce des Anglois, aussi M. de Frontenac prit-il toutes les mesures, que sa grande expérience lui put fournir, pour empêcher les suites de cette négociation.

Il n'épargna rien non plus pour achever de s'attacher toutes les Nations, dont les Députés se trouvoient à Montreal; c'étoit-là son principal talent. Tous ces Sauvages partirent charmés de ses manieres, & comblés de ses présens. Il les fit suivre de près par un bon nombre de François sous la conduite du Chevalier de Tonti, qui commandoit toujours aux Illinois, & que ses affaires avoient obligé de descendre à Quebec. MM. de Courtemanche & de Mantet furent aussi de ce voyage, aussi-bien que Nicolas Perrot, à qui le Général recommanda d'empêcher de gré, ou de force les Miamis de traiter avec les Anglois; M. d'Argenteuil, qui fut nommé Lieutenant de M. de Louvigny, & M. LE SUEUR, qui fut chargé de faire un Etablissement à Chagouamigon, & de renouveler l'alliance avec les Saulteurs & les Sioux.

M. de Frontenac, après avoir fait ces arrangements, se dispoisoit à partir de Montreal, lorsqu'un Exprès du Sieur Provôt, Lieutenant de Roy à Quebec, lui apporta des nouvelles de la Baye d'Hudson & de l'Acadie. Les premieres portoient que le Fort de Sainte

1693.

M. de Frontenac empêche les Miamis de trafiquer avec les Anglois.

Les Anglois reprennent le Fort Sainte Anne dans la Baye d'Hudson.

Anne dans le fond de la Baye d'Hudson avoit été pris par les Anglois au commencement de Juillet. Trois Navires de cette Nation avoient hyverné à soixante-dix lieues de ce Fort, dont ils s'étoient approchés, dès que la navigation avoit été libre.

Ils se doutoient bien que la garnison en étoit foible; mais ils n'auroient jamais pu s'imaginer qu'il n'y restât que quatre Hommes, dont l'un étoit aux fers. Ce malheureux dans un accès de phrénésie avoit tué le Chirurgien du Fort: revenu à son bon sens, & fort troublé de l'action, qu'il avoit faite, il craignit que le P. DALMAS, Jesuite, qui seul en avoit été le témoin, ne le décelât, & la crainte d'être puni pour un crime involontaire, l'engagea à en commettre un, qui le rendoit coupable, il tua le Missionnaire. Il auroit peut-être poussé plus loin ses fureurs, si on ne s'étoit assuré de lui en l'enchaînant.

Belle retraite  
d: trois Fran-  
çois.

Les Anglois avoient débarqué quarante Hommes pour attaquer ce Fort. Les trois François en tuèrent d'abord deux, & obligerent les autres à s'éloigner; mais ceux-ci ayant appris de quelques Sauvages l'état de la Place, & le nombre de ceux, qui la défendoient, eurent honte d'avoir reculé devant trois Hommes, toutefois ils leur firent l'honneur de leur en opposer jusqu'à cent. Nos Braves comprirent bien que leurs efforts seroient inutiles contre tant de Monde; mais ils ne voulurent pas se rendre. Ils laisserent leur Prisonnier dans le Fort avec quarante, ou cinquante milliers de Pelleteries, s'embarquerent, sans être aperçus, dans un Canot, & furent assez heureux pour gagner Québec, où ils trouverent M. de

Frontenac fort chagrin de ce que le retardement des Vaisseaux de France avoit fait encore une fois manquer l'Expédition si souvent projetée sur le Port Nelson.

Les nouvelles de l'Acadie étoient plus consolantes. On mandoit au Général qu'il étoit arrivé à Balton quinze Navires de guerre de la Flotte, qui avoit attaqué la Martinique; qu'ils paroissoient en fort mauvais état; que la peste y avoit fait de grands ravages, & qu'on leur faisoit faire quarantaine; que le bruit étoit que les Anglois avoient perdu six mille Hommes dans cette malheureuse Expédition, outre un très-grand nombre de Défecteurs, & que deux de leurs plus gros Navires avoient été coulés à fond par le canon du Comte de Blenac, qui en effet s'acquit beaucoup de gloire dans cette occasion.

Les Anglois obligés de se retirer de devant la Martinique en mauvais ordre.

Le Chevalier de Villebon, qui mandoit ceci au Comte de Frontenac, ajoûtoit que le Général Phibs avoit dit que, si sa Flotte n'étoit pas revenue si délabrée, il auroit encore eu le tems de prendre Quebec, & qu'après que les Equipages se seroient un peu remis, il enverroit plusieurs Vaisseaux croiser à l'entrée du Fleuve S. Laurent; que deux François échapés des prisons de Balton l'avoient assuré que ce même Général se dispoisoit à le venir attaquer dans son Fort de la Riviere de Saint Jean à la tête de huit-cent Hommes; mais qu'il ne le craignoit point. Il fut néanmoins fort heureux que cet avis se fût trouvé faux, ou que Phibs eût changé de sentiment; car il n'étoit nullement en état de se défendre.

Vers la fin de Septembre Tareha revint à

1693.

Une Iro-  
quoise vient à  
Quebec pour  
y voir le Com-  
te de Fronte-  
tenac. Con-  
version &  
éloge de cette  
Femme.

Quebec, suivant la parole, qu'il en avoit donnée, & il y amena une Femme Onneyouthé, que le seul désir de voir le Comte de Frontenac, dont elle avoit oui dire de si grandes choses, avoit engagé à faire ce voyage. Ce n'étoit pas tout-à-fait la Reine de Saba, mais l'Iroquoise étoit animée du même motif, que cette Princesse, & le Général François en fut tellement flatté, qu'il parut envisager dans cette Femme quelque chose de plus qu'une Sauvagesse. D'ailleurs cette Femme avoit rendu de grands services aux François Prisonniers dans son Canton, & c'étoit à elle, que le Pere Miller devoit la vie: ainsi le Comte de Frontenac avoit plus d'une raison de lui faire un favorable accueil. Elle méritoit encore quelque chose de plus, & Dieu donna à sa charité la même récompense, qu'en reçut autrefois celle du Centenier Corneille. Il l'éclaira comme lui des lumières de l'Evangile. Elle fut baptisée sous le nom de SUSANNE, & je l'ai vüe en 1708. au Sault S. Louis, où elle est morte dans une heureuse vieillesse, après avoir lontems édifié cette Bourgade par la constante pratique de toutes les vertus Chrétiennes.

Propositions  
de Tarcha.

Ce fut sans doute à sa considération que le Comte de Frontenac reçut assez bien Tarcha, quoiqu'il fût extrêmement choqué des propositions, que lui fit ce Sauvage. Après d'assez mauvaises excuses de ce que son Canton n'avoit pas envoyé au Général des Députés pour traiter de la paix, rejetant la faute sur les Anglois, qui avoient, dit-il, empêché les Onneyouths de suivre les sentimens de leur cœur, il osa bien le prier d'envoyer lui-

DE LA N<sup>U</sup> FRANCE. LIV. XV. 199  
même les Ambassadeurs à Orange, où ces  
mêmes Anglois vouloient absolument que  
cette grande affaire se négociât.

1693.

On peut juger de l'indignation, qu'une  
telle conduite excita dans le cœur du Gouver-  
neur, qui se voyoit joué par une Nation,  
dont il s'étoit toujours flatté d'être estimé &  
craint. Il ne la fit pourtant pas éclater toute en-  
tière : il parut même persuadé que Tareha pen-  
soit en son particulier beaucoup mieux, qu'il  
ne parloit au nom de ceux, qui le députoient :  
il lui fit des présens, & le congédia en lui  
disant, qu'il vouloit bien prendre en bonne  
part les excuses des Onneyourhs ; mais qu'il  
ne tarderoit pas à faire repentir les Cantons  
de n'avoir pas profité des favorables disposi-  
tions, où il étoit à leur égard à son arrivée de  
France, & d'avoir ajouté l'insolence à la  
perfidie.

Réponse du  
Comte de  
Frontenac.

Tareha comprit pourtant bien que cette  
menace n'étoit encore que conditionnelle, &  
ce fut moins la conduite, que le Général avoit  
tenuë à son égard, qui le fit juger ainfi, que  
quelques expressions radoucies, dont il avoit  
entremêlé ses reproches. Il y avoit cependant  
quelque lieu de croire que ces menaces ne fe-  
roient point sans effet, parce que les Illinois  
& les Miamis, animés par le Chevalier de  
Tonti & le Sieur de la Forêt, faisoient alors  
une rude guerre aux Iroquois, & leur avoient  
déjà tué plus de quatre-cent Hommes depuis  
deux ou trois ans.

Pourquoi il  
diffère de  
pouffer les  
Iroquois à  
bout.

Mais ce qui engageoit principalement le  
Gouverneur Général à ne pas rompre encore  
toute négociation avec ces Sauvages, c'est  
qu'il entretenoit parmi eux des correspondan-

zèle & bons  
offices de trois  
Sauvages.

ces secrettes, dont il étoit bien aisé de voir quel seroit le succès, avant que de prendre un dernier parti. Son fidèle Oureouharé, qui s'étoit retiré depuis peu parmi les Iroquois Chrétiens de la Montagne, faisoit de fréquens voyages dans son Canton, & n'omettoit rien de ce qu'il jugeoit plus propre à disposer les esprits à se rapprocher des François, d'ailleurs Garakonhié vivoit encore, & quoique fervent Chrétien, il étoit resté à Onnontagué, où l'on estimoit sa présence nécessaire pour profiter des occasions, qui se présentoient de rétablir la bonne intelligence entre nous & ses Compatriotes. Ce vénérable Vieillard dénué de tout secours spirituel au milieu de cette Babylone, ne laissa jamais ralentir sa piété, ni son zèle, & par le soin, qu'il prit toujours de ménager son crédit, comme un autre Daniel, il trouva plus d'une fois le secret de faire échouer les intrigues des Anglois, qui sans cela nous auroient souvent réduits à de fâcheuses extrémités.

Je n'ai pu sçavoir si Teganifflorens étoit dès-lors Chrétien; car il est certain qu'il l'a été, & qu'il est mort au Sault S. Louis. Mais il étoit encore au tems, dont je parle, à Onnontagué; où il secondoit parfaitement les bons desseins de Garakonhié, & l'on peut assurer que la Nouvelle France fut en partie redevable aux bons Offices de ces trois Sauvages de ce que ses Campagnes & ses Habitations ne furent pas continuellement inondées de Partis Ennemis.

Conduite des  
Anglois & des  
Iroquois à no-  
tre égard.

A cela près les Cantons continuèrent à suivre pendant quelques années le plan de conduite, dont ils ne s'étoient point écartés de-

puis le commencement de la guerre, & qui confistoit à négocier de tems en tems, sans jamais rien conclure, & à nous harceler sans cesse; mais à s'arrêter, lorsqu'ils étoient le plus en état de nous faire du mal. Les Anglois de leur côté ne discontinuoient point de leur dire que tôt ou tard ils détruiraient la Colonie Françoisé, & c'étoit principalement pour les entretenir dans cette pensée, que chaque année ils faisoient courir le bruit d'un grand armement pour assiéger Quebec.

S'ils apprenoient que quelques-uns de ceux, qui nous étoient sincèrement affectionnés dans les Cantons, se donnoient des mouvemens pour porter la Nation à faire la paix, ils n'épargnoient rien pour inspirer aux autres de la défiance contre eux, ou bien ils offroient leur médiation, qu'ils sçavoient bien que nous n'accepterions pas, & cela pour faire accroître à la Multitude que nous n'agissions pas de bonne foi. Ils engageoient ensuite quelque Chef de réputation à lever un Parti de guerre, qui ôtoit aux plus Pacifiques toute envie de s'accommoder.

La raison pourquoi nous ne voulions point entendre à les recevoir comme Arbitres, est qu'ils vouloient toujours se rendre les Maîtres des conditions, & ils faisoient aisément passer notre refus pour une preuve que nous ne songions qu'à les tromper. Ainsi assurés du plus grand nombre des principaux Chefs, ils s'embarassoient assez peu des avances, que faisoient quelquefois nos plus zélés Partisans auprès du Général François, & ils en tiroient même cet avantage que ces avances se trouvant sans effet, ceux, qui les avoient faites,

nous devenoient quelquefois suspects. Enfin ils avoient trouvé le secret de faire naître à toute la Nation le désir d'attirer chez eux tout le commerce des Pelleteries, en lui faisant entrevoir le grand profit, qui lui en reviendroit. De-là naissoient toutes les intrigues des uns & des autres pour nous débaucher nos Alliés, dont il y avoit toujours quelques-uns, qui se laissoient gagner, ou surprendre.

J'ai déjà observé néanmoins, & il ne faut point perdre ceci de vûë pour comprendre toute la suite des manœuvres des Iroquois, si opposées en apparence les unes aux autres, que ces Sauvages n'auroient pas vû tranquillement les Anglois seuls Maitres de tout le Canada. Ils n'ignoroient point ce qu'ils auroient à craindre de leur part, s'ils n'avoient plus de Concurrents, & ils ne prétendoient dans le fond que tenir la balance dans une espèce d'équilibre entre deux Nations, dont la jalousie mutuelle les faisoit rechercher de toutes les deux, & produisoit leur sûreté.

Les Anglois eux-mêmes étoient fort heureux d'avoir cette barriere à nous opposer, car ils ne pouvoient assurer la tranquillité de leurs Colonies, toutes puissantes qu'elles étoient, qu'en nous donnant de l'occupation de ce côté-là, tandis que les Sauvages voisins de l'Acadie, étroitement unis avec nous par le lien de la Religion, troubloient sans cesse le repos de la Nouvelle Angleterre, & que les dissensions domestiques de la Nouvelle York exposoient cette Province au danger de passer sous la domination Françoisë.

Comment M.  
de Frontenac  
en profitoit.

Cette politique de deux Nations trop fieres pour s'écarter mutuellement, & trop remuan-

tes pour demeurer en bonne intelligence plus longtems, que ne le demandoient leurs intérêts, n'étoit plus un mystère pour ceux, qui avoient quelque part aux affaires de la Nouvelle France. M. de Frontenac la connoissoit mieux que Personne, & si d'une part elle l'obligeoit à se tenir continuellement sur ses gardes, elle le rassuroit de l'autre, & l'engageoit à prêter l'oreille aux propositions des Iroquois, toutes les fois, qu'ils lui envoioient des Députés, avec qui il pût traiter, sans exposer la dignité de son caractère. Outre que par-là il retiroit toujours quelques Prisonniers : il gaignoit ordinairement quelques mois de trêve, dont il profitoit pour donner aux Habitans le moyen de respirer, d'ensemencer leurs terres, & de faire leurs récoltes. Enfin les Députés des Iroquois sortoient rarement de chez lui sans concevoir de l'estime, & se sentir même de l'attachement pour sa Personne.

1693.

Ainsi au commencement de l'année 1694. Les Iroquois deux Onnontagués étant venus à Montreal pour demander à M. de Callieres si les Députés des cinq Cantons, qui, ajoutèrent-ils, étoient déjà en chemin, seroient bien reçus à prier leur Pere Ononthio de leur accorder la paix ; ce Gouverneur, qui étoit instruit des intentions de son Général, leur répondit qu'ils seroient écoutés, s'ils se presentoient ; mais qu'il doutoit fort qu'ils se présentassent. Ils se retirèrent avec cette réponse, & il se passa ensuite près de deux mois, sans qu'on entendît parler de rien. M. de Callieres n'en fut nullement surpris ; toutefois, pour ne manquer à rien de ce qui dépendoit de lui, il jugea à propos d'envoyer quelques Partis du côté de la

font de nouveau mine de vouloir la paix.

1694.

1694.

Nouvelle York, afin de voir si, par le moyen des Prisonniers, qu'on feroit sur les Iroquois, il ne découvreroit point les véritables causes de l'envoi de leurs premiers Députés, ou du retardement des Seconds.

On est averti de se défier d'eux.

Le vint-troisième de Mars deux Agniers vinrent à Montreal faire les excuses de Teganißorens, qui devoit être le Chef de la Députation, & dirent qu'il falloit s'expliquer aux Anglois, si les Cantons avoient manqué à leur parole. Ils furent d'autant plus mal reçus, que des Sauvages de l'Acadie avoient averti M. de Frontenac de se défier des Iroquois, qui ne vouloient que gagner du tems & l'endormir; que leur dessein étoit même de le poignarder, lui & le Chevalier de Calières dans un Conseil, où ils se trouveroient en grand nombre; d'avoir dans le voisinage de Montreal de nombreux Partis tout prêts à fondre sur la Colonie étonnée, & destituée de Chefs: de porter par tout le fer & la défolation; & d'introduire ensuite les Anglois dans le Pays.

Députés des Iroquois à Quebec.

Il y avoit sans doute à rabattre de ce projet; mais la prudence exigeoit qu'on se tint sur ses gardes, & le manque de parole des Iroquois donnoit à penser. Cependant au mois de May Teganißorens arriva à Quebec avec huit Députés. C'étoit le tems des semences, & cette circonstance fit dissimuler au Gouverneur Général le peu de fond, qu'il faisoit sur cette Députation. Il donna aux Ambassadeurs une audience publique avec beaucoup d'appareil, & jamais on ne parla mieux de part ni d'autre. Le bon cœur de Teganißorens parut, non-seulement dans la Harangue, qu'il fit dans

cette Assemblée, mais encore dans les entretiens particuliers, qu'il eut avec M. de Frontenac; à qui il présenta des Colliers de la part de Garakontié.

Le Général le caressa beaucoup, le pria d'assurer Garakonthié de sa reconnaissance & de son estime, & joignit à toutes ces amitiés de fort beaux présens pour tous les deux; mais persuadé que, ni l'un, ni l'autre n'entroient dans les Conseils de la Nation, où se trouvoient les Anglois, il ne compta que sur leur affection sincère, sans se flatter que leur crédit fût assez grand pour amener la Nation entière à une réconciliation parfaite. Il prolongea ensuite le séjour des Députés autant qu'il étoit nécessaire pour donner aux Habitans le loisir d'ensemencer leurs Terres, & ce délai eut encore un autre effet, qui ne fut pas moins avantageux à la Colonie.

M. de Louvigny avoit sujet de craindre une rupture avec nos Alliés des Contrées du Nord & de l'Ouest, à qui les Iroquois ne cessoient d'insinuer que les François vouloient conclure un accommodement avec les Cantons, sans se mettre en peine de ménager leurs intérêts. Tout ce qu'il avoit pu gagner sur leur esprit, avoit été d'engager les principaux Chefs de ces Nations à s'éclaircir par eux-mêmes de la vérité; ces Chefs étoient partis pour Quebec, & ils y arrivèrent deux jours après le départ des Députés Iroquois. M. de Frontenac ayant sçu d'eux-mêmes le sujet de leur voyage, envoya un Exprès à Teganifforens pour le prier de revenir à Quebec; il y accourut sur le champ, il vit les Chefs de nos Alliés, & ceux-ci, après l'avoir entendu

Effet de cette Députation.

1694

parler, comprirent que les Iroquois n'avoient en vûë, que de leur faire prendre le change, d'empêcher leurs Partis de courir sur l'Ennemi commun, & de les brouiller avec les François, pour avoir meilleur marché des uns & des autres.

M. de Frontenac tenta inutilement le rétablissement de Catarocouy.

Il ne tint pas au Gouverneur Général, qu'il ne tirât encore de la Députation de Teganifforens un autre avantage, qui ne lui paroissoit pas moins essentiel, quoique tout le Monde ne fût pas de son avis : c'étoit le rétablissement du Fort de Catarocouy. Teganifforens lui en avoit fait la première proposition, & peut-être le Général la lui avoit-il suggérée lui-même. Ce qui est certain, c'est qu'il saisit cette ouverture avec toute l'ardeur, dont il étoit capable, & qu'il ne différa pas d'un moment les préparatifs d'une Entreprise si désirée depuis longtemps. Il fit travailler avec une extrême diligence à un grand Convoi, qui devoit conduire dans ce Poste une Garnison, des Ouvriers, des munitions, & tout ce qui étoit nécessaire à un Etablissement, dont il prétendoit faire le boulevard de la Colonie. Il en donna le Commandement au Chevalier de Crisafy; mais cet Officier étant sur le point de s'embarquer, reçut un ordre de désarmer.

Ce qui fait échouer ce projet.

La cause de ce changement fut l'arrivée de M. de Serigny à Montreal, où étoit le Gouverneur Général, avec une Commission du Roy pour la levée d'un Détachement considérable destiné à une Entreprise sur le Port Nelson. La Cour avoit toujours fort à cœur cette Expédition, & en avoit chargé Serigny lui-même, & d'Iberville son Frere. Il n'y avoit pas un moment à perdre : si on ne vouloit pas

faire manquer pour la troisième fois ce projet, & il fallut pour cela prendre une partie des Hommes, qui devoient accompagner le Chevalier de Crisafy. On donna six-vingt Canadiens & quelques Sauvages du Sault S. Louis à Serigny, le reste fut congédié jusqu'à nouvel ordre.

1694.

Peu de tems après deux François, qui s'é-  
toient sauvés d'Onnontagué, où ils étoient  
Prisonniers, assurèrent M. de Frontenac, Nouvelles  
négociations  
avec les Iro-  
quois. qu'il ne falloit plus compter d'avoir la paix  
avec la Nation Iroquoise; le Général crut  
qu'ils étoient mal informés, & les Chefs des  
Nations de l'Ouest & du Nord étant arrivés à  
la fin du mois d'Août avec un grand Convoi  
de Pelleteries conduit par M. de Louvigny,  
il se donna bien de garde de leur faire part de  
l'avis, qu'il venoit de recevoir.

Au bout de quinze jours Oureouharé, qui  
avoit accompagné Tegansiflorens à son retour,  
revint avec treize Prisonniers François, qu'il  
avoit délivrés, & parmi lesquels étoient les  
deux Hertels, pris deux ans auparavant dans  
la déroutte de M. de la Gemeraye, & qu'on  
eroit morts; mais il n'amenoit point d'au-  
tres Députés, que ceux de son Canton de  
Goyogouin, & de celui de Tsonnonthouan.  
La seule considération, que le Comte de Fron-  
tenac avoit pour leur conducteur, les fit écou-  
ter favorablement, & le Général voulut que  
les Chefs de nos Alliés fussent présens à l'au-  
dience, qu'il leur donna.

Oureouharé, qui portoit la parole, com-  
mença par présenter un Collier, dont le sens  
étoit qu'il avoit brisé les fers de treize Fran-  
çois: il en présenta ensuite d'autres pour max-

1694.

quer que les Cantons , dont on voyoit les Députés , s'apercevant que la négociation de Teganifforens tiroit trop en longueur , & sachant qu'elle étoit traversée par les Anglois , avoient pris les devants , & chargé leurs Envoyés de prier leur Pere de ne pas s'impacienter , de l'assurer qu'ils vouloient , à quelque prix que ce fût , rentrer dans les bonnes grâces , & le conjuroient de suspendre encore pour quelque tems sa hache.

Derniere réponse de M. de Frontenac. Le Général leur demanda s'ils ne compoient point de comprendre toutes les Nations dans le Traité , dont il s'agissoit , & cette demande les embarrassa. Ils confererent quelque tems entr'eux , & répondirent ensuite d'une maniere assez ambiguë. Le P. Bruyas Supérieur des Missions , qui leur servoit d'Interprète , les pria de s'expliquer plus nettement , & leur trouble augmenta. Alors le Comte de Frontenac leur dit qu'il acceptoit le premier Collier , & qu'il revoyoit avec plaisir ses Enfans , qu'il avoit pleurés , comme morts ; qu'il sçavoit bon gré aux Députés des deux Cantons de leur empressement à lui protester de leur fidélité ; mais qu'il ne recevoit point les autres Colliers , par lesquels on prétendoit arrêter son bras , & qu'il alloit incessamment frapper , si on ne se hâtoit point de lui rendre une réponse précise sur tout ce qu'il avoit déclaré à Teganifforens.

Il renvoye les Députés fort contents.

Il les regala ensuite magnifiquement , & pendant le festin , reprenant ces manieres noblement affables , qui lui réussissoient presque toujours , il s'étudia à bien convaincre les Goyogouins & les Tsonnonthouans qu'il souhaitoit la paix ; mais plutôt pour eux-mêmes,

que pour lui, & en Pere, qui ne châtie ses Enfans qu'à regret. Il rassembla au bout de quelques jours tous les Sauvages, & fit paroître beaucoup de ressentiment de ce que Teganifforens n'étoit pas revenu au tems, qu'il lui avoit marqué, & plus encore de ce que l'on avoit consulté les Anglois, qui ne regardant que leur intérêt propre, ne pouvoient que déconseiller la paix. Il ajouta qu'il ne feroit pas lontems la dupe de l'irrésolution & de l'inconstance des Cantons; que lui & ses Alliés alloient tout de bon recommencer la guerre, & qu'ils la feroient plus vivement que jamais.

Les Députés, qui ne s'étoient pas attendu à cette menace, voulurent lui inspirer de la défiance de ses Alliés; mais il prit leur défense, & protesta qu'il ne sépareroit jamais leurs intérêts des siens. Il ne laissa point d'écouter assez tranquillement quelques reproches, que les Hurons & les Iroquois se firent mutuellement, voulant voir sans doute, s'il ne pourroit pas en tirer quelques lumieres sur la conduite des Premiers, auxquels il ne s'étoit jamais fié que médiocrement; mais après une assez vive altercation, qui ne lui apprit que ce qu'il sçavoit déjà, il imposa silence aux deux Parties. Il dit ensuite aux Iroquois qu'il feroit lentement ses préparatifs, afin de leur donner le tems de se ranger à leur devoir; mais que s'ils continuoient d'abuser de sa patience, il leur feroit sentir qu'autant il étoit bon Pere, & Allié fidèle, autant ils le trouveroient Ennemi redoutable, s'ils pouvoient sa patience à bout. Il parla sur le même ton aux autres Sauvages en particulier. & il les

1694.

Retour du P.  
Milet & de  
Tareha.

congédia tous chargés de présens, & pleins d'estime pour sa Personne.

Sur la fin d'Octobre le P. Milet arriva à Montreal, après cinq ans d'un esclavage, dont il avoit passé une bonne partie dans l'attente continuelle du supplice destiné aux Prisonniers de guerre, & il donna avis au Gouverneur Général que Tareha le suivoit de près, avec les Députés du Canton d'Onnonyouth. Ils débarquèrent en effet peu de jours après, & ils furent très-mal reçus: peu s'en fallut qu'on ne les traitât comme des Espions. M. de Frontenac se radoucit néanmoins un peu sur le témoignage du Missionnaire, auquel Tareha avoit effectivement rendu de bons services durant sa captivité, & quoiqu'il commençât à croire ce que les Abénaquis lui avoient mandé, que toutes ces négociations ne tendoient qu'à l'amuser, il fit réflexion qu'elles ne lui avoient pas été inutiles, en ce qu'elles avoient procuré quelque repos aux Habitans de la Colonie.

Raisons, qui engageoient le Général à traiter avec les Iroquois.

D'ailleurs c'étoit une nécessité pour lui, de faire au moins semblant de s'y prêter, ou d'aller attaquer les Iroquois avec des Forces capables de les détruire, & il s'en falloit bien qu'il en eût de suffisantes pour une pareille Expédition. J'ai déjà dit que les Anglois avoient construit un Fort à Onnontagué, & cette Place étoit en très-bon état. Les Iroquois pouvoient dans un besoin mettre sur pied trois mille Hommes, & le Gouverneur de la Nouvelle York n'avoit garde de les voir périr, faute d'être secourus.

M. de Frontenac ne pouvoit compter que sur deux mille Hommes au plus, y compris

les Troupes, les Milices, & les Sauvages domiciliés; la prudence ne permettant pas de dégarnir les Postes les plus exposés, qui étoient en assez grand nombre. Ainsi tout bien considéré on avoit beaucoup fait en détournant les grands Partis, qui auroient pu au moins ravager les Campagnes; malheur dont la suite inévitable auroit été une disette générale. Or la cessation des grandes hostilités étoit le fruit des négociations, dont nous venons de parler, & les petits Partis, qui avoient paru en Campagne de part & d'autre pendant ce tems là, n'avoient servi qu'à nous tenir continuellement sur nos gardes.

Les Anglois de Baston ne jouissoient pas à beaucoup près d'une aussi grande tranquillité de la part des Nations Abénaquises. Le Chevalier Phibs avoit fondé de grandes espérances sur le Fort de Pemkuit, situé au milieu de ces Sauvages, & d'abord à force de les intimider, il en avoit engagé quelques-uns à entrer en quelque sorte d'accommodement avec lui. Il y avoit d'autant moins lieu de s'en étonner, que ces Sauvages se voyoient souvent assez abandonnés des François, qui comptoient un peu trop sur leur affection, & sur le crédit de ceux, qui avoient gagné leur confiance; de plus quelques-uns de leurs Parens étoient Prisonniers à Baston, & il n'y avoit rien, à quoi ils ne fussent disposés pour les retirer des mains des Anglois.

Les choses étoient même allées si loin, que deux de leurs Chefs s'étoient engagés dès le mois de May à conclurre avec le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre un Traité de paix, & ce Général, après avoir reçu des étages,

1694.

s'étoit rendu en Personne à Pemkuit, pour accélérer la conclusion d'une affaire, qu'il regardoit avec raison, comme un coup de Parti. Il y auroit apparemment réussi sans la diligence du Sieur de Villieu, qui s'étoit si fort distingué au siège de Quebec, & qui commandoit alors une Compagnie dans ces Quartiers-là.

Le Sieur de Villieu rompt la négociation.

Dans le tems, que le Chevalier Phibs se tenoit le plus assuré de mettre enfin son Gouvernement hors de toute inquiétude de la part de si dangereux Voisins, Villieu, secondé de M. THURY, Missionnaire à Pentagoët, trouva le secret de regagner un Chef Malecite, nommé MATAOUANDO, qui s'étoit déjà déclaré pour la paix, leva un Parti de deux-cent cinquante Sauvages des environs de Pentagoët & de la Riviere de S. Jean, se fit joindre par les Abénaquis de la Mission du P. BIGOT l'Ainé, se mit à la tête de tous ces Braves, n'ayant avec lui qu'un seul François, & les mena sur la Riviere de Pescadoué au milieu des Habitations Angloises, & à douze lieües seulement de Baston.

Expédition hardie & heureuse de cet Officier.

Il y avoit en cet endroit-là deux Forts un peu éloignés l'un de l'autre : les Abénaquis se chargerent d'en attaquer un, Villieu avec les Malecites & les Micmacs marcha contre l'autre, & ils furent emportés en très-peu de tems. Deux-cent trente Anglois y périrent, cinquante, ou soixante maisons furent brûlées, & un si heureux succès ne coûta pas un Homme aux Vainqueurs, un seul y fut blessé. Mataouando combattit toujours aux côtés du Commandant François, & se distingua beaucoup.

Les Abénaquis avoient pour Chef un nom-

**MÉ TAXOUS**, déjà célèbre par plusieurs belles actions, & recommandable pour son attachement à nos intérêts. Ce brave Homme non content de ce qu'il venoit d'exécuter avec tant de valeur, choisit quarante des plus lestes de sa Troupe, & après trois jours de marche, en faisant un assez long détour, arriva au pied d'un Fort près de Baston, & l'attaqua en plein jour. Les Anglois s'y défendirent beaucoup mieux, qu'ils n'avoient fait à Pesca-doué, Taxous y eut deux de ses Neveux tués à ses cotés, & reçut lui-même jusqu'à douze bales de mousquet dans ses habits; mais enfin il força la Place, & alla ensuite faire le dégât jusqu'aux portes de la Capitale.

1694.

Belle action  
d'un Abéna-  
qui.

Ces hostilités irritèrent d'autant plus le **Chevalier Phibs**, que sur les assurances, qu'il avoit données d'un accommodement prochain avec les Sauvages, tout le Pays étoit dans une sécurité parfaite, & qu'après des irruptions si brusques & si peu attendues, le Peuple de Baston se souleva contre lui. Il n'avoit pas une fort grande autorité dans son Gouvernement, & autant pour se soustraire à la fureur d'une Populace murinée, qui le méprisoit, que pour chercher les moyens de se venger de l'af-front, qu'il venoit de recevoir des Sauvages, ils prit le parti de passer à Pemkuit.

Soulèvement  
à Baston.

Dès qu'il y fut arrivé, il envoya dire à ceux avec qui il avoit traité, qu'ils eussent à lui remettre deux des leurs, qui s'étoient trouvés à l'attaque du premier Fort, sinon, qu'il les regarderoit tous comme étant Complices d'une hostilité faite contre le droit des Gens, & après les paroles données de n'en faire aucun, ajoutant qu'il étoit à Pemkuit en état de

Ce qui se  
passe entre le  
Chevalier  
Phibs & les  
Sauvages,  
Alliés des  
Français.

1694.

se venger de cette perfidie. Ces menaces n'embarrassèrent pas peu les Sauvages, ils avoient donné des otages au Général Anglois, leurs Parents étoient Prisonniers à Baston, & ces considérations n'étoient que trop capables de les porter à tout pour appaiser le Chevalier Phibs, qui de son côté leur auroit fait un pont d'or pour les regagner, sauf à les trahir ensuite.

Ceux-ci sont ébranlés.

Il y avoit plus, depuis longtemps on leur promettoit de grands secours de France, & ces secours ne paroissent point : ils ne pouvoient pas même espérer de les recevoir sitôt, parce que les Navires François, qui étoient arrivés aux Côtes de l'Acadie, après s'être avancés jusqu'à la Rivière de S. Jean, avoient reviré de bord avec une précipitation, qui marquoit une grande supériorité de Forces de la part des Anglois. Tout cela fit faire aux Sauvages de sérieuses réflexions, & ils balancerent assez longtemps sur le parti, qu'ils devoient prendre. A la fin le plus grand nombre fut d'avis d'envoyer faire au Gouverneur de la Nouvelle Angleterre des excuses pour le passé, & l'assurer qu'à l'avenir il n'auroit plus aucun sujet de se plaindre d'eux.

Un de leurs Missionnaires les empêche de traiter avec les Anglois.

Cette démarche les auroit infailliblement perdus, & nous avec eux. Rien n'étoit plus capable de faire connoître leur foiblesse & la nôtre aux Anglois, qui n'auroient pas manqué de s'en prévaloir pour engager ces Peuples de manière à ne pouvoir plus reculer. Mais M. Thuri, qui fut averti à propos de ce qui se tramait, fut assez heureux pour rassurer les plus timides, & pour faire comprendre à tous l'abyme, où ils alloient se précipiter, en se jetant ainsi entre les bras d'une

Nation, dont ils avoient si souvent éprouvé la mauvaïse foi, à laquelle il avoient fait trop de mal, pour être en droit de s'attendre à en être bien traités; & qui les craignoit assez pour se faire un point de politique de les exterminer entierement, dès qu'ils ne les verroient plus appuyés par les François.

1694.

Il leur conseilla ensuite d'employer le tems, qu'on leur avoit donné pour se résoudre, à recueillir le peu de grains, qu'ils avoient semés, & de se retirer après cela dans des lieux, où ils pouvoient bien s'assurer que les Anglois ne les iroient point chercher. M. de Villieu engagea en même tems les Chefs de le suivre à Quebec, où ils présenterent à M. de Frontenac les chevelures des Anglois, qu'ils avoient tués à Pescadoué; les Abénakis du P. Bigot, qui n'avoient eu aucune part à ce qui s'étoit passé entre les Malécites & le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre, suivirent de près M. de Villieu, & tous renouvelerent au Général François les protestations d'une fidélité inviolable.

Tandis que les Anglois étoient si mal menés dans la Nouvelle Angleterre par une poignée de Sauvages, ils reçurent dans la Baye d'Hudson un échec, qui leur fut encore plus sensible. MM. d'Iberville & de Serigny arriverent à l'entrée de la Riviere de Sainte Theresé le vinqatrième de Septembre après avoir couru de grands risques dans les glaces, dont ils trouverent la Baye toute couverte. Ils firent leur débarquement le jour même, & la nuit suivante quarante Canadiens investirent par Terre le Fort dont la prise étoit l'objet de cette Expédition. J'ai remarqué ailleurs que

Description  
du Port Ngl-  
son,

ce qu'on appelle proprement *le Port Nelson*, est une maniere de Baÿe, qui reçoit les eaux de la Riviere de Sainte Theresé, & de celle de Bourbon, & que le Fort, auquel les Anglois ont donné le même nom, est situé sur le bord de la premiere de ces deux Rivieres, à une demie lieuë de son embouchure.

Le vintsept, après qu'on eut déchargé du *Poli*, que commandoit M. de Serigny, dans *la Salamandre*, que montoit M. d'Iberville, tout ce qui étoit nécessaire pour le siège, les deux Freres voulurent s'approcher du Fort; mais les glaces les arrêterent un mois entier, & peu s'en fallut qu'elles ne brisassent *la Salamandre*. Enfin le vint huit d'Octobre ce Navire mouilla à un mille au-dessus du Fort, & M. d'Iberville fit camper tout son Monde à Terre. Ce Fort étoit une maison quarrée, à laquelle on avoit attaché quatre Bastions, & le tout étoit construit de bois.

En ligne de la palissade il y avoit deux autres Bastions, dont l'un servoit de logement aux Officiers: entre les deux étoit une esplanade de demie-lune, où il y avoit une batterie de huit piéces de canon de huit, qui battoient sur la Riviere, & en bas une plate-forme à rès de chauffée, avec six piéces de gros canons. Du côté du Bois, qui étoit un Taillis dans un fond marécageux, il n'y avoit aucune défense. Le corps de la Place étoit fortifié d'une double palissade, & avoit trente-six canons & six pierriers. La Garnison étoit de cinquante-trois Hommes commandés par un bon Marchand, qui n'avoit jamais vû le feu: aussi se défendit-il très-mal.

Le siège commença néanmoins d'une maniere

niere fort triste pour les deux Commandans. Chateaugué leur Frere, encore jeune, & qui seroit sur *le Poli* en qualité d'Enseigne, s'étant avancé le quatrième de Novembre, pour empêcher les Assiégés de faire une sortie, fut tué d'un coup de mousquet. Ce fut le troisième de cette Famille, qui mourut en combattant pour son Prince (\*). Depuis ce jour-là jusqu'au neuvième, on ne fut occupé qu'à se loger. Le neuvième on commença de travailler aux batteries de canon, & à placer les mortiers, qui furent en état le treizième à midi; mais avant que de les faire servir, M. d'Iberville envoya sommer le Gouverneur de se rendre.

1694.  
MM. d'Iberville & de Serigny en font le siège.

Cet Officier se voyant sur le point d'être bombardé, manquant de bois, & n'ayant aucune esperance d'en pouvoir faire si les François s'obstinoient à passer l'hyver dans leur Camp; mais surtout n'ayant aucune expérience dans la guerre, répondit qu'il consentoit à livrer son Fort, & que le lendemain il enverroit son Lieutenant pour regler la capitulation. Il tint parole. Le Lieutenant demanda que tous les Officiers fussent logés dans le Fort, pendant l'hyver; qu'on ne touchât, ni à leurs hardes, ni à leurs papiers, & qu'aussitôt que la navigation seroit libre, on les transportât en France, d'où ils auroient la liberté de passer en Angleterre. Tout cela fut accordé: la capitulation fut signée le quatorze, & observée de bonne foi. Le lendemain M. d'Iberville prit

Le Gouverneur se rend par capitulation.

(\* Les deux autres étoient MM. de Sainte Helene & de Bienville. Le nom de Chateaugué fut donné au plus jeune de leurs Freres, qui est aujourd'hui Gouverneur de Cayenne.

1694.

possession de la Place, & lui donna le nom de *Fort Bourbon*.

Le butin, qu'on y fit, ne fut pas considérable, mais on y trouva quantité de provisions de bouche, dont les deux Navires François n'étoient pas bien pourvus; elles leur aiderent à passer plus agréablement l'hyver, qui fut très-rude, & plus long qu'à l'ordinaire. Les Anglois avoient été informés du dessein des François; ils avoient envoyé dans la Baye deux Fregates, qui avoient ravitaillé au mois d'Août le Fort Nelson, & le Fort Sainte Anne, en avoient renforcé les Garnisons, & embarqué tout le Castor, qui s'y étoit trouvé. Avec un peu de diligence on auroit paré ce coup; mais tandis que Louis XIV. surprenoit ses Ennemis par la diligence à entrer en Campagne, les Vaisseaux, qu'on envoyoit par ses ordres en Amérique, partoient toujours deux, ou trois mois trop tard de nos Ports. Et on pourra voir dans le cours de cette Histoire que cette lenteur a été presque la seule cause de toutes nos pertes, & du peu de succès de nos Entreprises dans cette partie du Nouveau Monde.

Suite de cette  
conquête.

1695.

Pour surcroît de disgrâces le scorbut se mit parmi les Nôtres, la plupart en furent attaqués; M. de Tilly, Lieutenant du *Poli*, neuf autres Canadiens, & dix Marcelots en moururent. Cent cinquante Canots, chargés de plusieurs Pellereries du Nord, qui arrivèrent dans tout le mois de Juin au Fort Bourbon, dédommagerent les Intéressés du Castor, dont les Anglois les avoient frustrés. Mais la fin de Juillet approchoit, que les glaces ne permettoient pas encore de navi-

guer, & ce ne fut que le vint huit que l'on fut en état de lever les ancrs. Il ne restoit plus sur les deux Navires François que cent quinze Hommes, dont plusieurs ne pouvoient pas servir; ce qui fit prendre à M. d'Iberville la résolution d'attendre les Navires Anglois pour les enlever, puis de renvoyer en France *le Poli*, & d'aller avec *la Salamandre* hyverner dans le fond de la Baye, pour y prendre le Fort Sainte Anne.

1695

Mais les Anglois n'ayant point paru jusqu'au septième de Septembre, il changea de système, & prit le parti de faire voile pour Quebec avec les deux Navires. Il nomma le Sieur de la Forêt Gouverneur du Fort Bourbon, & lui donna pour Lieutenant M. de MARIIGNI. Il leur laissa soixante-quatre Canadiens, & six Iroquois du Sault S. Louis, avec des munitions & des vivres pour une année: Il prit ensuite la route du Canada, mais les vents contraires l'ayant arrêté fort long tems à la Côte de Labrador, & ses Equipages s'affoiblissant tous les jours par le scorbut, il tourna du côté de France, & arriva le neuvième d'Octobre à la Rochelle.

Les affaires étoient toujours sur le même pied dans le centre de la Colonie: les Iroquois continuoient à faire de grandes promesses, & n'en tenoient aucune. On a sçu depuis que ce n'étoit plus de la Nouvelle York, que venoient les plus grands obstacles à une réconciliation parfaite des Cantons avec nous, les Hollandois, qui avoient un puissant Parti dans cette Province, ne s'opposant point à la paix; mais de la Nouvelle Angleterre. Cependant de quelque part, qu'ils vinssent, il

Les Iroquois continuent d'amuser les François.

1695.

n'étoit Personne dans la Nouvelle France, qui ne fût convaincu de la nécessité pressante d'exécuter les menaces, qu'on avoit si souvent faites à ces perfides Sauvages. Il y avoit même lontems, qu'on pensoit de même dans le Conseil du Roy; car voici ce que M. de Pontchartrain en écrivit à M. de Frontenac le 16. d'Avril de cette année 1695.

Le Roy est d'avis qu'on les pouffe à bout.

Je suis bien aise, Monsieur, de vous intor-  
mer à l'avance de ce que Sa Majesté a pensé  
au sujet de la guerre, & de la négociation,  
que vous avez entretenuë avec les Iroquois  
depuis l'autonne de l'année 1693. jusqu'au  
départ des Vaisseaux, & de vous dire que  
cette négociation paroît avoir été traitée par  
eux de concert avec les Anglois. Il semble qua  
les uns & les autres ont eu en vûë plus parti-  
culierement de suspendre & d'éloigner les En-  
treprises, que vous deviez faire contr'aux,  
pour se mettre en état de faire la chasse & le  
commerce, & pouvoir ensuite résister plus  
fortement à vos desseins, même de porter la  
guerre jusques dans le Canada. Vous ne pou-  
vez pas avoir de preuves plus certaines de  
leur peu de sincérité, qu'en ce que vous avez  
découvert, que dans le même tems, qu'ils  
vous envoyoient des Ambassadeurs les uns sur  
les autres, ils faisoient pratiquer les Nations  
d'en haut, nos Alliées, pour faire la paix  
avec elles indépendemment de vous. Vous  
avez du moins tiré de cette supercherie l'avan-  
tage de les en avoir convaincus en présence  
des Députés de ces Nations, & en faisant  
connoître à ces Derniers, par les Iroquois  
mêmes, que ceux-ci n'avoient pas dessein de  
es comprendre dans ce prétendu Traité, &

vous êtes plus fortement assuré de leur fidélité, & de la confiance, qu'ils doivent avoir que le Roy ne les abandonnera point. Cela étant, il faut mettre tout en usage pour faire aux Iroquois la guerre la plus vive; Sa Majesté veut faire un effort pour vous mettre en état de cela.

Il s'en falloit bien que tout le Monde pensât aussi favorablement, qu'on faisoit à la Cour de la patience du Gouverneur Général. Ils recommencent leurs hostilités.

La plupart de ceux, qui voyoient les choses de plus près, ne trouvoient pas bon qu'on laissât les Iroquois se flatter que nous étions les Dupes de leur mauvaise foi, & l'on fut encore confirmé dans ce sentiment, lorsque ces Barbares, après plusieurs intrigues pour nous débaucher leurs Compatriotes du Sault Saint Louis & de la Montagne, qui furent sur le point de se laisser gagner, voyant toutes leurs ruses découvertes, recommencerent à se montrer tout autour de nos Habitations, & à y exercer leurs cruautés & leurs brigandages ordinaires.

Il est vrai que la vigilance & l'activité du Gouverneur de Montreal rompirent la plupart de leurs mesures. Un des Chefs du Sault S. Louis, qui étoit entré secrètement en négociation avec eux, fut chassé du Village: le Sieur de LA MOTTE CADILLAC, qui avoit succédé à M. de Louvigny à Michillimackinac, trouva le moyen d'engager les Sauvages de son District à courir sur l'Ennemi commun; qui se donnoit de grands mouvemens pour les détacher de notre alliance; mais tout cela n'empêcha point nos Habitans d'être dans de continuelles allarmes, les Iroquois.

1695.

leur dressant par tout des embuscades , & venant les massacrer à la vûë , & presque sous le canon de leurs Forts.

Insolentes  
propositions  
de ces Barba-  
res.

Ces hostilités avoient été précédées de propositions fort insolentes de la part des Cantons, lesquels, au même moment, qu'ils avoient cessé de faire semblant de vouloir la paix, avoient repris leurs anciens airs de hauteur. Ils commencèrent par vouloir que le Gouverneur Général leur envoyât à son tour des Députés pour traiter chez eux, & pour premier préliminaire ils exigèrent que l'on cessât absolument de notre part & de celle de nos Alliés de faire aucune hostilité tant sur eux, que sur les Anglois.

Tant de fierté dans un Ennemi, qu'on ne croyoit pas impossible d'humilier; la nécessité de le faire, si on ne vouloit pas perdre tout ce que nous avions regagné de crédit dans l'esprit des Sauvages, & le chagrin de revoir la tête & le centre même de la Colonie redevenir le théâtre d'une guerre, où l'on risquoit tout, sans espérance de rien gagner, faisoient souhaiter à ceux, que l'expérience du passé inquiettoit pour l'avenir, qu'on rassemblât toutes les Forces du Canada, pour aller faire repentir les Cantons de n'avoir pas profité des dispositions, où l'on avoit été de leur accorder une paix avantageuse; mais le Comte de Frontenac ne fut point de cet avis.

M. de Frontenac veut rétablir le Fort de Catarcouy.

Il se mit fortement dans la tête que le remede le plus efficace contre les maux, qu'on craignoit, étoit de rétablir le Fort de Catarcouy, & resolut d'exécuter ce dessein, qu'il n'avoit pas perdu un seul moment de vûë depuis son retour de France, quelque obstacle,

qu'il fallût surmonter, pour en venir à bout. Il n'eut pas plutôt déclaré cette résolution, que M. de Champigny, & tout ce qu'il y avoit de Personnes en place, lui représentèrent vivement les dangereuses suites, que pouvoit avoir une Entreprise, où lui seul voyoit des avantages, dont Personne n'étoit persuadé, ajoutant que les Troupes & les Milices, qu'il y faudroit occuper, seroient beaucoup mieux employées à réprimer l'insolence des Iroquois. On lui fit observer que les Cantons ayant plus d'une fois demandé le rétablissement de ce Poste, c'étoit non-seulement leur accorder une grace, dont ils s'étoient rendus indignes; mais encore recevoir la Loi, qu'ils sembloient vouloir nous imposer les armes à la main.

Ces représentations ne touchèrent point le Général, il répondit qu'encore qu'il fût seul de son avis, il le suivroit. Il partit aussitôt pour Montreal, où il arriva le huitième de Juillet, escorté par cent dix Habitans du Gouvernement de Quebec & de celui des Trois Rivières. Il leva encore cinquante Hommes de Milices de celui de Montreal, deux-cent Soldats, & deux-cent Sauvages, avec trente-six Officiers, ce qui faisoit près de sept-cent Hommes, tous Gens d'élite, qui, sous la conduite du Chevalier de Crisafy, que le Général chargea de cette Entreprise, auroient suffi pour mettre les Iroquois à la raison. Les préparatifs se firent avec une diligence incroyable, & dès que le Convøi fut prêt, on se mit en chemin.

Dès le lendemain M. de Frontenac reçut une Lettre de M. de Pontchartrain, par la-même.

Contre l'avis  
de tout le  
Monde,

Et du Roy

quelle ce Ministre lui mandoit que le Roy n'approuvoit pas son dessein ; car lui-même ou peut-être quelqu'un de ceux, qui l'avoient dissuadé, en avoit écrit en Cour. Mais il prit sur lui de n'avoir aucun égard à cet avis. » Je croyois, dit M. de Champigny, dans une Lettre à M. de Pontchartrain, datée l'onzième d'Août, qu'il changeroit de dessein, ce qui lui étoit très-facile. Je lui représentai pour cela une infinité de raisons, le tout inutilement, si ce n'est qu'il envoya ordre de diminuer la Garnison de vingt Hommes. Dans une autre du dix-sept, il ajoute : « Le Détachement de Catarocouy est de retour ; le Fort est rétabli, il y est resté quarante-huit Hommes, quoique M. de Frontenac m'eût dit qu'il n'y en resteroit que trente. On auroit plus utilement employé cette dépense à faire un coup considérable sur les Iroquois, qui n'étoient point sur leurs gardes, & croyoient nous avoir endormis par leurs négociations feintes. Nos Alliés ne songeoient plus à s'accommoder, comme on nous mande qu'ils font avec eux, voyant qu'on ne fait rien contre eux. Les Hurons y ont déjà envoyé trois Canots, les Renards & les Mascoutins sont Gens aussi à s'unir avec les Cantons contre les Sioux : les Premiers parlent même de s'établir dans leur Pays ; en un mot la Mortte Cadillac mande que nous allons les perdre tous, si nous n'y apportons remède, en faisant un grand Parti contre les Iroquois, & en persuadant bien nos Alliés que nous voulons tout de bon détruire cette Nation.

Le Comte de Frontenac pensoit bien différemment, & sur le dessein, qu'il venoit

d'exécuter, & sur l'Expédition, dans laquelle il n'avoit pas jugé à propos de s'engager; & l'on peut dire qu'en mettant à part le succès de la résolution, qu'il prit, contre le sentiment unanime de tout ce qu'il y avoit dans la Colonie de Personnes éclairées, & qui ne répondit pas tout-à-fait à son attente, il paroissoit raisonner assez juste. L'équité, dont un Historien ne doit jamais s'écarter, m'oblige de rapporter ses raisons: voici comment il s'exprime dans le compte, qu'il rendit au Ministre de la conduite, qu'il avoit tenuë en cette occasion.

Le Détachement pour le Fort de Frontenac étoit parti quelques jours avant la réception de votre Lettre, & le défillement de cette Entreprise, dont les principaux Chefs des Outaouais, avoient été témoins oculaires, auroit tellement décrié les François dans leur esprit, par les fortes idées, qu'ils auroient conçues de notre foiblesse, ou de l'envie, que nous aurions de renouer la négociation avec l'Ennemi, que cela auroit été capable de les aliener entièrement de nous, ou de les faire songer à faire leur paix sans notre participation, surtout après la joye, qu'ils avoient témoignée publiquement de pouvoir par ce rétablissement espérer de trouver une retraite assurée dans toutes les Entreprises, qu'ils pourroient former contre les Iroquois. Cette Expédition s'est faite heureusement à très-peu de frais, & en peu de tems. Nous n'y avons pas perdu un Homme, & quoique je n'eusse prétendu pour le présent faire rétablir que de pieux les brèches, qui se trouveroient au Fort, on a trouvé le moyen

de les refaire de pierres en huit jours, sans  
qu'il en ait coûté un sou au Roy. ....

On vouloit que j'allasse cette année avec  
toutes nos Troupes, nos Habitans & nos Al-  
liés, Tambours battant enlever Onnontagué,  
je ne l'ai pas jugé à propos, premièrement  
parce que je n'avois pas des Forces suffisantes  
pour cela. En second lieu, pour ne pas laisser  
le Pays dégarni, exposé aux courtes des An-  
glois, qui pouvoient fondre sur Montreal  
par Chambly. Troisièmement, par l'inutilité  
d'une Entreprise, qui n'aboutissoit qu'à brûler  
des Cabannes; les Sauvages, s'ils n'avoient  
pas eu le tems d'appeler les Anglois, ne pou-  
vant manquer de se retirer dans le Bois avec  
leurs Familles. L'exemple de ce qui est arrivé  
après l'Expédition de M. de Dénonville chez  
les Tsonnonthouans, justifie assez ce que je  
dis, & fait connoître que la destruction d'un  
Village Iroquois n'est pas ce qui nous déli-  
vrera de leurs incurfions.

Le moyen le plus facile & de moindre dé-  
pense pour en venir à bout, est de continuer  
à les tourmenter, & inquieter si fort par de  
continuels Partis, qu'ils n'osent sortir de chez  
eux, ce que le rétablissement du Fort de Fron-  
tenac nous mettra en état d'exécuter. Si Sa  
Majesté prend la résolution de faire attaquer  
l'année prochaine le Fort de Pemkuit, cela  
augmentera bien la hardiesse des Sauvages de  
ces Quartiers. . . . Il seroit même à souhaiter  
qu'Elle voulût étendre cette Expédition jus-  
qu'à faire bombarder Baston & Manhate,  
ce qui n'est pas à mon avis fort difficile, &  
donneroit moyen par un seul coup de finir la  
guerre de ce Pays.

Il n'eut pas été impossible de repliquer du moins à une partie de ce que le Comte de Frontenac alleguoit pour justifier son Entreprise : il est pourtant vrai qu'il n'étoit pas bien aisé de décider qui l'emportoit des inconveniens, & des avantages de ce dessein, qu'on exaggeroit peut-être un peu de part & d'autre ; car s'il y avoit de l'entêtement, ou si l'on veut, quelque intérêt particulier dans les motifs, qui faisoient agir le Gouverneur Général, il paroïssoit que le zèle de quelques-uns de ses Contradicteurs n'étoit pas exempt d'humeur & de préjugés ; son malheur fut que trop de Gens prenoient part à ce mécontentement.

1695.

Au reste on ne peut refuser au Chevalier de Crisafy la justice de dire qu'il montra dans l'exécution des ordres, qu'il avoit reçus de son Général, une conduite, qui lui attira les éloges de ceux-mêmes, qui desaprovoient le plus l'Entreprise, dont il étoit chargé. En quinze jours il fit six-vint lieues dans des Rapides presque continuels, & il rebâtit le Fort de Catarocouy. Mais son zèle & sa vigilance ne se bornèrent point là : avant que de retourner à Montreal il envoya à la découverte quatre-vint Sauvages divisés en petites Troupes, & l'on peut dire que la Colonie dut à cette précaution, autant qu'à la valeur de quelques-uns de nos Officiers, dont nous parlerons bientôt, le bonheur, qu'elle eut de faire tranquillement ses récoltes.

En effet quarante de ses Découvreurs étant allés du côté d'Onnontagué, quelques-uns d'entreux, qui s'étoient avancés jusqu'à la Riviere de Chouguen, y virent descendre

Conduite admirable du Chevalier de Crisafy.

On est averti fort à propos que les Iroquois font en Campagne.

1695.

trente-quatre Canots d'Iroquois, & ils entendirent même quelques-uns de ces Sauvages, qui se disoient les uns aux autres que bientôt ils rendroient aux François, & à leurs Freres du Sault S. Louis, une visite, à laquelle ils ne s'attendoient pas. Les autres Partis confirmèrent qu'un grand nombre d'Iroquois étoient en Campagne; tous firent assez de diligence, pour donner au Gouverneur de Montreal le loisir de mettre ses Postes hors d'insulte, & à M. de Frontenac de former un Corps de huit cent Hommes dans l'Isle Perrot.

Les Ennemis  
sont défaits  
par M. de la  
Durantaye,

Les Ennemis ne laisserent pas de s'avancer jusqu'à Montreal, & débarquerent même par petits pelotons dans cette Isle, où ils casserent la tête à quelques Habitans. Sur l'avis, qu'en eut le Gouverneur Général, il jugea à propos de diviser sa petite Armée, & de la repartir dans les Paroisses, pour y couvrir les Moissonneurs: cette disposition déconcerta toutes les mesures des Iroquois, dont un Corps considerable fut battu derrière Boucherville par M. de la Durantaye. Il y eut encore quelques surprises de la part de ces Barbares; mais sans beaucoup d'effet. Ainsi finit la Campagne dans le centre de la Colonie. Les commencemens en avoient été encore plus funestes pour les Iroquois dans les Quartiers de l'Ouest.

Et par M. de  
Courcman-  
che.

J'ai dit que M. de la Motte Cadillac avoit enfin déterminé les Sauvages Voisins de son Poste à faire des courses sur l'Ennemi commun: ils les firent avec succès, & amenèrent à Michilimakinac un grand nombre de Prisonniers. Les Iroquois voulurent s'en venger sur les François, & marcherent en grand nombre pour contraindre les Miamis à se déclarer.

cont'reux, résolus, s'ils le refusoient, de les chasser eux-mêmes de la Rivière S. Joseph, où il y avoit une nombreuse Bourgade de ces Sauvages. Par bonheur M. de Courtemanche se rencontra dans cette Bourgade, avec quelques Canadiens, lorsque les Iroquois y parurent: il se joignit aux Miamis, & tomba si brusquement sur ces Barbares, qui ne s'attendoient à rien moins, & qui ne les sçavoient point là, qu'après en avoir tué & blessé un grand nombre, il obligea le reste à prendre la fuite fort en désordre.

1693.

Cet échec leur fut très-sensible; mais ils en furent bien dédommagés par la perfidie d'un Capitaine Huron, que nos Canadiens avoient nommé *LE BARON*. C'étoit un esprit dangereux, & les François, dont il étoit naturellement Ennemi, ne se défioient pas assez de lui. Il avoit empêché les Hurons de Michillimakinac d'aller en guerre comme les autres, & il négocioit depuis quelque tems avec les Iroquois. Il cacha néanmoins son jeu avec une habileté & un secret, dont il n'y a guères que les Sauvages, & surtout les Hurons, qui soient bien capables, & tandis qu'il alloit lui-même avec les Députés de nos Alliés, pour faire au Gouverneur Général de grandes protestations d'un éternel attachement, il avoit envoyé son Fils avec trente Guerriers, qui lui étoient entièrement dévoués, chez les Tsonnonthouans.

Traité  
d'un Chef  
Huron.

Ils y conclurent avec ce Canton un Traité, dans lequel ils comprirent les Outaouais, & lorsque toute cette intrigue éclata, la partie étoit si bien liée, qu'il fut impossible au Sieur de la Motte Cadillac de la rompre. Ce Com-

1695.

mandant fut néanmoins assez heureux , pour suspendre l'exécution du Traité , du moins de la part des Outaouais ; mais le Baron , qui avoit levé le masque , ne garda plus de mesures , & on s'en consola dans la pensée qu'un Ennemi démasqué est beaucoup moins à craindre , qu'un Allié perfide , surtout du caractère de celui-ci , & qui d'ailleurs n'étoit ni avoué , ni suivi de tout son Village.

Politique du  
Sieur de la  
Motte Cadil-  
lac.

Une autre chose inquiétoit le Sieur de la Motte Cadillac & l'avoit engagé à ménager la Députation , dont je viens de parler. Les Sauvages de son District se plaignoient de tout tems de la cherté de nos marchandises , qui véritablement étoit excessive. Il est certain que rien ne nous a fait plus de tort en Canada , surtout dans ces tems critiques , que le peu d'attention , qu'on a eüe à une conduite , qui nous a mis plus d'une fois en danger de voir passer les Peuples , dont le commerce nous étoit plus nécessaire , de notre alliance à celle de nos Ennemis.

Le Commandant de Michilimakinac ne pouvant pas lui-même remédier à ce désordre , dont il étoit plus à portée qu'aucun autre de voir les suites funestes , vouloit frapper sur cet article essentiel le Gouverneur Général & l'Intendant , afin de les obliger à le faire cesser. Il suggera aux Députés , qu'il envoyoit à Montreal sous un autre prétexte , de présenter un Collier pour demander la diminution du prix des marchandises , & d'insister sur ce point , comme sur une chose , dont ils étoient bien résolus de ne se point départir. Ils le firent , & allerent même un peu plus loin , que ne l'avoit prétendu la Motte Cadil-

lac ; ils parurent devant le Comte de Frontenac comme des Gens , qui propoſent la paix ou la guerre ; & en lui préſentant leur Collier , ils ne lui diſſimulerent point que , s'il n'e leur accorderoit leur demande , ils prendroient leur parti.

Une telle propoſition , faite avec un air de menace , ne pouvoit pas être favorablement écoutée , & le Collier fut rejetté avec hauteur. Le Général fit aux Députés les reproches , que méritoit leur insolence ; mais il ſçut , ainſi que l'avoit prévu celui , qui faiſoit jouer ce reſſort , mêler à propos , parmi les marques de ſon reſſentiment , des termes & des manieres , qui laiſſoient entrevoir plus de bonté , que de colere ; de ſorte qu'il fut aiſé aux Sauvages de comprendre qu'ils ſeroient ſatisfaits ſur le prix des marchandises. Mais comme dans leurs Diſcours ils s'étoient expliqués de maniere à faire juger qu'ils n'étoient pas trop diſpoſés , indépendamment même de cet article , à continuer la guerre , le Général leur témoigna une grande compaſſion de leur aveuglement , qui leur ôtoit la connoiſſance de leurs véritables intérêts.

Il ajoûta que pour lui il étoit bien réſolu à faire la guerre ; qu'il eût été charmé de voir tous ſes Enfans ſe joindre à lui pour venger le ſang d'un grand nombre de leurs Freres ; mais qu'il n'avoit pas beſoin d'eux ; qu'il ne pouvoit mieux les punir de leur indocilité , qu'en leur laiſſant la liberté de faire ce qu'ils voudroient ; qu'ils ſe ſouvinſſent ſeulement de l'avis , qu'il leur avoit donné , que les Iroquois n'auroient jamais d'autre vûe par rapport à eux , que de les détruire , & que l'ex-

1695.

périence devoit leur avoir appris qu'ils ne cherchoient à les détacher de son alliance, qu'afin de pouvoir venir plus aisément à bout de leur dessein.

Une fermeté si bien assaisonnée étonna les Députés, & donna surtout à penser au Capitaine Huron; mais elle ne lui fit pas rompre le silence, qu'il avoit gardé jusques-là; il se contenta de dire qu'il n'étoit chargé d'aucune parole de la part de sa Nation; qu'il avoit seulement ordre d'entendre ce que son Pere Ononthio voudroit bien lui dire, afin d'en faire le rapport à ses Freres. Cependant le Général, qui avoit été instruit de toutes ses menées, lui dit qu'il avoit beau dissimuler, qu'il le connoissoit, & qu'il ne le craignoit point. Alors les Outaouais & les Nipissings prièrent M. de Frontenac d'être bien persuadé qu'ils n'avoient point de part à tout ce que cet Homme pouvoit faire, qui dût lui déplaire; & les Derniers ajoutèrent qu'ils ne vouloient point retourner dans leur Pays; mais qu'ils étoient résolus de rester auprès de leur Pere, pour être témoins de l'Entreprise, qu'il alloit exécuter.

Un Siou de-  
mande à ce  
Général sa  
protection.

Quelque tems auparavant M. le Sueur avoit conduit à Montreal un assez grand Convoi de l'extrémité Occidentale du Lac Supérieur; tandis que M. de Frontenac donnoit audience aux Sauvages, qui l'avoient accompagné, un Capitaine Siou s'approcha de lui d'un air fort triste, lui appuya ses deux mains sur les genoux; lui dit les larmes aux yeux, qu'il le conjuroit d'avoir pitié de lui; que toutes les autres Nations avoient leur Pere, & que lui seul étoit comme un Enfant abandonné. Il étendit en-

suite une robe de Castor , sur laquelle ayant  
 rangé vingtdeux flèches, il les prit les unes après  
 les autres , nomma à chacune un Village de sa  
 Nation , & demanda au Général de vouloir  
 bien les prendre tous sous sa protection. Le  
 Comte de Frontenac le lui promit ; mais on  
 n'a pris aucune mesure depuis ce tems-là pour  
 maintenir ce Peuple dans notre alliance. On  
 en pouvoit néanmoins tirer beaucoup de cuirs  
 & de laines , les vastes plaines , qu'ils habi-  
 tent , étant couvertes de ces Bœufs , dont j'ai  
 déjà parlé plus d'une fois.

Pendant les Anglois assurés des Iro- Trabison  
 quois , & ne craignant plus rien du côté de faite par les  
 la Nouvelle York , avoient de nouveau tourné Anglois aux  
 toutes leurs pensées à nous débaucher les Peu- Abénaquis.  
 ples voisins de l'Acadie. Sept Abénaquis étant  
 allés à Pemkuit avec un Drapeau parlemen-  
 taire, y furent arrêtés ; trois furent menés  
 Prisonniers à Baston , & les quatre autres  
 furent massacrés en chemin. Le Chevalier  
 Phibs étoit mort depuis peu en Angleterre .  
 & on ne lui avoit pas encore donné de Succes-  
 seur. Un nommé STOUTON commandoit  
 dans la Nouvelle Angleterre sur une simple  
 Commission. Les Abénaquis lui firent deman-  
 der leurs Freres arrêtés contre le droit des  
 Gens , & le Drapeau , qui auroit dû leur ser-  
 vir de Sauve-garde ; il ne leur répondit que  
 par de sanglans reproches sur leurs dernieres  
 hostilités , & y ajoûta les plus terribles mena-  
 ces , s'ils ne lui en livroient pas les Auteurs.

Ils repliquerent sur le même ton : toutefois  
 on se radoucit de part & d'autre ; Stouton ne  
 voulant pas achever d'aigrir des Gens , qui  
 avoient sçu se faire craindre , & ceux-ci vou-

lant, à quelque prix que ce fût, retirer leurs Parens des mains des Anglois, bien résolus, après qu'ils en seroient venus à bout, de venger le sang de ceux, qui avoient été égorgés. Mais ayant çu que, tandis qu'ils négocioient, les Anglois prenoient des mesures pour les surprendre, ils coururent aux armes.

Ils prennent la résolution de s'en venger.

Ils étoient néanmoins toujours persuadés que leurs Ennemis étoient les Maîtres de la Mer, & que les François n'osoient y paroître devant eux. Cette considération les arrêtoit; mais l'arrivée d'un Vaisseau du Roy, commandé par M. de Bonaventure, lequel fit plusieurs prises sur les Côtes voisines, & les présens, que cet Officier leur remit de la part de Sa Majesté, les désabuserent, & leur firent prendre la résolution de faire aux Anglois tout le mal, qu'ils pourroient. Nous verrons dans le Livre suivant comment ils l'exécuterent.

Sur la fin de l'année on eut tout lieu de croire qu'un armement considérable, qui se préparoit en Angleterre & à Baston, regardoit l'Isle de Terre-Neuve. Plaisance étoit en très-mauvais état, & M. de Frontenac conjointement avec M. de Champigny représentèrent au Ministre que, si nous perdions cette Place, cette perte causeroit un grand embarras dans les négociations de la paix, qu'on préjugeoit devoir bientôt commencer.

MM. de Frontenac & de Champigny proposent d'attaquer Baston.

Ces Messieurs proposerent ensuite de faire partir au printems dix ou douze Vaisseaux de guerre des Ports de France pour combattre l'Escadre Angloise, qui vers le même tems devoit se mettre en Mer, & pour aller ensuite prendre Baston. Ils représentèrent que cette

Ville faisoit un grand commerce , & que , si nous en étions une fois les Maîtres , nous le serions absolument de toutes les Pêches. Ce projet étoit fort beau , & de plus facile exécution , qu'on ne le croyoit en France ; mais le Roy avoit d'autres vûes , & l'on n'étoit pas aussi instruit en France , qu'on l'étoit en Canada , de quelle importance il étoit d'affaiblir la puissance des Anglois dans le Continent de l'Amérique Septentrionale.

1695.

Le Conseil de Sa Majesté borna donc ses projets pour la Campagne suivante à les chasser des Postes , qu'ils occupoient en Terre-Neuve ; du Fort de Pemkuit , d'où ils tenoient toute l'Acadie en échec ; & de ce qui leur restoit dans la Baye d'Hudson. Il paroît que l'Expédition de Pemkuit devoit se faire aux dépens du Roy , & les deux autres aux frais de la Compagnie du Nord. Ce qui est certain , c'est que Sa Majesté chargea MM. d'Iberville & de Bonaventure de la premiere.

Projet de la  
Campagne  
pour l'année  
1696.

Les ordres furent envoyés à M. Begon , Intendant de la Rochelle dès le mois de Février , pour armer à Rochefort l'*Envieux* & le *Profond* , & les instructions , qui furent données aux deux Commandans , portoient qu'après qu'ils auroient pris le Fort de Pemkuit , ils le démoliroient jusqu'aux fondemens , & iroient ensuite rétablir celui du bas de la Riviere S. Jean ; que de-là ils enverroient M. de Serigny avec le *Dragon* , qu'il commandoit , dans le fond de la Baye d'Hudson ; que pour eux ils passeroient en Terre-Neuve , qu'ils se joindroient à plusieurs Navires Maloins , qui les y attendroient , & que tous , de concert avec M. de Brouillan ,

1696.

Gouverneur de Plaisance, attaqueroient les Anglois par Terre & par Mer. Nous verrons en son lieu quel fut le succès de ces diverses Entreprises.

Ce que le Roy pense de la guerre des Iroquois.

Quant à la guerre des Iroquois ; voici ce que M. de Pontchartrain en écrivit au Gouverneur Général & à l'Intendant au mois de May 1696. » Il paroît à Sa Majesté que la guerre des Iroquois n'a point eu d'autre cause, particulièrement dans ces derniers tems, que la jalousie du commerce avec les Nations d'en haut, & avec la Nouvelle York ; leur situation leur donnant un grand avantage pour l'un & pour l'autre. Elle croit aussi que l'aliénation des Outaouais, & des autres Peuples de ces Quartiers éloignés, provient de ce que les François, par leurs courses dans la profondeur des Terres, en ont usurpé le commerce, que ces Nations faisoient avec les autres, qui sont plus avancées vers le Nord, & qu'enfin la course dans les Bois, plus effrénée que jamais, nonobstant les défenses, est la source de tous les désordres de la Colonie, & a donné occasion à des Etablissmens, qui en la divisant . . . la dissipent, & renversent les vûës, que Sa Majesté avoit de la réunir, & d'appliquer les Habitans à la culture des Terres.

Le Ministre ajoute que le Roy, après avoir considéré ce que MM. de Frontenac & de Champigny avoient mandé des mauvaises dispositions de nos Alliés, & les difficultés d'une excessive dépense pour la communication avec eux au sujet de la guerre, avoit résolu, de l'avis des Personnes les plus expérimentées, de faire abandonner Michillima-

kinac, & les autres Postes avancés, à la reserve du Fort de S. Louis des Illinois, qu'elle vouloit bien maintenir, à condition, que les Sieurs de la Forêt & de Tonti, à qui Elle en avoit conservé la concession, n'aporteroient, ni ne feroient apporter aucun Castor dans la Colonie.

1696.

Je n'ai pu sçavoir sur les avis de qui le Conseil du Roy avoit pris cette résolution; il est certain que les courses des Canadiens dans les Pays Sauvages ruinoient le commerce de la Nouvelle France, y introduisoient un libertinage affreux, rendoient la Nation méprisable parmi toutes celles de ce Continent, & apportoient un obstacle insurmontable au progrès de la Religion; mais les remedes, que Sa Majesté vouloit y apporter, n'étoient nullement praticables dans les circonstances, où se trouvoit la Colonie, puisqu'il est certain que nous n'aurions pas plutôt évacué les Postes avancés, que les Anglois s'en seroient saisis, & que nous aurions eu aussitôt pour Ennemis tous les Peuples, qui s'y étoient établis à notre occasion. Or si ces Peuples s'étoient une fois joints aux Iroquois & aux Anglois, une seule Campagne auroit suffi pour obliger tous les François à sortir du Canada.

D'autre part M. de Frontenac s'étoit enfin convaincu de la nécessité indispensable de faire un effort pour subjuguier les Iroquois. Il l'avoit surtout compris par les dispositions, où il avoit trouvé les Iroquois dans la dernière audience, qu'il leur avoit donnée; mais ce qui acheva de le déterminer à se montrer dans les Cantons avec toutes ses Forces, ce

Mauvaises  
dispositions  
de nos Alliés  
à notre égard.

1696.

furent les avis, qui lui vinrent de toutes parts, du mauvais effet, que produisoit par tout l'inaction des François, malgré les espérances, dont il avoit si longtems flatté ses Alliés d'une grande Expédition contre l'Ennemi commun.

Cette résolution prise, il en fit avertir le Commandant de Michillimakinac par un François, qu'il fit partir avec les Députés des Outaouais, lorsqu'ils s'en retournerent chez eux. Cet Envoyé trouva le Sieur de la Motte Cadillac fort embarrassé. Des Ambassadeurs Iroquois avoient été reçus par les Sauvages de son Poste, & en avoient obtenu tout ce qu'ils souhaitoient; c'étoit le fruit des intrigues du Baron. Non-seulement ils avoient conclu un Traité de paix avec les Hurons & les Outaouais; mais ils les avoient encore fait résoudre à s'unir avec nos Ennemis, pour nous faire la guerre.

M. de la Motte Cadillac engage les Outaouais à faire la guerre aux Iroquois.

La Motte Cadillac s'étoit inutilement donné bien des mouvemens pour obtenir d'être présent à leurs Conférences; mais ONASKÉ, Chef des Outaouais KISKAKONS, avoit instruit de tout ce qui s'y étoit passé. Il ne restoit plus qu'à déconcerter ces intrigues, & la chose devint encore plus difficile après le retour des Députés, qui avoient été à Montréal, & pendant l'absence desquels tout ceci s'étoit tramé. Ces Députés publièrent en arrivant que tous les François étoient morts; c'est une expression ordinaire aux Sauvages, pour marquer que tout est désespéré. Ils assurèrent en particulier que nous n'osions paroître sur Mer, que nous n'avions, ni vin, ni eau-de-vie, & qu'ils revenoient avec les mêmes chemises, qu'ils avoient portées à Montréal,

Ononthio ne s'étant pas trouvé en état de leur en donner d'autres.

Dans cette extrémité la Motte Cadillac ne se déconcerta point ; le François , qui étoit venu avec les Députés , lui ayant remis les Lettres du Gouverneur Général , par lesquelles il apprit plusieurs avantages remportés depuis peu par les Nôtres sur les Iroquois , il les fit extrêmement valoir , surtout l'action de M. de la Durantaye auprès de Boucherville. Il déclara ensuite que , malgré la disette des marchandises , causée par le retardement des Vaisseaux de France , que les vents contraires , & non la crainte des Anglois , avoient empêché d'arriver aussitôt que de coutume , il donneroit tout ce qui lui en restoit dans ses Magasins , au même prix , où elles avoient toujours été , & qu'il les donneroit même à credit.

Cette proposition eut un très bon effet ; Onaské & quelques autres Emisaires du Commandant en profiterent pour faire ouvrir les yeux aux plus échauffés sur les conséquences des démarches , qu'ils venoient de faire , & lorsque le Sieur de la Motte Cadillac les vit ébranlés , il les assembla. Il leur dit que pour peu qu'ils voulussent réfléchir sur tout ce qui s'étoit passé depuis qu'il étoit avec eux , ils reconnoitroient que ce n'étoit point lui , qui les avoit trompés , ainsi qu'ils s'en étoient plaints , en termes même assez peu mesurés ; mais qu'ils s'étoient laissé séduire par de mauvais esprits , dont ils auroient dû se défier.

Comme il s'aperçut que ce reproche les avoit touchés , il jugea qu'il seroit inutile de leur faire un plus grand discours , & sans

1696.

leur donner le tems de se consulter, il leur proposa d'envoyer plusieurs Partis contre les Iroquois, qui étoient actuellement en chasse avec les Hurons, & quelques Outaouais. Telle est la déplorable condition de ceux, qui ont à gouverner des Barbares sans foi & sans principes d'honneur, de ne pouvoir jamais compter sur leur parole, & de ne trouver souvent d'autre moyen d'éviter d'être les Victimes de leur perfidie, que dans leur facilité même à trahir leur serment, sans autre motif que leur legereté naturelle. Les Outaouais venoient de violer la foi, qu'ils nous avoient si souvent jurée; de nouveaux sermens les avoient attachés aux Iroquois, & ils redevennient sur le champ leurs Ennemis.

Les Iroquois  
sont défaits.

A peine la Motte Cadillac eut cessé de parler, qu'Onaské, OUILAMEK, Chef Poutouatami, & un Algonquin, nommé MIKINAC s'étant déclarés Chefs de l'Entreprise, ils eurent bientôt assemblé un nombre considérable de Guerriers. Quelques Hurons coururent sur le champ avertir les Iroquois, qui prirent d'abord la fuite, mais nos Braves firent tant de diligence, qu'ils les atteignirent. On se battit avec acharnement sur le bord d'une Riviere; mais les Iroquois furent enfin obligés de se jeter à la nage pour se sauver. Les Victorieux rapporterent à Michillimakinac trente chevelures, & y amenèrent trente-deux Prisonniers, avec un butin d'environ cinq-cent robes de Castor. Plusieurs Hurons étoient du nombre des Prisonniers, on les remit entre les mains de leur Nation, qui parut fort sensible à cette déference.

Suite de cette  
déc. etc.

Après un coup de cet éclat, il n'y avoit pas

pas à craindre que les Outaouais s'accommodassent ; au moins sitôt , avec les Iroquois ; ni avec les Anglois , sur qui tomboit toute la perte du butin , parce qu'ils avoient avancé leurs marchandises aux Iroquois , lesquels devoient leur abandonner le produit de leur chasse. Quelque tems après M. d'Argenteuil arriva de Montreal à Michillimakinac , & y publia les grands préparatifs , que faisoit M. de Frontenac pour aller attaquer les Iroquois dans leur Pays. M. de la Motte Cadillac invita les Sauvages à se joindre à leur Pere ; mais il les avertit qu'il leur faisoit cette invitation de lui-même , n'en ayant aucun ordre de son Général. Onaské déclara d'abord qu'il iroit combattre sous la Banniere d'Ononchio , & le Commandant se flatta pendant quelque tems qu'une Troupe de quatre-cent Guerriers iroit grossir l'Armée-Françoise ; mais divers incidens rompirent toutes les mesures , & on eut tout sujet de croire que les Hurons avoient détourné ce coup , pour se venger de l'affront , qu'ils avoient reçu dans la défaite des Iroquois.





## HISTOIRE

E T

DESCRIPTION GENERALE

D E L A

NOUVELLE FRANCE.

*LIVRE SEIZIE' ME.*

1696.



MONSIEUR de Frontenac ayant déclaré la résolution, où il étoit de pénétrer avec toutes les Forces jusques dans le centre du Pays Iroquois, il y eut plusieurs avis sur la maniere, dont il falloit s'y prendre pour assurer le succès d'une Expédition si désirée, & dont on n'esperoit pas moins que la fin d'une guerre, qui avoit mis plusieurs fois la Colonie Françoisé sur le penchant de sa ruine, qui en empêchoit les progrès, & à la faveur de laquelle les Anglois augmentoient considérablement leur commerce, & s'établissoient puissamment dans le Continent de l'Amérique Septentrionale.

On ne s'accordoit pas même sur le tems , qu'on devoit choisir pour la faire. Plusieurs vouloient qu'on allât fondre pendant l'hyver sur le Canton d'Onnontagué avec toutes les Forces de la Colonie , afin d'avoir tout le loisir d'achever dans une seule Campagne de détruire tous les autres Cantons ; mais le Chevalier de Callieres ne fut pas de ce sentiment. Il manda au Général qu'il ne trouveroit pas assez de Monde pour marcher en raquette , porter & traîner des vivres & des munitions si loin , & enlever une Bourgade située au milieu du Pays Ennemi , où il étoit facile aux Iroquois de rassembler en peu de tems tout ce qu'ils avoient de Guerriers , & de se fortifier de maniere à arrêter lontems l'Armée Francoise.

Il ajouta que , quand bien même on les forceroit dans leur retranchement , ils pourroient dresser par tout des embuscades à des Troupes chargées de bagages , & les harceler jusqu'aux portes de Montreal ; qu'il étoit plus à propos d'attendre la belle saison , & qu'alors rien n'empêcheroit de faire marcher toutes les Troupes , les Milices , & les Sauvages domiciliés ; qu'on en composeroit un Corps capable de faire face de tous côtés , & d'exécuter tout ce qu'on voudroit ; qu'il seroit bon néanmoins d'aller par avance sur les glaces attaquer les Agniers , qui étoient plus proches , & qui ne se doutant de rien , seroient aisément surpris.

Le Général goûta d'autant mieux cet avis , qu'il avoit pensé de même , & que d'ailleurs la saison fut si mauvaise jusqu'au mois de Janvier , que du côté de Quebec on ne pouvoit

1696.

Divers avis touchant l'expédition contre les Iroquois.

Expédition du Sieur de Louvigny sur les glaces.

voyager sur le Fleuve S. Laurent, ni à pied, ni en voiture, ni en Canot. Il ordonna donc au Gouverneur de Montreal d'envoyer cinq ou six-cent Hommes de son Gouvernement & de celui des Trois Rivieres contre le Canton d'Agnier. Ce Parti fut bientôt prêt, & il étoit sur le point de se mettre en marche, lorsqu'on eut des avis certains que la mine étoit évanouie, & que les Agniers prenoient des mesures pour être secourus, non-seulement par les autres Cantons, mais encore par les Anglois de la Nouvelle York.

M. de Callieres le fit sçavoir au Comte de Frontenac, qui lui manda d'envoyer seulement trois-cent Hommes choisis pour tomber sur les Chasseurs Iroquois, qui devoient être en grand nombre, & sans aucune défiance entre le Fleuve S. Laurent & la grande Riviere, où ils avoient accoutumé de chasser pendant l'hyver. Ce Détachement partit en effet à la fin de Janvier sous les ordres de M. de Louvigny; mais il fut arrêté treize jours assez près de Montreal par les neiges, qui tombèrent cette année en beaucoup plus grande abondance, qu'à l'ordinaire. Il continua ensuite sa route jusqu'à cinq lieues de Catarocouy avec des fatigues incroyables, trouvant par tout une neige molle de la hauteur de sept ou huit peds. Il envoya de-là des Sauvages à la découverte; ceux-ci marcherent sept ou huit jours, & rencontrerent enfin dix Iroquois & une Femme; ils en tuerent trois & prirent le reste. Ces Prisonniers furent menés à Montreal, où on en brûla un, ou deux, & on fit grâce aux autres, parce que les François, qui avoient été Esclaves dans leur Pays, les re-

tonnurent, & rendirent témoignage qu'ils leur avoient obligation de la vie; mais on les distribua dans les Villages du Sault Saint Louis, de la Montagne & de Lorette.

Quelques autres Prisonniers, qu'on fit au printems, rapportèrent que les Iroquois s'étoient tenus tout l'hyver enfermés dans leurs Forts, & qu'ils devoient bientôt venir en grandes Troupes pour empêcher les François de faire leurs semences. Il y eut en effet plusieurs Partis de ces Barbares, qui se répandirent dans nos Habitations; mais par la sage prévoyance du Gouverneur de Montreal les travaux de la Campagne n'en furent point interrompus. Il n'y eut que quelques Habitans, qui furent surpris, pour n'avoir pas exécuté les ordres, qu'on leur avoit donnés.

Le vintième de Mars M. de Louvigny relâcha faute de vivres, & peu de jours après la Colonie fit une perte, à laquelle tout le Monde parut très-sensible. Le Chevalier de Crisafy s'étoit flatté qu'après les dernières preuves, qu'il avoit données de son zèle & de son habileté, la Cour feroit quelque chose en sa faveur; d'autant plus que le Gouverneur Général & l'Intendant n'avoient rien négligé pour lui faire obtenir les récompenses, que sembloient mériter ses services. Leurs sollicitations ne furent pourtant suivies d'aucun effet, & le Chevalier succomba au chagrin, qu'il en conçut. Il eut du moins en mourant la consolation de voir les Grands & les Petits prendre également part à sa douleur, & regretter qu'un aussi grand mérite que le sien fût demeuré dans l'obscurité.

Au mois de May le Chevalier de Callieres

---

 1696.

Les Iroquois paroissent dans la Colonie.

Mort du Chevalier de Crisafy.

1696.  
Préparatifs  
pour la Cam-  
pagne pro-  
cainne.

descendit à Québec, pour régler avec le Comte de Frontenac les opérations de la Campagne, dont les préparatifs étoient déjà fort avancés; & quand tous les arrangemens eurent été pris, il retourna à Montréal pour tenir la main à l'exécution de ce qui avoit été conclu. Le vingt-deux de Juin le Gouverneur Général l'y joignit, accompagné de M. de Champigny, du Chevalier de Vaudreuil, de M. de RAMÉZAY, Gouverneur des Trois Rivieres, des Troupes & des Milices du Gouvernement de Québec, & de celui des Trois Rivieres. Celles du Gouvernement de Montréal étoient déjà assemblées, & il ne restoit plus rien à faire, que de se mettre en marche.

Disposition  
de l'Armée.

Le quatrième de Juillet dix Ontaouais arrivèrent à Montréal des environs d'Onnontagué, où ils avoient lontems rodé, sans avoir pu faire un seul Prisonnier. A la fin, ayant eu avis qu'on avoit détaché contr'eux un Parti considerable, ils s'étoient retirés à Caçarocouy, où le Sieur DES JORDIS, qui y commandoit, leur ayant appris que tous les François étoient sur le point de se mettre en Campagne, & que le Comte de Frontenac seroit à leur tête, ils témoignèrent qu'ils seroient ravis de l'accompagner. Ils venoient donc lui offrir leurs services, & ils furent acceptés d'autant plus volontiers, qu'on se flatta qu'ils attireroient plusieurs de leurs Compatriotes.

Ils avoient rencontré le Général à la Chine, où l'Armée se rendit le même jour, & où arrivèrent aussi cinq cent Sauvages, dont on fit deux Troupes. M. de Maricourt, Capitaine, eut la conduite de la première, composée d'Iroquois du Sault S. Louis, & d'Abé-

naquis domiciliés. La seconde, où étoient les Hurons de Lorette, & les Iroquois de la Montagne, eut pour Commandant MM. de Beauvais, & LE GARDEUR, Freres, tous deux Lieutenans. Les dix Outaouais, auxquels se joignirent quelques Algonquins, des Sokokis & des Nipissings, firent une Bande séparée, que le Baron de Bekancourt se chargea de conduire.

Les Troupes furent partagées en quatre Bataillons, de deux-cent Hommes chacun, sous les ordres de quatre anciens Capitaines, qui furent MM. de la Durantaye, de MUYS, DÜ MESNIL, & le Chevalier de GRAIS. On fit aussi quatre Bataillons des Milices Canadiennes; celui de Quebec étoit commandé par M. de ST MARTIN, Capitaine Reformé; celui de Beaupré, par M. de Grandville, Lieutenant; celui des Trois Rivieres, par M. de GRANDPÉRE, Major de la Place; & celui de Montreal, par M. DES CHAMBAUTS, Procureur du Roy de cette Ville. M. de SUBERCASE, Capitaine, faisoit les fonctions de Major Général, & chaque Bataillon, tant des Troupes, que des Milices, avoit son Aide-Major.

Le sixième l'Armée alla camper dans l'Isle Elle part de Perrot, & le lendemain elle en partit en cet la Chine. ordre. M. de Callieres menoit l'Avantgarde, composée de la premiere Bande des Sauvages, & de deux Bataillons des Troupes: elle étoit précédée de deux grands Batteaux, où étoit le Commissaire d'Artillerie, avec deux pièces de Campagne, des mortiers pour jeter des grenades, des artifices, & autres munitions semblables. Quelques Canots conduits

par des Canadiens les accompagnoient avec toutes sortes de provisions de bouche.

Le Comte de Frontenac suivoit, environné de Canots, qui portoient sa Maison & son Bagage, & d'un bon nombre de Volontaires, ayant avec lui M. LE VASSEUR, Ingénieur en Chef. Les quatre Bataillons de Milices, plus forts que ceux des Troupes du Roy, faisoient le Corps de bataille, que commandoit M. de Ramezai sous le Général, & les deux autres Bataillons des Troupes, avec la seconde Bande des Sauvages, formoient l'Arrière-garde, qui étoit sous les ordres du Chevalier de Vaudreuil.

Sa marche. L'Armée partit en cet ordre, qui ne fut point interrompu pendant la marche, si ce n'est que le Corps, qui avoit fait un jour l'Avant-garde, faisoit le lendemain l'Arrière-garde. Le dix-neuf elle arriva à Catarocouy, où elle séjourna jusqu'au vingt-six pour attendre quatre-cent Outaouais, que M. de la Motte Cadillan avoit promis, & qui ne parurent point. Quelques Voyageurs François devoient les accompagner, & ne vinrent point non plus; ils n'osèrent apparemment se hasarder seuls dans des chemins, qu'ils croyoient infestés de Partis Ennemis. D'ailleurs on fut obligé de laisser à Catarocouy vingt-six Malades, dont la plupart s'étoient blessés en montant les Rapides.

Le vingt-huit l'Armée se trouva à l'entrée de la Rivière de Chouguen. Comme cette Rivière est étroite & rapide, le Général, avant que de s'y engager, envoya cinquante Découvreurs par Terre de chaque côté. Ce jour-là il ne put faire qu'une lieue & demie.

Le lendemain l'Armée fut séparée en deux Corps pour faire plus de diligence, & pour occuper les deux bords de la Riviere par Terre & par Eau. M. de Frontenac prit la gauche avec M. de Vaudreuil, les quatre Bataillons des Troupes, & un de Milices. MM. de Callieres & de Ramezai avec tout le reste, tint la droite. Sur le soir on se réunit après avoir fait trois lieues, & on s'arrêta au pied d'une chute, qui a dix, ou douze pieds de haut, & occupe toute la largeur de la Riviere.

1696.

La plus grande partie de l'Armée s'étoit mal-à-propos engagée dans le courant de cette chute, & il eût été dangereux de la faire reculer en arriere. Le Gouverneur de Montreal se chargea de remédier à ce désordre. Il fit mettre tout son Monde à l'Eau, fit porter les canons par Terre, & traîner tous les Bateaux sur des rouleaux jusqu'au-dessus de la chute, & cette opération, qui dura jusqu'à dix heures du soir, se fit aux flambeaux d'écorce avec un ordre merveilleux. Ce Rapide passé, on commença à marcher avec plus de précaution, non-seulement parce qu'on approchoit de l'Ennemi; mais parce que les chemins, pour ceux, qui étoient par Terre, étoient très mauvais; le Chevalier de Vaudreuil ayant fait avec toute sa Troupe cinq lieues dans l'eau jusqu'aux genoux.

Elle court un grand risque, & elle est sauvée par l'habileté de M. de Callieres.

Enfin l'Armée entra dans le Lac de Ganentaha par un endroit, qu'on nomme le Ri-golet, & qu'il n'eût pas été facile de forcer, si les Ennemis eussent eu la précaution de s'en saisir. On y trouva deux paquets de joncs pendus à un Arbre, qui, suivant la coutume

Elle arrive à Onnonakut.

des Sauvages, marquoient que quatorze-cent trente-quatre Guerriers, car il y avoit autant de joncs dans les deux paquets, attendoient les François pour les combattre, & les défioient. L'Armée traversa ensuite le Lac en ordre de bataille. M. de Callieres, qui avoit la gauche, feignit de faire la descente de ce côté-là, où étoient les Ennemis, & dans le même tems le Chevalier de Vaudreuil la fit sur la droite, avec sept, ou huit-cent Hommes, puis tournant autour du Lac, alla joindre M. de Callieres : alors tout le reste de l'Armée débarqua.

Les Onnontagués avoient été avertis par un Transfuge.

M. le Vasseur traça aussitôt un Fort, qui fut achevé le lendemain. On y enferma le Magasin des vivres, les Canots, les Bateaux, & la garde en fut confiée au Marquis de Crisafy & à M. DES BERGERES, tous deux Capitaines, auxquels on donna cent cinquante Hommes choisis. Je ne sçai au reste comment les préparatifs de cette Expédition n'ayant été couverts d'aucun prétexte, on avoit pu se flatter de surprendre les Iroquois. Il est vrai que l'incertitude, où étoit le Public, de l'endroit, où devoit tomber l'orage, tint longtems les Cantons en suspens; mais un malheureux Transfuge du Village de la Montagne, qui avoit été détaché avec plusieurs autres du même Village, pour faire des Prisonniers, les instruisit du véritable dessein des François.

Ruse du Chevalier de Callieres, & ce qu'elle produit.

Un autre avis, que ce Traître alla ensuite donner au Canton de Tsonnouthouan, qui étoit le sien, produisit un effet tout contraire à celui, qu'il prétendoit : le Chevalier de Callieres, qui connoissoit assez les Sauvages, pour s'attendre que quelques-uns des

s'étoit avisé, en partant de Catarocouy, de dire assez haut qu'il ne falloit point être surpris de ce que les Outaouais n'arrivoient point, puisque M. de Frontenac les avoit fait prier d'attaquer le Canton de Tsonnonthouan, tandis qu'il marcheroit à Onnontagué : le Déserteur ne manqua pas de porter cette nouvelle à ses Compatriotes, ce qui fut cause que tous les Guerriers y restèrent pour le défendre.

Ce même soir on aperçut une grande lueur du côté du grand Village d'Onnontagué, & on jugea, comme il étoit vrai, que les Sauvages y avoient mis le feu : la nuit suivante un autre Tsonnonthouan déserta. Ces deux Hommes avoient été pris en guerre l'année précédente ; on leur avoit accordé la vie, & ils témoignent beaucoup d'affection pour les François ; mais la prudence vouloit qu'on ne comptât point sitôt sur leur fidélité. On avoit déjà découvert beaucoup de pistes de Gens, qui alloient à Goyogouin & à Onneyouth, & qui venoient de ces deux Cantons ; on ne douta point que les Onnontagués n'y eussent envoyé toutes les bouches inutiles du leur, & qu'à leur place on n'en eût fait venir tous ceux, qui étoient en état de porter les armes.

Le troisième, l'Armée alla camper à une demi-lieuë du débarquement, auprès des Fontaines fallées, dont j'ai parlé ailleurs. Le jour suivant M. de Subercase la rangea en bataille sur deux lignes, & fit les Détachemens nécessaires pour porter l'Artillerie. M. de Callieres commandoit la ligne de la gauche, & comme il étoit incommodé des jambes, il avoit eu la précaution de faire embarquer un Cheval, qu'il monta. Le Chevalier de Vaudreuil

1696.

Les Onnontagués brûlent leur grand Village.

On n'y trouve Personne.

1696.

conduisoit celle de la droite, qui étoit la moins exposée : le Général étoit entre les deux, porté dans un fauteuil, environné de sa Maison, & des Volontaires, ayant devant lui le canon. Le chemin étoit très-difficile, & l'on ne put arriver que le soir fort tard au Village, que l'on trouva presque tout en cendres, & deux François, qui y étoient Prisonniers depuis longtemps, tout récemment massacrés.

**Négligence des Ennemis.** Ce qui surprit davantage, c'est que les Ennemis avoient ruiné leur Fort, où ils auroient pu se défendre longtemps, ce qu'on reconnoit aux vestiges, qui en restoit. On ne comptoit pas même que les Anglois, qui l'avoient bâti, l'eussent ainsi abandonné, & n'eussent fait aucun mouvement pour secourir leurs Alliés. Ce Fort étoit un carré long à quatre Bastions, environné d'une double palissade flanquée de redoutes, avec une enceinte fermée de perches de quarante, ou cinquante pieds de haut. Quinze-cent Iroquois, autant d'Anglois, quelques pièces d'Artillerie, qu'on pouvoit aisément faire venir de la Nouvelle York, la proximité des Bois si propres aux embuscades, & la facilité de défendre le Rigolet, auroient suffi pour mettre le Comte de Frontenac en danger de recevoir un échec, ou dans la nécessité de s'en retourner sans rien faire.

**Les On-neyouths de mandent la paix.** Le cinquième au matin deux Femmes & un Enfant du Village de la Montagne, qui étoient depuis six ans Captifs à Onnontagué, s'échappèrent, & vinrent au Camp, où ils confirmèrent que depuis six jours tout ce qui n'étoit pas en état de porter les armes, s'étoit resu-

gié à une lieuë de-là. L'après-diné du même jour un Soldat François, qui avoit été pris avec le P. Milet, arriva d'Onneyouth, chargé d'un Collier de la part des Chefs de ce Canton, pour demander la paix. Le Général le renvoya sur le champ avec ordre de dire à ceux, qui l'avoient député, qu'il vouloit bien recevoir leurs soumissions, mais à condition qu'ils viendroient s'établir dans la Colonie; qu'au reste ils ne comptaient point de l'amuser par de feintes négociations, & qu'il alloit faire marcher des Troupes pour sçavoir leur dernière réponse.

1696.

En effet le lendemain le Chevalier de Vaudreuil partit pour ce Canton à la tête de six cent Hommes. Il avoit ordre de couper les bleds, de brûler les Villages, de recevoir six Chefs en qualité d'otage, & au cas, qu'on voulût lui faire la moindre résistance, de passer au fil de l'épée tous ceux, qu'il pourroit joindre. Le sixième un jeune François, Prisonnier depuis sept ans à Onnontagué, s'échapa, & donna connoissance de plusieurs caches de bled & de hardes, que les Ennemis n'avoient pas eu le tems d'emporter. On s'en saisit, on commença de couper les bleds, & de ruiner le Pays, ce que l'on continua les deux jours suivans.

M. de Vaudreuil marche à Onneyouth.

Le huitième un Onnontagué, âgé, dit-on, de près de cent ans, fut pris dans le Bois, n'ayant pu fuir avec les autres, ou ne l'ayant pas voulu; car il paroît qu'il y attendoit la mort avec la même intrépidité, que ces anciens Senateurs Romains dans le tems de la prise de Rome par les Gaulois. On l'abandonna aux Sauvages, qui, sans égard pour

Confiance d'un Vieillard brûlé par nos Sauvages.

son grand âge, déchargerent sur lui le dépit, que leur avoit causé la fuite des autres. Jamais peut-être Homme n'a été traité avec plus de barbarie, & n'a témoigné plus de fermeté & de grandeur.

Ce fut sans doute un spectacle bien singulier que de voir plus de quatre - cent Hommes acharnés autour d'un Vieillard décrépité, duquel, à force de tortures, ils ne purent arracher un soupir, & qui ne cessa, tant qu'il vécut, de leur reprocher de s'être rendu les Esclaves des François, dont il affecta de parler avec le dernier mépris. La seule plainte, qui sortit de sa bouche, fut, lorsque par compassion, ou peut-être de rage, quelqu'un lui donna deux ou trois coups de couteau pour  
 » l'achever. » Tu aurois bien dû, lui dit-il, ne  
 » pas abréger ma vie, tu aurois eu plus de tems  
 » pour apprendre à mourir en Homme. Quant  
 » à moi, je meurs content, parce que je n'ai  
 » aucune bassesse à me reprocher.

Ce que fait Le neuf M. de Vaudreuil, après avoir brûlé  
 M. de Vau- le Fort & les Villages du Canton d'Onneyouth.  
 dreuil à On- revint au Camp avec environ trente - cinq  
 neyouth. Hommes, la plupart Prisonniers François,  
 dont il avoit rompu les chaînes; ils étoient  
 accompagnés des principaux Chefs du Canton,  
 qui venoient se mettre à la discrétion  
 de M. de Frontenac. Ce Général leur fit un  
 accueil très-favorable, dans l'esperance d'at-  
 tirer les autres; mais son attente fut vaine.  
 Il se rencontra dans cette Troupe un jeune  
 Agnier, qui étoit venu à Onneyouth pour  
 voir ce qui s'y passoit: il fut reconnu pour  
 avoir déserté l'hiver précédent du Village de  
 la Montagne, & il fut brûlé. Il avoit rapporté

au Chevalier de Vaudreuil que des Agniers & des Anglois s'étoient assemblés à Orange au nombre de trois-cent, pour aller au secours d'Onneyouth, qu'ils prévoyoit bien devoir être attaqué ; mais qu'ils étoient d'abord retournés sur leurs pas, & que la consternation étoit grande par tout.

1696.

Sur cet avis le Conseil de guerre fut assemblé, & l'on y délibéra de ce qu'il y avoit à faire pour mettre la dernière main à une Expédition si bien commencée. Le Comte de Frontenac fut d'abord d'avis qu'il falloit aller traiter le Canton de Goyogouin, comme on venoit de faire ceux d'Onnontagué & d'Onneyouth, & non-seulement cette proposition fut généralement applaudie ; mais on ajouta qu'après avoir ruiné ces trois Cantons, il falloit y construire des Forts, pour empêcher les Sauvages de s'y rétablir.

On délibère sur le parti qu'on doit prendre.

Cela fut encore approuvé ; le Chevalier de Callières s'offrit à demeurer pendant l'hyver dans le Pays pour exécuter ce projet, & son offre fut aussi d'abord acceptée. M. de Maricourt & quelques autres Officiers, la plupart Canadiens, comme plus accoutumés que les autres à vivre dans les Bois, & à y suivre les Sauvages, furent nommés pour y rester sous ses ordres ; mais on fut bien surpris, lorsque dès le soir même le Général déclara qu'il avoit changé de pensée, & qu'il falloit se disposer à reprendre la route de Montreal.

Le Chevalier de Callières eut beau lui représenter qu'il falloit du moins, avant que de sortir du Pays, réduire les Goyogouins, les plus fiers de tous les Iroquois, & les plus aisés à dompter ; qu'il n'y avoit pour cela se

Le Comte de Frontenac, contre le sentiment de tout le Monde laissa son Expé-

1596.  
dition impar-  
faite.

qu'à descendre une belle Rivière, qui cou-  
duisoit dans ce Canton, & qu'il n'étoit besoin  
pour cette Expédition, que d'une partie de  
l'Armée; il ne put rien obtenir, & l'on assure  
qu'il échapa au Comte de Frontenac de dire  
que le Gouverneur de Montreal étoit jaloux  
de sa gloire, & que c'étoit pour l'effacer,  
qu'il vouloit l'engager dans une nouvelle En-  
treprise, dont le succès étoit incertain. Quoi-  
qu'il en soit, le mécontentement devint pres-  
que général, & ceux, qui le cachèrent le  
moins, furent les Canadiens, & les Iroquois  
du Sault S. Louis.

Soupçons  
contre lui.

Mais malgré les instances réitérées de ces  
Derniers, que M. de Frontenac n'aimoit  
point, il fit sonner la retraite, en disant assez  
haut: » On veut obscurcir ma gloire, & il  
est tems que je prenne un peu de repos. « La  
Tradition, que j'ai trouvé assez constante au  
bout de neuf ans dans le Canada, est que  
quelques Personnes, qui ne vouloient pas  
voir finir la guerre sitôt, avoient représenté  
au Gouverneur Général au sortir du Conseil  
que, si la Nation Iroquoise étoit une fois  
détruite, ou entièrement hors d'état de nous  
causer de l'inquiétude, le Roy ne manqueroit  
pas de faire une réforme considérable dans les  
Troupes, que Sa Majesté entretenoit dans la  
Colonie.

C'étoit-là le prendre par son foible; il  
aimoit à dominer, il avoit la nomination de  
la plupart des Emplois militaires, qui rendoit  
toutes les bonnes Familles absolument dépen-  
dantes de lui, & lui concilioit une autorité,  
dont la diminution l'auroit mortifié. D'ailleurs  
il avoit assez d'esprit pour comprendre que la

Cour, où l'on recevoit de tems en tems des Mémoires contre sa conduite, le ménageroit moins, quand elle le jugeroit moins nécessaire. Il crut donc, à ce que ses Ennemis ont prétendu, devoir conserver un Ennemi, dont il avoit besoin pour se maintenir dans le point d'élévation, où il se trouvoit.

Mais pour estimer un Homme de ce rang capable d'avoir ainsi sacrifié la tranquillité d'une Colonie à son ambition ; flétri des Lauriers, qu'il étoit venu cueillir si loin, & avec tant de fatigues à l'âge de 74. ans ; & terni toute la gloire, qu'il avoit acquise depuis son retour en Canada, il faut, ce semble, une évidence, que les plus fortes conjectures ne donnent point ; & ce n'est pas assez qu'on n'ait pu concevoir le motif, qui le faisoit agir, pour lui en attribuer un, qui le déshonoreroit. D'ailleurs, s'il avoit dans la Nouvelle France un grand nombre de Partisans, que son mérite personnel avoit prévenus en sa faveur, ou que l'intérêt & la reconnoissance lui attachoient, il y avoit encore plus de Personnes, qui croyoient avoir sujet de se plaindre de lui. Or on sçait assez que le ressentiment laisse des impressions beaucoup plus durables ; que l'estime & la reconnoissance, qui souvent sont ensevelies dans le tombeau avec celui, qui en étoit l'objet.

Le Comte de Frontenac laissa donc murmurer les Sauvages & tous ceux, qui n'aprouvoient pas sa résolution. Il partit le neuf, & alla camper à deux lieues de son Fort. Il s'y rendit le dix, & le fit raser. Il s'embarqua le lendemain, & le vint il arriva à Montreal, n'ayant perdu que six Hommes dans son Ex-

L'Armée retourne à Montreal.

1696.

pédition, à sçavoir deux Sauvages, qui s'étant enyvrés d'eau-de-vie, furent massacrés par les Iroquois; un François, dont le Canot fut attaqué dans la retraite, & trois autres, qui se noyèrent dans les Rapides, pour n'avoir pas suivi la route, qu'on leur avoit marquée.

Pourquoi nos Alliés ne furent pas de cette Expédition.

M. de Frontenac trouva à Montreal le Sieur d'Argenteuil, qui étoit venu de Michillimackinac avec cinquante François, pour l'accompagner à Onnontagué, mais qui étoit arrivé trop tard. Ce fut par cet Officier, qu'on apprit la véritable raison, qui avoit empêché nos Alliés d'aller joindre le Général, comme ils l'avoient promis. Cette raison n'étoit qu'une mauvaise volonté de leur part, colorée de prétextes, qui ne valaient pas mieux, & dont le plus spécieux fut la persuasion, où ils étoient, qu'il en seroit de cette Entreprise, comme de plusieurs autres projets tous semblables, qu'on avoit formés les années précédentes, & qui n'avoient point eu d'exécution.

M. de Frontenac veut obliger les Iroquois à lui demander la paix.

Cependant le Gouverneur Général, non-seulement croyoit avoir beaucoup fait, en humiliant les Iroquois; mais comme il étoit instruit que la disette des vivres n'étoit guères moins grande dans les Cantons, où il n'avoit pas pénétré, que dans ceux, qu'il avoit ravagés, & que la Nouvelle York n'étoit nullement en état de leur en fournir, il se flatta que cette Nation, pour éviter sa ruine entière, accepteroit la paix aux conditions, qu'il lui plairoit de lui imposer. Pour achever de l'y contraindre, il résolut de continuer la guerre, & après avoir donné à ses Troupes & aux Milices le tems de se refaire de leurs travaux, il en fit plusieurs Détachemens, qui

DE LA N. FRANCE, LIV. XVI. 259  
harcèlerent l'Ennemi jusqu'à la fin de l'automne.

1696.

Il descendit lui-même à Quebec, dès qu'il eut donné ses ordres, & le vingt-cinquième d'Août *le Wesp*, Navire du Roy, y arriva avec un commandement exprès du Roy d'y embarquer des Troupes & des Canadiens sous la conduite de M. de Muys, Capitaine, Officier de mérite, & des plus capables, qu'il y eût alors dans la Colonie. *Le Wesp* devoit porter ce renfort droit à Plaisance, & y attendre M. d'Iberville, lequel ne devoit s'y rendre, qu'après avoir enlevé aux Anglois le Fort de Pemkuit, suivant le plan, dont nous avons parlé au Livre précédent.

Préparatifs pour l'attaque de Pemkuit.

La Cour avoit extrêmement à cœur cette Entreprise; une Place fortifiée au milieu des Nations Abénaquises donnant lieu de craindre qu'à la fin ces Sauvages, si nécessaires à la Nouvelle France, ou ne fussent accablés par toutes les Forces de la Nouvelle Angleterre, ce qui seroit infailliblement arrivé, si les Anglois avoient eu des Gouverneurs plus habiles; ou détachés pour toujours de notre alliance par le défaut de secours de notre part; mais nos Ennemis prenoient pour arriver à ce but des moyens, qui n'étoient propres qu'à les en éloigner.

Quelques mois auparavant des Abénaquis s'étoient encore laissés attirer à Pemkuit par l'esperance, qu'on leur avoit donnée de leur remettre des Prisonniers de leur Nation: ils y avoient été assez bien reçus d'abord; mais lorsqu'ils se croioient plus en sûreté, deux furent tués à coups de pistolet. On voulut ensuite se saisir des autres, & quoiqu'ils eussent

Nouvelle trahison faite aux Abénaquis par les Anglois.

sent été surpris, il se défendirent longtemps avec leur valeur ordinaire. Deux furent tués, il en coûta aussi la vie à deux Anglois. Il paroît que les autres Sauvages, dont je n'ai pu sçavoir le nombre, demeurèrent Prisonniers; car je trouve que Taxous, qui étoit un de ces derniers, tua en chemin deux de ses Conducteurs, & se sauva: quelques autres s'évadèrent après lui.

On ne comprenoit pas comment les Anglois ne voyoient point qu'en prenant une autre conduite, ils auroient pu réussir avec le tems à gagner un Peuple naturellement doux & facile; mais les Nations, non plus que les Particuliers, ne se défont jamais de leur caractère, & sont presque toujours les Victimes de leur défaut dominant. Par la même raison ces trahisons si fréquentes ne cortigeoient point les Abénaquis d'une confiance, dont ils avoient été si souvent les Dupes, non plus que de leur peu de prévoyance, qui les reduisoit presque toujours à manquer du nécessaire. La moindre lueur d'espérance de délivrer leurs Freres d'un esclavage, dont ils connoissoient la dureté, suffisoit pour effacer de leur mémoire les pièges, qu'on leur avoit tant de fois tendus sous cet appas, & l'on appréhendoit avec raison qu'à la fin ils ne s'accommodassent avec un Ennemi, dont ils oubloient toujours qu'ils n'avoient rien à esperer, & qu'ils ne devoient cesser de craindre.

MM. d'Iber-  
ville & de Bo-  
naventure ar-  
rivent en Aca-  
die.

C'est ce qui fit prendre au Conseil du Roi la résolution de les délivrer d'un voisinage, qui ne pouvoit manquer de causer avec le tems leur perte, quelque parti qu'ils prissent, & on étoit persuadé que de leur conserva-

tion dépendoit celle de l'Acadie, & de toutes ses dépendances. MM. d'Iberville & de Bonaventure, à qui j'ai dit que Sa Majesté avoit donné la Commission d'attaquer Pemkuit, arrivèrent le vint-six de Juin à la Baye des Espagnols : ils y trouverent des Lettres du Chevalier de Villebon, par lesquelles ils apprirent que trois Navires Anglois les attendoient à l'entrée de la Riviere S. Jean, & ils se remirent en Mer le quatrième de Juillet, pour les aller chercher.

1696.

Ils les rencontrèrent le quatorze, & d'Iberville ayant démâté le Niewport de vintquatre pièces de canon, s'en rendit Maître, sans avoir perdu un seul Homme. Les deux autres se sauverent à la faveur d'une brume fort épaisse, qui s'éleva tout à coup. Cinquante Micmaks, que d'Iberville avoit embarqués sur son bord à la Baye des Espagnols, contribuèrent beaucoup à sa victoire. Le lendemain les deux Navires François s'approchèrent de la Riviere S. Jean, où le Chevalier de Villebon les attendoit avec cinquante Sauvages ; ils y restèrent jusqu'au deuxième d'Août, & y débarquerent les munitions, dont on les avoit chargés pour le Fort de *Naxos*, qu'on avoit substitué à celui de Jemset. Les cinquante Sauvages, qui accompagnoient Villebon, & qui étoient de la même Nation, que ceux, qui avoient suivi M. d'Iberville, s'embarquerent sur le *Profond*, que commandoit M. de Bonaventure.

Ils prennent un Vaiffeau Anglois.

Le septième ils mouillèrent à Pentagoët. Ils y trouverent le Baron de Saint Castin avec deux-cent Sauvages, Canibas & Malecites, & M. d'Iberville leur distribua les présens du

Attaque du Fort de Pemkuit.

Roy, tant pour eux, que pour ceux des leurs, qui étoient allés en guerre d'un autre côté. S. Castin & sa Troupe s'embarquèrent ensuite dans leurs Canots, avec M. de Villieu, Capitaine, M. de Montigny, & vingt-cinq Soldats de la Compagnie de Villieu. Ils arrivèrent le treize à la vûe de Pémkuit, & ils l'investirent le quatorze.

Le même jour MM. d'Iberville & de Bonaventure mouillèrent à une lieue de la Place, & ayant appris que Saint Castin avoit déjà dressé deux mortiers & un canon, il envoyèrent sur les cinq heures du soir sommer le Commandant, qui se nommoit CHUBB. Cet Officier reçut la sommation avec beaucoup de fierté, & répondit que quand la Mer seroit route couverte de Vaisseaux François, & la Terre d'Indiens, il ne se rendroit pas, qu'il n'y fût forcé.

Sur cette réponse les Sauvages commencèrent à tirer : le Fort fit aussi un assez grand feu de mousqueterie, & tira quelques coups de canon. Sur les deux heures après minuit M. d'Iberville descendit à Terre, & fit travailler avec tant de diligence aux batteries, qu'à trois heures après midi elles étoient toutes dressées, & qu'on tira cinq bombes, qui mirent l'allarme dans le Fort. Saint Castin, qui s'en aperçut, fit avertir les Assiégés que, s'ils attendoient l'assaut, ils auroient à faire aux Sauvages, dont ils sçavoient bien qu'ils n'avoient aucun quartier à espérer.

II Capitule. Cette menace eut son effet : la Garnison, qui étoit de quatre-vingt douze Hommes, obligea le Commandant de capituler. Les conditions, qu'il demanda, furent qu'on ne

dépouilleroit Personne ; que le Commandant & tous les Siens seroient envoyés à Baston , & échangés contre les François & les Sauvages , qu'on y retenoit , & qu'on les garantiroit contre la fureur des Indiens. Tout cela fut accordé , Chubd & sa Garnison sortirent le soir même de la Place , & M. de Villieu y entra avec soixante François. Les Prisonniers furent ensuite menés dans une Isle sous le canon des Vaisseaux de Roy , où il n'y avoit pas à craindre qu'ils fussent insultés par les Sauvages , & cette précaution étoit encore plus nécessaire , qu'on ne l'avoit cru d'abord.

Villieu en entrant dans le Fort , y trouva un Canibas aux fers ; & parmi des papiers , que le Commandant avoit négligé d'emporter , ou de brûler , un ordre venu depuis peu de Baston de faire pendre ce Prisonnier. Villieu étoit trop sage pour instruire alors les autres Sauvages de cet ordre ; mais le Prisonnier étoit dans l'état du Monde le plus déplorable , ayant les jambes roides comme un bâton , & paroissant prêt à expirer , ce qui mit ses Compatriotes dans une rage , dont on eut bien de la peine à empêcher les effets. Le Fort de Pemkuit n'étoit pas une aussi bonne Place . qu'il le paroissoit ; toutefois il est certain que , s'il eût défendu par de braves Gens , le succès du siège eût pu être douteux , ou du moins il en eût coûté bien du sang pour s'en rendre Maître. On n'y manquoit de rien pour une longue défense , le magasin à poudre n'avoit à craindre que les bombes , encore n'étoit-ce que par un petit endroit , parce qu'un gros Rocher , contre lequel il étoit apuyé , faisoit

1696.

une partie de sa voute & de ses murailles. Enfin il y avoit dans le Fort quinze piéces d'Artillerie montées , & rien n'étoit mieux ménagé , ni plus propre , que les logemens des Officiers & des Soldats.

On renvoya à Baſton une partie des Prifonniers.

Le dix-fept & le dix-huit furent employés à le ruiner. Enſuite M. d'Iberville envoya une partie de la Garniſon au Commandant de la nouvelle Angleterre , & lui fit dire que , ſ'il vouloit retirer le reſte , & l'Equipage du Niewport , il falloit lui remettre inceſſamment tous les François & leurs Alliés , qu'il retenoit dans ſes priſons. Il partit en même tems pour Pentagoët , où il attendit quelque tems la réponſe du Commandant ; mais comme elle tarda beaucoup , & qu'il n'avoit pas aſſez de vivres pour nourrir tant de Monde , il renvoya encore cent Hommes à Baſton , & ne retint que les Officiers , dont il confia la garde à M. de Villieu.

Les deux Navires François évitent une Eſcadre Angloiſe.

Le troiſième de Septembre il fit voile avec M. de Bonaventure & ſa priſe. Ils avoient à peine doublé les Iſles , qui ſont à l'entrée de la riviere de Pentagoët , qu'ils aperçurent au vent ſept Voiles , qui venoient à eux , & qui les tenoient entr'elles & la Terre. D'Iberville cria auſſitôt au Sieur de Lauſon , qui commandoit le Niewport , où étoient les cent Micmaks , qu'il avoit embarqués à la Baye des Eſpagnols & à la Riviere S. Jean , de ſe tenir le plus près de lui qu'il ſeroit poſſible.

Le Sauvages de leur côté , qui ne doutèrent point qu'il ne fallût ſe battre , prièrent cet Officier que plutôt que de ſe rendre , il abordât le plus grand des Vaiſſeaux Ennemis , parce qu'ils aimoient mieux mourir les armes

à la main , & après avoir vengé par avance leur mort , que de pourtir dans les cachots de Baston. Lauson le leur promit ; mais sur le soir l'Escadre Angloise étant déjà fort proche , d'Iberville fit revirer de bord & porter à Terre ; puis après avoir fait une lieue , il allongea la Côte en tirant vers les Monts déserts. Alors les Anglois désespérant de le joindre , ou n'osant s'approcher d'une Côte , qu'ils ne connoissoient peut-être pas assez , changerent aussi de route , & prirent celle de la Riviere de S. Jean.

1696.

Le lendemain matin d'Iberville ne les voyant plus , s'éleva au large , & courut ainsi jusqu'à l'Isle Royale , ou de Cap Breton ; ce qui l'empêcha d'embarquer un assez grand nombre de Sauvages , qui l'attendoient dans le Port de la Héve , & qui devoient l'accompagner en Terre-Neuve. Il débarqua même dans l'Isle Royale ceux , qui étoient sur le Niewport , à la réserve de trois , qui ne voulurent point le quitter , & le douzième d'Août il mouilla dans la Rade de Plaisance , n'ayant perdu dans son Expédition que le jeune du Taft , Garde-Marine , & qui servoit l'Enseigne sur son bord. Cet Officier s'étoit donné de si grands mouvemens pour le siège de Pemkuit , qu'il fut attaqué d'une pleuresie , dont il mourut.

Ils arrivent à Plaisance.

Cependant l'Escadre Angloise , qui avoit manqué les trois Navires François rencontra le Chevalier de Villebon , qui s'en retournoit à son Fort de Naxoat avec une Troupe de Sauvages , & le fit Prisonnier. De-là elle continua sa route vers l'Acadie , & mouilla l'ancre vis-à-vis de Beaubassin , où elle débarqua

M. de Villebon est pris par les Anglois.

1696.

quatre-cent Hommes, parmi lesquels il y avoit cent cinquante Sauvages. Alors un nommé BOURGEOIS, qui avoit une Habitation dans ces Quartiers-là, se mit dans une Chaloupe, & alla trouver le Commandant à son bord; il lui présenta un Ecrit, par lequel tous les Habitans de Beaubassin s'étoient engagés, au tems de la conquête de l'Acadie par le Chevalier Phibs, à demeurer fidèles au Roy Guillaume, & avoient été reçus sous sa protection.

Ceux-ci exercent plusieurs hostilités en Acadie contre le droit des Gens.

Le Commandant ayant lu cet Ecrit, assura Bourgeois qu'il ne seroit fait aucun tort à Personne, & défendit même à ses Soldats de rien prendre dans les Habitations, ni de tuer plus de Bestiaux, qu'il ne leur en faudroit pour vivre. Il se rendit ensuite avec les principaux Officiers chez Bourgeois, où plusieurs autres Habitans vinrent le saluer; mais tandis qu'il étoit dans cette maison, dont le Maître le régaloit de son mieux, ses Soldats se dispersèrent dans toutes les autres, & s'y comporterent comme dans un Pays de conquête.

Plusieurs Habitans s'étoient bien douté que cela arriveroit, & s'étoient mis en sûreté dans des lieux, où ils sçavoient bien qu'on n'iroit pas les chercher: ils n'en voulurent pas même sortir, quoiqu'on pût leur dire pour les rassurer de la part du Général Anglois, & bien leur en prit; car bientôt ce Général ne garda pas plus de mesures que ses Soldats; ceux, qui firent paroître plus d'humanité, furent les Sauvages. Au bout de neuf jours il ne restoit plus à Beaubassin aucun édifice sur pied, que quelques maisons & quelques granges, dont on avoit tout enlevé, & l'Eglise, à laquelle

on n'avoit point encore touché ; mais des Anglois y ayant ensuite aperçu une Affiche signée de M. de Frontenac , & qui contenoit quelque Reglement pour la Traite , le Commandant qui en fut averti , éclata en reproches contre les Habitans , menaça de les traiter comme des Sujets rebelles , acheva de les ruiner , & fit réduire l'Eglise en cendres.

Il leur présenta ensuite un Ecrit en Anglois à signer , disant qu'il ne contenoit qu'une nouvelle Déclaration , par laquelle ils se reconnoissoient Sujets du Roy Guillaume , & ajouta qu'elle leur serviroit de sauvegarde contre les Anglois , qui pourroient débarquer sur leur Côte. Cela fait , il se rembarqua , & le vintæuf de Septembre il appareilla pour la Riviere S. Jean , où il arriva le même jour. Un Enseigne de la Garnison de Naxoat , nommé CHEVALIER , étoit en vedette à l'entrée de cette Riviere , avec un petit Détachement de trois ou quatre Soldats : il aperçut d'abord un Brigantin d'environ soixante tonneaux , & le lendemain il fut attaqué par des Anglois , qui avoient mis pied à Terre , sans qu'il s'en fût aperçu.

Il se jeta dans le Bois , & alla avertir son Commandant de l'arrivée des Ennemis , dont il n'avoit pu sçavoir ni le nombre , ni les Forces. Ce Commandant étoit le Chevalier de Villebon , qui avoit apparemment été relâché , ayant fait voir qu'il n'étoit pas prisonnier de bonne guerre , parce qu'il avoit été arrêté avec un Passeport en bonne forme. Deux jours après Chevalier retourna à la Mer lui troisième ; mais il tomba dans une embuscade , que lui avoient dressée quelques

1696. Sauvages; il y fut tué, & ses deux Soldats pris.

Ils font le siège de Naxoat. Ceux-ci, je ne sçai par quels motifs, découvrirent aux Anglois plusieurs caches, qu'on avoit faites assez près de-là de munitions & de marchandises, & le tout fut embarqué dans les Navires, qui reprirent aussitôt la route de Baston. Ils n'avoient pas encore fait beaucoup de chemin, qu'ils rencontrèrent une Fregate de trente-deux pièces de canon, & deux autres petits Bâtimens, commandés par un Capitaine Anglois, nommé SIEK, lequel en vertu d'un ordre, dont il étoit Porteur, obligea l'Escadre de retourner à la Riviere de S. Jean pour attaquer le Fort de Naxoat. Ainsi l'Armée Ennemie, augmentée de trois Vaisseaux, & fortifiée de deux-cent Hommes, reparut à l'entrée de la Riviere S. Jean, lorsqu'on la croyoit bien proche de Baston.

Le Chevalier de Villebon en reçut la nouvelle le douzième d'Octobre par M. de NEUVILLETTE son Frere, le plus jeune des Fils du Baron de Bekancourt, & qui avoit été envoyé pour sçavoir ce qu'étoit devenu le Sieur Chevalier. Il avoit écrit la veille au P. SIMON, Recollet, qui gouvernoit assez près de-là une Mission de Sauvages, pour le prier d'engager le plus qu'il pourroit de ses Néophytes à le venir joindre, & ce Religieux lui amena le quatorze trente-six Guerriers. Il renvoya le lendemain Neuvillette à la Mer, & cet Officier retourna le seize à Naxoat, ayant rencontré les Ennemis en assez grand nombre à une demie-lieue au-dessous de Jemset, c'est-à-dire, environ à moitié chemin de l'embouchure de la Riviere à Naxoat.

M. de Villebon avoit déjà mis son Fort en assez bon état, il fit encore travailler le reste du jour à de nouveaux retranchemens, en quoi il fut parfaitement secondé par son Frere, par M. de GANNES, un de ses Officiers, par le Sieur de LA CÔTE, Ecrivain du Roy, & par le Sieur TIBIERGE, Agent de la Compagnie de l'Acadie. Le dix-septième au soir il fit battre la Générale, & toute sa Garnison étant sous les armes, il lui fit une harangue militaire fort pathétique : il l'exhorta à mépriser un Ennemi, lequel malgré la supériorité du nombre, ne tenoit pas ordinairement contre les François, & il finit en promettant sur son honneur que, si quelqu'un avoit le malheur d'être estropié en combattant pour son Roy, & pour sa Patrie, Sa Majesté pourvoyeroit à sa subsistance le reste de ses jours.

1696.

Diligences de M. de Villebon pour la défense de cette Place.

On ne répondit à ce discours, que par de grands cris de *Vive le Roy*, & dans le même tems les Sieurs de CLIGNANCOURT & Baptiste arriverent au Fort avec dix François, qui avoient leurs Habitations au-dessous de Naxoat. M. de Villebon leur commanda de se mettre à la tête des Sauvages, pour disputer la descente aux Anglois, & de lui envoyer tous les jours quelqu'un pour recevoir ses ordres. Tout étant ainsi disposé, chacun se rendit à son Poste, dans la résolution de ne le quitter qu'avec la vie, & comme l'aboyement des Chiens fit connoître que l'Ennemi approchoit, tout le Monde passa le nuit sous les armes.

Résolution de la Garnison.

Le dix-huit entre huit & neuf heures du matin, tandis que le Commandant assistoit à la Messe, on l'avertit qu'il paroissoit une Cha-

Attaque du Fort.

1696.

loupe pleine de Gens armés. Il fit aussitôt tirer l'allarme, & dans l'instant chacun reprit son Poste. Deux autres Chaloupes, armées comme la première, suivoient de près: on les laissa approcher jusqu'à la demi-portée du canon, & alors on tira sur elles, ce qui les obligea de se mettre à l'abri derrière une pointe, où elles firent leur descente, sans qu'il fût possible de les en empêcher, quoiqu'elles ne fussent guères qu'à la portée du mousquet; parce que la Rivière étoit entre deux. On entendit aussitôt les Anglois crier *Vive le Roy*, & la Garnison en fit autant de son côté.

Un moment après on les vit s'avancer en bon ordre jusques vis-à-vis du Fort, où la Rivière a une bonne portée de pistolet de large. Ils camperent en cet endroit, & commencerent aussitôt à travailler à un épaulement, pour se mettre à couvert du feu de la Place. Ils dresserent ensuite une batterie de deux pièces de Campagne, qui furent en état de tirer au bout de trois heures. Ils arborerent alors le Pavillon Royal d'Angleterre, & le soir ils placerent un troisième canon plus gros que les deux autres, & plus près du Fort; mais comme il étoit à découvert, il tira peu.

Les deux premiers furent bien servis; mais ceux du Fort le furent encore mieux. La mousqueterie fit aussi de part & d'autre un très-grand feu, & les Sauvages des deux Partis s'étant un peu avancés sur le bord de la Rivière, se battirent en Braves. La nuit, qui survint, mit fin au combat, & le Chevalier de Villebon appercevant les Ennemis, qui se préparoient à allumer des feux, parce que le froid étoit fort picquant, fit donner plusieurs

allarmés pour les en empêcher ; mais comme elles ne produisoient pas l'effet , qu'il en avoit espéré , il fit charger un canon à mitrailles , dont le premier coup les obligea d'éteindre tous leurs feux.

1696.

Ils passerent ainsi une nuit très-rude , & dès le point du jour la mousqueterie du Fort recommença à tirer sur eux. Ils n'y répondirent que vers les huit ou neuf heures , & ne le firent qu'avec les deux pièces de leur batterie. La Côte , qui s'étoit déjà fort distingué la veille , en tirant beaucoup & fort juste , démontra bientôt une de ces deux pièces , & on continua de faire un si terrible feu sur la seconde , qu'elle fut aussi abandonnée peu de tems après. Sur le midi le Sieur de FALAISE arriva de Quebec , ayant fait une diligence extrême pour avoir part à la défense de Naxoat , dont il avoit appris le siège en chemin. On lui assigna sur le champ son Poste , & le reste du jour le feu de la Place fut très-vif.

Le soir les Ennemis allumerent un feu , qui occupoit un grand terrain , & l'on ne douta presque point qu'ils ne songeassent à décamper. Quelque tems après on les aperçut , qui chargeoient leurs Chaloupes , & M. de Villebon voulut engager les Sauvages , que commandoient MM. de Clignancourt & Baptiste , à passer la Riviere au-dessous du Fort , pour tomber ensuite sur eux ; mais ils le refusèrent , je ne sçai pourquoi : le lendemain matin le Camp des Assiégés se trouva vuide. Neuvillette fut aussitôt détaché pour les suivre ; mais après qu'il eut fait trois lieues , il les trouva embarqués dans quatre Bâtimens d'environ soixante tonneaux , & descendant la

Le siège est

levé.

Rivière à la faveur d'un bon vent.

Il tira beaucoup sur eux, pour leur faire croire que les Sauvages étoient à leurs trouffes, après quoi il retourna au Fort. Nous n'eûmes à ce siège qu'un Soldat tué, un autre eut les deux jambes emportées d'un de nos canons, & un troisième fut estropié par son fusil, qui lui créva entre les mains. La précipitation, avec laquelle les Anglois se retirèrent, fit juger qu'ils n'en avoient pas été quittes à si bon marché. Ils brûlerent, avant que de s'embarquer, deux ou trois maisons, & laissèrent au bas de la Rivière deux Habitans, qu'ils avoient amenés de Beaubassin, avec leurs Femmes & leurs Enfans; mais on n'en put tirer aucune lumière sur la perte, qu'avoient faite les Ennemis.

Etat des Anglois & des François en Terre-Neuve.

Tandis que les Anglois étoient si mal menés du côté de l'Acadie, on se préparoit à les chasser de Terre-Neuve, où ils occupoient un grand nombre de Postes, presque tous sur la Côte Orientale de cette Isle. Ils y avoient même des Etablissmens fort considerables, entre lesquels ils avoient pratiqué une communication facile par des chemins coupés dans le Bois. On y voyoit plusieurs Habirans très-riches, & de leur propre aveu leur commerce y montoit à dix-sept millions par an. En un mot ils se formoient en Terre-Neuve une puissance, qui les pouvoit rendre Maîtres absolus du commerce le plus riche, le plus aisé, le plus étendu de l'Uniyers, & qui demande le moins de dépense; c'est celui des Moruës.

Il s'en falloit bien que nous eussions pris d'aussi bonnes mesures pour le partager avec eux. La Colonie de Plaisance, quoique pla-

cée dans un des plus-beaux , & des plus commodes Ports de l'Amérique, ne valoit pas le plus médiocre de leurs Etabliffemens. Un Auteur contemporain , & Témoin oculaire de ce qu'il avance , assure que le plus aisé de nos Habitans n'étoit pas logé plus au large , qu'on ne l'est dans un Navire ; que tous y étoient réduits à une ration par jour , c'est-à-dire , à la portion d'un Matelot ; que Personne n'étoit en état de soulager les Pauvres , ni les Malades , & que l'on n'avoit pas même eu soin d'y bâtir un Hôpital.

1696.

Le Fort de Plaisance n'étoit pas une trop bonne Place , sa principale défense étoit la difficulté d'en aprocher , & le Gouverneur n'y avoit pour toute Garnison que dix-huit Soldats , auxquels il pouvoit joindre dans un besoin environ quatre-vingt Pêcheurs , les uns & les uns & les autres fort peu aguerris , & sur lesquels on ne pouvoit pas compter pour un coup de main.

Ce Gouverneur étoit encore M. de Brouil-  
lan , que nous avons déjà vû repousser les  
Anglois de devant sa Place. C'étoit un brave  
Homme , un Officier intelligent & expéri-  
menté ; mais il n'avoit le don de se faire ai-  
mer , ni de ceux , qui étoient sous ses ordres ,  
ni de ceux , que la Pêche de la Moruë atti-  
roit dans son Gouvernement. Le désir d'ac-  
cumuler ne manque guères de produire ce fâ-  
cheux effet : il sert au moins de prétexte , &  
fournit des occasions pour accuser de violence  
& de vexation ceux , qui n'ont pas sçu ré-  
primer cette passion , ou la dissimuler. M.  
de Brouillan pour son malheur avoit au moins  
la réputation d'être avide & intéressé , & le

Caractère du  
Gouverneur  
de Plaisance.

1696.

Service du Roy en souffrit autant que sa gloire.

Quant à la Religion, on ne sçavoit trop si les Anglois de Terre-Neuve en avoient une, puisque dans un si grand nombre de Postes assez peuplés, on ne voyoit pas un seul Ministre, d'où s'ensuivoit un si grand dérèglement de mœurs, que les plus Sages reconnurent dans les disgrâces, dont nous allons les voir accablés, la main de Dieu, qui s'apésantissoit sur eux. L'abondance & le luxe n'avoient pu enfanter les mêmes désordres parmi les François, qui le plus souvent manquoient du nécessaire; mais pour l'ordinaire ils n'étoient guères moins dénués des secours spirituels, que des temporels, & pour sçavoir recourir à Dieu dans ses besoins, & souffrir sa misère avec patience, comme il convient à des Chrétiens, il faut du moins être instruit des grands principes du Christianisme.

Il part pour  
attaquer S.  
Jean.

Telle étoit la situation des deux Colonies Européennes, qui partageoient l'Isle de Terre-Neuve, lorsque M. d'Iberville proposa à la Cour de la mettre toute entière sous l'obéissance du Roy. Comme son Expédition de Penxuit l'avoit retenu du côté de l'Acadie plus lontems, qu'il n'avoit compté d'y être, il ne put arriver à Plaisance, que le douzième de Septembre. M. de Brouillon, qui, suivant leurs conventions, devoit l'y attendre jusqu'à la fin du mois d'Août, en étoit parti trois jours auparavant avec le Vaisseau du Roy *le Pelican*, & huit Bâtimens Maloins, *le Comte de Toulouse*, *le Philippeaux*, *le Diamant*, trois Corvettes & deux Brulots, pour aller

attaquer S. Jean. C'étoit le Quartier général des Anglois, & le Port, où abordoient ordinairement les Vaisseaux du Roy d'Angleterre.

1696.

Quoiqu'il eût des avis certains qu'on étoit instruit de son projet, il ne crut pas devoir se presser d'attaquer les Côtes, où les Ennemis étoient moins sur leurs gardes, & il aimoit mieux attendre que les vents fussent favorables, pour aller droit à S. Jean. Mais comme il se tenoit à dix, ou douze lieuës au large par le travers de ce Port, le tems devint si mauvais, & la Mer si orageuse, que les Bâtimens, qui l'accompagnoient, furent lontems séparés de lui. Ils se rallierent enfin à sept, ou huit lieuës de Terre, & il résolut de ne plus différer à entrer dans le Port.

Il n'y peut entrer.

Il n'en étoit plus qu'à la portée du canon, lorsqu'il se saisit d'une Chaloupe, laquelle alloit apparemment à la découverte; & où se trouva le Sieur ITES, Commandant d'un Navire du Roy d'Angleterre, nommé *le Soldat de Prise*. Il sçut de cet Officier qu'il y avoit à S. Jean quarante Navires, dont quelques-uns avoient depuis dix-huit jusqu'à trente-deux pièces de canon montées. Cet avis ne lui fit pas changer de dessein, & il se prépara à faire la descente à l'entrée du Port, dès que la nuit seroit venuë; mais le Courant l'ayant fait dériver six lieuës au Sud, malgré tous les efforts, qu'il fit pour se soutenir, son projet échoua.

D'autres Courans l'entraînerent ensuite, sans qu'il s'en aperçut, vis-à-vis d'une Baye, qu'on appelle *Baboul*, par corruption de *Baye-boul*, où deux jours auparavant il avoit envoyé *le Philippeaux* & *le Comte de Thoulouse*.

1696.

pour s'emparer de ce Poste, & se rendre Maître d'un Navire du Roy d'Angleterre, appelé *le Zéphyre*, & de deux Vaisseaux Marchands, qui y étoient mouillés. Mais ces deux Vaisseaux n'ayant pu approcher la Terre, revinrent joindre M. de Brouillan. Ce Gouverneur voulut essayer s'il seroit plus heureux, & il entra en effet dans la Baye à la faveur d'un petit vent, qui tomba tout-à-fait dans le tems, qu'il manœuvroit pour aborder *le Zéphyre*.

Il se saisit de plusieurs Postes.

Il essaya alors le feu de cinq petits Forts, ce qui ne l'empêcha point de commander deux descentes, l'une à gauche par M. de ST OVIDE, son Neveu, & l'autre à droite sous les ordres du Sieur L'HERMITE, Major de Plaisance. Toutes deux réussirent; l'Hermitte chassa les Anglois de deux batteries, qui incommo- doient beaucoup les Navires François; St. Ovide leur enleva deux Forts, où le Capitaine *du Zéphyre* s'étoit retiré avec la meilleure partie de son Equipage, & un assez grand nombre d'Habitans, qui se refugierent dans les Bois.

M. de Brouillan voulut ensuite retourner à S. Jean, qu'il désiroit passionnément de prendre sans le secours de M. d'Iberville; mais la méfintelligence s'étant mise entre lui & les Maloins, il fut obligé de tourner vers *le Forillon*, qu'il emporta l'épée à la main, malgré la vigoureuse résistance du Sieur CLASBY, Capitaine du *Zéphyre*, qui resta Prisonnier de guerre avec tous ses Gens. *Aiguefort*, *Fremouise*, & *Rognouise* ne lui coûtèrent que la peine du voyage, qu'il fit par Terre, parce qu'il trouva tous ces Postes abandonnés. Il prétendit que, si les Maloins avoient

exécuté ses ordres, il auroit enlevé un très-grand nombre de Navires Marchands, qui étoient dans tous ces Ports. Il ne laissa pas d'en prendre environ trente dans le cours de cette Expédition, après laquelle il retourna à Plaisance, moins flatté de ces petits succès, que mortifié de n'avoir pu prendre S. Jean, & fort picqué contre les Maloins, qui de leur côté se plaignoient beaucoup de lui.

Il arriva dans sa Place le dix-sept d'Octobre, Il se brouilla & y trouva M. d'Iberville, qui faute de vivres avec M. d'Iberville. n'avoit pu aller le joindre. Il n'avoit pourtant pas perdu son tems ; car après diverses excursions pour reconnoître le Pays, ayant reçu par le *Wesp* & le *Postillon* les secours d'Hommes & les provisions, qu'il attendoit de Quebec, il fit les préparatifs pour aller attaquer *Carbonniere*, le Poste Anglois le plus reculé vers le Nord. Il étoit sur le point de partir pour cette Entreprise, lorsque M. de Brouiffan débarqua à Plaisance : il lui communiqua son dessein ; mais le Gouverneur lui déclara nettement que ce projet n'étoit point de son goût ; qu'il n'y consentiroit jamais, & que, s'il s'obstinoit à le suivre, il empêcheroit les Canadiens de l'accompagner.

D'Iberville le connoissoit assez pour craindre que, s'il entreprenoit de lui tenir tête, il ne poussât les choses à quelque extrémité fâcheuse. Il crut donc qu'il valoit mieux quitter la partie ; il résolut même de repasser en France, & de laisser le Gouverneur de Plaisance chargé d'une Expédition, dans laquelle il désespéroit de pouvoir agir de concert avec lui ; mais les Canadiens n'eurent pas plutôt appris cette résolution, qu'ils déclarèrent tous <sup>se soulevèrent en faveur de celui-ci.</sup> Les Canadiens

unanimement qu'ils s'étoient engagés à lui seul; qu'ils avoient ordre de M. de Frontenac de le reconnoître pour leur Chef, & qu'ils retourneroient plutôt à Quebec, que d'en accepter un autre.

D'Iberville étoit Canadien, & Personne n'a fait plus d'honneur à sa Partie; aussi étoit-il l'Idole de ses Compatriotes. En un mot ces braves Canadiens étoient la dixième Légion, qui ne combattoit que sous la conduite de César, & à la tête de laquelle César étoit invincible. De plus les Maloins faisoient de très-grandes plaintes du Gouverneur de Plaisance, qui d'ailleurs avoit la reputation d'être dur & haut dans le Commandement, & il n'y eut jamais de Troupes, avec lesquelles on réussit moins par la hauteur & la dureté, que les Milices Canadiennes, très-aisées cependant à conduire, lorsqu'on sçait s'y prendre d'une maniere toute opposée, & qu'on a sçu gagner leur estime.

Les deux  
Commandans  
se réconci-  
lient.

M. de Brouillon, qui connoissoit ces Gens-là capables d'exécuter leur menaces, & qui ne pouvoit disconvenir que le Roy avoit chargé M. d'Iberville de toutes les Entreprises, qui se feroient pendant l'hyver, lui fit dire par M. de Muys, qu'il ne prétendoit rien au pillage de S. Jean, & que toute son ambition étoit de partager avec lui l'honneur d'une si belle conquête. D'Iberville répondit que son sentiment étoit de commencer par le Nord, par la raison, que les Anglois n'y étoient point sur leurs gardes, comme on ne pouvoit douter qu'ils ne fussent à S. Jean. Néanmoins voyant que le Gouverneur s'opiniâtroit sur cet article, & craignant quelque éclat de la part

Il se fit donc un Traité entr'eux, par lequel il fut réglé que l'un & l'autre se rendroient séparément à S. Jean, M. d'Iberville avec ses Canadiens, & M. de Brouillan avec les Troupes & ses propres Milices; que quand ils se feroient réunis, le Gouverneur de Plaisance auroit tous les honneurs du Commandement; mais que le pillage seroit partagé de telle sorte entre les deux Troupes, que d'Iberville, qui faisoit la plus grande partie des frais de cette Expédition, auroit aussi la meilleure part du butin.

La bonne intelligence étant ainsi rétablie entre les François, M. de Brouillan s'embarqua sur *le Profond*, que commandoit toujours M. de Bonaventure, lequel, quoique Canadien, & Ami de d'Iberville, ne parut prendre aucune part à ses démêlés avec le Gouverneur de Plaisance. M. de Muys s'embarqua aussi avec celui-ci, lequel avoit trouvé le secret de s'attacher cet Officier, en lui faisant espérer de le mettre à la tête des Canadiens, qui dans toute autre occasion n'auroient fait aucune difficulté de marcher sous ses ordres.

M. d'Iberville partit le premier de Novembre par Terre avec tous les Canadiens, plusieurs Gentilshommes, & quelques Sauvages. Après neuf jours de la plus rude marche, qu'il soit possible d'imaginer, il arriva au Forillon; le Chevalier de RANCOGNE, Gentilhomme Angoumois l'y joignit le lendemain, venant de S. Jean, où M. de Brouillan l'avoit envoyé avec quelques Soldats, pour examiner en quel état se trouvoit ce Poste. Chemin

Il s partent  
pour S. Jean,

1696.

faisant il avoit pris un Anglois, qui s'étoit échappé, & avoit donné l'allarme à S. Jean. Le Gouverneur Anglois avoit fait un Détachement pour courir après M. de Rancogne, & ce Détachement ayant joint cet Officier, lui avoit tué un Homme, blessé un autre, & fait quatre Prisonniers. Rancogne s'étoit sauvé presque seul, avoit marché vintquatre jours par des chemins affreux, & en avoit passé plusieurs sans manger.

Il se brouil- Le douze M. d'Iberville alla seul en Cha-  
lent de nou- loupe à *Rognouse*, où étoit le rendez-vous  
veau. général, pour s'y aboucher avec M. de Brouil-  
lan; mais il fut bien étonné, lorsque lui  
ayant demandé ce qu'il jugeoit à propos qu'il  
fit, le Gouverneur lui répondit qu'il falloit  
que ses Gens l'attendissent au Forillon, où il  
se rendroit incessamment; que de-là ils iroient  
ensemble à S. Jean en Chaloupe; tandis que  
*le Profond* seroit voile, pour se trouver à  
l'entrée de ce Port, quand ils y arriveroient;  
qu'au reste il prétendoit à la moitié du butin,  
qui se feroit à S. Jean. D'Iberville lui repli-  
qua que ce n'étoit point là ce dont ils étoient  
convenus; Brouillan nia d'avoir traité avec  
lui sur un autre pied, & lui fit entendre qu'il  
ne se relâcheroit point de cette prétention.

Il se récon- D'Iberville se contint, & résolut de se sé-  
cilient enco- parer sans rien dire. Il le manda à M. de  
ff. Pontchartrain, dès qu'il fut de retour au Fo-  
rillon, ajoutant que c'étoit pour lui un parti  
forcé, que d'en user ainsi, parce qu'il avoit  
à faire à un Homme, à qui il ne pouvoit  
plus parler, sans être exposé à se battre avec  
lui, & auquel il ne croyoit pas devoir livrer  
ses Canadiens, qui n'étoient pas Gens à en-

durer qu'on les traitât, comme on avoit fait les Maloins. M. de Brouillan se douta apparemment de son dessein, & lui fit dire qu'il se défistoit. D'Iberville ne se montroit jamais difficile à regagner, & la réconciliation parut sincère des deux côtés: les deux Commandans partirent ensemble pour aller à *la Baye de Toule*, qui est sur le chemin de Rognoufe à S. Jean.

Ils rencontrèrent sur leur route le Sieur de PLAINE, Gentilhomme Canadien, que M. d'Iberville avoit envoyé à la découverte avec douze Hommes, & qui lui amenoit douze Prisonniers. On apprit d'eux qu'il y avoit cent dix Anglois à la Baye de Toule, & que tous ceux, qui avoient abandonné les Postes conquis par le Gouverneur de Plaisance & les Maloins, n'y avoient perdu que leurs maisons; qu'ils comptoient bien de les rebâtir au printemps, & de faire leur Pêche à l'ordinaire. Ces avis confirmerent M. d'Iberville dans la pensée que c'étoit par le Bois, qu'il falloit attaquer les Anglois de cette Isle, par la raison que de cette maniere on leur enlevoit généralement tout ce qu'ils possédoient, & qu'ils ne sçavoient plus, où se réfugier. C'est ce qui l'engagea à renvoyer en France *le Profond*, qui fit voile le vingt-deux, après qu'on y eut embarqué tous les Prisonniers, dont M. d'Iberville croyoit pouvoir disposer.

Le Gouverneur de Plaisance n'attendoit que ce départ pour lever le masque. Il commença par déclarer qu'il prétendoit que tous les Canadiens fussent à ses ordres; qu'il leur donnoit M. de Muys pour Commandant, & qu'il casseroit la tête au Premier, qui refuseroit de lui

Mauvaise foi  
& nouvelle  
prétention de  
M. de Brouil-  
lan.

1696.

obéir. Il dit ensuite à M. d'Iberville qu'il pouvoit aller, où bon lui sembleroit avec ses Volontaires. Celui-ci s'aperçut alors, mais un peu tard, du piège, que lui avoit tendu M. de Brouillan, pour l'engager à renvoyer *le Profond*, & l'obliger par-là à rester en Terre - Neuve, où il n'auroit pas été fâché que de dépit il se fût tenu les bras croisés, tandis que lui auroit tout l'honneur & le profit de la conquête de S. Jean.

On s'apaise  
encore réciproquement.

Le Gouverneur n'étoit pourtant pas sans inquiétude de la part des Canadiens; il comprenoit qu'il alloit allumer une guerre civile, où il ne seroit peut-être pas le plus fort: il n'étoit pas même assuré d'avoir pour lui tous ceux de son Gouvernement, & il avoit trop d'esprit, pour ne pas prévoir que les suites de cette affaire, de quelque maniere qu'elle tournât, ne pouvoient manquer d'être funestes, & qu'elles seroient sur son compte. D'autre part d'Iberville, naturellement modéré, ne fit rien pour attiser le feu, & prit le parti de laisser le Gouverneur de Plaisance dans tout son tort. Il n'étoit pourtant pas peu embarrassé lui-même, par l'impuissance, où on le réduisoit, de remplir ses engagements avec les Canadiens, & il appréhendoit de n'avoir pas assez d'autorité sur eux pour les détourner de se faire justice par la voye des armes. Ces réflexions faites de sang froid de part & d'autre, produisirent une troisième réconciliation: on se promit réciproquement de ne plus parler de rien.

L'Armée  
marche à S.  
Jean.

L'Armée partit aussitôt pour la Baye de Toulle, qui est à six lieues du Forillon, y arriva le même jour, & y trouva un Navire

Anglois de cent tonneaux, que l'Equipage avoit abandonné, pour se sauver dans le Bois avec tous les Habitans du lieu. Le vingt-quatre M. d'Iberville envoya à la découverte plusieurs Détachemens de Canadiens, qui tous firent des Prisonniers, & le vingt-six, qui avoit été fixé pour le départ de la Baye de Toulle, il prit lui-même les devants avec sept Canadiens, pour s'emparer d'une hauteur, d'où les Anglois auroient pu reconnoître l'Armée, & l'incommoder dans sa marche.

Après qu'il eut fait environ trois lieues, il rencontra un de ses Partis, qui étoit allé jusqu'à S. Jean, & le retint avec lui. Un peu plus loin il aperçut trente Anglois, qui avoient découvert l'Armée; il se mit à leurs trouffes, & entra avec eux dans un petit Havre, d'où ils étoient sortis, passa une Rivière très-rapide, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, força les Anglois dans une espèce de retranchement, qu'ils défendirent assez bien, & demeura Maître du Havre. Les Ennemis y perdirent trente-six Hommes, tués sur la place, on en prit quelques-uns, le reste se sauva à Saint Jean.

Aktion de  
vigueur de M.  
d'Iberville.

Le soir l'Armée joignit d'Iberville dans ce même lieu, où elle fut obligée de séjourner tout le lendemain, à cause d'une neige si épaisse, qu'elle obscurcissoit l'air, & qui dura jusqu'à la nuit. Montigny, qui ne pouvoit demeurer en repos, & qui étoit bien le plus incommode Voisin, que pussent avoir les Anglois, ne laissa pas de faire une course dans le Bois, & en ramena plusieurs Prisonniers. C'est le même, qui avoit été blessé à l'attaque de Corlar, & qui s'étoit fort distingué au siège de Pemkuit.

Belles actions  
de M. de  
Montigny.

1696.

Le vinthuit au matin toute l'Armée marcha en ordre, Montigny faisant l'Avantgarde avec trente Canadiens, & devant le Gros de cinq cent pas. MM. de Brouillan & d'Iberville suivoient à la tête des Troupes, ayant avec eux NESCAMBLOUIT, Chef Abénaqui, brave Homme, & qu'on a vû à Versailles en 1706. caressé & comblé de présens par le feu Roy. La Garnison de Plaisance avoit la tête; mais on étoit convenu que les Canadiens commenceroient l'attaque.

Après deux heures & demie de marche, Montigny découvrit à la portée du pistolet un Corps d'Anglois de quatre-vingt huit Hommes, avantageusement postés derrière des rochers. Il ne balança point à faire feu sur eux, & ceux-ci ne voyant que trente Hommes, se contenterent de leur répondre d'une décharge de leur mousqueterie, & les attendirent dans leur Poste avec beaucoup de résolution. Montigny fit ferme de son côté, tirant toujours sur les Anglois en attendant l'Armée. Elle le joignit bientôt. M. de Brouillan attaqua les Ennemis de front; d'Iberville tourna sur la gauche, pour les prendre en flanc, du côté, où le rocher ne les couvroit point.

Un Corps  
d'Ennemi dé-  
fait.

Il se battirent bien; mais au bout d'une demie-heure de résistance ils plierent de toutes parts. D'Iberville suivi d'un petit nombre de Canadiens des plus alertes, poursuivit les Fuyards l'épée dans les reins, & les mena battant jusqu'à S. Jean, dont on n'étoit qu'à trois quarts de lieuës, & où il arriva un quart d'heure avant l'Armée. Il s'étoit même déjà saisi dans ce peu de tems de deux Forts, & avoit fait cente-trois Prisonniers. Les Habitans de S.

Jean avoient beaucoup compté sur les quatre-vingt huit Hommes, qui venoient d'être défaits, & quand ils virent les François entrer avec le reste dans la Ville, ils furent saisis d'une telle épouvante, que, si d'Iberville avoit eu cent Hommes avec lui, il auroit encore pris d'emblée un troisiéme Fort, où il y en avoit deux-cent.

1696.

Dans le combat, dont je viens de parler, les Ennemis perdirent cinquante-cinq Hommes. M. de Brouillon y fit merveille, & eut son Trompette tué à côté de lui: trois autres de ses Gens furent blessés, & deux Canadiens tués. Les Soldats de la Garnison de Plaisance firent très-bien leur devoir, mais on remarqua qu'ils auroient eu besoin d'avoir fait quelques Campagnes contre les Sauvages du Canada, pour apprendre à se couvrir en découvrant l'Ennemi. C'est la réflexion de M. d'Iberville dans le compte, qu'il rendit de cette Campagne à M. de Pontchartrain.

L'Armée en entrant dans le Bourg S. Jean, aperçut un Bâtiment, où s'étoient réfugiés plusieurs Anglois, lequel faisoit force de voiles, pour sortir du Port, & l'on sçut depuis qu'on y avoit embarqué tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans les Maisons des Particuliers. Le Fort, qui restoit à prendre, étoit revêtu d'une palissade de la hauteur de huit pieds; du reste il étoit en assez mauvais état. L'Armée campa dans les maisons du Bourg, & d'abord on envoya sommer le Gouverneur par une Femme, qui étoit du nombre des Prisonniers. Le Gouverneur la retint, & ne fit point de réponse.

Cela fit juger qu'il étoit résolu de se défendre.

1696.

dre, & sur le champ on envoya chercher à la Baye de Toulle les mortiers, les canons, & les munitions de guerre, qu'on y avoit laissés. La nuit du vingt-neuf au trente MM. de Muys & de Montigny furent commandés avec soixante Canadiens pour brûler les maisons les plus proches du Fort, & celles, qui étoient au-delà. M. d'Iberville & Nescambioüit s'avancerent avec trente Hommes choisis pour les soutenir, & le Gouverneur de Plaisance se mit en bataille avec tous ses Gens pour marcher, s'il en étoit besoin, à leur secours. Les maisons furent brûlées, & le trentième un Anglois sortit du Fort avec un Pavillon blanc.

Le Gouverneur veut  
aider les  
Francois dans  
l'espérance  
d'un prompt  
secours.

Sur les propositions, qu'il fit, on convint d'une entrevüe hors de la Place, dont le Gouverneur Anglois ne vouloit pas que les Francois vissent le mauvais état. En effet toute la Force de S. Jean étoit du côté de la Mer, parce qu'il n'étoit pas venu dans l'esprit des Anglois qu'on vint les attaquer par Terre. Le Gouverneur se trouva au rendez-vous avec quatre des principaux Habitans du Bourg. M. de Brouillan lui fit ses propositions, & il demanda terme jusqu'au lendemain pour y répondre. Il ne vouloit que gagner du tems, parce qu'il avoit découvert deux gros Navires, qui depuis deux jours louvoient pour tâcher d'entrer dans le Port; mais on se douta de son dessein, & on lui déclara qu'il falloit prendre son parti à l'instant même, ou qu'on alloit donner l'affaut.

Il se rend. Il n'étoit nullement en état de le soutenir, & il convint de se rendre le jour même aux conditions suivantes. 1°. Qu'on lui fourni-

soit deux Bâtimens pour le conduire avec tout son Monde en Angleterre : 2<sup>o</sup>. Que Personne ne seroit fouillé : 3<sup>o</sup>. Que ceux des Anglois , qui voudroient aller à Bonneville , le pourroient en toute sûreté. Cette capitulation fut signée de la part des François par le seul Gouverneur de Plaisance , qui ne fit pas seulement à M. d'Iberville la politesse de la lui présenter. Cet Officier n'y fut pas insensible ; mais il dissimula sagement , comme il avoit déjà fait sur d'autres choses , qui étoient d'une plus grande conséquence.

1698.

Le Gouverneur Anglois , après avoir signé , Etat de la rentra dans sa Place , & en sortit un moment Place. après avec deux-cent cinquante Hommes , sans les Femmes & les Enfans. Il n'avoit eu qu'un Soldat blessé dans une escarmouche , lorsqu'on alloit reconnoître le Fort ; mais toute cette Garnison n'étoit guères composée que de misérables Pêcheurs , qui sçavoient à peine tirer un coup de fusil , & leur Commandant étoit un simple Habitant choisi par les Capitaines de Vaisseaux , sans Commission du Prince. Le Fort étoit assez bon , mais dépourvû de tout. La Garnison n'y avoit pas même de vivres pour vint-quatre heures , ni un morceau de bois pour se chauffer ; aussi n'y étoit-elle entrée , qu'au moment que M. d'Iberville avoit paru dans le Boug.

Cependant S. Jean est un très-beau Havre , Situation de qui peut contenir plus de deux-cent Vaisseaux : S. Jean. son entrée n'a qu'une demie-portée de fusil de largeur entre deux Montagnes très-hautes , & elle étoit défendue par une batterie de huit canons. On y comptoit alors plus de soixante Habitans très-bien établis sur la

1696.

Côte du Nord, & le long de la Grève dans l'espace d'une demie-lieuë. Le Fort, dont nous venons de parler, n'étoit qu'à une portée de canon de l'entrée du Port.

Les deux Navires, qui n'avoient pu arriver assez à tems pour secourir cette Place, la voyant prise, n'eurent point d'autre parti à prendre que de s'en retourner en Angleterre; ce qu'ils firent sur le champ. Le second de Décembre Montigny fut envoyé avec douze Hommes à *Portugalouë* dans la Baye de la Conception, éloigné de trois lieuës de S. Jean, pour y arrêter un grand nombre de Fuyards, qui vouloient se réfugier à Carbonnière, & il en prit trente. DUGUÉ DE BOISBRIAND, Gentilhomme Canadien, fit encore un plus grand nombre de Prisonniers en un lieu nommé *Kirividi*, à trois quarts de lieuës de S. Jean, & en peu de jours le nombre s'en trouva de plus de cent.

« Jean est  
broué & aban-  
donné.

Jusques-là les deux Chefs avoient paru agir de concert; mais quand il fut question de mettre le butin à part, leur animosité mutuelle se reveilla, & peu s'en fallut qu'elle n'allât à une rupture éclatante. Ce nouveau feu ayant encore été assoupi par la prudence des Médiateurs, & par la modération de M. d'Iberville, le Gouverneur de Plaisance proposa de garder S. Jean, & d'en donner le Commandement à M. de Muys. D'Iberville y consentit, mais à condition qu'il n'y resteroit aucun Canadien, n'en ayant pas, dit-il, un seul de trop pour les Expéditions, qu'il méditoit.

De Muys n'avoit garde d'accepter à cette condition le Commandement, dont on vou-  
loit

loit le charger, & la résolution fut prise, & exécutée sur le champ d'abandonner cette conquête, après avoir brûlé les Forts, & généralement tous les Bâtimens, qui étoient encore sur pied. Cela fait MM. de Brouillan & de Muys se disposèrent à retourner à Plaisance, & M. d'Iberville ne songea plus qu'à continuer la guerre avec les Braves, qui s'étoient attachés à sa fortune.

Il y employa près de deux mois, au bout desquels il ne resta plus aux Anglois en Terre-Neuve que Bonneville & l'Isle de Carbonniere. Le premier de ces deux Postes étoit trop bien fortifié, pour pouvoir être insulté par une aussi petite Troupe de Gens, qui marchant sur la neige, & presque toujours dans des chemins impraticables à tout autre qu'à des Canadiens & des Sauvages, ne pouvoient porter tout au plus que leurs fusils & leurs épées, avec ce qu'il falloit de vivres pour ne pas mourir de faim.

Conquête des  
Canadiens en  
Terre-Neuve.

L'Isle de Carbonniere est inabordable pendant l'hiver, pour peu qu'elle soit défendue, & plus de trois-cent Anglois s'y étoient réfugiés des autres Places, qu'on leur avoit enlevées. La Mer y est en toute saison fort orageuse, & les vagues lui faisoient alors un rempart, qu'une Armée entiere avec une bonne Artillerie n'eût jamais pu forcer. Si M. d'Iberville avoit été libre de commencer par-là ses Expéditions, il auroit trouvé cette Isle presque sans défense, & beaucoup plus aisée à aborder. On fit dans ce reste de Campagne six ou sept cent Prisonniers, qui furent envoyés à Plaisance, & dont la plupart se sauverent, parce qu'il n'y avoit pas dans ce

Port assez d'endroits fermés pour s'assurer d'eux.

Après M. d'Iberville, qui donna en cette rencontre de grandes preuves de sa capacité, & se trouvoit par tout, où il y avoit plus de risques à courir & plus de fatigues à essuyer, & Montigny, qui prenoit pour l'ordinaire les devants, & souvent laissoit peu de choses à faire à ceux, qui le suivoient; BOUCHER DE LA PERRIERE, D'AMOUR DE PLAINÉ, Dugué de Boisbriand, trois Gentilshommes Canadiens, & Nescambioit, furent ceux, qui se distinguèrent le plus. Il n'est point douteux que, si l'on avoit eu assez de Monde pour achever une conquête si fort avancée, & pour garder les Postes, dont on avoit chassé les Anglois, ils auroient perdu pour toujours l'Isle de Terre-Neuve; mais peu de Gens en France connoissoient alors de quelle importance il étoit de nous en assurer la possession entière.

Faute des Anglois & des François dans leurs Colonies.

Il faut convenir que, si les Anglois font paroître dans l'Etablissement de leurs Colonies une habileté, qu'on ne remarque en aucune autre Nation de l'Europe, communément ils prennent assez peu de précautions pour les garantir d'une surprise, ou d'un effort de leurs Voisins: de sorte que si les François avoient autant de constance, & prenoient aussi-bien leurs mesures pour conserver leurs conquêtes dans le Nouveau Monde, qu'ils montrent de hardiesse & de promptitude à les faire, la Couronne de l'Angleterre ne posséderoit peut-être pas aujourd'hui un pouce de terre dans le Continent de l'Amérique Septentrionale.

La plus grande faute, que faisoient alors

les Anglois dans leurs Colonies, c'est que pour l'ordinaire ils choissoient mal ceux, à qui ils confioient le Commandement, soit des Postes particuliers, soit des Provinces entieres. C'étoit presque toujours des Hommes de fortune, qui ne sçavoient point la guerre, qui ne l'avoient même jamais faite, & dont tout le mérite étoit d'avoir amassé du bien par des voyes, qui ne supposent point les qualités nécessaires pour soutenir le rang, où on les élevoit, & que des Gens de cette sorte n'acquerent jamais.

1696.

D'autre part les Colons Anglois mêlés avec des Etrangers de toutes sortes de Nations, s'appliquoient uniquement à la culture des Terres, & à leur commerce; ce qui les rendoit peu propres pour la guerre; de-là le mépris, qu'avoient pour eux les Sauvages, dont une poignée a tenu lontems en échec les plus peuplées & les plus florissantes de leurs Colonies. Toute leur ressource étoit dans notre légereté, dans notre inconstance, dans notre négligence, & dans le peu de concert de nos Commandans; & c'est par-là qu'ils sont demeurés Maîtres de tant de Postes importants, dont nous les avons chassés autant de fois, que nous les y avons attaqués.

Pour revenir à Terre-Neuve, tout étant soumis dans cette grande Isle, à la réserve des deux Postes, dont j'ai parlé, M. d'Iberville retourna à Plaisance pour s'y préparer à achever sa conquête, ce qu'il ne pouvoit pas faire sans le secours de France, qu'il avoit demandé par M. de Bonaventure. Il l'attendit lontems, & l'arrivée de M. de Serigny, son Frere, qui mouilla dans cette Baye le dix-huitième de

Pourquoi M. d'Iberville n'acheva point la conquête de Terre-Neuve.

1697.

1697.

May 1697. avec une Escadre , & des ordres de la Cour , l'obligea de renoncer à cette Entreprife , pour aller cueillir de nouveaux lauriers dans les glaces de la Baye d'Hudfon. Mais avant que de raconter ce qui donna lieu à cette Expédition , & quel en fut le succès, l'ordre de l'Histoire demande que nous voyions ce qui se passa du côté des Iroquois après la destruction d'Onnontagué.

M. de Frontenac s'étoit bien attendu que les Iroquois , qu'il avoit plutôt étourdis que subjugués , ne tarderoient pas à reprendre toute leur fierté , & à se remontrer sur nos Frontières , s'il s'en tenoit à ce qu'il venoit de faire. Aussi n'étoit-ce pas son dessein ; mais son malheur fut qu'aucun des projets, qu'il forma pour achever de les humilier, ne lui réussit , & que les affaires de la Colonie , par rapport à cette guerre , se trouverent bientôt dans la même situation , où elles avoient été avant qu'il se fût mis en Campagne avec des Forces plus que suffisantes pour ruiner absolument les Cantons.

Le Chevalier de Callières avoit reçu ordre vers la fin de l'automne de lever dans son Gouvernement un grand Parti , & de l'envoyer sur les glaces contre les Agniers ; mais la disette de vivres le mit dans l'impossibilité d'obéir , la récolte ayant été fort mauvaise. Il le fit sçavoir au Gouverneur Général , qui lui manda de se contenter donc d'envoyer cinquante Hommes du côté , où les Iroquois avoient accoutumé de chasser pendant l'hiver. Il se mit aussitôt en devoir d'exécuter cet ordre , & tout étoit prêt pour le départ de la Troupe commandée , lorsqu'on reçut quel-

plusieurs  
projets contre  
les Iroquois ,  
sans effet.

DE LA N. FRANCE. LIV. XVI. 293  
ques avis, qui firent changer de résolution.

1697.

L'onzième de Janvier un Sauvage du Sault S. Louis, originaire d'Onneyouth, & qui avoit été envoyé dans ce Canton pour en exhorter les Habitans à venir s'établir parmi nous, arriva à Montreal. On lui demanda en quelle disposition il avoit laissé ses Compatriotes, & il répondit que soixante d'entr'eux, divisés en deux Bandes, venoient en chassant dans le dessein de dégager la parole, qu'ils avoient donnée à ce sujet au Gouverneur Général. Il ajouta que tous les autres Iroquois étoient allés en chasse vers le Pays des Andastes, & sur cette seconde nouvelle le Parti fut congédié.

Quelques Particuliers se mirent pourtant en Campagne, & prirent la route de la Nouvelle York. Un nommé Dubos, qui conduisoit une de ces Troupes, après s'être lontems battu avec beaucoup de valeur contre des Mahingans & des Agniers, & les avoir fort maltraités, tomba dans une embuscade auprès d'Orange. De seize qu'ils étoient, dix furent tués sur la place, Dubos & trois autres furent blessés, pris, & menés à Orange: les deux autres n'ont jamais paru depuis. Une seconde Bande de sept ou huit François ne fut guères plus heureuse. Elle fut rencontrée par des Sauvages de la Montagne, qui les prirent pour des Anglois, & les chargerent. Deux furent tués avant qu'on se fût reconnu; mais le grand Chef de la Montagne, nommé TOTATHIRON, y resta aussi, & ce fut une grande perte pour la Colonie.

Les François  
reçoivent  
quelques  
échecs.

Enfin le cinquième de Fevrier trente-trois Onneyouths arrivèrent à Montreal. Ils dirent

Des On-  
neyouths  
viennent pour

1697.  
s'établir dans  
la Colonie.

qu'ils venoient s'acquitter de la promesse, qu'ils avoient faite à leur Pere de se ranger au nombre de ses Enfans; que tous les autres les avoient chargés de lui assurer qu'ils les auroient suivis, si l'Agnier & l'Onnontagué, entre lesquels ils se trouvoient, ne les avoient pas retenus chacun par un bras; qu'ils n'avoient pourtant pas changé de pensée, & que si Ononthio vouloit bien leur députer quelqu'un, ils partiroient aussitôt pour se rendre auprès de lui; que pour eux, ils étoient très-disposés à se placer par tout, où l'on voudroit; qu'ils souhaitoient seulement de conserver le nom d'Onneyouth; qu'on leur feroit plaisir de leur donner pour Missionnaire le P. Milet, qui les aimoit beaucoup, malgré les maux, qu'ils lui avoient fait souffrir, & qu'ils prioient qu'on les aidât à se loger.

Réception,  
qu'on leur  
fait.

Ce qu'ils disoient de l'amitié, que le Pere Milet leur portoit, n'étoit point exagéré. Ce Missionnaire, avec qui j'ai vécu plusieurs années, ne parloit qu'avec tendresse des Onneyouths, à qui il n'avoit point d'autre obligation; que les occasions, qu'ils lui avoient fournies de mériter beaucoup pendant cinq ans d'un rude esclavage. M. de Callieres reçut fort bien ces nouveaux Hôtes, & les assura qu'ils ne manqueroient de rien. Il écrivit ensuite au Comte de Frontenac pour sçavoir ses intentions à leur sujet, & il en reçut ordre de renvoyer leur Chef à Onneyouth, pour rendre compte à ses Compatriotes de la bonne réception, qu'on leur avoit faite, & pour engager par-là tous les autres à suivre leur exemple.

Cette négociation, & la démarche des pre-

miers Onneyouths, avoient causé de grands ombrages aux autres Cantons, & les Onnontagués s'étoient donnés de grands mouvemens pour s'y opposer. Les Agniers plus impatiens que les autres de sçavoir en quelle disposition étoient les choses par rapport aux Onneyouths, envoyèrent deux des leurs à Quebec, sous prétexte d'y conduire deux Demoiselles, qui avoient été prises l'année précédente à Sorel. On sçut de ces deux Prisonnières que les Iroquois commençoient à revenir de leur fraieur; que les Anglois avoient fait des présens aux Onnontagués pour les dédommager de leurs pertes, & pour les engager à rebâcir leur Village, & que ceux-ci comptoient bien d'ensemencer dès le printems de cette année ces mêmes champs, que les François avoient ravagés.

Les autres Cantons en prennent de l'ombrage.

Les deux Agniers de leur côté demandèrent avec beaucoup de hauteur au Comte de Frontenac, si le chemin de leur Canton à Quebec étoit libre? & l'un d'eux lui dit qu'il prétendoit bien qu'il lui rendit son Fils, qui étoit Prisonnier dans la Colonie. Le Général leur répondit que le premier Iroquois, qui auroit l'insolence de lui parler de la sorte, en seroit puni sur le champ, qu'il leur pardonnoit néanmoins en considération des deux Captives, qu'ils lui avoient ramenées, mais qu'ils s'accoutumassent à baïsser le ton devant lui; qu'il ne les écouteroit plus sur rien, qu'ils ne fussent parfaitement soumis à ses volontés, & qu'ils ne lui eussent remis tous les François, qui étoient encore Prisonniers chez eux.

Il les retint même tout le reste de l'hyver, de peur qu'ils n'informassent les Cantons des

Pourquoi

M. de Fron-

-1697-

tenac refuse  
aux Iroquois  
Chrétiens la  
pérmision  
d'aller en  
guerre.

endroits, où nos Alliés étoient en chasse, & cependant il envoya de nouveaux ordres à Montreal pour continuer à faire harceler les Ennemis par de petits Partis, afin d'être instruit à propos de ce qui se passoit dans les Cantons & dans la Nouvelle York. Le quinziesme de May les Sauvages du Sault S. Louis & de la Montagne allerent offrir leurs services au Gouverneur de Montreal, qui l'ayant fait sçavoir au Comte de Frontenac, en reçut réponse qu'il ne falloit pas que, ni les François, ni les Sauvages domiciliés s'éloignassent, & qu'il pourroit avoir bientôt besoin des uns & des autres.

Avis, que ce  
Général re-  
çoit de la  
Cour.

Ce qui le faisoit parler ainsi, c'est que sur ces entrefaites le Sieur VINCELOTTE, Canadien, Homme d'esprit & fort actif, étoit arrivé par Terre des Monts déserts proche de Pentagoët, où M. de GABARET l'avoit débarqué, & il avoit remis au Général des Dépêches de la Cour, où on lui donnoit des avis, qui ne lui permettoient pas de dégarnir la Colonie de Troupes. Le Ministre lui mandoit qu'il y avoit dans les Ports d'Angleterre des Vaisseaux, qui devoient mettre incessamment à la voile, & aller joindre une Escadre, qu'on armoit à Baston, pour attaquer le Canada. Il ajoutoit que le Roy vouloit qu'il tint prêts mille, ou douze-cent Hommes pour exécuter les ordres, qu'il recevroit de Sa Majesté, au cas qu'il n'y eut rien à craindre pour Quebec. Nous verrons dans peu de quoi il s'agissoit.

Les Iroquois  
recommen-  
cent leurs  
hostilités.

Les Iroquois s'aperçurent bientôt qu'on ne songeoit plus à les aller inquiéter chez eux, & se mirent de toutes parts en Campagne

Cela obligea le Gouverneur de Montreal à multiplier les Partis, qu'il envoyoit contr'eux, & par là il vint à bout de rompre toutes leurs mesures. Peu de tems après quelques Prisonniers, qu'on lui amena du voisinage de la Nouvelle York, lui aprirent qu'on débitoit dans cette Province, tantôt que les Anglois armoient en Europe pour venir assiéger Quebec, & tantôt qu'on se dispoit en France à faire le siège de Baston. On reçut en même tems dans la Capitale des assurances que la Nouvelle Angleterre n'étoit nullement en état de rien entreprendre; que la disette des vivres y étoit extrême; que la mésintelligence regnoit entre les Chefs de la Colonie, & qu'encore qu'on y fit quelque mine de menacer le Canada, on y craignoit fort les François, & qu'on y travailloit à se fortifier.

Mais on aprit en même tems que le Fort Bourbon étoit retombé l'automne dernière sous la puissance des Anglois, & que M. de Serigny, qui y avoit été envoyé pour y porter un secours d'Hommes, de munitions & des vivres, n'avoit pu y aborder. En effet le second jour de Septembre 1696. quatre Vaisseaux Anglois avec une Galiote à bombes parurent à la vûe de cette Place, & il n'y avoit pas encore deux heures, qu'ils étoient mouillés dans la Rade, lorsque MM. de Serigny & de la MOTTE EGRON y arriverent aussi sur deux Bâtimens; le premier sur *le Dragon*, qui étoit au Roy, & le second, sur *le Hardi*, qui appartenoit à la Compagnie du Nord.

La partie étoit trop inégale pour hasarder un combat, & les François se retirèrent: Serigny reprit la route de France, où il arriva heureusement; la Motte Egron fit naufrage

1697.

Les Anglois  
se rendent  
Maîtres du  
Fort Bourbon,

1697.

en allant à Quebec, & se noya. Le Fort Bourbon n'étoit guères plus en état de résister à l'Escadre Angloise ; on ne laissa pourtant pas d'y faire assez bonne contenance d'abord. Le cinquième la Galiotte soutenue de deux Navires fit un assez grand feu. Elle continua le lendemain, & à sa faveur les Anglois voulurent tenter la descente ; mais le Sieur JEREMIE, qui servoit en qualité d'Enseigne dans la Place, s'étant embusqué avec quarante Fusiliers derriere des Buissons, fit sur les premières Chaloupes qui s'approcherent, des décharges si fréquentes, & avec tant d'ordre, qu'il les contraignit de s'éloigner.

Ils violent la capitulation.

Alors la Galiotte recommença à jeter des bombes, & il en tomba jusqu'à vingtdeux dans le Fort. Comme on n'y avoit pas un seul endroit, où la poudre fût en sûreté, le Sieur de la Forêt, qui y commandoit, n'eut point d'autre parti à prendre, que celui de capituler. Il demanda d'être conduit avec toute la Garnison sur les Terres de France, & qu'on permît à chacun d'emporter tout ce qui étoit à lui. Ces deux articles furent accordés ; mais les Anglois ne furent pas plutôt entrés dans la Place, qu'ils se mocquerent de la capitulation, dépouillerent les François, & les menerent Prisonniers en Angleterre.

Ils furent néanmoins élargis quatre mois après leur arrivée, & ayant appris, en débarquant sur les Terres de France, qu'on armoit à la Rochelle pour aller reprendre le Fort Bourbon, ils s'y rendirent la plupart en diligence. Ils y trouverent en effet quatre Vaisseaux, que M. de Serigny devoit commander jusqu'à Plaisance, où il devoit en

remettre le Commandement à M. d'Iberville, son Frere, & ils s'y embarquerent. Nous avons vû il n'y a pas lontems que cette Escadre étoit arrivée en Terre-Neuve le dixhuitième de May dans le tems, que M. d'Iberville se dispoisoit à achever la conquête de cette Isle.

Il auroit bien souhaité que son Frere fût arrivé plutôt, ou avoir été averti qu'il arriveroit si tard. Dans le premier cas il auroit eu tout le tems nécessaire pour assurer le succès de l'Entreprise, dont il se voyoit chargé; & dans le second, il auroit pu faire un effort pour se consoler de ce retardement par le plaisir de ne pas laisser un Anglois dans l'Isle de Terre-Neuve, ce qu'il avoit extrêmement à cœur. D'autre part il étoit évident que la Cour avoit compté que M. de Serigny feroit plus de diligence; mais j'ai déjà observé que les armemens traînoient toujours en longueur dans nos Ports, ce qui déconcertoit souvent toutes les mesures de nos Officiers.

C'est ce qui parut par les instructions, qui furent remises à M. d'Iberville par son Frere. Elles portoient qu'avant que de passer à la Baye d'Hudson, il feroit un tour à la Riviere de S. Jean, pour voir si le Fort de Naxoat n'avoit pas besoin de secours. L'exécution de cet article étoit devenuë impossible, & fut jugée telle par M. de Brouillan, à qui d'Iberville communiqua ses instructions; car outre que la saison étoit trop avancée pour entreprendre deux Expéditions en des lieux si éloignés l'un de l'autre, les Equipages des Navires venus de France, n'étoient pas en état de demeurer si lontems en Mer.

1697.  
M. d'Iber-  
ville part  
pour la Baye  
d'Hudson.

La résolution fut donc prise d'aller droit au Fort Bourbon, & l'Escadre, composée de quatre Navires & d'un Brigantin, mit à la voile le huitième de Juillet. Il y avoit un troisième ordre de la Cour, mais bien plus aisé à exécuter que le second; c'étoit de croiser quelque tems sur le Banc de Terre-Neuve, & M. d'Iberville comptoit bien de n'y pas manquer; mais il trouva dans ce Parage des brumes si épaisses, & les vents si favorables pour suivre sa route, qu'il crut ne devoir pas s'en écarter, & le vint huit il arriva à l'entrée du détroit d'Hudson.

Il perdit un de  
ses Bâtimens  
dans les gla-  
ces.

Il l'avoit passé le troisième d'Août; mais il se trouva alors tellement serré par les glaces, qu'il fut contraint de se grapiner sur les plus grandes. Ce qui faisoit le danger de cette situation, c'est que les glaces portées avec violence par les courans, donnoient de si rudes secousses aux Navires, qu'à chaque instant elles les mettoient en danger de périr. Aussi dès le cinquième le Brigantin fut écrasé entr'un de ces écueils flottans, & le *Palmier*, que montoit M. de Serigny, & cela si subitement, qu'à peine put-on sauver les Hommes; tout le reste fut perdu.

Il est séparé  
des autres.

Le vint huit M. d'Iberville, qui montoit le *Pelican* de cinquante pièces de canon, se trouva débarrassé des glaces; mais seul, & ne sachant ce qu'étoient devenus les autres Navires, que les glaces lui avoient cachés depuis l'onze. Il crut néanmoins qu'ils avoient pris les devans, parce que la veille il avoit entendu tirer des coups de canon, & il fit voile pour le Port Nelson, à la vûe duquel il arriva le quatrième de Septembre. Le soir il

mouilla l'ancre assez près du Fort Bourbon, & envoya sa Chaloupe à Terre avec le Sieur de MARTIGNY, son Cousin Germain, pour prendre connoissance de la Place, & des Navires Anglois, qu'il avoit apperçus dans le Détroit d'Hudson.

1697.

Le lendemain, vers les six heures du matin, il découvrit à trois lieuës sous le vent trois Vaisseaux, qui louvoyoient pour entrer dans la rade: il leur fit les signaux, dont il étoit convenu avec M. de Serigny, & comme ils n'y répondirent point, il ne douta plus que ce ne fussent les Ennemis, & se prépara à les attaquer. Il falloit être bien hardi, pour prendre une telle résolution. Il avoit à peine cent cinquante Hommes en état de combattre, & il avoit à faire à trois Navires, dont l'un étoit plus fort que lui, & les deux autres avoient chacun trente-deux pièces de canon montées.

Malgré cette inégalité, il arriva sur eux avec une intrépidité, qui les étonna. Ils l'attendoient: vers les neuf heures & demie du matin on commença à se canonner, & jusqu'à une heure après midi le feu fut continuel & très-vif des deux côtés. Cependant *le Pelican* n'eut qu'un Homme de tué, & dix-sept blessés. Alors d'Iberville, qui avoit conservé le vent, arriva tout court sur les deux Frégates, & leur envoya plusieurs bordées de fort près, à dessein de les désemparer. Dans le moment il aperçut le troisième, nommé *l'Hambier*, qui l'aprochoit, ayant vingt-six canons en batterie sur chaque bord, & deux-cent trente Hommes d'Equipage.

Il se bat contre trois Navires Anglois.

Il alla aussitôt à sa rencontre, tout son canon pointé à couler bas, le rangea sous le vent Succès de ce combat.

vergues à voiles, & ayant fait dresser son Navire, lui envoya sa bordée. Elle fut faite si à propos, que l'*Hamshier*, après avoir fait tout au plus sa longueur de chemin, coula bas. D'Iberville revira sur le champ de bord, & tourna sur le *Hudson Baye*, celui des deux autres Navires Anglois, qui étoit le plus à portée d'entrer dans la Rivière de Sainte Theresé; mais comme il étoit sur le point de l'aborder, le Commandant baissa son Pavillon, & se rendit.

D'Iberville chassa ensuite le troisième, appelé le *Deringue*, qui fuyoit au Nord-Est, & dont il n'étoit qu'à une bonne portée de canon; mais comme ce Bâtiment étoit aussi bon Voilier que lui, il cessa bientôt de le poursuivre, n'osant forcer de voiles, parce qu'il avoit eu plusieurs de ses manœuvres coupées, deux pompes crevées, ses hautbançs fort incommodés; qu'il avoit reçu sept boulets de canon dans le corps de son Navire; qu'il étoit percé à l'eau, & qu'on ne pouvoit l'étancher. Il revira donc de bord, & envoya le Sieur de la SALE avec vingt-cinq Hommes dans sa Chaloupe, pour amariner sa prise. Il travailla ensuite à se raccommoder, ce qui ayant été fait avec une diligence extrême, il se remit à la poursuite du seul Ennemi, qui lui restât, & qui étoit déjà à trois lieues de lui.

Il commençoit à le gagner, lorsque le soir, le vent s'étant rangé au Nord, & une brume épaisse s'étant levée tout à coup, il perdit le *Deringue* de vûë. Ce contretems l'obligea d'aller rejoindre le *Hudson Baye*, & il mouilla l'ancre auprès de l'*Hamshier*, dont il ne pa-

roissoit presque plus rien, & duquel on n'avoit pas pu sauver un seul Homme. Il apprit de ses Prisonniers qu'ils avoient été vint-cinq jours arrêtés dans les glaces, & y avoient perdu un Brûlot par le même accident, qui avoit fait perir le Brigantin François; qu'ils avoient ensuite rencontré une Flûte François, contre laquelle ils s'étoient battus pendant six heures, & qui après s'être défenduë avec une bravoure étonnante, étoit allé se rejoindre à deux autres Navires de sa Nation dans les glaces.

Cette Flûte étoit *le Profond*, que M. d'I-<sup>Combat d'une</sup>berville avoit armé à Plaisance, elle étoit <sup>Flûte Fran-</sup>montée de vint-six canons, & de sixvint Hom-<sup>çoise contre</sup>mes d'Equipage, & il en avoit donné le Com-<sup>trois Navires</sup>mandement à M. Dugué. Elle avoit été sépa-<sup>Anglois.</sup>rée du *Palmier* & du *Wesp* le vintcinquième d'Août, & peu de jours après elle se trouva entre les trois Navires Anglois, qui la criblerent à coups de canon, & ne purent l'aborder, ni obliger le Capitaine à se rendre. Heureusement pour lui, après six heures de combat ils aperçurent *le Wesp* & *le Palmier*, qui faisoient force de voiles pour le secourir, & ils ne jugerent pas à propos de les attendre. *Le Profond* étoit tout désemparé; les deux autres Navires avoient aussi beaucoup souffert des glaces: ils se raccommoderent néanmoins en diligence, & se mirent à la poursuite des Anglois, qui fuyoient devant eux, & qui ne les éviterent, que pour se faire battre par le seul *Pelican*, de la maniere, que je viens de rapporter.

Cependant rien n'empêchant plus M. d'I-<sup>Naufrage de</sup>berville de s'approcher du Fort Bourbon, il le <sup>M. d'Iberville-</sup>

1697.

leva l'ancre le sixième au matin, & alla mouiller dans la Rade, où sa Chaloupe, qui étoit restée à Terre, depuis qu'il l'avoit envoyée pour prendre langue, lui amena des Sauvages, qui lui apprirent qu'il n'y avoit que trente-cinq Hommes dans le Fort. Sur cet avis il fit embarquer dans le *Hudson Baye* un mortier & cinquante bombes, pour commencer l'attaque en attendant ses trois autres Navires. Le lendemain, comme il vit la Mer grossir extraordinairement; ce qui dans la Baye est un signe certain d'une prochaine tempête, il quitta la Rade, qui n'est point sûre, & alla mouiller au large. Sa précaution fut inutile, le vent, après s'être un peu calmé, reprit avec plus de violence qu'auparavant: tous les cables des ancres cassèrent, & quoique pût faire d'Iberville pour se soutenir, & qu'il n'y eût peut-être pas en France de plus habile manoeuvrier que lui, il fut jetté à la Côte, & alla échouer à l'entrée de la Riviere de Sainte Therese avec sa prise.

Il est joint  
par ses trois  
Navires. Ce malheur arriva pendant la nuit, dont l'obscurité augmentant encore l'horreur, que causoit la tourmente, empêcha qu'on ne prit plus de mesures pour sauver les Navires, en tâchant d'échouer dans un endroit sûr; de sorte qu'avant le jour ils se trouverent crevés & pleins d'eau. Néanmoins le calme étant revenu, l'Equipage se sauva à Terre, & emporta tout ce qui étoit nécessaire pour l'attaque du Fort Bourbon; mais il n'avoit plus de vivres, & ne pouvoit en esperer qu'en se rendant Maître du Fort. Aussi d'Iberville fit-il tout préparer en diligence pour y donner l'assaut. Il commençoit à peine ce travail, lorsqu'il ap-

perçut les trois Navires, & peu de tems après ils mouillèrent dans la Rade.

---

 1697.

Ils avoient essuyé la même tempête, qui avoit brisé *le Pelican* & *le Hudson Baye*; mais ils étoient beaucoup plus au large, ou plutôt elle les y jetta, & elle cessa avant qu'ils fussent près de Terre. *Le Palmier* y perdit encore son Gouvernail, & quand il arriva à la vûë du Fort, il avoit deux voyes d'eau, qui l'obligeoient de faire jouer deux pompes sans discontinuer. Cette jonction assûroit à M. d'Iberville la prise du Fort, & lui procuroit des vivres; ainsi il ne songea plus à donner l'assaut, qu'il n'étoit pas nécessaire, & qui pouvoit lui coûter beaucoup de Monde.

Prise du Fort Bourbon.

Le lendemain dixième de Septembre il descendit à Terre avec sa Chaloupe, chargée de mortiers & de bombes, & débarqua à une demie lieuë du Fort, où l'Equipage du *Pelican* étoit campé. Il fit aussitôt dresser des batteries, & le douzième il commença de faire jetter des bombes. Le Commandant du Fort, nommé Henry BARLAY, n'attendoit apparemment que cela pour se rendre. Le jour suivant il battit la chamade, & convint de livrer sa Place aux conditions suivantes, 1<sup>o</sup>. Qu'on ne toucheroit point à ses Papiers, ni à ses Livres de compte, qui appertenoient à la Compagnie de Londres: 2<sup>o</sup>. Qu'on laisseroit aux Officiers & aux Soldats leurs coffres, leurs hardes, & généralement tout ce qu'ils avoient: 3<sup>o</sup>. Qu'ils seroient traités comme les François: 4<sup>o</sup>. Qu'ils seroient incessamment envoyés en Angleterre: 5<sup>o</sup>. Que la Garnison sortiroit avec toutes les marques d'honneur, & ne seroit point désarmée.

1697.

Dès que cette capitulation eut été signée, le Commandant sortit avec cinquante-deux Hommes, dont dix-sept étoient de l'Equipe de *Hudson Baye*; car on peut bien juger que dans la confusion du naufrage de ce Navire & du *Pelican* chacun avoit été plus occupé à sauver sa vie, qu'à garder les Prisonniers; de sorte qu'il n'en étoit resté avec les François que ceux, qui craignirent de trop risquer en se sauvant dans des Pays inconnus, & pendant une nuit très-obscurc, Ceux, qui s'échaperent, furent compris dans la capitulation, & recouvrerent ainsi leur liberté.

M. d'Iber-  
ville retourne  
en France.

M. d'Iberville ayant pris possession de sa conquête, y établit pour Commandant le Sieur de Martigny, & M. de Boisbriand, Frere de M. Dugué, en qualité de Lieutenant de Roy. Comme le *Palmier* étoit absolument hors d'état de tenir la Mer, on le fit entrer dans la Riviere, & mouiller près du Fort. Serigny, qui y resta pour le ramener en France, supposé qu'on pût le réparer, ne garda avec lui que cinquante Hommes, & d'Iberville s'embarqua sur le *Profond* avec l'Equipe du *Pelican*, & quarante-quatre Prisonniers, qui lui restoiert. Il fit voile le vingt-quatre de Septembre avec le *Wesp*, & le huitième de Novembre il arriva à Belle-Isle, n'ayant presque pas un Homme sur ses deux Navires, qui ne fût malade du scorbut.

Importance  
de la conquête.

Mais la prise du Fort Bourbon, quoiqu'elle ait assuré pour longtemps aux François la possession de tout le Nord du Canada, ne dédommagea point le Roy des Frais, qu'il fit cette année-là pour l'Amérique Septentrionale, comme je le dirai dans le Livre sui-

DE LA N. FRANCE. LIV. XVI. 307  
vant. Toutefois le commerce de la Baye  
d'Hudson étoit un objet beaucoup plus con- 1697.  
siderable , que bien des Gens ne le croyoient ;  
& l'on n'en a bien connu la conséquence, que  
par l'empressement , qu'ont fait paroître les  
Plénipotentiaires Anglois au Congrès d'U-  
trecht , pour assurer à leur Nation tous les  
Postes de cette Baye. Ce qui est certain, c'est  
que les Pelleteries y sont beaucoup plus belles,  
que par tout ailleurs , & que l'extrême indi-  
gence des Sauvages de ces Contrées est causé  
qu'on les peut avoir à très-bon marché.





## HISTOIRE

ET

DESCRIPTION GENERALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE.



LIVRE DIX-SEPTIE' ME.

1697.



MONSIEUR de Frontenac ne ſçavoit encore que penſer des bruits, qui continuoient à courir, qu'il ſe faisoit des armemens en France, en Angleterre, & a Baſton; & les ordres, qu'il avoit reçus de la part du Roy de tenir ſes Troupes & ſes Milices en état de marcher pour une Expédition, dont on lui faisoit toujours un myſtere, le tenoient en ſuſpens dans une conjoncture des plus embarrasſantes, où il ſe fût jamais trouvé, lorsque le Chef Onneyouth, que M. de Callieres avoit renvoyé dans ſon Canton, arriva ſeul à Montreal, ce qui parut d'un aſſez mauvais augure.

Il ſe montra néanmoins avec un air de con-

France, dont tout autre que le Gouverneur eût pu être la Dupe. Il lui dit qu'ayant fait à ses Freres le recit de la maniere, dont lui & sa Troupe avoient été reçus des François, tous avoient paru très-disposés à suivre leur exemple; que les Onnontagués les avoient même fait assurer qu'ils étoient prêts de les accompagner; qu'ils alloient commencer par envoyer un Collier à Ononchio pour sçavoir de lui s'il vouloit bien les recevoir aussi, & un autre aux Jesuites, pour les prier de demander pour eux la paix au Dieu des Chrétiens, & qu'ils conjuroient les Onneyouths de les attendre.

1697.

Les Iroquois  
veulent amuser M. de  
Frontenac.

Il étoit aisé de voir que tout ceci étoit un jeu pour gagner du tems, & pour éloigner l'orage, qu'on appréhendoit de voir fondre de nouveau sur les Cantons, dans l'esperance, qu'il se dissiperoit tout-à-fait. Le Comte de Frontenac en douta encore moins que Personne; mais il n'avoit sur cela que deux partis à prendre; l'un de se remontrer une seconde fois avec toutes ses forces dans le Pays Iroquois; l'autre de dissimuler. Le premier étoit devenu impossible par les ordres, qu'il venoit de recevoir du Roy: il lui fallut donc se résoudre à fermer les yeux sur la conduite de ces Barbares, ou du moins à ne leur faire paroître qu'une partie du ressentiment, que leur conduite inspiroit. Le Général répondit au Chef Onneyouth qu'il donnoit à ceux, qui l'avoient député, jusqu'au mois de Septembre pour se déterminer à venir tous ensemble lui demander la paix, & que ce terme expiré, ils ne trouveroient plus en lui qu'un Ennemi irréconciliable.

1697.

Ils recommencent leurs hostilités.

Il ne comptoit guères plus sur l'effet de ces menaces, que sur les promesses des Iroquois ; mais il y a bien de l'apparence qu'il ne s'attendoit pas à les voir peu de jours après recommencer leurs courses. Ce fut alors qu'il comprit tout le tort, qu'il avoit eu de ménager un Peuple, qu'il avoit trop vivement poussé, pour espérer de le gagner jamais, & qu'il n'avoit pas assez affoibli, pour le mettre hors d'état de nous faire beaucoup de mal ; mais il avoit un autre sujet d'inquiétude, qui le touchoit par où il étoit plus sensible, puisqu'il s'agissoit de la diminution de son autorité. Voici quelle en fut l'occasion.

Défordre arrivé parmi nos Alliés par la faute des Coureurs de Bois.

Un assez grand nombre de Miamis, habités dans la Rivière *Maramek*, une de celles, qui se déchargent dans la partië Orientale du Lac Michigan, en étoient sortis sur la fin du mois d'Août de l'année précédente, pour s'aller réunir avec leurs Freres établis dans la Rivière S. Joseph, & avoient été attaqués en chemin par des Sioux, qui en avoient tué plusieurs. Les Miamis de S. Joseph instruits de cette hostilité allèrent chercher les Sioux jusques dans leur Pays, pour venger leurs Freres, & les rencontrèrent, qui s'étoient retranchés dans un Fort avec des François, du nombre de ceux, qu'on appelloit *Coureurs de Bois*.

Ils ne laisserent pas de les attaquer à diverses reprises avec beaucoup de résolution ; mais ils furent toujours repoussés, & contraints enfin de se retirer, après avoir perdu plusieurs de leurs Braves. Comme ils s'en retournoient chez eux, ils rencontrèrent d'au-

tres François, qui portoient des armes & des munitions aux Sioux, & ils leur enleverent tout ce qu'ils avoient, sans néanmoins leur faire d'autre mal. Ils firent sçavoir ensuite aux Outaouais ce qui venoit de se passer, & ceux-ci députerent au Comte de Frontenac pour lui représenter qu'il étoit absolument nécessaire d'apaiser les Miamis, dont le mécontentement pourroit bien les engager à se joindre aux Iroquois.

Le Général répondit aux Envoyés comme il convenoit de faire dans une conjoncture si délicate, & prit des mesures justes pour prévenir la suite de cette fâcheuse affaire. Elles n'empêcherent pourtant pas sitôt les Miamis de continuer à user de représailles, quand l'occasion s'en présenta; tellement que Nicolas Perrot, si accrédité parmi eux, fut sur le point d'être btûlé, & n'échapa à leur fureur, que par le moyen des Outagamis, qui le tirèrent d'entre leurs mains. Enfin on trouva le secret de les calmer, en leur faisant comprendre qu'il étoit de leur intérêt, autant que du nôtre, de ne se pas brouiller avec nous, & la chose n'alla pas plus loin pour lors.

Cet événement ne pouvoit arriver dans des circonstances plus chagrinantes pour le Comte de Frontenac. On avoit renouvelé depuis deux ans les anciennes plaintes contre la course dans les Bois, & les dernières représentations de tout ce qu'il y avoit dans la Colonie de Personnes zélées pour le bon ordre, avoient eu leur effet. Dès l'année précédente le Roy avoit expressement défendu au Gouverneur Général de permettre à aucun

Embarras de M. de Frontenac.

1697.

François de monter dans le Pays des Sauvages, pour y faire le commerce.

A la vérité MM. de Champigny & de Callières, dont le témoignage n'étoit point suspect en cette matière, avoient été d'avis que Sa Majesté fût suppliée de restreindre cette défense, & en avoient apporté des raisons, qui ne pouvoient être plus solides. Ils avoient suggéré un milieu à prendre, qui, selon eux, remedieroit à tout, & ce milieu consistoit à ne conserver parmi les Sauvages éloignés, que deux Postes, celui de Michillimackinac, & celui de la Rivière S. Joseph, de fixer le nombre des François, auxquels on permettroit d'y aller, & de prendre diverses autres précautions, qu'ils suggeroient, pour empêcher les abus, dont on se plaignoit avec raison.

Comment il s'en tire.

M. de Frontenac étoit bien éloigné d'approuver ces temperamens, qui diminueoient son autorité, & comme il avoit compris qu'en obéissant à la lettre à l'Ordonnance, dont nous avons parlé, il en arriveroit des inconveniens, qui obligeroient le Conseil du Roy à remettre les choses dans leur ancien état, il avoit mandé au Ministre que, pour se conformer aux intentions de Sa Majesté, il alloit rappeler tous les François des Postes éloignés; mais la malheureuse affaire des Miamis, causée par les Coureurs des Bois, lui fit craindre qu'on n'approuvât pas même les propositions de l'Intendant & du Gouverneur de Montreal, & que ceux, qui avoient reveillé le zèle du Prince, par rapport aux courses dans les Bois, ne profitassent de ce nouvel incident pour solliciter l'entière exécution

Le Gouverneur Général commença donc à trouver plus raisonnables les modifications proposées par MM. de Champigny & de Caillieres, parce qu'elles lui conservoient au moins une partie du tout, qu'il se voyoit sur le point de perdre, & il se joignit à ces Messieurs pour représenter au Conseil, 1°. Qu'il étoit d'une nécessité indispensable de ne point toucher aux Postes de Michillimakinac & de la Riviere de S. Joseph, & qu'il falloit entretenir dans chacun au moins un Officier avec douze, ou quinze Soldats, pour empêcher les Anglois d'y venir faire le commerce, ce qu'ils ne feroient pas long-tems, sans s'y établir de maniere à n'en pouvoir plus être chassés.

2°. Qu'il étoit impossible de soutenir ces mêmes Postes, si l'on n'y envoyoit tous les ans, au moins vingt-cinq Canots chargés de marchandises. C'est ce qu'on appelle *des Congés*; dont le Gouverneur Général avoit la distribution: 3°. Qu'il étoit important de faire marcher de tems en tems des Troupes chez les Sauvages, pour la sûreté des Missionnaires: 4°. Que ces Congés étoient une ressource pour soulager l'indigence de plusieurs Familles honnêtes, à qui on en faisoit présent, & qui les négocioient avec les Voyageurs; & que, si on leur retranchoit ce secours, il faudroit pourvoir autrement à leur subsistance. Enfin que ces voyages ser-voient à retenir dans le Pays quantité de jeunes Gens, qui ne sçavoient point d'autre métier, & qui, s'ils ne pouvoient faire ce-

lui-ci, iroient chercher de l'occupation dans les Colonies Angloïses, ce qui fortifieroit ces Colonies, en affoiblissant les Nôtres.

Quelques-unes de ces raisons étoient extrêmement foibles, les autres prouvoient très-bien qu'il y a des maux, auxquels il est dangereux de vouloir remédier tout-à-coup. Les Auteurs de ce Mémoire convenoient avec ceux, qui en avoient présenté de contraires, de tous les désordres occasionnés par les Congrés, & que le plus grand de ces désordres étoit d'avoir arrêté le progrès de la Religion Chrétienne parmi les Sauvages; mais tout bien considéré, il fut jugé au Conseil du Roy que d'abandonner des Postes, après les avoir établis, & soutenus avec tant de dépense, & après les avoir fait regarder à nos Alliés comme un avantage pour eux-mêmes, c'étoit exposer ces Peuples à la tentation de se donner aux Anglois.

On fut encore confirmé dans cette pensée par la nouvelle, qu'on eut que le Baron, ce fameux Chef Huron, dont j'ai déjà fait connoître les pernicious desseins, & le mauvais esprit, étoit allé s'établir près d'Orange avec trente Familles de sa Nation, & qu'il sollicitoit vivement les autres à l'y venir joindre. Il fut donc résolu de s'en tenir au projet, qui avoit été suggéré par MM. de Champigny & de Callieres, & il en arriva ce qui avoit été prédit par les Ecclesiastiques & les Missionnaires, que les choses reprirent assez promptement le même train qu'elles alloient auparavant. C'est qu'il en est des passions comme de la gangrene, qui ne se guérit qu'en coupant impitoyablement tout ce qui en est infecté.

Vers la fin d'Août le Sieur de la Motte Cadillac, à qui M. de Callieres avoit fait savoir les bruits, qui couroient d'un armement destiné à la conquête du Canada, arriva à Montreal avec un grand nombre de François, & trois cent Sauvages, Sakis, Poutouatamis, Outaouais & Hurons, qu'il avoit eu l'adresse d'engager à venir au secours de la Colonie. Le Gouverneur Général étoit alors dans cette Ville, & dans l'audience, qu'il donna à ces Guerriers, il leur témoigna beaucoup de satisfaction de leur zèle, & surtout de l'ardeur, avec laquelle ils avoient poursuivi les Iroquois pendant toute cette Campagne. En effet on comptoit plus de cent Tsonnonthouans, qu'ils avoient pris, ou tués depuis le Printems.

1697.

Nos Alliés  
viennent au  
secours de la  
Colonie.

Il venoit même de se passer une action très-vigoureuse & très-bien conduite, où des Sauvages de ces quatre Nations avoient eu part. Les Iroquois s'étant mis en Campagne pour aller joindre le Baron, ainsi qu'ils en étoient convenus avec lui, quatre de leurs Découvreurs rencontrèrent le Rat, ce fameux Chef Huron, dont nous avons déjà tant parlé. Il étoit à la tête de cent cinquante Guerriers, & avoit mis pied à Terre dans le fond du Lac. Des quatre Iroquois, qui le découvrirent, deux furent tués d'abord, les deux autres demeurèrent Prisonniers, & l'on apprit d'eux que leurs Gens n'étoient pas loin, qu'ils étoient au nombre de deux-cent cinquante; mais qu'ils n'avoient de Canots, que pour soixante au plus.

Belle action  
d'un Chef Huron.

Sur cet avis le Rat s'avança avec toute sa Troupe vers l'endroit, où on lui avoit dit que

l'Ennemi étoit campé : lorsqu'il en fut à une portée de fusil , il fit semblant d'être surpris & effrayé de leur nombre , & feignit de fuir. Aussitôt soixante Iroquois se jettent dans leurs Canots pour le poursuivre , le Rat poussa au large , & tira force de rames jusqu'à ce qu'il fût à deux lieues de Terre. Alors il s'arrêta , se mit en bataille , essuya , sans tirer , la première décharge des Iroquois , qui ne lui tuèrent que deux Hommes , puis sans leur donner le tems de recharger , il fondit sur eux avec tant de furie , qu'en un moment tous leurs Canots furent percés , ou fracassés. Trente-sept furent tués , quatorze furent pris , & le reste se noya. Il y avoit parmi eux cinq des plus considérables Chefs de la Nation.

Le Rat étoit alors sincèrement attaché aux intérêts des François , & c'étoit lui seul , qui avoit empêché tous les Hurons de Michillimakinac de suivre le Baron dans la Nouvelle York. Il rendit dans le même tems un grand service aux Miamis , en les avertissant de se défier du Baron ; car il avoit pénétré que ce Perfide , sous prétexte de faire alliance avec ces Sauvages , ne songeoit qu'à les trahir. Il étoit venu à Montreal avec M. de la Motte Cadillac , & il eut la première part aux caresses du Gouverneur Général ; mais les Sauvages ne se repaissent pas de fumée , & ceux-ci n'étoient point venus à Montreal pour recevoir des complimens , ni même uniquement pour faire la guerre aux Anglois.

M. de Frontenac , qui les connoissoit , & qui sçavoit à peu près tout ce qu'ils avoient dans l'ame , leur déclara que ceux , qui avoient quelque sujet de se plaindre , pouvoient s'op-

DE LA N. FRANCE. LIV. XVII. 317  
vir à lui en toute liberté, & qu'il leur fe-  
roit faire toute la satisfaction, qu'ils souhai-  
teroient; mais il ajoûta qu'ils se gardassent  
bien de prendre le change, en s'affoiblissant  
mutuellement, & qu'il étoit de leur intérêt de  
continuer à pousser vivement les Iroquois,  
qu'il étoit lui même fort résolu de ne point  
épargner.

1697.

Alors ONANGUICE', Chef des Pouteoua-  
tamis, Homme d'esprit, & qui parloit bien,  
prit la parole au nom de tous, & dit qu'on  
leur promettoit ordinairement beaucoup plus  
qu'on n'avoit apparemment dessein de leur  
tenir; qu'on les avoit souvent assurés de ne  
les point laisser manquer de munitions, &  
qu'il y avoit plus d'un an, qu'on ne leur en  
avoit fourni aucunes; que les Anglois n'en  
usoient pas de même avec les Iroquois, &  
que, si l'on continuoit à les abandonner de  
la sorte, ils ne paroîtroient plus à Mon-  
treal.

Plaintes des  
Sauvages, &  
réponse de M.  
de Frontenac.

Le Général répondit qu'à la vérité on né  
leur avoit point envoyé cette année ce qu'on  
avoit accoutumé de leur fournir tous les ans;  
mais qu'ils n'y perdroient rien; qu'il avoit  
eu besoin de tout son Monde pour un grand  
dessein de guerre, dont il ne pouvoit pas  
encore s'ouvrir à eux, & que dès qu'il pour-  
roit disposer d'un certain nombre de Fran-  
çois, il n'auroit rien de plus pressé, que de  
leur faire porter toutes les choses, dont ils  
avoient besoin. Ils parurent satisfaits de cette  
réponse, & on se sépara fort contents les uns  
des autres. Il paroît au reste qu'on étoit dès  
lors tout-à-fait rassuré au sujet des Entreprises  
des Anglois contre le Canada, puisque le

1697.

Général congédia les Sauvages, sans leur en parler.

Quelle étoit l'Entreprise pour laquelle on lui avoit mandé de se tenir prêt. Il étoit même uniquement occupé de l'Entreprise, pour laquelle il avoit eu ordre de tenir ses Troupes prêtes, & qui étoit encore un mystère pour lui, lorsque le septième de Septembre M. DES URSINS mouilla devant Quebec. Cet Officier lui rendit une Lettre du Marquis de NESMOND, par laquelle il aprit qu'il s'agissoit de la conquête de la Nouvelle Angleterre, dont M. de Pontchartrain avoit formé le projet; mais que c'étoit une affaire manquée. Dans une Lettre, qu'il écrivit au Ministre le quinzième d'Octobre suivant, il lui mande que ses préparatifs étoient si avancés, que huit jours après avoir reçu les ordres, qu'il attendoit de lui, il auroit pu se mettre en marche.

Son avis sur ce projet. Il ajoûte que de pareilles Expéditions sont toujours fort incertaines, & demandent, pour les exécuter, beaucoup plus de tems, qu'on ne croit; qu'on ne doit jamais compter sûrement sur ces jonctions de Troupes, dont les unes viennent par Mer, & les autres par les Terres & par des Rivieres aussi difficiles à remonter & à descendre, que le sont celles du Canada, & que les difficultés de porter dans un Canot assez de vivres pour une grande Entreprise, est presque insurmontable. Puis venant à celle, dont il avoit été question, il continuë ainsi.

» Je prendrai encore la liberté de vous dire  
 » que la prise de Manhatte étoit beaucoup plus  
 » utile pour la sûreté de cette Colonie, & pour  
 » la délivrer des Iroquois, que celle de Baston,  
 » dont elle n'est en aucune façon incommodée;

que la première seroit aussi plus facile à exé-  
 ter par les seuls Vaisseaux de Sa Majesté, & les  
 Troupes, qu'on en pourroit débarquer, pen-  
 dant que celles du Canada, pour faire diver-  
 sion, attaqueroient Orange, qui est à leur  
 porte; mais encore il faudroit être averti de  
 si bonne heure, qu'on eût, pour s'y prépa-  
 rer, du tems au delà de celui, qu'on pour-  
 roit juger nécessaire; les saisons étant si cour-  
 tes dans ce Pays, qu'il ne faut point parler  
 de rien entreprendre dans des lieux éloignés,  
 qu'on n'ait au moins tout le mois de Septem-  
 bre pour en revenir, parce que les petites  
 Rivières & les Lacs gèlent dès le mois d'Oc-  
 tobre.

1697.

Cependant l'Entreprise sur Baſton étoit  
 très-bien concertée, & ne manqua, comme  
 toutes celles de même nature, qui avoient pré-  
 cédé, que faute de diligence. Le Roy en  
 avoit confié la conduite au Marquis de Nes-  
 mond, Officier de grande réputation, & lui  
 avoit donné dix Vaisseaux de guerre, une  
 Galliotte & deux Brûlots: aussi la prise de  
 Baſton n'étoit-elle pas son unique objet. Il  
 avoit ordre de faire enforte qu'il pût être hors  
 de la Rade de Brest, où s'étoit faite une par-  
 tie de l'armement, le vingt-cinquième d'Avril  
 au plus tard, pour se rendre dans celle de la  
 Rochelle, où il devoit trouver M. de MA-  
 GNON, Chef d'Escadre, avec les Vaisseaux  
 armés à Rochefort.

Plan de l'Entreprise sur Baſton.

Il lui étoit commandé de faire ensuite toute  
 la diligence possible pour arriver dans la Baye  
 de Plaisance, & prévenir les Anglois, qu'on  
 disoit être fort résolus de reconquerir ce qu'ils  
 avoient perdu l'année précédente dans l'Isle de

Terre-Neuve, & d'en chasser même entièrement les François. Au cas, qu'il trouvât les Ennemis occupés au siège de Plaisance, il lui étoit ordonné de les attaquer, & supposé qu'ils en fussent déjà partis, il avoit ordre de les aller chercher, soit qu'ils eussent réussi, ou non, & de les combattre.

Après les avoir battus, il devoit faire voile pour Pentagoët, & détacher en même tems un Vaisseau pour aller à Quebec donner avis de sa marche au Comte de Frontenac, afin que ce Général pût se rendre à Pentagoët avec les quinze-cent Hommes, qu'il devoit tenir prêts. Cette jonction faite, & les Troupes embarquées, la Flotte devoit, sans perdre de tems, aller à Baston, & cette Ville prise, suivre la Côte jusqu'à Peseadoué, ruinant toutes les Habitations le plus avant qu'il se pourroit dans les Terres, & de telle maniere, que les Anglois ne pussent les rétablir de lontems.

Le grand âge du Comte de Frontenac avoit fait douter au Roy que ce Général fût en état de mener lui-même ses Troupes & ses Milices à cette Expédition, & Sa Majesté lui avoit laissé sur cela une liberté entiere, ou de marcher en Personne, ou de substituer en sa place le Chevalier de Vaudreuil, lequel en ce cas seroit subordonné en tout au Marquis de Nesmond, au lieu que le Comte de Frontenac, s'il venoit, commanderoit sans dépendance les Troupes de Terre.

Si après la prise de Baston, & le ravage de la Nouvelle Angleterre, il restoit encore du tems pour faire quelque autre conquête, la Flotte avoit ordre d'aller à Manhatte, & après avoir réduit cette Ville sous l'obéissance du

Roy, y laisser les Troupes du Canada, qui chemin faisant pour retourner dans la Colonie, ravageroient la Nouvelle York. Telles étoient les instructions, qui furent données à M. de Nesmond, & envoyées à M. de Frontenac pour une Expédition, que le Roi avoit tellement à cœur, qu'il avoit permis au Premier de fortifier sa Flotte des Navires destinés pour la Baye d'Hudson; au cas qu'il les rencontrât à Plaisance, & qu'il jugeât en avoir besoin.

Comme on n'avoit pas encore reçu à la Cour la nouvelle du siège de Naxoat, lorsque ces instructions furent dressées, mais qu'elle y arriva peu de tems après, M. de Nesmond en mouillant dans la Rade de la Rochelle, y trouva de nouveaux ordres pour donner au Chevalier de Villebon tous les secours d'Hommes & de munitions nécessaires à la conservation, ou au rétablissement de ce Poste, & fitôt qu'il eut jetté les ancras dans la Baye de Plaisance, on lui remit une Lettre du Comte de Pontchartrain, par laquelle ce Ministre lui donnoit avis qu'il devoit partir incessamment de Portugal dixhuit Bâtimens Anglois chargés de sel sous l'escorte d'un Vaisseau de guerre, pour aller faire en Terre-Neuve la pêche de la Moruë, & qu'il fit ce qu'il pourroit pour ne les pas manquer.

Il lui ajoûtoit encore que, s'il étoit assez heureux pour battre la Flotte Ennemie, l'intention du Roy étoit qu'il fit une excursion le long de la Côte Orientale de Terre-Neuve, pour prendre, ou brûler tous les Bâtimens des Anglois qu'il y rencontreroit; mais M. de Nesmond étoit parti bien tard pour exécuter

Ce qui fait  
manquer cette  
Entreprise.

1697.

tant, & de si grandes Entreprises. D'ailleurs les vents contraires le retinrent plus de deux mois en Mer. De sorte qu'il n'arriva à Plaisance, que le vingtquatre de Juillet.

Il n'y eut aucune nouvelle des Anglois, sur quoi il tint un grand Conseil de guerre pour délibérer s'il étoit à propos d'aller sur le champ à Baston; tous opinèrent pour la négative, & leurs raisons furent qu'il n'étoit pas de la prudence de prendre aucun parti, qu'on ne fût instruit des démarches des Ennemis, & que de quelque diligence, qu'on usât pour avertir le Comte de Frontenac, les Troupes du Canada ne pouvoient se rendre à Pentagoët avant le dixième de Septembre; qu'alors la Flotte, qui n'avoit plus que pour cinquante jours de vivres, seroit absolument hors d'état de rien entreprendre.

Le parti, que  
prend M. de  
Nesmond.

Il n'y avoit rien à repliquer à ces raisons, & M. de Nesmond s'y rendit, bien chagrin de se voir échapper des mains une conquête, dont le succès lui avoit d'abord paru immanquable. Il dépêcha sur le champ à Quebec M. des Ursins, avec tous les Bâtimens destinés pour le Canada, & qui étoient venus jusqu'à Plaisance sous son escorte; mais il lui enjoignit expressément, s'il rencontroit la Flotte Angloise dans le Fleuve, ou dans le Golphe de S. Laurent, de venir en diligence lui en donner avis.

Il se rendit à la Baye du grand Burin, qui est à vingtdeux lieues à l'Ouest de Plaisance, pour y attendre des nouvelles de quelques Navires, qu'il avoit envoyés à la découverte, & pour être plus à portée d'en recevoir de M. des Ursins, qu'il avoit averti qu'il se trouve

roit là. La raison de cette démarche étoit que, s'il eût été surpris par la Flotte Angloise dans la Baye de Plaisance, il eut été obligé d'entrer dans le Port, au lieu qu'étant au grand Burin, il se trouveroit au vent des Ennemis, pour arriver sur eux.

1697.

Au commencement d'Août il eut avis par des Prisonniers que les Anglois se fortifioient à S. Jean, sur quoi il assembla de nouveau le Conseil de guerre, où il fut décidé tout d'une voix qu'il falloit y aller, avant que les fortifications fussent achevées. C'étoit pourtant beaucoup moins l'envie de prendre S. Jean, qui étoit le motif de cette résolution, que l'esperance d'y trouver un grand nombre de Vaisseaux, dont on croyoit pouvoir se rendre Maître fort aisément; car les mêmes Prisonniers, dont je viens de parler, avoient assuré qu'ils y en avoient laissé trente-quatre, parmi lesquels il y avoit plusieurs Navires de Guerre.

Il retourne  
en France.

Les uns, au nombre de vint-trois, étoient partis de Pleymouth le quatorzième d'Avril sous la conduite de l'Amiral NORIS, & ils étoient arrivés à S. Jean le dix-septième de Juin. Les autres avoient apporté d'Irlande mille Hommes de Troupes réglées, commandés par le Colonel GURPSON. La Flotte fit donc voile pour la Côte Orientale de Terre-Neuve; mais elle n'y trouva plus de Vaisseaux, & comme la saison étoit trop avancée pour demeurer plus longtems dans ces Mers, le Marquis de Nesmond fut contraint, à son grand regret, de retourner en France, sans avoir eu occasion de tirer un seul coup de canon, après s'être flaté de l'esperance

1697.

de faire une des plus glorieuses Campagnes de toute cette guerre.

Projet d'une  
Pêche séden-  
taire dans le  
Fleuve Saint  
Laurent.

La Nouvelle France vit former cette même année un projet beaucoup moins éclatant ; mais qui n'auroit peut-être pas été moins utile , & qui auroit sans doute eu un heureux succès , si celui , qui en fut l'Auteur , avoit été secondé autant qu'il méritoit de l'être. Il y avoit déjà quelque tems que plusieurs Négocians s'étoient associés pour établir des Pêches sédentaires en Canada ; mais ils n'avoient encore pu convenir d'un lieu sûr & commode pour une pareille Entreprise. L'Auteur de cette Association étoit le Sieur Riverin , dont j'ai déjà parlé : c'étoit un Homme entendu , actif , entreprenant , & que les obstacles ne rebutoient point. Il vint enfin à bout , après bien des difficultés , de faire accepter le Havre du *Mont-Louis* , situé sur la Côte Méridionale du Fleuve S. Laurent , entre les Monts Notre-Dame , & à peu près à moitié chemin de Québec à la pleine Mer.

Description  
de *Mont-  
Louis*.

Ce Havre est l'embouchure d'une jolie Riviere , le mouillage y est fort bon , & on n'y est exposé dans la Rade , qu'au seul vent du Nord , qui souffte très-rarement en Eté. La Riviere peut recevoir des Bâtimens de cent tonneaux : ils y sont à l'abri de tous les mauvais tems , & à couvert des Ennemis , parce qu'on n'y peut entrer , que quand la marée est haute ; & que quand elle est basse , il n'y reste pas deux pieds d'eau , quoique dans la Riviere même ils pussent toujours être à flot. D'ailleurs cette entrée est très-facile à défendre , ayant d'un côté des Montagnes inacessibles , & de l'autre une langue de terre , qui

DE LA N. FRANCE. LIV. XVII. 325  
fait une Presqu'Isle d'une portée de mousquet  
de largeur au plus, & sur laquelle on peut  
construire un Fort.

1697.

Cette même langue de terre est aussi très-  
propre à sécher le Poisson, que j'ai observé  
ailleurs êtres très-abondant sur cette Côte de-  
puis le Cap des Rosiers, qui est à l'entrée du  
Fleuve, jusqu'à la Rivière de *Matane*, c'est-  
à-dire, dans l'espace de près de quatre-vingt  
lieuës. On peut même faire la Pêche des  
Baleines encore quinze lieuës plus haut. Pour  
ce qui est du terrain de Mont-Louis, il est  
propre à produire du froment, & toutes for-  
fortes de grains, & l'on y trouve de fort  
bons pâturages.

Son utilité.

Tous les Navires, qui montent à Quebec,  
passent à la vue de Mont-Louis, & il est éton-  
nant qu'on n'ait pas encore reconnu l'utilité,  
qu'on retireroit de ce Poste, en le peuplant,  
pour secourir les Bâtimens, qui pourroient se  
trouver en peine, & manquer d'eau & de vi-  
vres, dans une navigation aussi longue &  
aussi périlleuse, que celle du Fleuve S. Lau-  
rent. Avec cela, dès le tems, dont je parle,  
on y avoit découvert une carrière d'ardoise;  
mais ce n'est que depuis quelques années,  
qu'on a ouvert les yeux sur un avantage, qui  
rendroit les incendies & moins fréquens &  
moins terribles, qu'ils l'ont été jusqu'ici dans  
la Nouvelle France.

Il y a aussi beaucoup de salpêtre en ce lieu-  
là, & un Sauvage apporta un jour au Sieur Ri-  
verin un morceau de cuivre très-pur, qu'il  
assûroit avoir trouvé dans une Ravine entre  
deux Montagnes. Enfin quelques Particuliers  
s'étant avisés d'aller pêcher dans ce Havre,

1697.

y firent une très-abondante Pêche, quoiqu'ils manquaissent de bien des choses nécessaires pour ce travail; & ce fut sur leur rapport, que les Associés du Sieur Riverin consentirent à y faire leur Etablissement.

Ce qui fait échouer ce projet.

Tout étoit dans la meilleure disposition du Monde, plusieurs Habitans étoient déjà partis en Chaloupe pour s'y rendre, & un Navire chargé de sel & de toutes sortes de provisions étoit dans la Rade de Quebec, n'attendant plus que le vent pour lever les ancrs, lorsque vers la fin de May le Comte de Frontenac reçut l'ordre, dont j'ai parlé, de se tenir en garde contre les Anglois, & de ne permettre à aucun Bâtiment de descendre le Fleuve. Il fallut obéir, & ce contretems fâcheux dégoûta entièrement les Associés du Sieur Riverin. Il ne se rebuta pourtant pas, il sçut encourager le petit nombre d'Habitans, qui étoient déjà à Mont-Louis, & l'année suivante la Pêche & la récolte y furent si abondantes, que tout le Monde reprit cœur. Nous verrons en son lieu ce qui a empêché que la suite n'ait répondu à de si heureux commencemens.

Effet des grands préparatifs de M. de Frontenac.

Cependant une bonne partie des Troupes & des Milices avoit été sous les armes depuis le commencement de la belle saison jusqu'à la fin de l'automne, d'abord préparée à bien recevoir l'Ennemi, qu'on attendoit; ensuite disposée à exécuter les ordres de la Cour, quelques qu'ils pussent être; mais si ces préparatifs ne servirent, ni à chasser une seconde fois les Anglois de devant Quebec, ni à faire des conquêtes sur eux, ils contiennent du moins les Iroquois, & procurerent aux Habitans une tranquillité, dont ils avoient presque perdu jusqu'au souvenir.

Il ne restoit plus qu'à humilier ces Barbares de maniere à les mettre entièrement, & pour toujours hors d'état de troubler la Colonie, ce qui paroïssoit facile avec les Forces, qu'on avoit sut pied; mais avant que de prendre sur cela une dernière résolution, le Comte de Frontenac voulut voir ce que produiroient les propositions, qu'il avoit faites au mois de Novembre aux quatre Cantons Supérieurs. Ces Cantons lui avoient envoyé des Députés pour lui demander la paix, & après leur avoir déclaré à quelles conditions il vouloit bien la leur accorder, il leur avoit donné, pour se résoudre, jusqu'au mois de Juin de l'année suivante, en les obligeant de lui laisser des otages.

Il projetta ensuite d'envoyer cinq cent Hommes contre les Agniers, qui seuls n'avoient fait aucune démarche pour se reconcilier avec lui; mais lorsque tout étoit prêt pour cette Expédition, il changea d'avis, sous prétexte, que les neiges n'étoient pas assez bonnes pour marcher dessus en raquettes. Peut-être n'avoit-il eu dessein que de faire peur aux Agniers, qu'il sçavoit bien n'être pas en état de lui résister, & qu'il ne croyoit pas assez imprudens pour s'exposer à voir leurs Villages ruinés: ils ne s'en émeurent pourtant pas davantage, ce qui le mortifia beaucoup. D'ailleurs les Iroquois Chrétiens, que ses préparatifs avoient empêché de faire leur chasse, & qui avoient sans doute compté de s'en dédommager aux dépens des Agniers, lui demandèrent qu'il leur fournît de quoi vivre, & il fallut les contenter.

Il avoit reçu par les derniers Vaisseaux une

1697. Nouvelle Ordonnance du Roy contre les Coureurs de Bois.

nouvelle Ordonnance du Roy, qui l'inquietoit encore plus que les affaires des Iroquois : elle portoit défense à tous Officiers & Soldats, qui seroient en Détachement dans les Postes éloignés, d'y faire aucun commerce, à peine, pour les Officiers, de cassation & de dégradation des armes, & pour les Soldats, des Galeres. La même peine étoit réservée aux Voyageurs, dont Sa Majesté ne vouloit pas qu'on y souffrît aucun, enjoignant aux Commandans d'arrêter tous ceux, qui s'y rencontreroient, & de les envoyer dans la Colonie, où on leur feroit leur procès.

M. de Frontenac fait sur cela des remontrances.

M. de Frontenac ne se rendit point encore, & d'autant plus persuadé qu'il y avoit beaucoup à risquer dans l'exécution de ces nouveaux ordres, que la première publication, qui en avoit été faite, avoit excité quelques murmures & quelques mouvemens, il se crut permis de faire des remontrances au Conseil. Elles furent inutiles, & voici la réponse, que lui fit M. de Pontchartrain par une Lettre datée du vingtunième de Mars de l'année suivante.

Réponse de M. de Pontchartrain.

» Sa Majesté a été fort satisfaite de l'activité, avec laquelle vous aviez disposé toutes choses pour aller joindre M. de Nesmond, si les tems lui avoient permis d'exécuter les ordres, qu'il avoit reçus. J'ai lu avec attention ce que vous m'écrivez sur la suppression des Congés : vous voulez bien que je vous dise que vous avez donné un peu trop de créance à des Gens, qui par principe d'avidité soutiennent le parti de la traite dans les Bois. Si vous aviez voulu faire attention aux inconvéniens, qu'elle a produits, vous auriez condamné plus vivement un aussi mauvais usage.

On a voulu vous faire appréhender que les Sauvages nos Alliés ne se joignent aux Iroquois pour nous faire la guerre, si nous cessons d'aller traiter avec eux dans les Bois; je vous avoué que je n'en comprends pas bien la raison, & il me paroît que nous devons en attendre un effet contraire, pourvû qu'on prenne la peine d'expliquer aux Sauvages que Sa Majesté, en faisant cette défense, a eu intention de leur faire avoir les Marchandises des François de la premiere main, de leur permettre de vendre les leurs avec une entiere liberté, & de leur procurer le profit de la traite avec les Sauvages, qui sont au-delà d'eux.

Vous sçavez trop bien l'Histoire du Canada, pour ignorer que la guerre, que nous soutenons depuis tant d'années contre les Iroquois avec tant de soins & de dépense, ne vient que de ce que feu M. de la Barre avoit voulu faire le commerce avec les Nations plus éloignées. Ces Sauvages, qui sont à présent dans l'alliance des Anglois, ne seroient pas lontems à se déclarer contr'eux, si les Anglois vouloient passer par leur pays, pour aller traiter directement avec les autres Sauvages.

Cette Lettre n'eut point d'autre effet, que la publication de la dernière Ordonnance du Roy, que M. de Frontenac fit faire sur le champ; mais la conservation des Postes avancés, que le Roy avoit accordée sur les représentations de l'Intendant & du Gouverneur de Montreal, fit bientôt reprendre le dessus aux congés & au commerce, qu'on vouloit abolir.

Pour revenir aux Iroquois, ce qui contri-

1697.

Divers avan-  
tages de nos  
Alliés.

buoit le plus à entretenir M. de Frontenac dans l'esperance d'une paix prochaine & durable avec cette Nation, c'est qu'eux & les Anglois avoient été assez mal menés par nos Alliés pendant la Campagne précédente. Les Abénaquis l'avoient terminée par un coup d'une grande vigueur, s'étant rendus Maîtres, la hache à la main, d'un Fort, qui n'étoit qu'à six lieues de la Capitale de la Nouvelle Angleterre, & dont la Garnison avoit été toute prise, ou tuée. A peu près dans le même tems vint Iroquois étant allés pour surprendre les Outaouais, furent découverts, & entièrement défaits par des Hurons.

Mais ce qui acheva de consterner ces fiers Ennemis, ce fut l'échec, qu'ils reçurent dans le voisinage de Cataracouy. La Chaudiere Noire, ce Chef Onnontagué, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, & celui de tous les Capitaines Iroquois, qui avoit alors le plus de crédit dans sa Nation, s'approcha de ce Fort avec environ quarante Guerriers, sous prétexte d'une chasse, & pour mieux cacher son jeu, envoya dire à M. de la Geme-raye, qui y commandoit, que les anciens des quatre Cantons Supérieurs devoient partir incessamment pour aller conclure la paix à Quebec. Il disoit vrai, & ces Députés étoient ceux, dont nous avons parlé, il n'y a pas longtemps.

Belle action  
de trente jeu-  
nes Algon-  
quins.

Mais comme on le connoissoit Ennemi personnel des François, & que d'ailleurs ses Envoyés, ou d'eux-mêmes, ou par son ordre, eurent l'imprudence d'ajouter que pendant cette négociation la Jeunesse Iroquoise devoit aller attaquer les Outaouais, pour se venger

des grandes pertes, que ces Sauvages avoient caufées depuis un an aux Iroquois, on ne douta point qu'il n'eût quelque mauvais dessein. M. de la Gemeraye ne voulut pourtant point prendre sur lui de l'attaquer dans un tems; où il sçavoit que son Général étoit effectivement en pourparler avec les Cantons: il se contenta de se tenir sur ses gardes, & de faire sçavoir à M. de Frontenac ce qui se passoit.

1697.

Il en reçut réponse de ne rien entreprendre contre les Iroquois; mais de tâcher de se saisir sans bruit de quelques-uns des Principaux du Parti de la Chaudiere Noire, & de les lui envoyer. Sa Lettre arriva trop tard. Tandis que les Iroquois chassoient avec beaucoup de confiance derrière Catarocouy, trente-quatre Algonquins, dont on assure que le plus âgé n'avoit pas vingt ans, les surprirent près d'un lieu nommé *Quinié*, en tuèrent la moitié, parmi lesquels fut le Chef même, prirent la Femme, firent quelques Prisonniers, & eurent une si belle victoire ne leur coûta que six des leurs.

Outeouharé arriva à Quebec à peu près dans le même tems, qu'on y reçut cette nouvelle: il assura M. de Frontenac que son Canton de Goyogouin étoit sincerement disposé à la paix, & on le crut, parce qu'on étoit persuadé qu'il ne l'eût pas dit, si la chose n'eût été vraie. Peu de jours après il tomba malade d'une pleuresie, qui l'emporta assez brusquement. Il mourut en vrai Chrétien, & fut enterré avec les mêmes honneurs, que l'on a accoutumé de rendre aux Capitaines des Compagnies.

Mort d'Outeouharé.

On dit que le Missionnaire, qui l'assista

Son éloge.

1698.

pendant sa maladie, lui parlant un jour des opprobres & des ignominies de la Passion du Sauveur des Hommes, il entra dans un si grand mouvement d'indignation contre les Juifs, qu'il s'écria : *Que n'étois-je-là, je les aurois bien empêché de traiter ainsi mon Dieu.* Il falloit que ce Sauvage eût dans le caractère quelque chose de fort aimable ; car je trouve dans plusieurs Mémoires que toutes les fois qu'il paroissoit, soit à Quebec, soit à Montreal, le peuple lui donnoit mille témoignages d'amitié. Le Comte de Frontenac le regretta d'autant plus, qu'il comptoit toujours sur son crédit pour la conclusion de l'accommodement avec les Iroquois, qu'il avoit tant à cœur, & dont il ne cessa jamais de se flatter.

On reçoit en Canada le premier avis de la paix.

Au mois de Février quatre Anglois arrivèrent d'Orange à Montreal, apparemment pour traiter de l'échange des Prisonniers, & ce fut par eux qu'on eut les premiers avis de la paix entre les Puissances de l'Europe. Ils furent confirmés au mois de May par l'arrivée du Colonel SCHULLER, Major d'Orange, & du Ministre DELLIUS, qui ramenoient dix-neuf Prisonniers François. Ils présentèrent aussi à M. de Frontenac une Lettre du Chevalier de BELLOMONT, Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre, datée de *Newyork* (a) du vingt-deux Avril, & dont voici la traduction, telle que M. de Pontchartrain la reçut au retour des Vaisseaux :

Lettre du Gouverneur Général de la N.

» Le Roy m'ayant fait l'honneur de me nommer Gouverneur de plusieurs de ses Provinces en Amérique, & entr'autres de celle

(a) Mauhatte.

de la Nouvelle York, j'ai jugé, en même ce i 698.  
 tems que je vous fais mes complimens, de ce Angleterre.  
 vous faire aussi part de la paix, qui a été con- ce à M. de  
 clué entre le Roy & les Confédérés, & le ce Frontenac.  
 Roy très-Chrétien; dont je vous envoie les ce  
 articles. La paix fut publiée à Londres au ce  
 mois d'Octobre dernier, peu de tems avant ce  
 mon départ d'Angleterre; mais comme mon ce  
 voyage a été long, . . . je n'ai pu arriver ce  
 ici que le second du courant. ce

J'envoie cette Lettre par M. le Colonel ce  
 Schuiller, Membre du Conseil du Roy en ce  
 cette Province, accompagné de M. Dellius, ce  
 tous deux Gens de condition & de mérite, ce  
 pour vous marquer l'estime, que je fais d'une ce  
 Personne de votre rang. Ces Messieurs vous ce  
 ameneront tous les Prisonniers François, qui ce  
 se sont trouvés entre les mains des Anglois ce  
 de cette Province. Pour ce qui est de ceux, ce  
 qui sont Prisonniers avec nos Indiens, j'en- ce  
 voyerai ordre qu'on les mette en liberté au ce  
 plutôt, avec une bonne Escorte, si cela est ce  
 nécessaire pour . . . les conduire en toute ce  
 sûreté à Montreal. Je ne doute pas, Mon- ce  
 sieur, que de votre côté, vous ne donniez ce  
 aussi ordre pour faire relâcher tous les Sujets ce  
 du Roy, que l'on a fait Prisonniers chez ce  
 vous pendant la guerre, tant Chrétiens, ce  
 qu'Indiens, afin que la bonne correspondan- ce  
 ce, & un libre commerce, qui sont les fruits ce  
 ordinaires de la paix, soient renouvelés de ce  
 part & d'autre, conformément à la bonne ce  
 union, qu'elle a causée entre les Rois nos ce  
 Maîtres. ce

M. de Frontenac lui répondit par une Let- ce Réponse de  
 tre datée du huitième de Juin, où, après ce M. de Fron-  
 tenac. ce

1698.

lui avoit rendu politesse pour politesse, il lui marque que bien qu'il n'ait pas encore reçu de la part du Roy, son Maître, la confirmation de la paix, il ne fera aucune difficulté de remettre à MM. Schuillier & Dellius ceux des Anglois & des Flamands, qui sont Prisonniers dans son Gouvernement, & qui voudront bien s'en retourner; qu'il n'a jamais refusé de faire ces échanges dans le fort même de la guerre, malgré les mauvais traitemens, que M. de Villieu, Capitaine, & plusieurs autres François avoient reçus de la part des Anglois, & les capitulations plus d'une fois violées; qu'il est persuadé qu'il n'approuvera pas ces procédés, & qu'il ne souffrira pas plus longtems que le Capitaine Baptiste Flibustier soit retenu dans les chaînes, & traité avec la dernière rigueur.

Il dit ensuite qu'il ne peut comprendre qu'il ait chargé MM. Schuillier & Dellius de redemander les Iroquois Prisonniers dans la Nouvelle-France, en promettant de faire rendre les François, qui sont chez eux; que ces Peuples étant depuis l'automne dernier en pourparler avec lui, & lui ayant laissé un otage pour sûreté de leur parole, c'est à eux, qu'il a à faire; qu'il est inutile qu'il se donne la peine de se mêler de cette négociation, puisque ce sont des Enfans désobéissans à leur Pere, & qui ont toujours été sous la domination du Roy, avant même que les Anglois se soient rendus Maîtres de la nouvelle York; qu'il a des ordres si précis de ne point se départir de ce principe, qu'il ne peut se dispenser d'y obéir, jusqu'à ce qu'il en ait reçu de contraires; que quelques difficultés, qui

se rencontrèrent sur cet article , elles n'altereront point la bonne intelligence ; qu'il prétend entretenir avec lui ; qu'il a pris de bonnes mesures pour empêcher les Sauvages domiciliés dans la Colonie Françoisé de continuer leurs hostilités contre les Habitations Angloises , & cela immédiatement après avoir reçu les premières nouvelles de la paix ; qu'il a donné le même avis aux Canibas , & aux autres Sauvages établis du côté de l'Acadie ; mais que comme ils sont fort éloignés de lui , & fort irrités de ce qu'on retient Prisonniers à Baston plusieurs de leurs Gens , il appréhende qu'ils ne se portent à quelque extrémité fâcheuse , si on ne les satisfait au plutôt sur ce point ; que jusqu'à que cela soit fait , il ne peut les obliger à rendre les Prisonniers Anglois , qui sont parmi eux , & qu'il les croit d'autant plus autorisés à ne se point relâcher sur cet article , qu'ils ont souvent été les Dupes de leur bonne foi , ayant rendu en différentes occasions des Anglois , sans avoir pu retirer aucun des leurs.

Messieurs Schuiller & Dellijs partirent avec cette réponse , fort charmés des bonnes manieres , & du gracieux accueil , que leur avoit fait le Comte de Frontenac. Environ deux mois après quelques Iroquois du Saule S. Louis vinrent trouver ce Général , & lui aprirent des nouvelles des Agniers , qui lui firent beaucoup de plaisir. Ils arrivoient de ce Canton , où ils étoient allés rendre visite à leurs Parens , ce que ces Sauvages , dans le plus fort même de la guerre , ne pouvoient s'abstenir de faire de tems en tems : nous avons vû les ombrages , qu'en prit plus d'une

1698.

fois le Comte de Frontenac ; mais ni lui, ni leurs Missionnaires n'avoient jamais pu les corriger sur cela.

Conduite des Agniers à l'égard du Chevalier de Bellemont.

Ils rapportèrent donc que pendant leur séjour dans leur Pays le Chevalier de Bellemont y avoit tenu un grand Conseil, où avoient assisté les Anciens des cinq Cantons ; que les Agniers avoient débuté par lui déclarer qu'ils étoient les Maîtres de leurs Terres ; qu'ils y étoient établis lontems avant que les Anglois y eussent paru ; que pour lui faire voir que tous les lieux occupés par la Nation lui appartenoient en propre, ils alloient jeter au feu tous les papiers, qu'on leur avoit donnés, ou qu'ils avoient signés en diverses occasions, ce qu'ils firent sur le champ.

Propositions de ce Gouverneur aux Iroquois.

Il est vrai qu'à cette déclaration ils ajoutèrent une proposition, qui le rassura un peu, & l'engagea à dissimuler son ressentiment ; ce fut d'arrêter les Sauvages du Sault S. Louis, qui étoient chez eux, jusqu'à ce que le Comte de Frontenac leur eût renvoyé tous les Iroquois, qu'il retenoit. Il n'osa néanmoins consentir à cette perfidie, dont il appréhendoit que l'odieux ne retomât sur lui. Il ajouta même que les Cantons ne devoient pas s'étonner si leurs affaires étoient dans un mauvais état, & que pour avoir la paix avec les François, ils devoient la demander par une Députation générale de toute la Nation ; qu'il vouloit leur procurer cette paix si nécessaire à leur conservation ; mais que pour le mettre en état de terminer cette grande affaire à leur avantage, il étoit à propos qu'ils lui remissent tous leurs Prisonniers, & qu'il se chargeoit de les faire conduire à Montreal. Il

Il leur dit en suite qu'il ſçavoit que de tout tems ils avoient fait la guerre aux Nations , qui ſe diſoient Alliées des François ; qu'il leur laiſſoit la liberté de la continuer , ou de faire la paix ; mais qu'il leur défendoit toute hoſtilité, contre les François , & contre les Sauvages domiciliés parmi eux. Puis ſ'adreſſant aux Iroquois du Sault S. Louis, il leur dit qu'il étoit charmé de les voir ſur ſes Terres ; qu'ils y ſeroient toujours les bien venus , & qu'il falloit oublier tout le paſſé. Il accompagna ces marques d'amitié de préſens , qu'ils accepterent ; mais ils lui dirent qu'ils ne pouvoient lui faire de réponſe , ni prendre avec lui aucun arrangement , parce qu'ils n'avoient pour cela aucune Commiſſion de leurs Anciens , ni de leur Pere Ononthio.

M. de Frontenac leur demanda ce que les Anciens avoient répondu au Chevalier de Bellomont ſur la propoſition de lui livrer tous leurs Priſonniers : Ils dirent qu'ils l'avoient agréée ; mais ſans marquer le tems , auquel cela ſe feroit. Le Général comprit que le Gouverneur Anglois & les Iroquois ſe ménageoient mutuellement , & ſe deſoient les uns des autres ; que ces Derniers étoient bien aiſés de ſ'appuyer du Premier , pour faire leurs conditions meilleures , & que le Gouverneur vouloit profiter de l'occaſion , pour établir le droit de Souveraineté de la Couronne d'Angleterre ſur les Cantons ; mais qu'il ne ſeroit pas impoſſible de ſe ſervir de ces diſpoſitions des uns & des autres , pour les diviſer , & que pour y parvenir , le plus sûr étoit de gagner les Iroquois , en leur faiſant obſerver que les Anglois vouloient diſpoſer en Maîtres de

Les Iroquois  
paroiſſent diſ-  
poſés à la  
paix.

1693. leur Pays & de leurs Personnes.

M. de Fronte-  
nac entre-  
prend de les  
gagner.

Dans cette vûë, comme il eût appris sur ces entrefaites que des Agniers étoient venus au Sault S. Louis, pour y visiter aussi leurs Parents, non-seulement il envoya recommander à ceux-ci de les bien recevoir; mais il les fit même inviter à aller à Montreal, où par son ordre on n'oublia rien pour les bien regaler, & pour leur témoigner la joye, qu'on avoit de les voir. Ils y furent sensibles, & ils resterent dans cette Ville assez longtemps, avec une confiance, dont le Peuple augura bien pour l'avenir. Les plus éclairés ne s'y fioient pourtant pas; mais c'étoit quelque chose de bien flatteur pour ces Sauvages, de se voir ainsi recherchés de deux Puissances, dont chacune pouvoit les détruire en moins d'une Campagne, & dont ils avoient sçu mettre si utilement en œuvre la jalousie mutuelle, pour se faire craindre, & en quelque façon respecter de l'une & de l'autre.

Une seconde Lettre, que le Comte de Frontenac reçut du Chevalier de Bellomont, & qui étoit dattée de la Nouvelle York, du treizième d'Août, confirma ce Général dans la pensée, qu'il n'y avoit rien de mieux à faire dans la conjoncture présente, que de travailler à inspirer aux Cantons de la défiance des Anglois, ou plutôt d'augmenter de telle sorte celle, qu'ils avoient déjà, qu'elle les engageât dans quelque démarche convenable à nos intérêts. J'ai crû qu'on verroit volontiers cette Lettre, & la réponse, qu'y fit le Comte de Frontenac.

Seconde  
Lettre du  
Chevalier.

» Je ne fais que d'arriver des Frontieres,  
» où . . . j'ai eu une conférence avec nos cinq

Nations d'Indiens, que vous appelez Iroquois. <sup>ce</sup> I 698.  
 Ils m'ont prié avec grande instance de les <sup>ce</sup> de Bello-  
 continuer sous la protection du Roy, mon <sup>ce</sup> mont.

Maitre, ayant protesté en même tems une <sup>ce</sup>  
 inviolable sujétion & fidélité à Sa Majesté, <sup>ce</sup>  
 & s'étant plaints des outrages, que leur ont <sup>ce</sup>  
 faits vos François & vos Indiens du Canada, <sup>ce</sup>  
 au préjudice du Traité de Paix, dans lequel <sup>ce</sup>  
 ils se croyoient compris en vertu de la fidéli- <sup>ce</sup>  
 té, qu'ils doivent au Roy, comme ses Su- <sup>ce</sup>  
 jets. Ils m'ont aussi remontré que vos Gens <sup>ce</sup>  
 ont pris, ou enlevé quatre-vingt quatorze des <sup>ce</sup>  
 leurs, depuis la publication de la Paix, <sup>ce</sup>  
 ce qui me surprend beaucoup, d'autant qu'on a <sup>ce</sup>  
 toujours regardé les Iroquois, ou cinq Na- <sup>ce</sup>  
 tions Indiennes, comme Sujets de la Cou- <sup>ce</sup>  
 ronne d'Angleterre, ce qui se peut faire voir <sup>ce</sup>  
 à tout le Monde par des preuves autentiques <sup>ce</sup>  
 & solides. <sup>ce</sup>

Mais à ce que je vois par votre Lettre du <sup>ce</sup>  
 huitième de Juin dernier, il me seroit inu- <sup>ce</sup>  
 tile de prouver, puisque vous me dites posi- <sup>ce</sup>  
 tivement que vous avez des ordres si précis . . . <sup>ce</sup>  
 que vous ne sçauriez les outrepasser, que vous <sup>ce</sup>  
 n'en ayez reçu de nouveaux . . . Vous sça- <sup>ce</sup>  
 vez fort bien que les courses & hostilités, <sup>ce</sup>  
 que vos Gens faisoient sur nos Indiens avant <sup>ce</sup>  
 la dernière guerre, furent la principale cause, <sup>ce</sup>  
 pour laquelle le Roy déclara la guerre à la <sup>ce</sup>  
 France, comme il est signifié dans la Décla- <sup>ce</sup>  
 ration, de sorte que je m'étonne que vous <sup>ce</sup>  
 vouliez la continuer . . . à nos Indiens, <sup>ce</sup>  
 puisque c'est une manifeste contravention au <sup>ce</sup>  
 Traité. <sup>ce</sup>

Le Roy, mon Maitre a, Dieu merci, <sup>ce</sup>  
 trop de pénétration dans les affaires, & le <sup>ce</sup>

1698. » cœur trop grand , pour renoncer à son droit ,  
 » & pour moi , j'ai ses intérêts trop à cœur ,  
 » pour laisser faire à vos Gens la moindre in-  
 » sulte à nos Indiens , & surtout pour souffrir  
 » qu'ils les traitent en Ennemis. Pour cela je  
 » leur ai donné ordre d'être sur leurs gardes ,  
 » & en cas qu'ils soient attaqués , de faire main  
 » basse sur tous , sur les François , comme sur  
 » les Indiens , leur ayant fourni tous les se-  
 » cours , dont ils avoient besoin. Vous voyez ,  
 » Monsieur , que je ne fais pas difficulté de  
 » vous dire tout mon procédé . . . dont je suis  
 » assuré d'être avoué du Roy , mon Maître.  
 » Pour vous faire voir le peu d'état , que  
 » nos cinq Nations d'Indiens font de vos Je-  
 » suites & autres Missionnaires , ils m'ont fait  
 » des prières réitérées pour m'engager à les cha-  
 » ser de chez eux , me remontrant qu'ils en  
 » étoient opprimés , & ils m'ont conjuré de  
 » leur faire venir de nos Ministres Protestans ,  
 » pour les instruire dans la Religion Chré-  
 » tienne ; ce que je leur ai promis , & vous  
 » avez bien fait de défendre à vos Missionnai-  
 » res de s'en plus mêler , s'ils ne veulent subir  
 » la punition , qu'ordonnent les Loix d'Angle-  
 » terre , & qu'assûrément je ferai exécuter tou-  
 » tes les fois , qu'ils tomberont entre mes mains ,  
 » & les Indiens m'ont promis de me les ame-  
 » ner Prisonniers.  
 » Au reste , si vous ne faites cesser les actes  
 » d'hostilité de votre côté , on s'en prendra à  
 » vous de toutes les suites , qui pourront ar-  
 » river , & je laisserai à juger à tout le Monde  
 » qui aura le plus de tort , ou de vous ; ou de  
 » moi ? vous , pour avoir ralumé la guerre ;  
 » moi , pour défendre nos Indiens contre vos  
 » Entreprises.

Ces Sauvages vouloient bien me mettre <sup>1698.</sup> entre les mains tous les Prisonniers, qu'ils ont faits sur vous pendant la guerre, & dont le nombre étoit de plus de cent, à condition, que je leur assurasse que de votre côté vous relâcheriez tous ceux, que vous retenez de leurs Gens; mais je n'ai pas voulu me charger de tout cela, que je n'eusse sçu encore une fois votre résolution. Je vous envoie pourtant quatre Prisonniers François, que nos Indiens avoient amenés à Orange, avec mon Passeport pour les conduire en Canada. Si vous consentez à un échange de Prisonniers de part & d'autre, vous feiez bien de m'en avertir, afin que je fasse assembler ceux des Vôtres, qui sont entre les mains de nos Indiens.

L'on me mande de la Nouvelle Angleterre que les Vôtres ont tué deux Anglois auprès d'un Village, nommé *Alfiade*, & que cela s'est fait environ le quinzième du mois passé, comme ces pauvres Gens faisoient leur moisson sans armes, se croyant en sûreté à cause de la Paix. On ne sçauroit entendre parler de semblables cruautés sans horreur, & toutesfois l'on tient que la récompense, que vous donnez à vos Alliés, & qu'on dit être de cinquante écus pour chaque chevelure, les y encourage. Vous ne prendrez pas, je crois, en mauvaise part, si je vous dis que cela semble tout-à-fait contraire au Christianisme.

Avanthier deux Onnontagués sont venu m'avertir que vous avez envoyé deux Représentants de leur Nation, pour dire aux Cantons Supérieurs, qu'au cas, qu'ils ne vinssent pas en Canada dans quarante-cinq jours,

1698,

» vous marcherez dans leur Pays à la tête d'une  
 » Armée pour les y contraindre par la force. Et  
 » moi de mon côté j'envoye aujourd'hui mon  
 » Lieutenant-Gouverneur , avec des Troupes  
 » réglées du Roy , pour s'opposer aux hostili-  
 » tés, que vous entreprendrez. Je veux même,  
 » s'il est besoin , armer tout ce qu'il y a d'Hom-  
 » mes dans les Provinces de mon Gouverne-  
 » ment , pour vous repousser , & tâcher de  
 » faire réparation du dommage, que vous fe-  
 » rez à nos Indiens . . . .

Réflexions de  
 M. de Fronte-  
 nac sur cette  
 Lettre.

C'est assez souvent une marque qu'on se  
 sent foible , quand on parle si haut : on veut  
 essayer de gagner par les menaces ce qu'on  
 sçait bien qu'on ne peut emporter par la force ;  
 & l'on a pu voir dans toute la suite de cette  
 Histoire , que les Anglois l'ont toujours pris  
 sur ce ton , quand ils ne se sont pas trou-  
 vés en état de soutenir par les armes leurs  
 prétentions. M. de Frontenac ne fut point la  
 Dupe de la maniere , dont le Général An-  
 glois vouloit faire valoir les siennes , & il  
 comprit même que cette batterie étoit dressée  
 autant contre les Iroquois , que contre lui ,  
 & que le Chevalier de Bellomont ne prenoit  
 si vivement leur défense , que pour les asser-  
 vir plus sûrement.

Il n'étoit pas Homme à négliger de leur  
 faire faire cette réflexion , & peut-être ne  
 différa-t-il si longtemps de répondre à la Lettre,  
 qu'il venoit de recevoir , que parce qu'il vou-  
 lut avoir le tems de la leur communiquer ,  
 & de s'assurer de ce qu'ils en pensoient. Il  
 paroît au moins certain qu'il attendit l'ar-  
 rivée des Vaisseaux de France , pour voir s'ils  
 ne lui apporteroient point d'ordre de la Cour

par rapport à cette affaire. Quoiqu'il en soit, la réponse qu'il fit au Chevalier de Bellomont est datée du vintunième de Septembre. La voici.

1698.

Je n'aurois pas été si lontems, sans en-<sup>cc</sup> voyer sçavoir de vos nouvelles par des Per-<sup>cc</sup> sonnes de mérite & de distinction, & sans ré-<sup>cc</sup> pondre aux honnêtetés, qu'il vous a plu me<sup>cc</sup> faire par MM. Schuillier & Dellius, si les<sup>cc</sup> Vaisseaux, que j'attendois de France, fussent<sup>cc</sup> plutôt arrivés ici. Leur retardement est la<sup>cc</sup> seule raison, qui m'engage encore à remet-<sup>cc</sup> tre leur départ jusqu'au printems prochain, <sup>cc</sup> dans la crainte que la saison étant aussi avan-<sup>cc</sup> cée qu'elle l'est, ne leur permît pas de re-<sup>cc</sup> venir avant que la navigation *des Lacs & des*<sup>cc</sup> *Rivieres* soit fermée.

Réponse  
qu'il y fait.

Les Dépêches, que j'ai reçues de la Cour<sup>cc</sup> m'ont appris, comme de votre côté vous avez<sup>cc</sup> du le sçavoir, que les Rois, nos Maîtres, <sup>cc</sup> avoient résolu de nommer chacun de leur<sup>cc</sup> part des Commissaires, pour régler les li-<sup>cc</sup> mites des Pays, sur lesquelles devoit s'étendre<sup>cc</sup> leur Domination en ces Contrées. Ainsi, <sup>cc</sup> Monsieur, il me semble qu'avant que de le<sup>cc</sup> prendre sur le ton, que vous faites, vous<sup>cc</sup> auriez du attendre la décision, que les Com-<sup>cc</sup> missaires en auront faite, & ne pas vous in-<sup>cc</sup> gerer de vouloir traverser cette affaire, qui<sup>cc</sup> étoit déjà commencée, & qu'on peut regarder<sup>cc</sup> comme domestique, puisque c'est un Pere, <sup>cc</sup> qui tâche de ramener ses Enfans par toutes<sup>cc</sup> sortes de voyes à leur devoir, en commençant<sup>cc</sup> par celles de la douceur, résolu d'user des<sup>cc</sup> plus severes, au cas, que les premieres n'ayent<sup>cc</sup> point d'effet.

1698. C'est une chose, que vous devez regarder

comme entièrement séparée des Traités de  
 paix & d'amitié, que les Rois, nos Maîtres  
 ont faits ensemble, & vous n'y pouvez entrer,  
 sans faire connoître. qu'au lieu d'employer  
 toutes sortes de moyens pour tâcher d'entre-  
 tenir la correspondance entre les deux na-  
 tions. . . . Vous cherchez des prétextes pour  
 donner atteinte aux Traités, qui ont été con-  
 clus, & dont je doute que vous fussiez auto-  
 risé par Sa Majesté Britanique. Car pourmbi,  
 en voulant obliger les Iroquois à exécuter la  
 parole, qu'ils m'ont donnée, avant qu'on pût  
 sçavoir que la paix fût faite entre les deux  
 Couronnes, & pour laquelle ils m'ont donné  
 des otages, je ne fais que suivre la route,  
 que j'avois prise; mais vous, Monsieur, vous  
 vous détournez de la vôtre, en prétextant des  
 prétentions, qui sont nouvelles, & qui n'ont  
 aucun fondement.

En effet vous voulez bien que je vous dise  
 que je suis aslez informé des sentimens des  
 Iroquois, pour sçavoir qu'il n'y a pas une  
 des cinq Nations, qui. . . voulût être sous  
 la domination d'Angleterre, & que vous n'a-  
 vez aucune preuve pour les convaincre de  
 votre droit, au lieu que celles, que nous  
 avons, & que l'on remettra entre les mains  
 des Commissaires, sont si incontestables,  
 que je doute qu'on y puisse faire la moindre  
 réplique. Ainsi, Monsieur, je suis résolu d'al-  
 ler toujours mon chemin, & je vous prie de  
 ne point faire de démarches pour me traver-  
 ser, parce qu'elles vous seroient inutiles,  
 & que toute la protection & le secours, que  
 vous me déclarez leur avoir déjà donné, &

leur vouloir continuer contre les termes du <sup>ce</sup> Traité, ne me feront jamais beaucoup de <sup>ce</sup> peur, & ne m'obligeront point de changer <sup>ce</sup> mes desseins; au contraire ils m'engageront <sup>ce</sup> plutôt à les presser davantage, quelques suites <sup>ce</sup> funestes, qu'ils puissent avoir. Ce sera vous, <sup>ce</sup> Monsieur, qui en répondrez, & du côté du <sup>ce</sup> Roy, votre Maître, & du côté du Ciel. <sup>ce</sup>

On vous a mal informé, lorsqu'on vous <sup>ce</sup> a dit que les François, & les Sauvages Habi- <sup>ce</sup> tans parmi nous avoient fait des outrages <sup>ce</sup> aux Iroquois. Il est bien vrai que les Ou- <sup>ce</sup> ronaquis, & en particulier les Algonquins ont <sup>ce</sup> fait un coup considérable sur les Onnonta- <sup>ce</sup> gués, parce que cette Nation, aussi-bien <sup>ce</sup> que les autres, s'étoit déclarée ne vouloir <sup>ce</sup> point la paix avec eux... Cependant j'ai lieu <sup>ce</sup> de croire que, si les Iroquois ne m'ont point <sup>ce</sup> ramené tous les Prisonniers, qu'ils ont faits <sup>ce</sup> sur nous, c'est parce que vous vous y êtes <sup>ce</sup> formellement opposé. Lorsqu'ils se range- <sup>ce</sup> ront à leur devoir, & qu'ils auront effectué <sup>ce</sup> leur parole, je leur rendrai ceux, qui sont <sup>ce</sup> ici.

Cela ne m'empêche pas, Monsieur, de <sup>ce</sup> vous remercier du bon traitement, que vous <sup>ce</sup> avez fait aux quatre derniers François, que <sup>ce</sup> vous m'avez renvoyés. Je m'étois assez ex- <sup>ce</sup> pliqué au sujet des Sauvages de l'Acadie, & <sup>ce</sup> j'ai toujours appréhendé que, si on ne leur <sup>ce</sup> rendoit au plutôt ceux de leur Nation, qui <sup>ce</sup> sont retenus Prisonniers à Baston de si mau- <sup>ce</sup> vaise foi, ils ne formassent quelque Entre- <sup>ce</sup> prise sur votre Colonie. Je suis pourtant fâché <sup>ce</sup> du coup, que vous me mandez qu'ils ont fait, <sup>ce</sup> ce qui m'oblige de leur envoyer un second <sup>ce</sup>

1698. » ordre pour faire cesser tout acte d'hostilité ;  
 » mais je vous prie de leur renvoyer leurs Gens ,  
 » sur lesquels vous ne m'avez fait aucune ré-  
 » ponse. Vous voyez que je vous parle avec  
 autant de franchise & de liberté , que vous  
 faites.

Il est assez surprenant que M. de Frontenac n'ait rien répondu à l'article de la Lettre du Chevalier de Bellomont , qui regardoit les Missionnaires , & sur lequel il avoit cependant beau jeu pour le convaincre de mauvaise foi. Car en premier lieu il n'y avoit alors aucun Missionnaire dans ces Cantons , & depuis lontems aucun n'y avoit été. En second lieu les Missionnaires n'ont jamais été à charge aux Sauvages , à qui ils ont toujours beaucoup plus donné , qu'ils n'en ont reçu : de sorte qu'on ne comprend pas en quel sens les Iroquois pouvoient se plaindre d'en être opprimés. D'ailleurs on sçait que ces Peuples méprisoient fort les Ministres Protéstans , & qu'ils avoient souvent reproché aux Habitans de la Nouvelle York , qu'ils n'avoient point de religion. Ainsi il est plus que vraisemblable que , s'ils avoient voulu se faire Chrétiens , ils n'auroient pas choisi de l'être comme les Anglois , & en effet tous ceux de cette Nation , qui se sont convertis au Christianisme , ont embrassé la religion Romaine.

Autres pré-  
 tentions des  
 Anglois.

Mais ce n'étoit pas seulement sur le Pays Iroquois , & sur les Personnes de ces Sauvages que le Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre étendoit ses prétentions. On lui avoit persuadé , & le Ministre Dellius l'avoit déclaré en termes formels au Chevalier de Callieres à son passage par Montreal , que sa

Nation ayant succédé à tous les droits des Hollandois lorsqu'elle leur avoit cédé Surinam en échange de la Nouvelle York, Michillimackinac, & tout ce qui est au Midy de ce Poste, devoit lui revenir. Le Gouverneur de Montreal demanda au Ministre sur quoi il appuyoit cette prétention, & où il avoit appris que la Nouvelle Belgique, avant que d'être devenuë la Nouvelle York, s'étendit à tous les Pays, dont il parloit ?

Pour nous, ajouta-t-il, il nous sera aisé de ce mettre dans la dernière évidence que nous ce avions découvert & possédé le Pays des Ou- ce saouais, & celui même des Iroquois, avant ce qu'aucun Hollandois y eût mis le pied, & ce que le droit de possession, établi par plusieurs ce titres en divers endroits des Cantons, n'a été ce interrompu que par la guerre, que nous avons ce été obligés de faire à cette Nation, à cause de ce leurs révoltes & de leurs insultes ». Dellius ce vit bien qu'il avoit à faire à un Homme instruit, & qu'on ne tiroit pas facilement de son principe : il n'insista point davantage, & le Chevalier de Bellomont ne jugea pas à propos d'incidenter sur cet article dans ses Lettres à M. de Frontenac.

Il réussit un peu mieux d'abord du côté de Affaires de l'Acadie, où il regardoit comme un coup d'E- l'Acadie. tat d'assurer la Domination Angloise, ou du moins de se mettre l'esprit en repos de la part des Sauvages, qui pendant la guerre avoient répandu une si grande terreur dans toute la Nouvelle Angleterre. Le Chevalier de Villebon, dans une Lettre, qu'il écrivit à M. de Pontchartrain le troisième d'Octobre de cette année, mandoit à ce Ministre que les Anglois

songeoient à rétablir le Forr de Pemkuit , & à peupler les deux bords du Kinibequi ; qu'il ne croyoit pas qu'on dût souffrir , ni l'une , ni l'autre Entreprife ; mais que , comme il n'avoit pas assez de Forces pour s'y opofer ouvertement , il trouveroit bien le moyen de les faire échouer , en laiffant faire les Sauvages.

Il ajoutoit que les Anglois continuoient à faire la Pêche le long de nos Côtes ; que les Habitans du Port-Royal avoient écrit au Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre pour lui demander fa protection , & qu'un nommé LE BORGNE , Fils ou Parent de celui , qui étoit autrefois entré dans tous les droits du Sieur d'Aunai de Charnifé fur cette partie de l'Acadie , fe portant pour Seigneur de tout le Pays , depuis les Mines jufqu'à l'Ifle Verte , fe faisoit donner par les Anglois cinquante écus pour chaque Bâtiment , qui venoit trafiquer dans toute l'étendue de fon prétendu Domaine.

Reglement des Limites pour les côtes Méridionales de la Nouvelle France. On comptoit bien à la Cour & en Canada que dans le Reglement des Limites , auquel on travailloit , on fe releveroit de ces différentes prétentions ; mais la paix ne dura pas assez longtems pour confommer cette affaire. D'ailleurs on ne faisoit pas assez réflexion en France que celui , qui s'est mis en poffeffion , a un grand avantage fur fon Compétiteur. En effet , quoique les Limites de la Nouvelle France fur cette Côte Méridionale euffent été fixées à la Riviere de Kinibequi , & qu'en dernier lieu on eût chaffé les Anglois de Pemkuit , qui devoit nous appartenir en vertu de ce Traité , cependant parce que les

Anglois y étoient revenus, MM. DE TALLARD & D'HERBAULT, Commissaires nommés par le Roy, furent obligés de rapprocher nos Frontières en deçà de ce Poste, & de les marquer à la Riviere de S. George, située presque à distance égale du Kinibequi & de Pentagoët. Ce qui fut confirmé en 1700. par M. de Villieu de la part du Roy Très-Christien, & par M. de SOUDRIC de la part de Sa Majesté Britannique.

On ne regla rien sur ce qui concernoit le Pays des Iroquois, parce que ces Sauvages protestèrent de leur indépendance, & qu'apparemment on ne voulut, ni de part ni d'autre s'en faire des Ennemis. Pour ce qui est de la Baye d'Hudson, elle nous resta toute entiere, parce que nous en étions les Possesseurs actuels. Les Anglois se bornèrent à demander de grands dédommagemens pour ce que nous leur avions enlevé pendant la paix dans les Forts du fond de cette Baye. On leur opposa l'invasion du Fort Nelson faite auparavant, sans qu'il y eût guerre entre les deux Couronnes, & où nous avions souffert une perte beaucoup plus considerable.

Nous avions ravagé plutôt que conquis la Côte Orientale de l'Isle de Terre-Neuve. Les Anglois s'y étoient bientôt rétablis, & nous les avions laissé faire. Enfin l'Isle de Cap Breton n'étoit pas alors un objet, & l'Etablissement, que nous y avions, n'avoit rien, qui pût exciter la jalousie des Anglois : elle nous demeura ; mais la guerre, qui se ralluma bientôt après en Europe, livra tout de nouveau les prétentions réciproques des deux Nations au sort des armes.

1698.  
Mort de M.  
de Frontenac.

Cependant il y avoit à peine deux mois, que le Comte de Frontenac avoit écrit au Chevalier de Bellomont la Lettre, que nous venons de rapporter, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie, dont le danger se déclara d'abord, & qui l'emporta en effet le vinthuit de Novembre. Il étoit dans sa soixante & dixhuitième année, mais dans un corps aussi sain, qu'il est possible de l'avoir à cet âge, il conservoit toute la fermeté, & toute la vivacité d'esprit de ses plus belles années. Il mourut comme il avoit vécu, chéri de plusieurs, estimé de tous, & avec la gloire d'avoir, sans presqu'aucun secours de France, soutenu, & augmenté même une Colonie ouverte & attaquée de toutes parts, & qu'il avoit trouvée sur le penchant de sa ruine.

Il paroïssoit avoir un grand fond de Religion, & il en donna constamment jusqu'à sa mort des marques publiques. On ne l'accusa jamais d'être intéressé; mais on avoit de la peine à concilier la piété, dont il faisoit profession, avec la conduite, qu'il tenoit à l'égard des Personnes, contre lesquelles il s'étoit laissé prévenir. L'âcreté de son humeur un peu atrabilaire; & une jalousie basse, dont il ne se défit jamais, l'ont empêché de goûter tout le fruit de ses succès, & ont un peu démenti son caractère, où il y avoit de la fermeté, de la noblesse & de l'élévation. Après tout la Nouvelle France lui devoit tout ce qu'elle étoit à sa mort, & l'on s'aperçut bientôt du grand vuide, qu'il y laissoit.

Les Iroquois  
veulent sur-  
prendre le

En effet les Iroquois n'eurent pas plutôt été informés qu'il n'étoit plus, qu'ils crurent pouvoir rompre impunément l'espèce de Traité.

qu'ils avoient fait avec lui ; mais ils voulurent prendre quelques mesures , avant que de se déclarer. Au mois de Mars suivant ils envoyèrent des Députés à Montreal , & l'on s'aperçut aisément que leur unique dessein étoit de s'instruire de l'état , où se trouvoit la Colonie destinée de son Chef. Ils pleurerent à leur manière la mort de leur Père ; ils présentèrent au Gouverneur de Montreal , qui étoit chargé du Commandement général , trois Prisonniers François , & ils lui promirent de lui rendre tous les autres , s'il vouloit mettre en liberté tous ceux de leur Nation , qu'il retenoit encore.

Ils le prièrent ensuite d'envoyer avec eux le Sieur de Maricourt , acompagné de deux Sauvages du Sault S. Louis & de la Montagne , pour aller avec eux à Orange , où se feroit l'échange , & où la paix se concluroit. Ils témoignèrent qu'il leur feroit encore plaisir d'engager le P. Bruyas , un de leurs anciens Missionnaires , à être de ce voyage , & de rapeller de France le P. de Lamberville , qui sçavoit mieux , disoient ils , qu'aucun autre , entretenir la bonne intelligence entre les deux Nations. Enfin ils lui représentèrent qu'ils ne pouvoient prendre en lui aucune confiance , tandis qu'il tenoit sur le feu la chaudiere de guerre , & qu'il n'arrêtoit point la hache de ses Alliés.

Le Chevalier de Callieres leur répondit que la chaudiere demeureroit sur le feu jusqu'à la conclusion de la paix ; qu'il vouloit en traiter à Montreal , & non pas à Orange ; & qu'il n'entendroit à aucune proposition de leur part , qu'ils n'eussent satisfait à toutes les con-

1699.

Chevalier de  
Callieres.Conduite de  
ce Gouverneur.

ditions, que leuravoit imposées le Feu Comte de Frontenac; qu'alors M. de Maricourt & le P. Bruyas iroient chez eux, & qu'il écrivoit en France, pour y solliciter le retour du P. de Lamberville. Ils parurent assez satisfaits de cette réponse, à laquelle on s'aperçut pourtant bien qu'ils ne s'étoient pas attendus, & ils se bornèrent à demander sûreté pour aller & venir librement.

M. de Callieres leur accorda soixante jours de trêve, & sur ce qu'ils insisterent pour obtenir quatre Prisonniers, que le Canton d'Onnontagué redemandoit avec les plus vives instances, il consentit à les échanger contre quatre François. Il eut tout lieu dans la suite de se sçavoir bon gré de ne s'être pas montré plus facile; car on reconnut bientôt que ces Barbares n'avoient point d'autre vûe que de retirer peu à peu tous nos Prisonniers, en gardant les leurs, qu'ils avoient presque tous adoptés. Les Députés promirent en partant d'être de retour avant le mois de Juin; mais on compta d'autant moins sur cette promesse, qu'on étoit instruit que les Anglois vouloient être les Arbitres de la paix, & prétendoient que les Iroquois, comme leurs Sujets, fussent compris dans celle, qui avoit été conclûe à Riswick entre les deux Couronnes.

M. de Callieres est nommé Gouverneur Général.

L'arrivée des premiers Navires de France apprit au Chevalier de Callieres que le Roy l'avoit nommé Successeur de M. de Frontenac, & la joye, qu'en témoignerent tous les Ordres de la Colonie, le flatta bien autant, que le choix de son Souverain. Il avoit eu un Rival dans M. de Champigny, & il n'étoit peut-être redevable de lui avoir été préféré,

que parce que son Envoyé avoit fait plus de diligence, que celui de l'Intendant, lequel à son arrivée à Versailles avoit trouvé la Place remplie.

Tous deux la méritoient, & il n'est pas aisé de dire lequel auroit été plus agréable aux Habitans du Canada. M. de Champigny avoit acquis une grande expérience des affaires du Pays. Sa vertu, son zèle, son désintéressement, son équité, sa douceur le rendoient très-propre à gouverner une Colonie, où il y avoit assez de bras pour exécuter ce qu'un Chef aussi sage & aussi aimé que lui, auroit résolu dans le Conseil; mais M. de Callieres avec les mêmes avantages avoit encore celui de pouvoir se montrer à la tête des Troupes, qui avoient marché plus d'une fois sous ses ordres, & qui admiroient également sa conduite & son intrépidité.

Sans avoir le brillant de son Prédécesseur, Son caractère. il en avoit tout le solide, des vûes droites & désintéressées, sans préjugé & sans passion: une fermeté toujours d'accord avec la raison, une valeur, que le flegme sçavoit modérer & rendre utile: un grand sens, beaucoup de probité & d'honneur, & une pénétration d'esprit, à laquelle une grande application & une longue expérience avoient ajouté tout ce que l'expérience peut donner de lumieres: il avoit pris dès les commencemens un grand empire sur les Sauvages, qui le connoissoient exact à tenir sa parole, & ferme à vouloir qu'on lui gardât celles, qu'on lui avoit données. Les François de leur côté étoient convaincus qu'il n'exigeroit jamais rien d'eux, que de raisonnable; que pour n'avoir ni la naissance, ni

1699.

les grandes alliances du Comte de Frontenac, ni le rang de Lieutenant Général des Armées du Roy, il ne se sauroit pas moins se faire obéir que lui; mais qu'il n'étoit pas Homme à leur faire trop sentir le poids de l'autorité.

M. de Vaudreuil Gouverneur de Montreal.

Le Gouvernement de Montreal, qui vacoit par la promotion de M. de Callieres fut donné au Chevalier de Vaudreuil, qui étoit revenu depuis peu de France, & que son activité, sa bonne mine, ses manieres nobles & aimables, & la confiance des Gens de guerre rendoient très-propre à occuper un Poste de cette importance. Celui de Catarocouy étoit aussi pour lors d'une très grande conséquence, & Sa Majesté manda au nouveau Général de n'en confier le Commandement qu'à des Officiers vigilans, capables de prendre leur parti d'eux-mêmes, quand le tems & la nécessité des affaires ne leur permettoient pas d'attendre ses ordres, & sur lesquels il pût se reposer, comme sur lui-même, pour la conservation d'une telle Place.

Prétentions du Gouverneur de la N. Angleterre sur les Canibas.

Le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre avoit alors tourné sa principale attention sur les Nations Abénaquises, & sous prétexte, que le Kinibequi, où les Canibas avoient toujours eu leurs principaux Etablissmens, étoit possédé par les Anglois; il avoit sur ces Sauvages les mêmes prétentions, que sur les Iroquois. Le Roy, dans une Lettre datée du vint-cinquième de Mars, & adressée au Comte de Frontenac, dont Sa Majesté n'avoit pas encore appris la mort, lui donnoit ordre d'agir de concert avec le Général Anglois; mais il lui marquoit en même tems, que jusqu'à ce que les limites des deux Colonies fussent réglées, il

tint exactement la main à ne souffrir aucun changement au sujet des Alliés de l'une & l'autre Couronne, & à ce que toutes choses demeurassent à cet égard sur le pied, où elles étoient au commencement de l'année précédente.

Toutefois, comme on étoit fort sûr des Canibas, & en général de toutes les Nations Abénaquises, le P. Bigot le Cadet étant venu au commencement de Janvier donner avis à M. de Callieres que les Anglois paroissoient vouloir traiter de bonne foi avec ces Sauvages, le Commandant lui répondit qu'il ne voyoit aucun inconvénient à les laisser faire. En effet les Abénaquis ayant reçu les propositions du Général Anglois, qui avoit même promis de les venir trouver au printems prochain, ils lui firent signifier les articles suivants.

A quelles conditions ces Sauvages veulent traiter avec lui.

1699.

1°. Qu'il commençât par faire retirer pour toujours les Anglois de leur Pays : 2°. Qu'ils ne voyoient pas sur quel fondement il prétendoit être leur Maître; que ni lui, ni aucun de ses Prédécesseurs ne l'avoient jamais été, qu'ils s'étoient donnés de leur plein gré, & sans y être contraints, au Roy de France, & qu'ils ne recevroient jamais les ordres d'aucun autre, que de lui & de ses Généraux : 3°. Qu'ils ne permettroient jamais aux Anglois d'avoir des Habitations sur leurs Terres, & qu'ils avoient accordé cette permission aux seuls François : 4°. Qu'ils étoient fort surpris d'entendre dire qu'il songeoit à leur donner d'autres Missionnaires que les leurs: qu'ils étoient bien aises qu'il sçût qu'ils ne vouloient pas changer de Religion, & que jamais ils n'en

1699.

M. de la Vallière & le P. Bruyas font envoyés à Baston.

auront d'autre, que celle, qu'on leur avoit enseignée, & pour laquelle ils avoient combattu, & combattroient jusqu'à la mort.

Sur ces entrefaites M. de Callières reçut par M. de Bellomont une Lettre, par laquelle Sa Majesté lui ordonnoit de faire cesser tout acte d'hostilité entre les François & les Anglois. Cette Lettre avoit été adressée ouverte au Général Anglois, & le Roy d'Angleterre avoit pareillement adressé à M. de Callières celle, qu'il écrivoit en conformité au Chevalier de Bellomont. Le Chevalier de Callières jugea à propos de l'envoyer à Baston par M. de LA VALLIÈRE, Major de Montreal, & de faire accompagner cet Officier par le P. Bruyas. Ces Députés étoient chargés de retirer tous les François Prisonniers dans la Nouvelle Angleterre, & il leur fut recommandé en particulier d'examiner dans quelle disposition le Gouverneur Anglois étoit au sujet des Abénaquis & des Iroquois.

Le Chevalier de Bellomont veut toujours se rendre l'Arbitre de la paix.

Ces Derniers avoient tout récemment fait une Députation au nouveau Gouverneur Général, pour le complimenter sur sa promotion; mais les Députés n'avoient point parlé d'affaire, & l'on eut avis quelque tems après qu'un Parti de cette Nation avoit commis une hostilité contre les Miamis, dont plusieurs avoient été tués. Il paroïsoit néanmoins qu'en général les Cantons étoient assez disposés à la paix, & ne différoient de la conclure, que par la considération des Anglois. D'autre part M. de Bellomont étoit persuadé que ces Sauvages ne demeureroient jamais Neutres, & qu'il falloit qu'ils se déclarassent pour, ou contre les François.

Dans cette pensée, comme il avoit des ordres positifs du Roy de la Grande Bretagne de les contraindre à désarmer, & qu'il ne pouvoit les dissimuler, parce que M. de Callieres les avoit vûs, & en gardoit un *duplicata*, il reprit le dessein de se rendre l'Arbitre souverain du Traité. Ainsi sçachant les engagements, que les Cantons avoient pris avec le feu Comte de Frontenac, il leur demanda de se venir trouver à Orange. Ils le refuserent, & surpris de ce refus, il leur envoya des Personnes de confiance, qui vinrent à bout de leur persuader de traîner l'affaire en longueur.

Ils ne parurent donc point à Montreal, quoique tout récemment ils eussent promis au Chevalier de Callieres de s'y trouver, & qu'ils eussent marqué le tems, qu'ils s'y trouveroient, & ce Général, pour n'être point surpris par ces Barbares, se mit en état de leur faire vivement la guerre, s'ils s'avisent de recommencer leurs hostilités; mais ce qu'il fit de mieux & de plus efficace pour renverser les batteries du Chevalier de Bellomont, ce fut d'envoyer à Onnontagué une copie de la Lettre du Roy d'Angleterre à ce Gouverneur, & il avoit en cela plus d'une vûë.

Car en premier lieu il vouloit faire connoître aux Iroquois que les Anglois ne les regardoient plus que comme des Sujets de leur Roy, & en effet ce Prince en parloit sur ce ton-là dans sa Lettre. En second lieu il leur apprenoit qu'ils ne devoient plus attendre de secours du côté de la Nouvelle York, puisque le Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre avoit défense de leur en donner aucun, ni directement, ni indirectement. Enfin

1699.

il leur faisoit comprendre en même tems qu'il ne lui seroit pas difficile de les réduire par la force, s'ils refusoient de faire la paix aux conditions, que son Prédécesseur leur avoit proposées.

Les Cantons  
s'y déterminèrent.

Cette démarche produisit l'effet, qu'il en avoit attendu : à la vérité les Cantons ne jugerent pas à propos de se brouiller avec les Anglois, dont ils pouvoient avoir besoin dans la suite ; ils aimèrent mieux dissimuler le ressentiment, qu'ils avoient de leurs prétentions, & ils se contenterent de leur déclarer qu'ils vouloient bien être leurs Freres, mais non pas leurs Sujets. Les Anglois de leur côté prirent aussi le parti de les ménager. Enfin les Cantons, après avoir encore tergiversé quelque tems, & tâché de se venger de leurs pertes sur ceux de nos Alliés, qu'ils en croyoient les Auteurs, voyant que rien de tout cela ne leur réussissoit, songerent tout de bon à s'accommoder, tandis qu'ils le pouvoient encore avec avantage & avec honneur.

Ils reçoivent  
un échec de la  
part des Outaouais.

1700.

En conséquence de cette résolution le vintunième de Mars de l'année 1700. deux Iroquois vinrent trouver le Gouverneur Général. Ils n'étoient revêtus d'aucun pouvoir ; mais ils étoient chargés d'annoncer une Députation générale des Cantons pour le mois de Juillet, & firent sur ce retardement des excuses assez frivoles, dont M. de Callieres parut fort mal satisfait. Trois mois après un bon nombre d'Outaouais débarquerent à Montreal, où le Général étoit alors, & lui dirent ce qu'il savoit déjà, que les Iroquois étant venus chasser sur leurs Terres, ils les avoient attaqués ; & en avoient tué vingt-huit, tant Hommes, que

Femmes ; que les autres leur ayant représenté qu'ils avoient cru pouvoir chasser par tout, puis-que toute hostilité étoit suspendue de la part des François & de leurs Alliés, ils leur avoient promis de ne point faire de mal aux Prisonniers jusqu'à ce qu'ils fussent instruits des volontés de leur Pere Ononthio.

M. de Callieres après les avoir écouté tranquillement ; leur dit qu'ils ne lui disoient pas tout ; qu'il étoit informé que, malgré ses défenses, ils étoient allés attaquer les Sioux, & qu'après le coup, qu'ils avoient fait sur les Iroquois, ils avoient envoyé quelques-uns de leurs Prisonniers aux Cantons, pour négocier avec eux sans sa participation ; que c'étoit mal débiter avec lui, que d'agir avec cette indépendance dans une affaire aussi importante, & après les assurances, qu'il leur avoit données, de ne rien conclure avec les Iroquois, que de concert avec eux ; qu'il falloit qu'ils eussent bien oublié la maniere, dont ceux-ci les avoient si souvent traités, pour se fier encore à eux ; qu'il esperoit qu'à l'avenir ils seroient plus avisés & plus circonspects ; qu'il attendoit incessamment les Députés des Cantons, & que si à leur arrivée les Chefs des Nations Alliées n'étoient pas encore venus, il leur feroit sçavoir par des Exprès ses intentions ; qu'en attendant ils demeurassent tranquilles, & qu'ils traitassent bien leurs Prisonniers.

Le dix-huitième de Juillet deux Députés du Canton d'Onnontagué, & quatre de celui de Tsonnonthouan arrivèrent à Montreal. & furent présentés par M. de Maricourt au Général, qui voulut bien leur donner une au-

Ce qui se passe entre ceux-ci, & M. de Callieres.

1700.

Députés Iroquois à Montreal.

dience publique ; ils y furent conduits en cérémonie, & marchant par les rues pour se rendre chez M. de Callieres, ils pleurerent tous les François morts pendant la guerre, dont ils prîrent les Ames à témoin de la sincérité de leur procédé.

Sitôt qu'ils eurent été introduits dans la Sale du Conseil, où le Gouverneur Général étoit avec toute la Cour, ils déclarerent qu'ils venoient de la part des quatre Cantons Supérieurs, dont ils avoient les pouvoirs ; qu'il y avoit longtemps qu'ils étoient sur le pied de traiter sans les Agniers, & que, si parmi eux il n'y avoit Personne des Cantons de Goyogouin & d'Onneyouth, c'est que le Chevalier de Bellomont leur ayant envoyé Pitre Schuillier pour les dissuader de descendre à Montreal, les Députés de ces deux Cantons étoient allés sçavoir de lui quelle raison il avoit de s'opposer à ce voyage.

Leurs propositions.

Ils se plainquirent ensuite de ce qu'étant allés à la chasse sans aucune défiance, & sur ce qu'on leur avoit assuré que la guerre étoit finie entre les François & les Anglois par un Traité, dans lequel les Alliés des deux Nations étoient compris, les Outaouais d'une part, les Illinois & les Miamis de l'autre, les avoient attaqués, & leur avoient tués cent cinquante Hommes. Enfin ils demanderent que le Pere Bruyas, MM. de Maricourt & JONCAIRE les accompagnassent à leur retour chez eux, rien n'étant plus capable, disoient-ils, de convaincre les Cantons que leur Pere vouloit sincèrement la paix, que d'avoir pour eux cette condescendance. Ils ajoûterent que ces trois Ambassadeurs ne partiroient point de leur Pays,

Pays, sans en avoir retiré tous les Prisonniers François, qui y étoient encore retenus.

Le Chevalier de Callieres leur fit réponse, Réponse du Gouverneur Général.  
 1<sup>o</sup>. Qu'il n'avoit rien à ajouter à ce que M. de Bellomont leur avoit dit au sujet du Traité de paix conclu entre les deux Couronnes de France & d'Angleterre, & qu'il étoit surpris de ce que les Députés d'Onneyouth & de Goyogouin étoient allé trouver ce Gouverneur, au lieu de venir avec leurs Freres, pour satisfaire aux engagements, qu'ils avoient pris avec lui, & avec feu M. de Frontenac.

En second lieu, qu'il avoit agi auprès de tous ses Alliés pour les porter à ne faire aucune hostilité pendant qu'on traiteroit de la paix; mais que les délais affectés des Cantons, & l'irruption de quelques Iroquois sur les Miamis leur avoient attiré les malheurs, dont ils se plaignoient; qu'il en étoit pourtant fâché, & que pour prévenir de pareils accidens, il avoit mandé des Députés de toutes les Nations; qu'eux-mêmes, si c'étoit sincèrement, qu'ils voulussent la paix, ils ne manquaient point de lui envoyer dans trente jours des Ambassadeurs de tous les Cantons; qu'alors toutes les chaudières de guerre seroient renversées, le grand arbre de la paix affermi, les Rivieres netoyées, les chemins applanis, & que chacun pourroit aller & venir en toute sûreté par tout, où bon lui sembleroit.

En troisiéme lieu, qu'il consentoit que le Missionnaire & les deux Officiers, qu'ils demandoient, allassent avec eux chercher les Prisonniers; mais à condition, qu'ils ameneroient aussi des Ambassadeurs munis de pleins pouvoirs pour établir une paix durable; qu'à

1700.

leur arrivée à Montreal il rendroit la liberté à tous les Prisonniers Iroquois ; mais qu'il vouloit que quelqu'un d'entre eux restât en ôtage jusqu'au retour des trois Personnes, qu'il leur confioit. Quatre Députés s'offrirent à demeurer, & furent acceptés ; le reste de l'audience se passa assez tranquillement, si ce n'est que des Iroquois Chrétiens & des Abénaquis, qu'on y avoit invités, firent de grands reproches, & parlerent avec beaucoup de hauteur aux Députés des deux Cantons.

Réception  
faite à On-  
nontagué aux  
Ambassa-  
deurs Fran-  
çois.

M. de Callieres, en congédiant ceux-ci, déclara qu'il attendroit les Ambassadeurs jusqu'au mois de Septembre. Les trois Ambassadeurs François partirent avec eux, & furent reçus à Onnontagué avec des démonstrations de joye, qu'ils n'avoient osé esperer. Du Lac de Gannentaha, où l'on étoit venu au devant d'eux, on les mena comme en triomphe jusqu'à la grande Bourgade de ce Canton. Tegannissorens, en qualité d'Orateur, s'étoit avancé assez loin pour les complimenter, il leur dit les choses du Monde les plus polies, & comme ce Sauvage n'avoit jamais varié à l'égard des François, & n'avoit eu nulle part, ni aux perfidies, ni aux résolutions violentes de la Nation, les Ambassadeurs ne revoquerent point en doute sa sincérité : mais ils n'en tirèrent aucune conséquence pour les autres.

Discours du  
P. Bruyas.

Ils entrèrent dans le Bourg au bruit de plusieurs décharges de mousqueterie ; ils furent ensuite régalez avec profusion, & le dixième d'Août ils furent introduits dans la Cabanne du Conseil, où ils trouverent les Députés de tous les Cantons Supérieurs. Quand tout le Monde eut pris la place, le P. Bruyas, qui

DE LA N. FRANCE. LIV. XVII. 363  
étoit chargé de porter la parole , commença  
son Discours , lequel roula principalement sur  
trois points , qu'il appuya de trois Colliers.  
Par le premier il exhorta les Cantons à se  
souvenir qu'Ononthio étoit leur Pere , & que  
leur devoir & leur intérêt les engageoient éga-  
lement à lui demeurer obéissans & soumis ,  
comme il convenoit à des Enfans , soit qu'ils  
fussent en bonne intelligence avec le Gouver-  
neur de la Nouvelle York , qui n'étoit que  
leur Frere , soit qu'ils eussent quelque chose  
à démêler avec lui.

1700.

Par le second il témoigna son regret de la  
perte , que la Nation Iroquoise avoit faite  
de plusieurs Chefs de mérite , & il l'assura de  
la part des Missionnaires qu'ils n'avoient rien  
perdu de leurs premiers sentimens à son égard ,  
malgré les maux , qu'elle avoit faits à plusieurs  
d'entr'eux , » dont nous avons , ajouta-t-il , «  
moins senti les souffrances , que l'aveugle-  
ment de leurs Persécuteurs , & l'invincible  
obstination de la Nation à rejeter la lumière  
de l'Evangile.

Par le troisième il leur déclara que le nou-  
vel Ononthio étoit sincèrement porté à la  
paix , & qu'il la leur accorderoit , pourvu que  
de leur côté ils usassent avec lui de la même  
franchise ; & il leur exposa les conditions ,  
sous lesquelles il vouloit traiter avec eux . Il  
fut écouté avec une grande attention , & selon  
les apparences , avec plaisir. Quand il eut fini ,  
M. de Maricourt prit la parole : il témoigna  
beaucoup de bonté aux Iroquois , & il n'ou-  
blia rien pour leur faire comprendre tout ce  
qu'ils avoient à craindre du ressentiment de  
leur Pere , s'ils n'acceptoient point la paix ,

1700.

qu'il leur offroit à des conditions aussi raisonnables, que celles, qu'on venoit de leur expliquer ; & ce qu'ils pouvoient esperer de lui & de tous les François, s'ils ouvroient une bonne fois les yeux sur leurs véritables intérêts.

**Ce Chevalier de Bellomont** tâche de traverser cette négociation.

Le lendemain comme ils déliberoient entre eux sur ce qu'ils répondroient aux Ambassadeurs, un jeune Anglois & un vieux Onnontagué arriverent d'Orange, & leur dirent de la part du Chevalier de Bellomont qu'ils se donnaient bien de garde d'écouter les François, & qu'il les attendoit dans dix ou douze jours à Orange, où il leur feroit sçavoir ses volontés. Cette maniere impétieuse de parler choqua le Conseil, & rien n'a peut-être contribué davantage à rapprocher de nous cette Nation, qu'une démarche faite si fort à contre-tems. » Je ne comprends pas, dit alors Teganişlorens, comment mon Frere l'entend, de ne vouloir pas que nous écoutions la voix de notre Pere, & de chanter la guerre dans un tems, où tout nous invite à la paix.

Le P. Bruyas profita merveilleusement de cette disposition, pour faire observer à l'Assemblée que le Général Anglois traitoit les Cantons en Sujets, & ce qu'ils auroient à craindre d'une Domination si dure & si haute, quand une fois ils s'y seroient soumis, ce qui ne manqueroit pas d'arriver bientôt, s'ils laissoient échaper l'occasion, qu'ils avoient entre les mains, de se reconcilier avec leur Pere. Joncaire ajoûta que les Anglois, en s'opposant à cette reconciliation, ne pouvoient avoir d'autre vûë, que de les laisser se consumer peu à peu par la guerre, où du moins

s'affoiblir, de sorte qu'ils ne fussent plus en état de refuser de subir un joug, dont ils connoitroient peut-être trop tard la pesanteur.

1700.

Cet Officier partit le jour même pour le Canton de Tsonnonthouan, où il avoit sa Cabanne, c'est-à-dire, qu'il y étoit adopté, comme M. de Maricour & toute sa Famille l'étoient à Onnontagué. Il y fut reçu avec distinction, comme Ambassadeur, & avec amitié, comme Enfant de la Nation: on lui accorda la liberté de tous les Prisonniers François, qui étoient dans ce Canton; mais la plupart accoutumés à la vie Sauvage, ne purent se résoudre à y renoncer. Plusieurs se cachèrent, d'autres refusèrent ouvertement de suivre le Sieur de Joncaire. L'appas d'une liberté affranchie de toutes sortes de Loix, & peut-être aussi un peu de libertinage, faisoient disparaître dans l'esprit de ces Gens-là tout ce que cette condition avoit de dur, & toutes les douceurs, qu'ils auroient pu retrouver dans leur Patrie.

Tandis que Joncaire négocioit avec les Tsonnonthouans, on assembla à Onnontagué un Conseil général de toute la Nation Iroquoise; le jeune Anglois, Député du Chevalier de Bellomont, y fut admis, & ce fut Teganifforens, qui parla pour tous les Cantons. Il adressa d'abord son discours aux Ambassadeurs François, & commença par les assurer que toute la Nation étoit disposée à écouter la voix de son Pere, c'est-à-dire, en stile Sauvage, à lui obéir. Il ajoûta que chaque Canton lui enverroit deux Députés pour recevoir ses ordres, & qu'ils partiroient incessamment.

Discours de  
Teganifforens  
aux Ambassa-  
deurs Fran-  
çois.

1700. » Puis se tournant vers l'Anglois : » Je ne  
 » fais rien en cachette , lui dit-il , je suis bien  
 » aisé que tu sçaches la disposition , où je suis.  
 » Tu diras à mon Frere Corlar , qui t'a envoyé  
 » ici , que je vais descendre à Quebec pour me  
 » rendre aux ordres de mon Pere Ononthio ,  
 » qui y a planté l'arbre de la paix ; j'irai ensuite  
 » à Orange , pour sçavoir ce que mon Frere me  
 » veut ». En achevant ces mots , il mit aux  
 » pieds des Ambassadeurs cinq Colliers.

Le P. Bruyas les releva , ce qui est la même chose , que les accepter ; il dit ensuite qu'il ne doutoit point de la droiture des intentions de l'Orateur , qu'il connoissoit depuis longtemps ; mais que si ceux , qui devoient aller trouver le Gouverneur Général , vouloient se rendre auprès de lui , & ne point faire attendre les Députés des Nations d'en haut , qu'on sçavoit devoir arriver bientôt à Montreal , il n'y avoit pas de tems à perdre.

Mission d'un  
 Ministre An-  
 glois chez les  
 Agniers,

Une chose inquiétoit pourtant beaucoup les Ambassadeurs , c'est que peu de tems auparavant le Chevalier de Bellomont avoit fait agréer aux Iroquois qu'il leur envoyât des Ministres pour Missionnaires , & que le Sieur Dellius avoit déjà commencé ses fonctions chez les Agniers. Il est vrai qu'il s'acquittoit de cet Emploi d'une maniere à n'en être pas fort incommodé , quoiqu'il lui valût douze cent livres de rente. Il demouroit presque toujours à Orange , où il se faisoit apporter les Enfans pour les baptiser ; une Femme Iroquoise , qui demouroit chez lui , & qui l'accompagnoit dans ses courtes & rares excursions , lui servoit d'Interpréte pour instruire les Adultes ; mais les Profelytes étoient ca

fort petit nombre , & le Prédicant ne paroif-  
soit pas fort empressé à l'augmenter. 1700.

Je ne sçai pas au juste combien dura cette Mission ; mais je trouve dans mes Mémoires que quelques années après Delliüs fut chassé d'Orange par M. de Bellomont. Il est certain que la Religion Protestante n'a pas fait fortune parmi les Iroquois. Ce n'est pas le premier essai en ce genre , qui a dû convaincre Messieurs les Reformés , que leur Secte n'a ni cette fécondité , ni ce zèle constant & laborieux du salut des Infidèles , qui sont une des plus sensibles marques pour connoître & distinguer la véritable Eglise de JESUS-CHRIST. Ils ont beau opposer à cela toutes les calomnies , qu'ils ont eux-mêmes imaginées pour obscurcir l'Apostolat de nos Missionnaires ; sans vouloir faire l'apologie des Particuliers , qui peuvent bien n'être pas tous irrépréhensibles , il faut vouloir s'aveugler soi-même , pour ne pas convenir que le plus grand nombre mene une vie vraiment Apostolique , & qu'ils ont établi de très-nombreuses & de très-ferventes Eglises , ce qu'aucune Secte séparée de la Communion de Rome ne peut se vanter d'avoir fait.

Cependant le P. Bruyas , qui ne voyoit pas beaucoup de disposition dans les Iroquois à écouter la parole de Dieu , ne crut pas devoir incidenter sur l'article des Ministres Anglicans , qu'ils avoient promis d'accepter , pour ne pas mettre à la conclusion d'un Traité , qu'il étoit chargé de négocier , un obstacle hors de saison. Outre qu'il jugea fort bien que la maniere , dont le Sieur Delliüs s'y prenoit pour attacher les Iroquois aux Anglois par le lien

de la Religion, étoit bien plus capable de produire un effet tout contraire; ce qui arriva en effet. Ces Sauvages s'aperçurent bientôt de la différence, qu'il y avoit entre la façon de vivre & d'agir de ce Ministre, & ce qu'ils avoient vû faire à leurs anciens Missionnaires, qu'ils ne tarderent pas à redemander.

Les Ambassadeurs retournent à Montréal.

Rien n'arrêtant plus les Ambassadeurs à Onnontagué, ils en partirent pour retourner à Montréal avec les Députés de ce Canton, & de celui de Goyogouin. Ils furent reconduits jusqu'à Gannentaha avec les mêmes honneurs, qu'on leur avoit faits à leur arrivée & ils s'y arrêterent quelque tems pour attendre les Députés d'Onneyouth; mais ils ne vinrent point, & ce Canton se contenta d'envoyer un Collier, en s'excusant sur ce que le Chef de la Députation étoit tombé malade. On sut dans la suite que c'étoit un prétexte pour ne point rendre les Prisonniers. Joncaire y arriva bientôt avec six Députés du Canton de Tsonnonthouan, & trois François, qu'il avoit délivrés, & engagés à le suivre. On n'avoit pu en rassembler que dix dans tous les Cantons; mais Teganifforens se chargea de chercher les autres, & de les faire conduire à Montréal.

Nouveaux efforts du Chevalier de Bellomont pour traverser la paix.

Les Ambassadeurs & les Députés alloient s'embarquer, lorsqu'un Tsonnonthouan arriva d'Orange à Gannentaha, & dit que le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre, irrité de ce que, malgré ses défenses, les Cantons persistoient dans la résolution de faire la paix avec les François, avoit fait arrêter & mettre aux fers un Onneyouth, accusé d'avoir tué un Anglois, saisi tout le Castor, qui s'étoit trouvé à Orange appartenant aux Iroquois,

levé le Pavillon rouge, pour leur faire entendre qu'il étoit résolu à leur déclarer la guerre, ordonné aux Mahingans de la commenter, & qu'il ménaçoit les Cantons de venir l'année prochaine en Personne leur apprendre à respecter les volontés.

1700.

Les Députés écoutèrent fort tranquillement ce récit, & il ne parut pas qu'il eût fait d'autre impression sur eux, que d'y avoir excité un mouvement d'indignation, qu'ils ne firent pourtant que laisser entrevoir. Ils se mirent en chemin au nombre de dix-neuf, & à leur arrivée à Montreal, ils furent reçus au bruit d'une décharge de boîtes, ce qui causa un peu de jalousie dans le cœur de nos Alliés : on en entendit même quelques-uns, qui demandoient si c'étoit-là la maniere, dont les François recevoient leurs Ennemis ? On les laissa dire, sans faire peut-être assez de réflexion aux conséquences, & le jour fut pris pour écouter les propositions des Députés Iroquois. C'est de tout tems, qu'on s'expose à perdre ses Amis, en voulant regagner des Ennemis, qu'une telle conduite rend encore plus fiers, & plus difficiles.

Réception faite aux Députés à Montreal.

L'Orateur des Cantons parla en peu de mots & avec modestie. Il fit d'abord valoir la prompte obéissance de la Nation, en ce que deux-cent de ses Guerriers étant sur le point de se mettre en Campagne pour aller tirer vengeance des dernières hostilités de nos Alliés, on les avoit arrêtés sur la simple défense, que leur en avoient faite le P. Bruyas & ses deux Collegues de la part de leur Pere : il fit connoître toute l'indignation, qu'avoient excitée parmi les Députés les ordres & les menaces du Gouver-

Leurs discours dans le Conseil.

1700.

verneur Général de la Nouvelle Angleterre, & il ajoûta que, comme le peu de cas, qu'ils avoient fait de ces ordres & de ces menaces pourroit bien leur attirer la guerre de la part des Anglois, il esperoit que les Iroquois trouveroient à Catarocouy, non-seulement les marchandises, qu'ils ne pourroient plus tirer d'Orange; mais encore les armes & les munitions, dont ils auroient besoin, afin de pouvoir se passer des Anglois, ou se défendre contre eux, supposé qu'ils en fussent attaqués.

Réponse du  
Chevalier de  
Callieres.

L'Assemblée fut plus nombreuse le jour, qui avoit été marqué pour répondre à ce discours. Le Chevalier de Callieres y repeta d'abord aux Députés ce qu'il avoit dit aux premiers Envoyés, qu'il avoit appris avec douleur les hostilités, qui s'étoient commises la Campagne dernière de part & d'autre; que les pertes des Iroquois l'avoient extrêmement touché, quoiqu'ils ne dussent les imputer qu'à eux-mêmes; & qu'il mettroit désormais si bon ordre à tout, qu'il n'arriveroit plus rien de semblable.

Il leur dit ensuite qu'ils avoient fait fort sagement d'arrêter leurs Guerriers, qu'ils ne devoient plus rien craindre de nos Alliés, dont ils voyoient les principaux Chefs, qui étoient venus pour écouter sa voix; qu'il leur sçavoit bon gré de lui avoir ramené une partie de leurs Prisonniers François, qu'il comptoit bien qu'incessamment ils lui ramèneroient tous les autres, comme ils s'y étoient engagés, & qu'ils rendroient aussi à ses Alliés ceux de leurs Freres, qu'ils retenoient encore; qu'il leur donnoit terme jusqu'au mois d'Août de l'année prochaine; que les

Députés de toutes les Nations se trouveroient alors à Montreal ; que l'échange des Prisonniers s'y feroit de part & d'autre, & que toutes choses seroient remises au même état, où elles étoient avant la guerre.

1700.

Comme le terme, qu'il leur donnoit, étoit un peu long, pour les prévenir sur les accidens, qui pourroient survenir, il leur déclara que, s'il survenoit quelque différend, ou si de mauvais esprits donnoient lieu à quelque hostilité, il vouloit que la Partie lésée s'adressât à lui, sans entreprendre de se faire justice, & qu'il la lui feroit sans aucun égard pour qui que ce fût : que si l'Agresseur refusoit de se soumettre à la satisfaction, qu'il lui prescriroit, il se joindroit à ceux, qui auroient reçu le tort, pour l'y contraindre, & le feroit repentir de sa défobéissance : qu'il ne tiendrait pas à lui que le Gouverneur de la Nouvelle Anglererre n'en usât de même, & n'agît de concert avec lui, & que telle étoit l'intention des deux Rois leurs Maîtres : que ce qu'ils demandoient au sujet du Fort de Catarocouy, ne dépendoit pas entièrement de lui ; mais qu'il en écrivoit au Roy, & qu'en attendant la réponse de Sa Majesté, il enverroient dans ce Poste un Officier, quelques marchandises, & un Forgeron.

Les Iroquois applaudirent à ce discours, & avouerent qu'on ne leur avoit jamais mieux parlé raison. Le Rat, qui étoit Député, & le Chef des Hurons Thionnontatez, prit ensuite la parole, & dit : » J'ai toujours obéi à mon Pere, & je jette ma hache à ses pieds ; je ne doute point que tous les Gens d'en-haut ne fassent de même ; Iroquois, imitez mon

Traté provincial si-  
gné de part &  
d'autre.

1700.

exemple ». Le Député des quatre Nations Outaouais parla à peu près sur le même ton ; celui des Abénaquis dit qu'il n'avoit point d'autre hache, que celle de son Père, & que son Père, l'ayant enterrée, il n'en avoit plus. Les Iroquois Chrétiens firent la même déclaration. Il y eut néanmoins quelque picque entre ces deux dernières Nations, & les Députés des Cantons ; mais tout fut bientôt calmé par la sagesse du Général, & on signa une espèce de Traité provisionnel.

Le Chevalier de Callières signa le premier, ensuite l'Intendant, puis le Gouverneur de Montreal, le Commandant des Troupes & les Supérieurs Ecclésiastiques & Réguliers, qui se trouvèrent à l'Assemblée. Les Sauvages signèrent aussi en mettant chacun la marque de sa Nation au bas du Traité. Les Onnontagués & les Tsonnonthouans tracerent une Araignée, les Goyoguins un Calumet, les Onneyouths un morceau de bois en fourche avec une pierre au milieu, les Agniers un Ours, les Hurons un Castor, les Abénaquis un Chevreuil, & les Outaouais un Lièvre. Les Agniers & les Onneyouths n'avoient pourtant point de Députés ; mais ils avoient apparemment donné à quelqu'un la Commission de signer pour eux. Au reste nous verrons bientôt que ces marques ne font pas toujours les mêmes. La date de ce Traité est du huitième de Septembre 1700.

Diligences de M. de Callières pour affermir la paix.

Cette affaire ainsi terminée à la satisfaction de toutes les Parties, le Général envoya aux Nations de l'Ouest & du Nord M. de Courtemanche & le P. ANJELRAN, pour engager celles, dont les Députés n'avoient point

paru , à consentir au Traité , & pour lui amener les Chefs de toutes , afin que l'Assemblée indiquée au mois d'Août de l'année suivante , fût générale. Il leur recommanda surtout de ne rien négliger pour faire cesser la guerre , qui étoit toujours très-vive entre nos Alliés & les Sioux , ce qui n'étoit pas facile , parce qu'au printems précédent les Sioux avoient enlevé tout un Village de Miamis .

Il écrivit ensuite à M. de Pontchartrain , pour lui rendre compte de ce qu'il venoit de faire , & lui manda qu'il croyoit qu'on devoit profiter de la disposition présente des Cantons ; pour régler avantageusement les Linites entre les Anglois & nous ; que si par ce Règlement on ne pouvoit pas obtenir la propriété du Pays Iroquois , il falloit au moins le déclarer Neutre , & stipuler qu'il ne seroit permis , ni aux François , ni aux Anglois d'y faire des Etablissements. Que quant au spirituel , il jugeoit qu'on devoit laisser à ces Peuples une liberté entiere de choisir , ou des Missionnaires Catholiques , ou des Ministres Protestans , & qu'on pouvoit s'assurer qu'ils préféreroient toujours les Premiers aux Seconds.

Le Chevalier de Bellomont en étoit lui-même fort persuadé , quoiqu'il eût fait semblant de penser le contraire ; mais il crut pouvoir emporter par la force ce qu'il desespéroit d'obtenir autrement. Il commença néanmoins par faire des présens aux Cantons pour les gagner ; il leur fit dire ensuite qu'il alloit envoyer chez eux des Ministres , & il ajouta que , si les Jesuites paroissent dans leurs Villages , il les feroit pendre. Ce procédé choqua les Iroquois ; mais ce qui acheva de

Le Chevalier de Bellomont veut obliger les Iroquois à recevoir des Ministres pour Missionnaires.

gâter tout, c'est que Bellomont leur signifia qu'il prétendoit construire des Forts dans les Cantons d'Agnier, d'Onneyouth, & d'Onnontagué, surtout à l'embouchure de la Rivière de Chouguen : il éclaterent alors de telle sorte, qu'il n'osa passer outre.

L'Etablis-  
ment de  
Mont-Louis  
échoué encore  
une fois.

La conjoncture de la paix avoit paru très-favorable au Sieur Riverin pour achever son Etablissement des Pêches sédentaires à Mont-Louis ; mais comme il n'étoit pas assez riche pour soutenir seul les frais d'une telle Entreprise, & qu'apparemment sa Compagnie l'avoit abandonné, il s'associa, pour son malheur, deux Particuliers de Paris. Il passa ensuite à Quebec, où ayant assemblé quelques Familles, il les mena lui-même à Mont-Louis au mois de Juin de cette année, & fit commencer la Pêche, en attendant le Navire, que ses Associés étoient convenus de lui envoyer, & qui devoit lui apporter des Pêcheurs & des farines.

Le Navire arriva en effet le huitième de Juillet ; mais trop tard de six semaines, pour profiter de la saison propre à la Pêche. Ce ne fut pourtant pas encore là le plus grand mal. Ses Associés n'avoient en vûë que la traite des Pelleteries, sur laquelle on leur avoit donné de faux Mémoires, qui leur firent prendre le change. Alors ceux, qu'ils avoient chargés de leurs intérêts, voyant que ce commerce ne pouvoit pas leur procurer le grand profit, dont on les avoit flattés, déclarerent aux Habitans de Mont-Louis qu'ils ne devoient plus attendre d'eux aucun secours. Ils firent plus, car ils enleverent de l'Habitation tout ce qui pouvoit leur convenir, sous prétexte,

qu'ils avoient avancé le prix de toutes ces choses, & ruinerent ainsi toutes les esperances du Sieur Riverin.

1700.

L'Acadie, dont les Anglois, depuis la publication de la Paix, ne nous dispuoient plus la possession, n'étoit guères en meilleur état que Mont-Louis. On y abandonnoit toujours la Pêche aux Habitans de la Nouvelle Angleterre, qui en faisoient un grand commerce, & le Chevalier de Villebon se tenoit assez tranquille dans son Fort de Naxoat, parce qu'on ne lui fournissoit pas les moyens de faire mieux. Ce Fort étoit même assez inutile pour la defense du peu d'Habitations Françoises, qui étoient le long de la Riviere de S. Jean, & celles de l'Acadie n'en pouvoient recevoir aucun secours : cependant plus d'une expérience nous avoit appris que les Traités de paix ne mettoient pas toujours nos Colonies à couvert des insultes de nos Voisins.

Etat de l'Acadie.

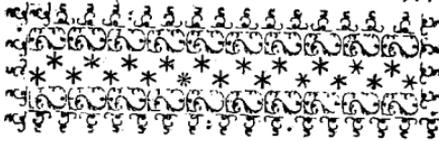
Enfin sur les representations, qui furent faites au Conseil du Roy de la nécessité de se fortifier dans cette Province, Sa Majesté y envoya M. de FONTENU, lequel, après avoir pris une connoissance exacte du Pays, fut d'avis d'abandonner Naxoat. Ses raisons furent que les fréquens débordemens de la Riviere de S. Jean ne permettoient point d'y faire des Etablissemens fixes, que son embouchure est de très-difficile accès, à cause de la variété des vents & de la violence des Courans, & que ce Port est si petit, que trois Navires n'y scauroient être mouillés sans s'incommoder. Il fut donc résolu de transférer cet Etablissement au Port Royal; mais en le changeant

L'Etablissement de Naxoat transféré au Port Royal.

1700.

de place, on ne lui procura que le seul avantage de la situation, qui auroit même été beaucoup plus grand à la Héve, ou à Camceaux. On n'eut presque aucune attention à le mettre en état de se soutenir contre les Anglois, s'ils s'avissoient de l'attaquer.





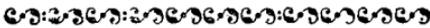
# HISTOIRE

ET

DESCRIPTION GENERALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE.



*LIVRE DIX-HUITIÈME.*



E toutes les parties de la Nouvelle France nulle n'occupoit plus alors le Ministre que la Louisiane ; j'ai déjà dit que M. de la Sale avoit donné ce nom aux nouvelles découvertes , qu'il avoit faites le long du Micissipi. Depuis sa malheureuse tentative pour reconnoître par Mer l'embouchure de ce Fleuve , on avoit paru renoncer à ce projet. Enfin en 1697. M. d'Iberville de retour de son Expédition de la Baye d'Hudson , reveilla sur ce point l'attention du Ministere , & inspira au Comte de Pontchartrain le dessein de construire un Fort à l'entrée de ce

1698-700.

1698 - 700. grand Fleuve, que cet Officier se promettoit de découvrir.

Nouvelle En- Cette résolution prise le Ministre fit ar-  
treprise pour mer à Rochefort le François & la Renommée,  
découvrir & en donna le Commandement au Marquis  
l'embouchure de CHATEAUMORAND & à M. d'Iberville,  
du Mississipi, tous deux Capitaines de Vaisseaux, & ils  
mirent à la voile le dixseptième d'Octobre  
de l'année suivante. Ils mouillèrent au Cap  
François de S. Domingue l'onzième de Dé-  
cembre. Ils passerent de-là à Leogane, pour  
s'y aboucher avec M. DUCASSE, Gouver-  
neur de S. Domingue, qui connoissoit déjà  
beaucoup d'Iberville de reputation, & qui,  
après l'avoir entretenu de ses projets, manda  
à M. de Pontchartrain que ses vûës & son  
génie lui paroïssent répondre à sa valeur &  
à son habileté dans la guerre.

MM. de Châ- Le dernier jour de l'année les deux Capi-  
teaumorand taines remirent à la voile, & le vintseptième  
& d'Iberville de Janvier 1699. ils aperçurent la Terre de  
ne sont point la Floride. Ils s'en aprocherent le plus près  
reçus à Penfa- qu'il fut possible, sans se risquer sur une Côte,  
cole. qu'ils ne connoissoient point, & envoyèrent  
le Sieur LESCALETTE pour faire de l'eau &  
du bois, & en même tems pour prendre lan-  
gue. Cet Officier leur apprit à son retour qu'ils  
étoient vis-à-vis d'une Baye apellée *Penfacola*,  
où trois-cent Espagnols partis de la Vera-Cruz  
étoient venus depuis peu s'établir; & l'on a  
sçu depuis que le motif de cet Etablisse-  
ment étoit de prévenir les François.

Lescalette étoit entré dans le Port, & avoit  
demandé au Gouverneur la permission de faire  
de l'eau & du bois: le Gouverneur s'étant  
informé de la part de qui il lui faisoit cette

demande, lui avoit dit qu'il feroit faire réponse à ses Commandans, & envoya en effet son Major avec lui pour complimenter MM. de Châteaumorand & d'Iberville : cet Officier leur remit une Lettre du Gouverneur, qui portoit que les deux Navires du Roy Très-Chrétien pouvoient en toute liberté faire de l'eau & du bois, & se mettre même à l'abri partout, où ils voudroient ; mais qu'il avoit de très-expresses défenses de recevoir aucun Bâtiment étranger dans le Port ; que comme il pouvoit arriver néanmoins qu'un mauvais temps le contraignît d'entrer dans la Baye, il lui envoyoit son Pilote pour l'y conduire.

1699-700.

M. de Châteaumorand écrivit au Gouverneur par le même Major que la Mer étoit si grosse, qu'il désespéroit de trouver aucun endroit, où les Vaisseaux du Roy pussent être en sûreté ; qu'ainsi il se voyoit obligé d'accepter ses offres. Dès le lendemain il envoya le Sieur Laurent DE GRAFF (a), Lieutenant de Fregate, qu'il avoit embarqué sur son bord en passant au Cap François, pour sonder l'entrée du Port. M. d'Iberville s'y rendit aussi dans sa Chaloupe avec le Chevalier de SURGERES, & y trouva vint-un, ou vint-deux pieds d'eau à l'endroit le moins profond ; mais le Gouverneur, qui avoit fait ses réflexions, & qui appréhenda qu'on ne lui fit des affaires à la Cour d'Espagne, s'étant ravié, il fallut chercher un autre Hayre.

Le trentunième M. d'Iberville, qui avoit pris les devants, pour reconnoître la Côte,

(a) C'est ce Flibustier si fameux dans l'Histoire de S. Domingue, & si formidable aux Espagnols de l'Amérique sous le nom de LORENCILLO.

1699 - 700.

mouilla l'ancre au Sud-Sud-est de la pointe Orientale de la *Maubile*, grande Riviere, parallele au Micissipi, & fameuse par la victoire sanglante, que D. Ferdinand de Soto y remporta sur les Sauvages (a). Le second de Juillet il mit pied à terre dans une Isle, qui en est proche, & qui a quatre lieues de circuit. Elle avoit alors un Port assez commode, dont l'entrée, où l'on trouvoit en tout tems cinq brasses d'eau, se ferma, il y a quelques années par des sables, que la Mer y jetta pendant une tempête. M. d'Iberville la nomma *Isle Massacre*, parce que vers la pointe du Sud-Ouest il aperçut des têtes & des ossemens d'environ soixante Personnes, qu'il jugea qu'on y avoit massacrées, avec plusieurs ustenciles de ménage, qui étoient encore dans leur entier.

Il entre dans le Micissipi.

De l'Isle Massacre, qui dans la suite fut appelée *l'Isle Dauphine*, il passa à la Terre ferme, & ayant découvert la Riviere des *Pascagoulas*, où il rencontra beaucoup de Sauvages, il en partit avec le Sieur de SAUVOLE, Enseigne de Vaisseaux, de Bienville, son Frere, Garde - Marine, un Père Recoller, quarante-huit Hommes sur deux Biscayennes, & des vivres pour vingt jours, dans le dessein de chercher le Micissipi, dont les Sauvages lui avoient parlé sous le nom de *Malbouchnia*, & les Espagnols, sous celui de *la Palissade* (b). Il y entra enfin le second de Mars, qui étoit le lundy de la Quinquagesime, & trouva que

(a) Garcilasso de la Vega dans son Histoire de la Conquête de la Flo-  
ride appelle cette Riviere *Mauvilla*.

(b) Garcilasso de la Vega la nomme *Cucaguan*.

le nom, que lui donnoient les Espagnols, lui convenoit assez, parce que son embouchure étoit toute hérissée d'Arbres, que le courant y entraînoit sans cesse.

Après avoir bien reconnu cette embouchure, si longtemps cherchée, il alla faire part de sa découverte à M. de Chateaufort, qui le suivoit à petites voiles, & qui n'étant venu que pour l'accompagner jusques-là, partit avec *le François*, qu'il montoit, & reprit le vintième d'Avril la route de S. Dominique. Dès qu'il eut appareillé, d'Iberville entra dans le Micissipi à dessein de remonter ce Fleuve, & il n'y avoit pas encore fait beaucoup de chemin, qu'il comprit combien peu il y avoit à compter sur la Relation attribuée au Chevalier de Tenti, & sur toutes celles du P. Hennepin, qu'il avoit déjà trouvées en défaut sur le Canada, & sur la Baye d'Hudson. C'est ce qu'il manda au Ministre dans une Lettre, dont j'ai eu l'original entre les mains, & qui se garde au dépôt de la Marine.

A son arrivée au Village des *Bayagoulas*, dont j'ai marqué ailleurs la situation, le Chef de ces Sauvages le conduisit à un Temple, dont on sera peut-être bien aise de voir ici la description. Le toit en étoit orné de plusieurs figures d'Animaux, parmi lesquelles on distinguoit un Cocq peint en rouge. Il y avoit à l'entrée, en guise de Portique, un appentî de huit pieds de large sur onze de long, soutenu de deux gros piliers par le moyen d'une poutre de traverse. Aux deux côtés de la porte on voyoit encore d'autres figures d'Animaux, comme d'Ours, de Loups, & de divers Ois.

Il remonte  
ce Fleuve.

Temple des  
Bayagoulas.

1699-700.

seaux, & à la tête de routes étoit celle d'un *Chouchouacha*, c'est un Animal, qui a la tête & la grosseur d'un Cochon de lait; son poil est de la nature de celui du Blereau, gris & blanc: il a la queue d'un Rat, les Pattes d'un Singe, & la femelle a sous le ventre une bourse, où elle engendre ses Petits, & où elle les nourrit.

Le Chef Sauvage, qui conduisoit M. d'Iberville, fit ouvrir la porte, qui n'avoit que trois pieds de haut & deux de large; & il y entra le premier. Ce Temple étoit une Cabanne, faite comme toutes les autres du Village, en forme de Dome un peu écrasé, & de trente pieds de diametre. Il y avoit au milieu deux buches de bois sec & vermoulu, posées bout à bout, qui brûloient, & faisoient beaucoup de fumée. On voyoit dans le fond une espèce d'échafaut, sur lequel étoient plusieurs paquets de peaux de Chevreuil, d'Ours & de Bœufs, qui avoient été offertes au Chouchouacha; car cet Animal est le Dieu des Bayagoulas, & il étoit dépeint en plusieurs endroits du Temple en rouge & en noir.

Il y avoit encore un autre Temple dans ce Village; mais M. d'Iberville apparemment n'y entra point, puisqu'il n'en dit rien dans sa Lettre. Le Village étoit composé de cent Cabannes, dont chacune ne contenoit qu'une Famille, & ne tiroit de jour que par la porte, & par une ouverture de deux pieds de diametre, pratiquée au milieu du Dome.

De-là M. d'Iberville monta jusqu'aux *Ouvilles* *trouve* *mas*, où il fut reçu avec beaucoup de cordialité. Il doutoit pourtant encore un peu que

le Fleuve, sur lequel il naviguoit, fut le Miciffipi, parce que bien qu'il eût aperçu chez les Bayagoulas quelques indices, qui lui donnoient lieu de juger que le Chevalier de Tonti y avoit passé, il ne trouvoit pas certaines choses, dont il est parlé dans la Relation attribuée à cet Officier. Mais une Lettre, qui fut remise à M. de Bienville par un Chef Sauvage, le tira de cette inquiétude. La Lettre étoit du Chevalier de Tonti, & portoit cette inscription; *A M. de la Sale, Gouverneur de la Louisiane.* Elle commençoit ainsi.

1699-700.  
Chevalier de  
Tonti à M. de  
la Sale.

Du Village de Quinipiflas (a) ce vintième d'Avril 1685. Monsieur, ayant trouvé les poteaux, où vous aviez arboré les armes du Roy, renversés par les Bois de Marée, j'en ai fait planter un autre en deçà, environ à sept lieuës de la Mer, où j'ai laissé une Lettre dans un Arbre à côté. . . . Toutes les Nations m'ont chanté le Calumet; ce sont des Gens, qui nous craignent extrêmement, depuis que vous avez défait ce Village. Je finis en vous disant que ce m'est un grand chagrin, que nous nous en retournions avec le malheur de ne vous avoir pas trouvé, après que deux Canots ont côtoyé du côté du Mexique trente lieuës, & du côté de la Floride vint-cinq, &c.

D'Iberville rassuré par cette Lettre, retourna dans la Baye du Biloxi, située entre le Miciffipi & la Maubile, y bâtit un Fort à trois lieuës des Pascagoulas, y laissa M. de Sauvole pour Commandant, lui donna Bienville pour Lieu-

Anglois sur  
le Miciffipi.

(a) Ceux, que le Chevalier de Tonti appelle *Quinipiflas*, sont les Bayagoulas & les Montgoulachas.

1699-700.

tenant, & repassa en France. Il n'y resta pas longtems, & fut de retour au Biloxi le huitième de Janvier 1700. Il y apprit en arrivant que vers la fin de Septembre de l'année précédente une Corvette Angloise de douze canons étoit entrée dans le Micissipi; que M. de Bienville, qui étoit allé sonder les embouchures de ce Fleuve, avoit rencontré ce Bâtiment à vingt-cinq lieuës de la Mer (a), & avoit déclaré à celui, qui le commandoit, que s'il ne se retiroit, il étoit en état de l'y contraindre; que cette menace avoit eu son effet; mais que les Anglois, en se retirant, lui avoient dit qu'ils reviendroient bientôt avec de plus grandes Forces; qu'il y avoit plus de cinquante ans, qu'ils avoient découvert ce Pays, & qu'ils y avoient plus de droit que les François.

Nouvelle prise de possession de ce Fleuve. M. d'Iberville apprit en même tems que d'autres Anglois, venus de la Caroline, étoient chez les *Chicachas*, où ils faisoient commerce de Pellereries & d'Esclaves, & l'on a même sçu depuis qu'ils avoient sollicité ces Sauvages à tuer un Ecclésiastique, qui fut effectivement massacré chez les *Tonicas*. Ces avis déterminèrent d'Iberville à renouveler la prise de possession faite plus de vingt ans auparavant par M. de la Sale, & de construire sur le bord du Fleuve un petit Fort, où il mit quatre pièces de canou, & dont il confia la garde à Bienville, son Frere.

Ce Fort étoit placé presqu'à l'embouchure du Fleuve du côté de l'Est; mais il n'a pas

(a) Le Fleuve fait en cet endroit un grand circuit, que depuis ce tems-là on a nommé le Détour aux Anglois.

subsisté longtemps. Pendant qu'on y travailloit, le Chevalier de Tonti arriva avec environ vingt Canadiens établis chez les Illinois, & M. d'Iberville lui ayant parlé de la Relation, qui couroit sous son nom, il protesta qu'elle n'étoit point de lui, mais d'un Aventurier Parisien, qui l'avoit composée sur de mauvais Mémoires, & la lui avoit attribuée, pour lui donner cours, & gagner de l'argent.

Il n'étoit pas possible que le P. Hennepin en fit autant de sa troisième Relation, puisqu'on sçavoit qu'il en étoit lui-même l'Éditeur. Cependant on ne peut guères douter que ce ne fût sur ces mêmes Mémoires, que les Anglois entrèrent dans le Micissipi. J'ai appris, mandoit M. de Callieres à M. de Pontchartrain le deuxième de May 1699. qu'on prépare en Angleterre & en Hollande des Vaisseaux pour aller habiter la Louysiane sur la Relation du P. Louis Hennepin, Recoller, qui en a fait un Livre dédié au Roy Guillaume.

Dans une seconde Lettre écrite un mois après la première, le Général marquoit au même Ministre qu'on l'avoit assuré que le Roy de la Grande Bretagne, dans l'embarras où l'on étoit en Angleterre pour faire subsister les Réfugiés François, en avoit envoyé l'autorité précédente un grand nombre sur trois Navires, pour prendre possession du Micissipi, & que vingt Anglois de la Nouvelle York étoient partis pour aller aux Illinois, prétendant que tout le Pays du côté du Sud leur appartenoit. En effet dès le mois d'Octobre 1698. trois Navires avoient fait voile de Londres pour la Louysiane; mais ils relâche-

rent à la Caroline, d'où quelque tems après il en repartit deux, un de vingt-quatre Canons, & l'autre de douze.

Ils allèrent au fond du Golphe Mexique chercher le Miciffipi, parce que leurs Cartes y plaçoient ce grand Fleuve. Ne l'ayant point trouvé, ils reprirent leur route à l'Est, en suivant toujours la Côte à la vûe, jusqu'à ce qu'ils découvrirent enfin ce qu'ils cherchoient. Le plus petit des deux Bâtimens entra dans le Fleuve, & c'est celui, que M. de Bienville en fit sortir. L'autre retourna à l'Ouest, & pénétra jusqu'à la Province de Panuco dans la Nouvelle Espagne. Ainsi la Colonie Françoisse de la Louyhane encore au berceau se trouvoit menacée par deux puissans Voisins également jaloux de ce nouvel Etablissement; à sçavoir les Espagnols, qui ne pouvoient souffrir qu'on les vint troubler dans la possession du Golphe Mexique, qu'ils regardoient depuis lontems comme leur Domaine; & les Anglois, que leur proximité, leur génie entreprenant, & leurs vastes prétentions rendoient encore plus formidables.

Outre le dessein, que le Roy d'Angleterre avoit formé, de jeter sur le Miciffipi un grand nombre de Refugeés François, qui se trouvoient à la Caroline, & dont cette Colonie n'auroit pas été fâchée de se défaire, après en avoir tiré de grands services, ce Prince vouloit encore par-là établir son droit sur ce grand Fleuve, qui lui donnoit une croisiere commode sur le Golphe Mexique; mais cela même devoit engager les Espagnols à ne pas tant s'opposer à notre Etablissement, qui leur devoit causer moins d'ombrage, que le voi-

inage & la grande puissance des Anglois, contre lesquels nous leur servons aujour'hui de barriere.

1700.

D'autre part les Refugiés François, en qui les mauvais traitemens des Anglois avoient peut-être reveillé l'amour de la Patrie, auroient volontiers saisi l'occasion d'assurer à leur Prince légitime la possession de ce beau Pays, & l'un d'eux, qui étoit embarqué sur le Navire Anglois, dont nous avons parlé, ne le dissimula point à M. de Bienville. Il lui dit que tous tant qu'ils étoient, ils souhaitoient fort que Sa Majesté Très-Chrétienne voulût bien leur permettre de s'établir sous sa protection dans la Louysiane, où elle auroit toujours en eux de très-fidèles Sujets; qu'ils ne lui demandoient pour cela que la liberté de conscience; que si elle leur étoit accordée, ils viendroient bientôt en grand nombre, & qu'ils répondoient de rendre en peu d'années ce grand Pays très-florissant.

Les Refugiés François offrent de peupler le pays.

Cette proposition ne fut pas du goût de Louis XIV. qui avoit pris son parti de ne souffrir ni dans son Royaume, ni dans les Colonies, qui en dépendoient, d'autre Religion que la sienne. Après la mort de ce grand Prince, les mêmes Refugiés renouvelèrent leurs offres au Duc d'Orléans, Regent du Royaume, & ce Prince les rejetta par les mêmes raisons, qui les avoient fait rejeter au Roy, son Oncle, ainsi que je l'ai appris dans le tems même du feu Maréchal d'Etrées, qui avoit fortement appuyé cet avis dans le Conseil.

Leur offre est rejetée.

Les Espagnols n'agissoient pas aussi ouvertement que les Anglois contre un Etablis-

Conduite des Espagnols au

1700.

Sujet de la  
Louisiane.  
Fautes des  
Français,

ment, dont ils avoient conçu de grands ombrages ; mais il paroît qu'ils s'y prirent plus finement pour en arrêter le progrès, & pour empêcher qu'il n'eût des Etablissemens solides. Ils ont en effet réussi jusqu'à ces derniers tems à nous retenir par l'appas d'un modique & sterile commerce entre le Fleuve, qu'on négligeoit de peupler, & Pensacole, sur une Côte sablonneuse (a) ; dans une Île (b), qui ne valoit pas mieux, & sur une Riviere (c), dont il n'étoit pas inutile de s'assurer ; mais dont il ne convenoit point de faire un grand objet ; car il faut avouer qu'en cette occasion M. d'Iberville prit le change, ou que, s'il avoit d'autres vûes, il n'eut pas le tems d'exécuter son projet, ayant été dans la suite occupé à d'autres Expéditions.

Ce qui est certain, c'est que cet Officier, après avoir achevé son Fort sur le Micissipi, & remonté ce Fleuve jusqu'aux Natchez, où il projecta de fonder une Ville sous le nom de *Rosalie*, ainsi que je l'ai marqué ailleurs, retourna dans la Baye du Biloxi, où il établit le Quartier général de sa nouvelle Colonie. Les Espagnols ne s'y opposerent point, & les Commandans des deux Nations alloient apparemment en cela au même but ; avec cette difference, que l'un servoit utilement son Roy, en amusant les Français par le commerce ; & que l'autre, en attendant qu'on le mit en état de faire mieux pour les intérêts de son Prince, crut pouvoir au moins ne pas négliger les intérêts.

Quoiqu'il en soit, le Gouverneur de Pen-

(a) La Côte du Biloxi, (b) L'Île Dauphine, (c) La Maubile,

facole déclara au Chevalier de Surgeres, lorsqu'il alla lui demander la permission d'entrer dans son Port, qu'il avoit ordre d'empêcher les Anglois, & toutes Compagnies de s'établir aux environs du Micissipi; mais non pas de refuser de recevoir dans son Port les Vaisseaux du Roy de France, & il exigea de lui qu'il montrât ses Provisions, pour s'assurer qu'il étoit au Service de Sa Majesté Très-Chrétienne, sur quoi M. d'Iberville écrivant à M. de Pontchartrain, fit observer à ce Ministre que le sentiment de ceux, qui étoient le mieux instruits des affaires de l'Amérique, étoit que jamais on n'établirait la Louysiane, si on n'y laissoit la liberté du commerce à tous les Marchands du Royaume.

On avoit alors deux objets principaux dans ce commerce, à sçavoir la laine, qu'on pouvoit tirer des Bœufs du Pays, & la Pêche des Perles. L'un & l'autre étoient expressément marqués dans les instructions de M. d'Iberville. » Un des grands objets, disoient-elles, qu'on a données au Roy, lorsqu'on l'engagea à faire découvrir l'embouchure du Micissipi, a été de tirer de la laine des Bœufs de ce Pays; & pour cela il faut domestiquer ces Animaux, les enfermer dans des parcs, & en amener des Petits en France. Quoique les perles, qui ont été présentées à Sa Majesté, ne soient ni d'une belle eau, ni d'une belle figure, il ne faut pas laisser d'en rechercher avec soin, parce qu'il s'en pourra trouver d'autres, & Sa Majesté désire que M. d'Iberville en apporte le plus qu'il pourra, qu'il s'assure des endroits, où la pêche s'en peut faire, & qu'il la fasse faire en sa présence.

Objet du commerce de la Louysiane.

1700.

On reconnut bientôt que ce second article ne valoit pas la peine qu'on s'y arrêtât ; mais on ne comprend pas bien encore pourquoi on a jusqu'ici négligé le premier, non-seulement pour la laine, mais encore pour les cuits, & ce qui a empêché qu'on n'ait multiplié ces Bœufs en France. Ce ne fut pas au moins la faute de M. d'Iberville, qui, avant que de retourner en France, avoit donné sur cela de bons ordres ; mais ils ne furent point exécutés.

Attention du Roy pour l'instruction des Sauvages de la Louysiane.

Le Roy avoit aussi pris de très-bonnes mesures pour faire porter la lumière de l'Évangile aux différens Peuples, qui habitoient les bords du Micissipi, & qui étoient alors en beaucoup plus grand nombre, qu'ils ne le sont présentement. M. d'Iberville y mena les PP. DONGE' & DU RU, Jésuites, & le P. de Limoges y vint du Canada ; mais l'Évêque de Québec, dont le Diocèse, déjà le plus vaste de la Chrétienté, venoit d'être augmenté d'un Pays plus grand que la France, exigea d'eux des conditions, qui ne leur convenoient pas : d'ailleurs M. de Montigny & deux autres Ecclésiastiques du Séminaire des Missions Étrangères avoient passé de Québec à la Louysiane, munis de tous les pouvoirs du Prélat : les Jésuites crurent entrevoir que ces Messieurs n'étoient pas disposés à agir de concert avec eux, & reçurent ordre de leurs Supérieurs de se retirer.

Caractère des Illinois.

D'autres Missionnaires de leur Compagnie cultivoient depuis quelques années une assez florissante Église parmi les Illinois, qui n'étoient pas encore, comme ils sont aujourd'hui, du Gouvernement de la Louysiane, & ils ont toujours continué depuis d'instruire cette Na-

tion, en qui la Religion Chrétienne avoit déjà produit un changement de mœurs & de caractère, dont elle seule est capable: car avant ce tems-là il n'y avoit peut-être point de Sauvages dans toute l'étendue du Canada, qui eussent moins de bonnes qualités & plus de vices. Ils ont toujours eu assez de douceur & de docilité; mais ils étoient lâches, traîtres, légers, fourbes, voleurs, brutaux, sans honneur, sans foi, intéressés, adonnés à la gourmandise, & à la plus monstrueuse impudicité, presqu'inconnue aux Sauvages du Canada; aussi en étoient-ils fort méprisés. Ils n'en étoient pourtant pas moins fiers, ni moins prévenus en leur faveur.

De pareils Alliés ne pouvoient pas faire bien de l'honneur aux François, ni leur être d'un grand secours. Nous n'en avons pourtant pas eu de plus fidèles, & ils sont les seuls, si on en excepte les Nations Abénaquises, qui n'ayent jamais cherché à se réconcilier avec leurs Ennemis à notre préjudice. Il est vrai qu'ils ont toujours compris le besoin, qu'ils avoient de nous pour se défendre contre plusieurs Nations, qui sembloient avoir conjuré leur perte, & surtout contre les Iroquois & les Outagamis, qui, à force de les harceler, les ont un peu aguerris, & dont les Premiers n'ont remporté de leurs Expéditions contre eux, que les vices de ce Peuple corrompu.

Mais ce qui a achevé d'attacher à nos intérêts la Nation Illinoise, c'est le Christianisme, qu'elle a sincèrement embrassé; à quoi il faut ajouter la fermeté du Chevalier de Tonti, & la sage conduite des Sieurs de

la Forêt & DELIETTO, dont le dernier étoit Parent du Chevalier de Tonti. Ces trois Officiers ont lontems commandé dans le Pays des Illinois, & avoient sçu prendre un grand ascendant sur leur esprit.

Premier Etablissement parmi les Illinois.

Avant la première découverte du Micissipi à peine connoissoit-on en Canada les Illinois. Le P. Marquette & le Sieur Joliet en descendant ce Fleuve passerent par quelques-uns de leurs Villages; ils y furent très-bien reçus, & le premier projettoit, lorsqu'il mourut, de s'aller établir parmi eux. M. de la Sale se préparant ensuite à achever la découverte, commencée par ce Missionnaire, songea d'abord à faire des Etablissements parmi les Miamis & les Illinois, qui lui servissent d'Entrepôt pour son commerce. Comme il menoit avec lui plusieurs Peres Recollets, son dessein étoit qu'ils formassent une Mission chez les Illinois; mais ils furent toujours trop occupés auprès des François, & trop distraits par les courses, que M. de la Sale leur faisoit entreprendre, pour faire des Profelytes parmi des Sauvages, dont ils n'avoient pas même eu le loisir d'apprendre la langue.

Après leur départ & celui de M. de la Sale, le Chevalier de Tonti étant resté seul Commandant aux Illinois, le P. Alkouez, dont nous avons eu souvent occasion de parler dans cette Histoire, & qui s'étoit fixé chez les Miamis, eut plus d'une occasion de visiter cette Nation, & voulut voir s'il trouveroit en elle plus de disposition à recevoir l'Evangile, qu'il n'en avoit rencontré dans ceux, qu'il cultivoit avec assez peu de fruit depuis quelques années; mais il s'appêrçut

bientôt qu'elle en avoit encore moins, ou que le commerce avec les François mettoit plus d'obstacles à sa conversion, & il retourna dans sa Mission de la Riviere S. Joseph, où il est mort plein de jours & de mérite.

Enfin divers événemens, ménagés sans doute par la Providence, & la nouvelle de la mort de M. de la Sale ayant dissipé les François établis aux Illinois, le P. Gravier jugea la circonstance favorable pour travailler au salut de cette Nation. Il alla fixer sa demeure au Rocher, à l'endroit même, où avoit été le Fort de S. Louis. Il y assembla en peu de tems un Troupeau assez nombreux, & il eut bientôt la consolation de voir renouveler parmi ces Sauvages, si justement décriés jusques-là pour la corruption de leurs mœurs, d'aussi grands exemples de vertu, qu'on en avoit admiré dans les plus florissantes Missions du Canada, & le peu, qui reste aujourd'hui de cette Nation, autrefois une des plus nombreuses de ce continent, fait profession du Christianisme.

On a travaillé avec moins de succès auprès des Mascoutins. Le Sieur JUCHEREAU, Gentillhomme Canadien, avoit commencé un Etablissement à l'entrée de la Riviere *Ouabache*, qui se décharge dans le Micissipi, & fait la communication la plus courte & la plus commode du Canada avec la Louysiane, & un assez grand nombre de ces Sauvages s'y étoient établis. Pour les y retenir il avoit engagé le P. MERMET, un des Missionnaires des Illinois à essayer de les gagner à JESUS-CHRIST; mais ce Pere trouva un Peuple indocile, superstitieux à l'excès, & que les Jon-

1700.

Mission parmi ces Sauvages.

Mission infructueuse parmi Mascoutins.

Il crut que , s'il pouvoit réussir à convertir , ou du moins à confondre publiquement ces Imposteurs , il viendrait aisément à bout de la Multitude , & il en entreprit un , qui adoroit le Bœuf , dont il avoit fait son Manitou. Il lui fit plusieurs questions , qui l'embarrafferent : il lui proposa des difficultés , auxquelles il ne put répondre ; enfin il le força à lui dire que ce n'étoit pas le Bœuf , qui étoit son Dieu ; mais l'Esprit , qui protegeoit toute l'espèce de ces Animaux , & qui résidoit sous Terre. C'étoit déjà quelque chose , que cet aveu ; mais quand le Missionnaire voulut en profiter , pour conduire son Adversaire à la connoissance d'un Esprit Eternel , Tout-Puissant , qui a créé le Monde , & que tous les Hommes , qui font l'Ouvrage de ses mains , doivent adorer seul , il vit un Homme , qui se perdoit , & ne disoit plus que des extravagances.

Une maladie épidémique , qui survint , peu de tems après dans cette Bourgade , & enleva un très-grand nombre de Sauvages , fournit au P. Mermet une occasion de pratiquer cette charité , qui est souvent plus efficace pour la conversion des Peuples , que les discours les plus pathétiques. Il ne s'épargna en rien , mais ses bons offices ne furent payés par la plupart que d'ingratitude : on tenta même à sa vie & il vit tomber à ses pieds des flèches , qu'on lui avoit décochées de trop loin , pour le blesser .

Il ne se rebura point : il continua de visiter les Malades : il leur distribua tout ce qu'il avoit de remèdes , & il y eut à la fin quelques

Ames prédestinées, que sa constance, son courage, & son déintéressement touchèrent. Il baptisa un petit nombre de ces Barbares, & eut la satisfaction de les voir mourir dans les sentimens, qu'il leur avoit inspirés; tous les autres s'endurcirent de plus en plus; & comme après avoir fait quantité de sacrifices à leurs Manitous, ils virent que la mortalité ne diminuoit point, ils se mirent dans la tête que c'étoit le Manitou des Chrétiens, qui les faisoit mourir; car ces Peuples ne craignent point d'avouer que leurs Esprits tutélaires ont bien moins de puissance que les Nôtres.

Dans cette persuasion un de leurs Chefs s'avisâ de faire le tour de l'Habitation Françoisise, en criant merci au Manitou des Chrétiens, & au Missionnaire, qu'il regardoit lui-même comme un Manitou. Le P. Mermet alla sur le champ trouver l'Acteur de cette scene comique, & l'assûra qu'il alloit redoubler ses soins en faveur des Malades. Mais ces Endurcis continuant par leurs superstitieuses cérémonies, & par leur indocilité à attirer sur eux le courroux du Ciel, la maladie eut son cours, & emporta plus de la moitié du Village. Le reste se dispersa, & M. Juchereau comprit que fonder une Habitation sur un commerce casuel & passager, c'est bâtir sur le sable, si on n'y ajoute la culture des Terres; mais faute d'Hommes, & de moyens il fut bientôt obligé d'abandonner son Entreprîse.

Cependant, tandis que la Cour de France prenoit les mesures, dont j'ai parlé au commencement de ce Livre, pour faire un Etablissement, considérable sur le Golphe Mexique, M. de Callières s'appliquoit avec succès à pa-

Mesures de  
M. de Callières pour la  
paix générale.

cifier son Gouvernement. Il s'agissoit de nous assurer l'alliance de toutes les Nations, avec lesquelles nous pouvions avoir quelque chose à démêler, & pour cela il falloit prévenir tout ce qui pouvoit empêcher qu'on n'établît entr'elles la bonne intelligence si nécessaire à leur conservation, & à la tranquillité de la Colonie Françoisé.

Le Traité, que le Général avoit fait signer aux Députés des Cantons Iroquois, & à quelques-uns de nos Alliés, n'étoit qu'un préliminaire, qui pouvoit bien écarter les plus grands obstacles à la consommation d'un si bel ouvrage; mais il étoit encore question de réunir tous les Chefs des Nations intéressées, & ce projet n'étoit pas d'une exécution facile. Peu s'en falut même que les mesures si sages & si bien concertées, que M. de Callières avoit prises pour faire réussir le plus beau dessein, qu'eût encore formé aucun Gouverneur de la Nouvelle France, ne fussent rompues par un de ces accidens, qu'il est plus aisé de prévoir, que de prévenir, quand on connoît le génie des Sauvages.

Nouvelles  
brouilleries  
entre les Iro-  
quois & les  
Outaouais.

Les Députés Iroquois étoient à peine de retour chez eux, qu'on eut nouvelle dans les Cantons que des Outaouais étoient tombés sur un Parti de leurs Chasseurs, en avoient eût quelques-uns, & avoient fait Prisonnier le plus considérable de leur Troupe. Le fait étoit vrai; mais les Agresseurs n'avoient pas si grand tort, qu'on le croyoit. Les Iroquois étoient allés en chasse sur les Terres des Outaouais, c'est-à-dire, dans un Canton, où ceux-ci avoient accoutumé de chasser, & y avoient ruiné quantité de Cabannes de Gal-

tors. Les Outaouais avoient pris cette démarche pour un acte d'hostilité, comme c'en étoit un en effet, & s'étoient crus en droit de s'en faire justice.

Les Iroquois firent pourtant beaucoup de bruit, & on ne douta presque point qu'ils ne reprissent les armes; il n'en falloit pas davantage pour ralumer dans tout ce Continent le feu de la guerre, qui n'étoit pas encore trop bien éteint. Toutefois comme leurs Députés avoient donné parole au Gouverneur Général que, quoiqu'il arrivât, ils n'useroient d'aucune voye de fait, sans lui en donner auparavant avis, ils se picquerent pour la première fois de fidélité, & ils lui envoyèrent faire leurs plaintes de l'attentat des Outaouais.

Les Iroquois font leurs plaintes à M. de Callières.

1701.

Ceux, qu'ils en avoient chargés, arrivèrent à Montreal le deuxième de Mars 1701. & y trouverent le Chevalier de Callières. Ils lui parlerent avec beaucoup de modération, & après avoir exposé le fait, auquel ils donnerent le tour le plus odieux qu'ils purent pour les Outaouais. « C'est sans doute, » ajoutèrent-ils, quelque Erourdi, qui a fait ce coup; mais tandis que sa Nation ne le défavouë point, elle est censée l'autoriser. Cependant, comme tu nous as ordonné de nous adresser à toi, s'il arrivoit quelque chose de semblable, nous venons te prier de commencer par nous faire rendre le Chef, qui a été mené Prisonnier à Michilimakinac.

Ils voulurent ensuite justifier leurs Chasseurs, & le Gouverneur Général, qui ne jugea pas à propos d'entrer dans cette discussion, se contenta de leur répondre que les Outaouais, lorsqu'ils avoient attaqué leurs Gens, n'é-

Nouvelles plaintes des Iroquois.

toient pas encore instruits du Traité conclu l'Automne précédente; qu'il auroit soin de leur faire rendre leur Prisonnier, & qu'ils ne perdroient rien à lui remettre tous leurs intérêts. Cette réponse, accompagnée de beaucoup de marques d'amitié, les satisfit; mais le cinquième de May Teganiflorens arriva, suivi de plusieurs Chefs Iroquois, & après avoir renouvelé les plaintes des Cantons au sujet de l'hostilité commise pendant l'Hiver, & sur ce qu'il avoit appris que les François vouloient faire un Etablissement au Détroit (a), il lui demanda s'il étoit vrai, comme on commençoit à le publier, que la guerre fût sur le point de se rallumer en Europe entre les François & les Anglois?

Réponse de  
M. de Callières.

M. de Callières lui fit au sujet de l'hostilité des Outaouais la même réponse; qu'il avoit faite aux premiers Députés: il lui dit que pour ce qui concernoit le Détroit, il ne voyoit pas pourquoi cet Etablissement inquietoit les Cantons; que, ni eux, ni les Anglois n'avoient aucun droit de s'y opposer, puisque le Détroit lui appartenoit; que son dessein dans cette Entreprise étoit de conserver la paix entre toutes les Nations; qu'il avoit déjà recommandé à celui, qu'il avoit choisi pour y tenir la place, d'accommoder tous les différends, qui surviendroient entre tous les Alliés avant qu'on se fût porté à quelque extrémité fâcheuse; mais sur toutes choses de laisser, & de procurer même à tous la liberté de la chasse.

Teganiflorens lui avoit ajouté que les An-

(a) Ce qu'on appelle le | deux du Lac Érié & du Lac  
Détroit est tout l'entre- | Huron.

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 399  
glois avoient déjà eu le même dessein de s'é-  
tablir au Détroit , & que les Cantons s'y  
étoient opposés : le Général , ou ne l'ignotoit  
pas , ou craignoit que cette pensée ne vint  
aux Anglois , & c'étoit ce qu'il avoit voulu  
prévenir. Il dit à Teganifflorens qu'il sçavoit  
bon gré aux Cantons d'avoir pensé comme il  
le disoit , au sujet des Anglois ; qu'au reste  
il auroit bien sçu empêcher ceux-ci d'usur-  
per un Pays , qui ne leur apartenoit pas.  
Pour moi , continua-t-il , je prétens être le  
Maître chez moy ; mais je ne veux l'être , que  
pour le bonheur de mes Enfans : c'est pour  
eux , que je travaille en m'établissant au Dé-  
troit ; il n'y a que de mauvais Esprits , qui  
puissent prendre de l'ombrage de ce dessein , &  
je suis bien persuadé que vous me remercirez  
un jour de l'avoir exécuté.

Teganifflorens ne repliqua rien sur cet ar-  
ticle ; mais il lui dit que , comme il n'avoit  
rien de caché pour son Pere , il étoit bien  
aisé de l'avertir que , quand il auroit fait part  
de sa réponse aux Anciens , ceux-ci ne man-  
queroient pas d'en donner aussitôt avis aux  
Anglois ; qu'il esperoit néanmoins que , si  
les deux Nations se brouilloient de nouveau  
en Europe & en Amérique , les Cantons  
n'entreroient point dans cette querelle. » Je  
me mets fort peu en peine , repartit le Géné-  
ral , que les Anglois soient informés ou non  
de ce que j'ai envie de faire au Détroit ; je  
sçai qu'ils ne l'approuveront pas ; qu'ils feront  
même bien des efforts pour le traverser ; tout  
ce que je souhaite de vous , c'est que vous  
soyez simples Spectateurs de ce qui se passera  
entr'eux & moi.

1701.

Les Anglois  
traversent de  
nouveau la  
paix.

Teganiflorens le lui promit, & le pria d'envoyer à Onontagué des François pour aider leurs Députés à ramener les Prisonniers, qui restoient encore dans le Pays. M. de Callicres voulut bien encore avoir cette condescendance pour lui, & le fit accompagner à son retour par les mêmes Ambassadeurs, qui avoient déjà entamé l'année précédente cette négociation. Ils partirent le seizième de Juin, & furent un peu surpris de trouver des Anglois parmi ceux, qui venoient au devant d'eux. Le fait est qu'un nommé ABRAHAM étoit allé de la part du Gouverneur d'Orange à Onontagué pour détourner les Anciens d'envoyer leurs Députés à Montreal, & pour les engager à le venir trouver lui-même.

On ne lui avoit point encore fait de réponse, & cet Envoyé voyant la Jeunesse du Canton, qui se préparoit à aller au devant des François, jugea à propos d'y joindre quelques-uns de ses Gens, sous prétexte de faire politesse aux Ambassadeurs, & de leur mener des Chevaux. Il ne fut parlé de rien dans cette première entrevûe, il ne s'agissoit que de complimens; mais à peine les Ambassadeurs furent-ils entrés dans la Bourgade, où on leur fit la même réception, que l'année précédente, qu'on assembla le Conseil, où ils furent introduits seuls.

Discours du  
P. Bruyas aux  
Iroquois.

Le P. Bruyas commença par déclarer qu'Ononthio ne vouloit plus souffrir de remises, & qu'il étoit bien aisé de sçavoir à quoi s'en tenir avec les Cantons; que les Députés de toutes les Nations ne manqueroient pas de se rendre à Montreal au tems marqué, pour y terminer la grande affaire, qui avoit été li

heureusement comme née l'automne dernière, & que si les Iroquois ne s'y trouvoient pas, on ne les écouterait plus; qu'ils se souviussent surtout de la parole, qu'ils avoient donnée à leur Pere de lui rendre tous les Prisonniers; qu'un grand événement arrivé depuis peu en Europe, pourroit bien faire recommencer la guerre entre les François & les Anglois; mais qu'il n'étoit pas de l'intérêt des Cantons d'entrer dans ce démêlé.

Ce Discours fini, on se sépara; trois jours après le Conseil se rassembla pour y répondre, & les Anglois y furent appelés. Teganifforens présenta d'abord un Collier au Sieur Abraham pour l'exhorter à ne point traverser l'accordement, qu'il étoit prêt de conclure avec les François. Il ajoûta même quelques reproches contre les Anglois, auxquels il imputa tous les malheurs passés. Il mit ensuite un autre Collier aux pieds du P. Bruyas, en disant qu'il rendoit la liberté à tous les Prisonniers, qui étoient encore dans son Canton. J'ouvre toutes les portes, poursuivit-il, je ne m'arrête Personne; je veux vivre en bonne intelligence avec Ononthio mon Pere, & avec mon Frere Corlar: je les tiens tous deux par la main, résolu de ne me séparer jamais, ni de l'un, ni de l'autre. Cinq Députés vont partir pour Montreal, deux autres iront à Orange; pour moi, je demeurerai sur ma natte, pour faire connoître à tout le Monde que je ne prens point de parti, & que je veux demeurer dans une exacte neutralité.

Réponse de  
ces Sauvages.

Le Pere Bruyas & M. de Maricourt, qui avoient envoyé Joncaire à Tsonnonthouan & la CHAUVIGNERIE à Onneyouth, crurent

Mauvaise  
disposition  
de plusieurs.

pouvoir espérer tout d'une telle déclaration, & leur confiance fut encore augmentée par l'arrivée du Sieur de Villedonné, Lieutenant d'Infanterie, avec la nouvelle que le Pere Anjelran étoit à Montreal, ayant pris les devants, pour avertir le Général que les Députés de toutes les Nations se rendroient incessamment auprès de lui; mais la Chauvignerie étant revenu d'Onneyouth, rapporta qu'il avoit trouvé ce Canton assez mal disposé, & qu'il n'en avoit pu retirer aucun Prisonnier.

Dans le même tems Teganiſſorens déclara que les François; qui étoient dans son Canton, y ayant tous été adoptés, & la plupart s'y étant mariés, leurs Parens ne vouloient point entendre à les relâcher; qu'eux-mêmes ne pouvoient se résoudre à cette séparation; qu'il n'étoit pas en son pouvoir de contraindre ni les uns, ni les autres à faire ce qu'on souhaitoit d'eux, & qu'il étoit au désespoir de se trouver dans la dure nécessité de manquer de parole à son Pere. Il eût été inutile aux Ambassadeurs de repliquer, il leur fallut se contenter de cette excuse, toute mauvaise qu'elle étoit. C'est même beaucoup qu'un Sauvage descende jusqu'à en faire sur ce qu'il ne veut pas exécuter, & tout autre que Teganiſſorens, qui étoit sincèrement attaché aux François, mais qui n'étoit pas le Maître, n'auroit peut-être pas parlé avec tant de ménagement.

M. de Maricourt & le P. Bruyas crurent donc devoir dissimuler leur mécontentement, pour ne pas rompre tout-à-fait avec une Nation, qui assurée d'être soutenue des Anglois,

font les intrigues faisoient vraisemblablement naître tous ces incidens, étoit encore en état de nous faire beaucoup de mal. C'est ainsi que ces Barbares trouvent dans ce qui nous paroît un défaut de leur Gouvernement, un avantage, où la plus raffinée politique ne parvient pas toujours. C'est-à-dire que l'indépendance, dont jouissent les Particuliers, non-seulement ne les empêche point de concourir au bien général; mais qu'elle les y fait même arriver par des voyes d'autant plus sûres, que la Nation n'est jamais responsable de leur conduite, & trouve son excuse dans le peu de pouvoir, qu'elle a sur la volonté libre de ceux, qui la composent.

Joncaire avoit plus heureusement négocié chez les Goyogouins & les Tsonnonthouans; il en amena des Députés & plusieurs Prisonniers; & cet exemple, dont M. de Maricourt sçut se prévaloir pour picquer les Onnontagués d'émulation, engagea ces Sauvages à lui remettre cinq François des deux sexes. Les Onneyouths envoyèrent aussi des Députés à Gannentaha, où le P. Bruyas s'étoit déjà rendu; ceux des Agniers promirent de descendre par le Lac Champlain, & les Ambassadeurs suivis de deux-cent Iroquois se mirent en chemin pour Montreal, où ils arriverent le vingt-unième de Juillet.

Les Députés  
des Cantons  
arrivent à  
Montreal.

Le lendemain sept, ou huit cent Sauvages des Quartiers du Nord & de l'Ouest y débarquerent aussi. Les uns & les autres furent reçus au bruit du canon, & le Rat, Orateur & Chef de la Députation des Hurons de Michillimakinac, sur qui M. de Callieres se reposoit de tout ce qui concernoit nos Alliés,

Ils sont suivis de ceux de nos Alliés.

fit à ce Général un très-beau compliment au nom de tous. Le vingtinq M. de Callieres commença de traiter en particulier avec tous les Députés, & n'eut pas peu à faire pour les reduire à ce qu'il déiroit; mais pour bien connoître en quelle disposition ils étoient pour la plupart, il est nécessaire d'exposer en peu de mots les difficultés, que le Sieur de Courtemanche & le P. Anjelran avoient rencontrées dans leur négociation.

En quelles dispositions étoient ceux-ci.

Ils trouverent en arrivant à Michillimackinac presque tous les Sauvages partis pour la chasse, ce qui les obligea de faire expédier des Courriers pour les avertir du sujet de leur voyage. Courtemanche laissa ensuite son Collègue dans ce Poste pour y négocier avec les Outaouais & les Hurons, & se rendit à la Riviere de S. Joseph, où il arriva le vintunième de Décembre 1700. ayant fait quarante lieues en Raquettes. Outre les Miamis, qui y étoient établis depuis lontems, il y rencontra des Pouteonatamis, des Sokokis, des Outagamis, des Hurons & des Malingans.

Il apprit que les deux premières de ces Nations avoient envoyé des Partis de guerre contre les Iroquois, & que les Miamis se dispoisoient à en faire autant. Il engagea ceux-ci, en les menaçant de l'indignation du Gouverneur Général, non-seulement à retenir leurs Guerriers, mais encore à faire courir après les autres, pour les obliger de revenir sur leurs pas. Il eut plus de peine à leur faire entendre raison au sujet des Prisonniers Iroquois, qu'ils avoient adoptés, & qu'ils ne pouvoient se résoudre à relâcher. Il en vint pourtant à bout, & tous lui promirent de se rendre à Montreal au tems marqué.

Cela fait il partit pour aller chez les Illinois, où il arriva le vint huit; tous, excepté les *Kaskaskias*, étoient sur le point d'aller en guerre contre les Iroquois, & il les en détourna par la même voye, qu'il avoit employée pour retenir les Miamis. Les *Kaskaskias* s'engagèrent aussi à marcher avec des Outaouais contre les *Cansés*, Peuple de la Louysiane, & il les arrêta. Il revint ensuite à Chicagou, où il trouva des *Ouyatanons*, Nation Miamise, qui avoient chanté la guerre contre les Sioux, & contre les Iroquois; il les obligea de désarmer, & tira d'eux parole, qu'ils enverroient des Députés à Montreal.

Le cinquième de May il arriva chez les Mascoutins, qui faisoient de grands préparatifs de guerre, & il eut bien de la peine à les gagner; mais il y réussit enfin, Il continua sa route vers la Baye, où il arriva le quatorzième; il y rencontra des Sakis, des Otchagraç (a), des Malhomines (b), des Outagamis, des Poutçouatamis, & des Kicapous. Il parla à chaque Nation en particulier, puis il les assembla routes, & après bien des contestations, il arrêta trois-cent Guerriers, qui alloient partir pour courir sur les Sioux, lesquels avoient fait depuis peu une irruption contre les Outagamis, & il obtint de chacun de ces Peuples des Députés pour la paix générale.

Le second de Juillet il se rendit à Michillimakinac après une course de plus de quatre-cent lieues; il y trouva toutes choses bien dis-

(a) On les appelle communément les *Puants*, | vantage sous le nom de  
Folles Avoines.  
(b) On les connoît da-

posées par les soins du P. Anjelran, qui avoit retiré des mains des Outaouais deux Iroquois, pris tout récemment dans je ne sçai quelle Expédition. Ils convinrent entr'eux que le Missionnaire partirait incessamment pour Montreal avec les deux Prisonniers, & que M. de Courtemanche attendroit à Michillimakinac les Députés, qu'il n'avoit pas amenés avec lui.

La présence de cet Officier étoit encore nécessaire dans ce Poste, pour lever des difficultés, que des Esprits remuans faisoient naître à la restitution des autres Prisonniers Iroquois, les uns voulant s'en servir pour traiter en particulier avec les Cantons, & les autres pour brouiller les cartes. Courtemanche surmonta enfin tous les obstacles, & s'embarqua sur une Flotte de cent quatre-vingt Canots, dont trente furent contraints de relâcher à cause des maladies.

Conférence  
préliminaire.

J'ai dit que le Gouverneur Général, avant que de faire aucune Assemblée publique, avoit vû tous les Députés en particulier : il s'étoit pourtant tenu auparavant une Conférence préliminaire, dans laquelle le Chef des Outaouais du Sable, appelé Jean LE BLANC (a), fit ses présens, à Ononchio, parla avec beaucoup d'esprit, & fut fort aplaudi de toute l'Assistance. D'autres Chefs Algonquins prirent aussi la parole, & tous leurs discours aboutirent à prier qu'on diminuât le prix des marchandises, & qu'on achetât toutes leurs

(a) On l'appelloit ainsi parce que sa Merc étoit aussi blanche qu'une Fran- | çoise. Quelques Relations le nomment *Talon*.

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 407  
menûes Pelleteries , parce que le Castor com-  
mençoit à devenir rare.

1701.

Le Rat presenta ensuite ses Prisonniers Iroquois , demanda pourquoi les Cantons n'avoient pas renvoyé tous les leurs , & dit que leur désobéissance aux ordres de leur Pere faisoit bien voir qu'ils n'agissoient pas de bonne foi. ONANGUICE & OUILAMER, Chefs Pouteouatamis , parlerent après le Huron , & dirent au nom de toutes les Nations Occidentales , qu'ayant sçu la volonté de leur Pere , rien n'avoit pû les empêcher de se rendre auprès de lui , pas même le bruit , qui couroit qu'il regnoit des maladies à Montréal. Le Chef des Miamis parla sur le même ton , & ajouta que , pour mieux témoigner son dévouement à son Pere Ononthio , il avoit racheté plusieurs Prisonniers Iroquois , dans le dessein de les lui remettre. Il presenta aussi un Calumet , pour y faire fumer , dit-il , toutes les Nations , & déclara que , s'il faisoit la Paix avec les Iroquois , ce n'étoit pas qu'il les craignît ; mais par obéissance pour son Pere.

Le jour suivant Onanguicé demanda une audience particuliere au Chevalier de Callieres , & l'ayant obtenuë , il lui presenta les Députés des Sakis. Ces Sauvages avoient fait la guerre aux Sioux malgré la defense , & un François avoit été tué par un de leur Parti. Ils avoient envoyé demander pardon au Gouverneur Général , qui leur avoit accordé sans autre condition , que de ne plus retomber dans la même faute : leurs Députés vouloient le remercier de cette grace , & lui faire des présens pour couvrir le Mort , & avoient prié Onanguicé , qui étoit fort agreable aux François , de les introduire.

M. de Callieres donne audience à plusieurs Députés.

Plusieurs autres Chefs voulurent aussi avoir des audiences secrètes, & le Général n'en refusa aucun. Quelques-uns ne laisserent pas de l'embarraffer un peu ; mais quand il se voyoit pressé, il se tiroit d'affaire par des promesses, & par les manières douces & engageantes. C'étoit un de ses grands talens, surtout il n'en congédoit aucun, qu'après l'avoir bien regalé. Jean le Blanc fut celui, qui lui donna plus de peine. Ce Sauvage avoit beaucoup d'esprit, & quoique fort affectionné à la Nation Française, il voyoit plus clair qu'il n'eût été à desirer dans une affaire de cette conséquence, où il falloit passer bien des choses, & laisser beaucoup à faire au tems & aux conjonctures.

Les Outagamis demanderent un Jésuite : ils dirent qu'ils n'avoient plus d'esprit, depuis que Perrot les avoit quittés, & que le Missionnaire leur en donneroit. Il se plaignirent ensuite des Sauteurs, & ceux-ci ayant recriminé, la dispute auroit été fort loin, si on n'eût trouvé le secret d'engager les Parties à suspendre leur animosité jusqu'à la conclusion du Traité de paix, après laquelle on leur promit de leur rendre justice à tous.

Le tour des Iroquois étant venu, leur Orateur appuya beaucoup sur l'impossibilité, où ils s'étoient trouvés de ramener leurs Prisonniers ; ils dirent que les jeunes Gens s'étoient rendus les Maîtres, & que la plupart ayant été pris dans leur enfance, ils ne connoissoient point leurs Parens, & s'étoient attachés à ceux, qui les avoient adoptés. Il ajouta que MM. de Maricourt & Joncaire avoient peu insisté sur ce point, & qu'on avoit jugé par-là qu'Ononathio ne l'avoit pas fort à cœur,

Joncaire

Joncaire, qui étoit présent, & à qui M. de Callieres donna à entendre qu'il ne lui feroit pas plaisir de s'excuser, se leva, & dit qu'il avouoit sa faute; mais qu'il prioit les Tonnonthouans ses Freres, de l'aider à la réparer; qu'ils voyoient avec quelle docilité les autres Enfans d'Ononchio s'étoient rendus au moindre signe de sa volonté, quoiqu'ils eussent pû alleguer les mêmes raisons qu'eux, pour ne pas obéir. On ne fut pas content des Iroquois en cette occasion, il y eut même quelques contestations assez vives, & on se sépara assez peu satisfaits les uns des autres; mais on s'adoucit, & on se rapprocha bientôt.

Enfin le premier jour d'Août on tint la première séance publique, & tandis qu'un Chef Huron parloit, le Rat se trouva mal. On le secourut avec d'autant plus d'empressement, que le Gouverneur Général fonda sur lui sa principale esperance pour le succès de son grand ouvrage. Il lui avoit presque toute l'obligation de ce merveilleux concert, & de cette réunion, sans exemple jusqu'alors, de tant de Nations pour la Paix générale. Quand il fut revenu à lui, & qu'on lui eût fait reprendre des forces, on le fit asseoir dans un fauteuil au milieu de l'Assemblée, & tout le Monde s'aprocha pour l'entendre.

Il parla longtems, & comme il étoit naturellement éloquent, & que Personne n'eut peut-être jamais plus d'esprit que lui, il fut écouté avec une attention infinie. Il fit avec modestie, & tout ensemble avec dignité le récit de tous les mouvemens, qu'il s'étoit donnés pour ménager une paix durable entre toutes les Nations; il fit comprendre la né-

1701.

Premiere  
Conférence  
publique.Discours de  
Kondiarouk.

cessité de cette paix, les avantages, qui en reviendroient à tout le Pays en général, & à chaque Peuple en particulier, & démêla avec une adresse merveilleuse les différens intérêts des uns & des autres. Puis se tournant vers le Chevalier de Callieres, il le conjura de faire en sorte que Personne n'eût à lui reprocher qu'il eût abusé de la confiance, qu'on avoit eue en lui.

Sa voix s'affoiblissant, il cessa de parler, & reçut de toute l'Assemblée des applaudissemens, auxquels il étoit trop accoutumé, pour y être sensible, surtout dans l'état, où il étoit: en effet il n'ouvroit jamais la bouche dans les Conseils, sans en recevoir de pareils de ceux-mêmes, qui ne l'aimoient pas. Il ne brilloit pas moins dans les conversations particulières, & on prenoit souvent plaisir à l'agacer pour entendre ses reparties, qui étoient toujours vives & pleines de sel, & ordinairement sans réplique. Il étoit en cela le seul Homme du Canada, qui pût tenir tête au Comte de Frontenac, lequel l'invitoit souvent à sa table pour procurer cette satisfaction à ses Officiers.

Sa mort &  
son éloge.

Le Gouverneur Général lui fit répondre qu'il ne sépareroit jamais les intérêts de la Nation Huronne de ceux des François, & qu'il lui engageoit sa parole d'obliger les Iroquois à contenter les Alliés des uns & des autres, principalement sur l'article des Prisonniers. Il se trouva plus mal à la fin de la séance, & on le porta à l'Hôtel-Dieu, où il mourut sur les deux heures après minuit dans des sentimens fort Chrétiens, & muni des Sacremens de l'Eglise. Sa Nation sentit toute la grandeur de la perte, qu'elle faisoit,

& c'étoit le sentiment général que jamais Sauvage n'eut plus de mérite, un plus beau génie, plus de valeur, plus de prudence, & plus de discernement pour connoître ceux, avec qui il avoit à traiter. Ses mesures se trouvoient toujours justes, & il trouvoit des ressources à tout : aussi fut-il toujours heureux. Dans les commencemens il disoit qu'il ne connoissoit parmi les François que deux Hommes d'esprit, le Comte de Frontenac, & le P. de Carheil. Il en connut d'autres dans la suite, auxquels il rendit la même justice. Il faisoit surtout grand cas de la sagesse du Chevalier de Callières, & de son habileté à conduire les affaires.

Son estime pour le P. de Carheil fut sans doute ce qui le déterminâ à se faire Chrétien, ou du moins à vivre d'une manière conforme aux maximes de l'Évangile. Cette estime s'étoit tournée en une véritable tendresse, & il n'y avoit rien, que ce Religieux n'obtint de lui. Il avoit un vrai zèle du bien public, & ce ne fut que ce motif, qui le porta à rompre la paix, que le Marquis de Dénonville avoit faite avec les Iroquois, contre son sentiment. Il étoit fort jaloux de la gloire & des intérêts de sa Nation, & il s'étoit fortement persuadé qu'elle se maintiendrait, tant qu'elle demeureroit attachée à la Religion Chrétienne. Il prêchoit lui-même assez souvent à Michillimakinac, & ne le faisoit jamais sans fruit.

Sa mort causa une affliction générale, & ses obsèques. Il n'y eut Personne, ni parmi les François, ni parmi les Sauvages, qui n'en donnât des marques sensibles. Son corps fut quelque tems exposé en habit d'Officier, ses armes à côté,

parce qu'il avoit dans nos Troupes le rang & la paye de Capitaine. Le Gouverneur Général & l'Intendant allerent les premiers lui jeter de l'eau benite. Le Sieur de Joncaire y alla ensuite à la tête de soixante Guerriers du Saulx S. Louis, qui pleurerent le Mort & le couvrirent, c'est-à-dire, qu'ils firent des présens aux Hurons, dont le Chef leur répondit par un très-beau compliment.

Le lendemain on fit ses funeraillies, qui eurent quelque chose de magnifique & de singulier. M. de ST OURS, premier Capitaine, marchoit d'abord à la tête de soixante Soldats sous les armes. Seize Guerriers Hurons, vêtus de longues robes de Castor, le visage peint en noir, & le fusil sous le bras, suivoient, marchant quatre à quatre. Le Clergé venoit après, & six Chefs de guerre portoient le cercueil, qui étoit couvert d'un poêle semé de fleurs, sur lequel il y avoit un chapeau avec un plumet, un hausse-col & une épée. Les Freres & les Enfans du Défunt étoient derriere, accompagnés de tous les Chefs des Nations, & M. de Vaudreuil, Gouverneur de la Ville, qui menoit Madame de Champigny, fermoit la marche.

A la fin du Service il y eut deux décharges de mousquet, & une troisième, après que le corps eut été mis en terre. Il fut enterré dans la grande Eglise, & on grava sur la Tombe cette Inscription, *Cy git le Rat, Chef Huron.* Une heure après les obsèques, le Sieur de Joncaire mena les Iroquois de la Montagne complimenter les Hurons, auxquels ils présentèrent un Soleil & un Collier de porcelaine; ils les exhorterent à conserver l'esprit, & à

suivre toujours les vûes de l'Homme célèbre , que leur Nation venoit de perdre , à demeurer toujours unis avec eux , & à ne se départir jamais de l'obéissance , qu'ils devoient à leur commun Pere Ononchio. Les Hurons le promirent , & depuis ce tems-là on n'a point eu sujet de se plaindre d'eux. Mais ce qui faisoit le plus grand éloge de ce Capitaine , étoit de voir ce qu'on n'avoit osé espérer jusques-là , tous les Peuples de la Nouvelle France réunis dans une même Ville , & de sçavoir que ce concert étoit en bonne partie son ouvrage.

Les jours suivans il y eut plusieurs Conseils particuliers , où les Iroquois se plaindirent de la défiance , qu'on témoignoit avoir de leur sincérité , & ajoutèrent que , si on leur rendoit leurs Prisonniers , on n'auroit pas lieu de se repentir de s'être fié à leur parole. Le Chevalier de Callieres leur fit remarquer l'injustice de leurs plaintes , & leur détailla toutes les raisons , qu'on avoit de n'être pas tranquille sur leur compte. Toutefois comme il vouloit les mettre entièrement dans leur tort , il leur promit d'exposer leur demande aux Nations intéressées , & de l'appuyer. Il le fit en effet , & comme il avoit déjà traité de cette affaire avec le Rat , lequel avoit été d'avis qu'on les contentât , & que plusieurs autres s'en remirent à sa prudence ; il voulut bien en courir les risques , & l'évenement le justifia.

Cependant la maladie s'étoit mise dès le commencement parmi les Sauvages , & plusieurs des plus considérables en étoient déjà morts. Les Hurons avoient été les plus mal-traités , & s'étoient imaginés que c'étoit l'effet d'un sort , qu'on avoit jetté pour les faire

Les Iroquois se plaignent qu'on se défie d'eux.

La maladie se met parmi les Sauvages , & à quoi ils l'attribuent.

tous perir. Il y en eut même, qui allerent trouver le P. Anselrau pour l'engager à obtenir des Ecclésiastiques du Seminaire, qu'ils levassent le prétendu maléfice. Dieu fit connoître en cette occasion d'une maniere bien marquée qu'il est le Maître des cœurs; malgré le bruit, que quelques mauvais Esprits faisoient courir, que les François n'avoient assemblé chez eux tant de Peuples, que pour les détruire, il n'y eut pas un Infidèle, qui ne voulût être baptisé avant que de mourir, ni un Chrétien, qui ne mourût dans des sentimens dignes du Christianisme.

Derniere Assemblée générale.

Cet accident obligea néanmoins le Gouverneur Général à presser la conclusion du Traité. Il étoit convenu de tout dans les Audiences particulieres, & il ne s'agissoit plus que de signer les articles, & de publier la paix. Il indiqua la dernière Assemblée générale au quatrième d'Août, & il voulut qu'on n'omit rien pour donner à cette action toute la célébrité possible. On choisit pour cela une grande plaine hors de la Ville, on y fit une double enceinte de cent vingt-huit pieds de long sur soixante & douze de large, l'entredeux en ayant six. On ménagea à l'un des bouts une Sale couverte, de vingt-neuf pieds de long, & presque carrée pour les Dames, & pour tout le beau Monde de la Ville. Les Soldats furent placés tout autour, & treize-cent Sauvages furent arrangés dans l'enceinte en très-bel ordre.

Discours de M. de Callieres.

M. de Champigny, le Chevalier de Vaudreuil & les principaux Officiers environnoient le Gouverneur Général, qui étoit placé de maniere à pouvoir être vu & entendu de

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 415  
1701.

tous , & qui parla le premier. Il dit en peu de mots que l'année précédente il avoit arrêté la paix entre toutes les Nations ; mais que comme de toutes celles du Nord & de l'Ouest il ne s'étoit trouvé à Montreal que des Hurons & des Outaouais , il avoit fait sçavoir aux autres qu'il souhaitoit qu'elles lui envoyassent des Députés , afin qu'étrant tous assemblés il pût leur ôter solennellement la hache des mains , & déclarer à tous ceux , qui le reconnoissoient pour leur Pere , que désormais il vouloit être le seul Arbitre de leurs differends ; qu'ils oubliassent donc tout le passé , qu'ils remisent tous leurs intérêts entre ses mains , & qu'il leur rendroit toujours une exacte justice ; qu'ils devoient être bien las de la guerre , qui ne leur avoit été d'aucun avantage , & que quand ils auroient une fois goûté les douceurs de la paix , ils lui sçauroient un gré infini de tout ce qu'il venoit de faire pour la leur procurer .

Après qu'il eut cessé de parler , un des deux Peres Bigot repeta aux Abénaquis en leur Langue ce qu'il venoit de dire , Nicolas Perrot fit la même chose aux Miamis , aux Illinois , & aux autres Sauvages Occidentaux ; le P. Garnieraux Hurons , le P. Bruyas aux Iroquois , & le P. Anjelran aux Outaouais & aux Algonquins. Tous applaudirent avec de grandes acclamations , dont l'air retentit bien loin ; ensuite on distribua des Colliers à tous les Chefs , qui se leverent les uns après les autres , & marchant gravement , revêtus de longues robes de peaux , allerent présenter leurs Esclaves au Gouverneur Général avec des Colliers , dont ils lui expliquèrent le sens.

Ils parlerent tous avec beaucoup d'esprit, & quelques-uns même avec plus de politesse, qu'on n'en attendoit d'Orateurs Sauvages; mais ils eurent grand soin surtout de faire entendre qu'ils sacrifioient leurs intérêts particuliers au désir de la Paix, & que ce désir ne leur étoit inspiré, que par l'extrême envie, qu'ils avoient de contenter leur Pere; qu'on devoit leur en sçavoir d'autant plus de gré qu'ils ne craignoient point du tout les Iroquois, & qu'ils comptoient moins sur un retour sincère de leur part. Il n'y en eut aucun, à qui le Général ne dît des choses fort gracieuses, & à mesure qu'on lui présenta des Captifs, il les remit entre les mains des Iroquois.

Equipages  
bizarres de  
quelques-uns  
des Députés,  
& leurs Dis-  
cours.

Mais cette cérémonie, toute sérieuse qu'elle étoit de la part des Sauvages, fut pour les François une espèce de comédie, qui les réjouit beaucoup. La plupart des Députés, surtout ceux des Nations les plus éloignées, s'étoient habillés & parés d'une manière tout-à-fait grotesque, & qui faisoit un contraste fort plaisant avec la gravité & le sérieux, qu'ils affectoient.

Le Chef des Algonquins étoit vêtu en Voyageur Canadien, & avoit accommodé ses cheveux en tête de Cocq, avec un plumet rouge, qui en formoit la crête, & descendoit par derrière. C'étoit un grand jeune Homme parfaitement bienfait: & le même, qui à la tête de trente Guerriers de sa Nation, de même âge, ou plus jeunes encore que lui, avoit défait auprès de Catarocouy le Parti Iroquois, où avoit péri le grand Chef de guerre d'Onontagué, nommé *la Chaudière Noire*. Action

de vigueur, qui plus que toute autre chose avoit fait prendre aux Cantons la résolution de s'accorder avec les François & leurs Alliés. Ce Brave s'avança vers M. de Callieres d'un air noble & dégagé, & lui dit : » Mon Pere, je ne suis point Homme de conseil ; mais j'écoute toujours ta voix : tu as fait la paix, & j'oublie tout le passé.

Onanguicé, Chef Pouteouatamis, s'étoit coëffé avec la peau de la tête d'un jeune Taureau, dont les cornes lui pendoient sur les oreilles. Il passoit pour avoir beaucoup d'esprit, beaucoup de douceur, beaucoup d'affection pour les François. Il parla en effet très-bien, & d'une maniere fort obligeante.

L'Outagami s'étoit peint tout le visage en rouge, & avoit mis sur sa tête une vieille teignasse fort poudrée, & très-mal peignée, ce qui lui donnoit un air affreux & ridicule tout à la fois. Comme il n'avoit ni bonnet, ni chapeau, & qu'il vouloit saluer le Général à la Française, il ôta sa perruque. Il se fit alors un grand éclat de rire, qui ne le déconcerta point, & qu'il prit sans doute pour un applaudissement. Il dit qu'il n'avoit point amené de Prisonniers, parce que ceux, qu'il avoit faits, s'étoient tous sauvés. » D'ailleurs, ajouta-t-il, je n'ai jamais eu de grands démêlés avec les Iroquois, mais je suis fort brouillé avec les Sioux.

Le Sauteur s'étoit fait avec un plumet une espèce de rayon autour de la tête, en forme d'aurole : il dit qu'il avoit déjà rendu la liberté à tous ses Prisonniers, & qu'il prioit son Pere de lui accorder son amitié. Les Iroquois domiciliés & les Abénaquis parlerent les der-

niers, & témoignèrent un grand zèle pour l'accroissement de la Colonie Française. Ils persuadèrent d'autant plus aisément, que pendant toute la guerre ils avoient prouvé par leurs actions ce qu'ils témoignent alors par leur discours.

Les autres Députés ayant fini leurs complimens, tout le Monde jeta les yeux sur l'Orateur des Cantons, qui n'avoit point encore parlé. Il ne dit que deux mots, dont le sens étoit que ceux, dont il portoit la parole, feroient bientôt connoître à toutes les Nations le tort, qu'elles avoient eu d'entrer en défiance contr'eux; qu'ils convaincroient les plus incrédules de leur fidélité, de leur sincérité, & de leur respect pour leur Pere commun.

On apporta ensuite le Traité de paix, qui fut signé de trente-huit Députés, (a) puis le grand Calumet de paix. M. de Callieres y fuma le premier, M. de Champigny y fuma après lui, ensuite M. de Vaudreuil, & tous les Chefs & les Députés, chacun à leur tour, après quoi on chanta le *Te Deum*. Enfin parurent de grandes chaudieres, où l'on avoit fait bouillir trois Bœufs. On servit chacun à sa place, sans bruit & sans confusion, & tout se passa gayement. Il y eut à la fin plusieurs décharges de boîtes & de canons, & le soir illumination & feux de joye.

Audience  
donnée aux  
Nations d'en-  
haut.

Le sixième M. de Callieres assembla les Députés des Nations d'en-haut, & leur dit qu'encore qu'il n'eût pas tout-à-fait lieu d'être content de quelques-uns d'eux, il vouloit bien en considération de la paix, ne plus penser à

(a) Ils signèrent ce Traité avec d'autres marques que celles, dont ils s'étoient servis au précédent.

ce que leur conduite avoit eu d'irrégulier ; qu'il pardonnoit aux Sakis la mort du François, qu'ils avoient tué parce qu'ils avoient offert à M. de Courtemanche de lui livrer le Meurtrier, & que leur Député lui avoit fait une satisfaction, dont il vouloit bien se contenter.

Les Députés des Illinois étoient morts en chemin, & avoient recommandé en mourant les intérêts de leur Nation à Onanguicé ; le Général ordonna à ce Chef d'avertir ces Sauvages que, s'il leur arrivoit encore de piller les François, il ne se contenteroit pas, comme il venoit de faire, de la restitution des effets enlevés par les Voleurs. Il parla sur le même ton à quelques autres, qui étoient sujets au même défaut, & il fit comprendre à tous qu'ils trouveroient toujours en lui un Pere ; mais un Pere, qui ne seroit plus d'humeur à souffrir qu'ils s'écartassent de leur devoir, comme par le passé.

Il leur distribua ensuite les présens du Roy. Les Outaouais lui demanderent le P. Anjelran & Nicolas Perrot, & il leur dit qu'il vouloit bien leur faire ce plaisir : que le Missionnaire étoit disposé à les suivre, mais à condition qu'ils seroient plus dociles à profiter de ses instructions. Leur Député le conjura aussi de ne plus souffrir qu'on portât de l'eau-de-vie nulle part, parce que cette liqueur troubloit l'esprit, & ne pouvoit que porter la Jeunesse à des excès, qui ne manqueroient pas d'avoir des suites funestes ; tous ceux, qui étoient présens, applaudirent à sa demande, à l'exception d'un Chef Huron, qui étoit un grand yvrogne, & qui avoit déjà pris ses mesures

pour emporter chez lui de quoi boire.

Le lendemain le Gouverneur Général donna audience aux Députés des Cantons. Après leur avoir bien fait comprendre qu'ils seroient inexcusables, & dignes de toute sa colere, s'ils refusoient de rendre la liberté à leurs Prisonniers, il leur ordonna de les remettre à Joncaire, qui devoit partir avec eux : leur engagea sa parole que, si quelques-uns de ces Prisonniers vouloient ensuite retourner dans leur Pays, ils le pourroient en toute liberté, comme il venoit d'arriver à l'égard des Prisonniers, que les Hurons lui avoient ramenés.

Il leur recommanda aussi de nouveau de demeurer Neutres entre les François & les Anglois, si la guerre recommençoit entre ces deux Nations, comme il y avoit bien de l'apparence que cela ne tarderoit pas d'arriver. Il leur fit entendre qu'il étoit tout-à-fait contre leur intérêt de permettre à ceux-ci de construire des Forts dans leurs Villages, & sur leurs Rivieres, & leur déclara qu'il ne le souffriroit jamais. Il avoit fort à cœur qu'ils lui demandassent des Jésuites, persuadé que la présence de ces Missionnaires étoit ce qu'il y avoit de plus efficace pour les retenir dans une exacte neutralité ; mais il ne jugea pas à propos de leur en parler, la Cour ne lui ayant point donné d'instruction sur cela, & les moyens indirects, dont il usa pour les amener à ce point, réussirent à son gré.

Enfin il s'expliqua avec eux touchant l'Établissement, qu'il vouloit faire au Détroit, où dès le mois de Juin il avoit envoyé le Sieur de la Motte Cadillac avec environ cent Hommes & un Jésuite, pour y attirer les Sau-

vages. Il s'étoit pressé de faire partir ce Convoi avant l'arrivée des Députés Iroquois, dans la crainte que, s'ils le prioient de différer l'exécution de cette Entreprise, le refus, qu'il en feroit, n'apportât un obstacle à la paix; au lieu que la chose étant faite, il seroit plus en droit de ne point reculer. En effet ils lui proposerent assez de difficultés pour l'embarasser, s'il n'eût pas été si avancé; mais il leur fit goûter ses raisons, dont la principale étoit, que les Anglois n'auroient pas manqué de vouloir s'établir en ce lieu-là, s'il ne les avoit prévenus, ce qui auroit attiré la guerre dans le centre du Pays.

Les Agniers n'avoient point envoyé de Députés au Congrès, comme ils l'avoient promis, & le Général en avoit témoigné son ressentiment à ceux des autres Cantons; mais ceux-ci étoient à peine partis de Montreal, que les Agniers y arriverent. Ils firent leurs excuses, & signerent le Traité. Quelque tems après Joncaire revint avec très-peu de Prisonniers, les autres ayant absolument refusé de le fuivre. On crut, ou l'on voulut bien faire semblant de croire qu'il n'y avoit pas de la faute des Iroquois, & la chose en demeura là.

L'année suivante les Cantons firent à M. de Callieres une Députation solennelle pour le remercier de leur avoir donné la paix, & il en reçut aussi des Nations d'en-haut pour le même sujet. Mais ce qui lui fit concevoir de plus grandes esperances que cette paix seroit durable, c'est que les premiers Députés lui demanderent des Jesuites. Ils lui apprirent en même tems la mort de Garakonthié, qui

1701.

Les Agniers  
accident au  
Traité.Mort de Ga-  
rakonhié.

1702.

n'avoit cessé jusqu'au dernier soupir de servir utilement les François auprès de sa Nation, & ils lui présentèrent son Neveu, lequel s'offrit d'être à la place de son Oncle le Correspondant du Gouverneur, & fut agréé.

Missionnaires  
aux Iroquois.

Le Général souhaitoit avec trop d'ardeur de voir les Iroquois se porter d'eux-mêmes à solliciter le retour des Missionnaires dans les Cantons, pour ne les pas prendre au mot. Il en avoit de tout prêts, & il en envoya par tout. Il chargea M. de Maricourt de les conduire, & ils furent très-bien reçus. Ce n'est pas que ce Peuple fût mieux disposé qu'auparavant à embrasser le Christianisme; mais il n'étoit pas inutile pour la Religion, & il étoit important pour la Colonie qu'il y pût parmi ces Barbares des Personnes revêtues d'un caractère capable de leur imposer, dont la présence les assurât qu'on vouloit bien vivre avec eux; qui pussent éclairer leur conduite, avertir le Gouverneur Général de toutes leurs démarches, les gagner par leurs bonnes manières, ou du moins se faire des amis parmi eux, surtout éventer & déconcerter les intrigues des Anglois, peu redoutables dans cette partie de l'Amérique, quand ils n'ont point les Cantons pour eux.

Hostilité des  
Anglois.

M. de Callieres assuré des Iroquois dans le tems même, qu'il venoit d'apprendre que la guerre étoit déclarée entre la France & l'Angleterre, ne doutoit presque point que les premiers efforts des Anglois dans l'Amérique ne se tournassent contre l'Acadie, ou contre l'Isle de Terre-Neuve, & sa conjecture se trouva juste. Il fut bientôt informé que l'Ennemi en vouloit à Plaisance; mais il eut nou-

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 423  
velle peu de tems après que ce projet avoit  
échoué, n'ayant abouti qu'à piller & à brûler  
quelques Navires de Pêcheurs.

1702.

L'Acadie moins fortifiée que Plaisance,  
plus difficile à garder, & plus voisine de la  
Nouvelle Angleterre, l'inquietoit davan-  
tage, d'autant plus qu'il ne lui étoit pas aisé  
d'y envoyer les secours, dont elle avoit un  
extrême besoin. Mais les avis, qu'il reçut  
dans ces entrefaites de la Cour de France, le  
tirerent de cet embarras, au moins pour quel-  
que tems. On lui mandoit qu'on y parloit  
beaucoup d'établir solidement cette Province,  
& qu'on pensoit aux moyens d'y augmenter  
considérablement le nombre des Habitans.

Le fait étoit certain, & la chose parut m<sup>e</sup>. Divers projets  
me si sérieuse à l'Evêque de Quebec, qui étoit pour l'Acadie  
en France, qu'il crut devoir prendre des me- sans effet.  
sures pour établir en Acadie un Corps d'Ecclé-  
siastiques, qui pût fournir des Sujets à tous  
les Postes, qu'on avoit dessein de peupler,  
afin qu'on ne fût pas dans la nécessité d'en tirer  
du Canada, où il n'y en avoit point de furnu-  
méraires.

Il jeta d'abord les yeux sur les Benedictins  
de S. Maur; mais le Général de cette Congrè-  
gation n'entra point dans ses vûes. Il traita  
ensuite avec les Prémontrés, & s'adressa à  
l'Abbé Régulier de S. André aux Bois en Pi-  
cardie. Il trouva un Homme très-disposé à  
faire ce qu'il souhaitoit, jusqu'à vouloir se  
consacrer lui-même aux Missions de l'Acadie,  
& le Traité fut fort avancé; mais les Supé-  
rieurs de cet Ordre exigèrent des conditions,  
que le Prélat ne put, ou ne voulut pas accor-  
der; & comme on abandonna bientôt à la

1702.

Cour le projet de peupler l'Acadie, les choses y restèrent pour le Spirituel & pour le Temporel sur le même pied, où elles avoient toujours été.

Les Anglois  
menacent la  
N. France.

Le Chevalier de Vitlebon y étoit mort au mois de Juillet de l'année 1700. & M. de Brouillan avoit passé du Gouvernement de Plaisance à celui de l'Acadie. Il eut bientôt sur les bras une partie des Forces de la Nouvelle Angleterre : les Bastonnois firent de grands dégâts sur toutes les Côtes, & y enlevèrent plusieurs Vaisseaux. Il apprit ensuite que les François Prisonniers à Baston y étoient traités fort durement ; qu'il y avoit défense de la Reine de la Grande Bretagne d'en échanger aucun, & que le Gouverneur vouloit faire pendre le Capitaine BAPTISTE, bon Partisan, dont on n'avoit pu obtenir l'élargissement pendant la paix, sous prétexte que c'étoit un Corsaire.

Sur cette nouvelle il envoya un Exprès à Baston, pour déclarer au Gouverneur qu'il useroit de représailles, s'il exécutoit sa menace, & cette déclaration sauva la vie à Baptiste ; mais l'Envoyé de M. de Brouillan lui rapporta qu'on attendoit dans ce Port des Vaisseaux d'Angleterre, pour assiéger Quebec, & pour croiser dans le Golphe, & jusques dans le Fleuve S. Laurent, afin qu'il n'y pût entrer aucun Bâtiment François.

Mouvements  
parmi les Sau-  
vages contre  
nos intérêts.

Le Gouverneur fit partir sur le champ ce même Courier pour Quebec, afin de donner avis de tout à M. de Callieres. Ce Général en sçavoit déjà quelque chose ; il fut informé en même tems que les Milices de la Nouvelle York étoient déjà en route pour se rendre à

Balton, que les Iroquois étoient vivement sollicités par les Anglois de chasser les Missionnaires de leur Pays; que quelques Cantons le leur avoient promis; que plusieurs même de nos anciens Alliés traitoient avec eux par l'entremise des Iroquois, & que les uns apportoient pour excuser ces démarches la cherté de nos marchandises. Cette ancienne plainte, qui n'étoit que trop bien fondée, venoit en partie de la pauvreté des Habitans du Canada, & en partie de l'avarice, tant des Marchands de France, que de ceux du Pays: c'étoit au moins un prétexte que les Sauvages avoient toujours en mains, les uns pour couvrir leur inconstance, & les autres pour cacher leur mauvaise volonté.

1702.

Ce qu'il y avoit de plus pressé à faire dans de pareilles conjonctures, étoit de déconcerter les intrigues des Anglois dans les Cantons Iroquois, & c'est aussi par où le Chevalier de Callieres commença. Il écrivit ensuite à la Cour pour avoir des Recrues; il songea à achever les Fortifications de Quebec, & il prit toutes les autres mesures, que son expérience & son habileté lui suggererent. Il étoit lui-même la plus grande ressource de la Nouvelle France; mais elle eut le malheur de le perdre dans le tems, qu'il lui étoit plus nécessaire. Il mourut à Quebec le vint-sixième de May 1703, autant regretté, que le méritoit le Général le plus accompli, qu'eût encore eu cette Colonie, & l'Homme, dont elle avoit reçu de plus importans services.

Mort du Chevalier de Callieres.

1703.

Par sa mort le Commandement Général resta entre les mains du Marquis de Vaudreuil, Gouverneur de Montreal. Il étoit

M. de Vaudreuil lui succéda.

fort aimé des Sauvages, & la valeur, qu'il avoit fait paroître en plusieurs occasions pendant la dernière guerre, jointe à ses manières nobles & aimables; lui avoient gagné l'affection, & acquis l'estime de toute la Colonie. Aussi concourut-elle toute entière à le demander pour Gouverneur Général. D'ailleurs il n'avoit point de Concurrent, sur lequel la place, qu'il occupoit, son expérience & la connoissance, qu'il avoit des affaires du Canada; ne lui donnassent une grande supériorité; M. de Champigny, qui l'avoit été de M. de Callières, étant retourné en France, & ne songeant plus à l'Amérique.

Le Marquis de Vaudreuil fut donc accordé aux prières de tous ceux, qu'il devoit gouverner; il parut même que ce concours de tous les Ordres de la Colonie en sa faveur avoit fait plaisir au Roy, qui lui avoit donné plus d'une fois des marques de bienveillance depuis la surprise de Valenciennes par les Mousquetaires, du nombre desquels il étoit. Enfin la nouvelle de sa Promotion fut reçue avec des applaudissemens d'autant plus sinceres, que sa conduite pendant l'interregne avoit déjà confirmé tout le Monde dans la pensée, que Personne ne convenoit mieux à la place, où le choix de Sa Majesté venoit de l'élever.

Députation des Tsonnonhouans. • Comme il avoit compris d'abord de quelle conséquence il étoit de s'assurer des Iroquois, il caressa fort des Tsonnonhouans, qui étoient venus le trouver peu de tems après la mort de M. de Callières. Il les fit même accompagner à leur retour par le Sieur de Joncaire, qui négocia si heureusement dans ce Canton, qu'il en ramena avec lui un des principaux Chefs.

Ce Sauvage remercia d'abord le Commandant Général de la bonté, qu'il avoit eüe de leur promettre sa protection contre tous ceux, qui se déclareroient leurs Ennemis : il témoigna ensuite beaucoup de chagrin de ce que les Onnontagués n'étoient pas venus le complimenter, & de ce qu'ils paroissoient avoir de mauvais desseins, puis il parla ainsi.

Nous n'avons jamais communiqué à Personne ce que je vais te dire. Jusqu'ici nous avons toujours prétendu être les seuls Maîtres de notre Terre, c'est pour cela que nous avons d'abord pris le parti d'être simples Spectateurs de ce qui se passeroit entre vous & les Anglois, mais voici un Collier, que je te présente sous Terre, pour te déclarer que nous te donnons le Domaine absolu de notre Pays. Ainsi, mon Pere, s'il nous survient quelque fâcheuse affaire, ou que nous ayons besoin de secours, regardes-nous comme tes Enfans, & mets-nous en état de soutenir la démarche, que nous faisons aujourd'hui. Pour ce qui regarde les Missionnaires, tu peux être assuré que je périrai plutôt, que de souffrir qu'ils sortent de mon Canton. Il confirma cette promesse par un second Collier, & il en présenta un troisième pour obtenir que Joncaire allât passer l'hyver avec lui.

M. de Vaudreuil n'avoit garde de lui refuser une chose, qu'il desiroit encore plus que lui, & Joncaire partit avec ce Député. Teganifforens arriva peu de tems après à Montreal, & dans l'audience, que lui donna le Commandant Général, il commença par témoigner une mauvaise humeur, qui faisoit mal augurer du sujet de son voyage. » Les Européens,

Teganifforens a Montreal, & ce qu'il y fait.

1703. dit-il, ont l'esprit mal fait; ils font la paix, entr'eux & un rien leur fait reprendre la hache. Nous n'en ufons pas de même, & il nous faut de grandes raisons pour rompre un traité, que nous avons signé. Il déclara ensuite que son Canton ne prendroit point de parti dans une guerre, qu'il n'approuvoit, ni d'une part, ni de l'autre. M. de Vaudreuil n'ent demandoit pas davantage; il le fit bien comprendre à Teganiſſorens, & pour ôter aux Iroquois tout prétexte de rompre une Neutralité si avantageuse à la Colonie, il résolut de ne point envoyer de Parti contre les Anglois du côté de la Nouvelle York. Il s'en fit un mérite auprès de Teganiſſorens, qui de son côté lui engagea sa parole de retenir les Missionnaires, qui étoient dans son Canton.

Édition  
dans la Nou-  
velle Angle-  
terre.

Ce que le Commandant Général faisoit pour engager les Iroquois à demeurer Neutres, on le voulut faire à Baston pour obtenir la même chose des Nations Abénaquises; mais on s'y étoit pris trop tard. Monsieur de Vaudreuil forma un Parti de ces Sauvages, auxquels il joignit quelques François sous la conduite du Sieur de BEAUBASSIN, Lieutenant, & il les envoya dans la Nouvelle Angleterre. Ils y firent quelques ravages de peu de conséquence; mais ils tuèrent environ trois-cent Hommes. D'ailleurs le point essentiel étoit d'engager les Abénaquis de manière, qu'il ne fût plus en leur pouvoir de reculer.

Sur la fin de l'Automne les Anglois, qui désespéroient de gagner ces Sauvages, firent des courses dans leur Pays, & massacrèrent tous ceux, qui furent surpris. Les Chefs de-

manderent du secours à M. de Vaudreuil, & il leur envoya pendant l'Hyver deux-cent cinquante Hommes commandés par le Sieur **HERTEL DE ROUVILLE**, Lieutenant Reformé, qui remplaçoit déjà dignement son Pere, auquel son âge & ses infirmités ne permettoient plus de faire de ces grandes courses. Quatre autres de ses Enfans accompagnerent Rouville, qui surprit à son tour les Anglois, leur tua beaucoup de Monde, & fit cent cinquante Prisonniers. Il ne perdit que trois François & quelques Sauvages; mais il fut blessé lui-même.

La petite guerre se faisoit aussi en Terre-Neuve avec assez de succès. M. de Subercafe, d'un Officier qui avoit succédé à M. de Brouillan dans le Gouvernement de Plaisance, n'étoit pas Homme à y laisser les Anglois en repos, & avoit inspiré toute sa vivacité à ses Officiers. **AMARITON**, Lieutenant d'Infanterie, y fit alors une fort belle action. Avec quatre Soldats, & environ quarante-huit, tant Volontaires, que Matelots, il attaqua en plein midi le Forillon, & à la barbe de trois-cent Anglois, qui étoient dans le Havre, il emporta le Fort, sans perdre aucun des Siens, se rendit Maître de cinq Habitations, & de trois petits Bâtimens.

Il ne put néanmoins empêcher qu'un Brigantim ne se détachât pour aller avertir deux Vaisseaux de guerre, qui étoient mouillés aux Isles de S. Pierre, & qui parurent au Forillon, avant que nos Braves en fussent sortis; mais Amariton eut encore le tems de brûler ses trois prises, & de se jeter dans le Bois. Les Anglois mirent incontinent à ses

1703.

trouffes trois-cent Hommes, & deux Chaloupes armées, qui les joignirent à Fremoufe. La peur faifit alors fa petite Troupe, qui fe débanda; il ne lui refta que dix ou douze Hommes, avec lesquels il fe battit fi bien, qu'il ne put être entamé, & il acheva heureufement fa retraite jufqu'à Plaiſance.

Tentative des Anglois ſur Plaiſance, ſans effet.

On étoit aſſez ſurpris en Canada de l'inaction des Anglois du côté de cette Iſle; mais on ignoroit apparemment à Quebec, & l'on ne ſçavoit même à Plaiſance qu'en général, le deſſein, qu'ils avoient formé de ſe rendre Maîtres de ce Port, & qui échoua par la faute de celui, qui étoit chargé de l'exécution. C'étoit un nommé GRAYDON, dont les inſtructions portoient de conduire dans les Colonies Angloiſes une Eſcadre, qu'on lui avoit donnée en Angleterre; d'y rasſembler toutes les Milices, & de les conduire en Terre-Neuve, pour faire le ſiége de Plaiſance. Cet armement s'étoit fait avec beaucoup de ſecret; mais avant que l'Eſcadre eût mis à la voile, le ſecret étoit éventé. Il paroît qu'on en attribua la faute à Graydon, qu'on prétendoit n'être pas affectionné au Gouvernement.

On lui avoit encore recommandé de ne point ſe détourner de ſa route pour donner la chaffe à quelque Vaiſſeau Ennemi que ce fût, & il porta ſur ce point l'obéiſſance plus loin peut-être, qu'on n'auroit voulu. Ayant découvert quatre Vaiſſeaux de guerre François, qui faiſoient voile vers Breſt; & qui paroifſoient peu en état de ſe défendre, il envoya bien les reconnoître; mais ayant entendu tirer quelques coups de canon, il fit le ſignal de rapel, & pourſuivit ſa route. On

scut dans la suite que c'étoit l'Escadre de M. Ducasse, qui revenoit de Carthagène & de plusieurs autres Port de l'Amérique, chargée d'espèces, que l'on faisoit monter à quatre millions de pièces de huit.

1703.

Graydon arrivé dans la Colonie Angloise s'y comporta, dit un Historien Anglois, de maniere à faire juger qu'il y étoit venu plutôt pour y jeter la terreur, que pour le Service de la Reine. Il partit enfin avec toutes les Forces, qu'il avoit rassemblées, pour aller à Plaisance; mais il trouva les François en si bonne posture, qu'il se retira, sans avoir seulement fait miné d'attaquer la Place. Au reste je ne trouve rien de cette tentative dans aucun. Mémoire François, ni manuscrit, ni imprimé.

Cependant malgré les petits succès, dont je viens de parler, & dont le fruit se bor-<sup>Nos Alliés</sup>noit à faire sentir aux Sauvages notre supé-<sup>paroissoient</sup>riorité sur les Anglois, M. de Vaudreuil n'é-<sup>mal disposés.</sup>toit pas tranquille; les Hurons, qui étoient passés de Michillimakinac au Détroit, & qui avoient pour Chef un Homme (a) d'un mauvais esprit, & depuis lontems suspect à nos Commandans, témoignoiént assez ouvertement de l'inclination pour les Anglois.

1704.

Les Outaouais, dont une partie étoit au-  
si venué au Détroit, & les Miamis vouloiént recommencer la guerre contre les Cantons, Les premiers eurent même la hardiesse d'attaquer jusques sous le canon de Catarocouy une Troupe d'Iroquois, qui ne se défoient de rien, & en tuerent plusieurs. D'autre part Pitre Schuiller, Gouverneur d'Orange, met-

(a) Les François le nommoient Quarante Sols.

toit tout en œuvre pour engager les Cantons à rompre avec nous, & cette dernière hostilité faite sur nos Terres & à notre vûë étoit plus que suffisante pour les y déterminer.

Schuiller porta encore plus loin ses vûës, il forma le dessein d'attirer dans son Gouvernement les Iroquois Chrétiens, domiciliés parmi nous, & il vint à bout d'en ébranler plusieurs, qui engagèrent les Chefs à promettre de s'aboucher avec lui. En vain M. de Ramezay, Gouverneur de Montreal, fit tous ses efforts pour rompre ce coup; il auroit eu le chagrin de les voir partir pour cette Conférence, si des Abénaquis, lesquels se trouverent par hazard à Montreal, ne leur eussent pas fait honte d'une démarche si peu convenable à des Chrétiens, & si dangereuse pour eux-mêmes.

Intrigues des Anglois parmi les Iroquois.

Ce qui se passoit dans les Cantons n'occupoit pas moins le Général, que les mouvemens & les intrigues, dont je viens de parler. Joncaire, qu'il avoit renvoyé de nouveau à Tsonnonthouan avec le Pere le Vaillant, lui manda que le Gouverneur d'Orange avoit indiqué une Assemblée générale de toute la Nation à Onnontagué, & qu'il vouloit à quelque prix que ce fût, obliger les Cantons, 1<sup>o</sup>. à chasser les Missionnaires, 2<sup>o</sup>. à empêcher les Abénaquis de continuer leurs hostilités, 3<sup>o</sup>. à congédier les Mahingans, qui s'étoient depuis peu établis dans le Canton d'Agnier, & à les contraindre de retourner à leur ancienne demeure près d'Orange: 4<sup>o</sup>. à donner passage sur leurs Terres aux Nations d'en-haut, pour venir traiter dans les Colonies Angloises.

On apprit en même tems que des Sauvages  
du

du Détroit étoient allés à Orange, & y avoient été fort carellés, & que d'autres avoient mis le feu au Fort même du Détroit, qui auroit été réduit en cendres, si on n'y eût promptement remédié. On ne sçavoit donc plus sur qui compter, & nos anciens Alliés paroïssent être sur le point de devenir nos plus cruels Ennemis. Dans cet embarras, qui augmenta encore par une nouvelle hostilité des Miamis contre les Iroquois, on comprit mieux qu'on n'avoit encore fait, pourquoi le Chevalier de Callieres avoit tant souhaité d'avoir auprès des Cantons des Personnes, qui pussent s'attirer leur estime, & les rappeler à leurs véritables intérêts.

1704.  
Les Sauvages  
du Détroit  
mal inter-  
tionnés.

En effet les Iroquois, dans le tems qu'on avoit tout à craindre de leur ressentiment & des sollicitations des Anglois, vérifierent ce que Teganißorens avoit dit à M. de Vaudreuil, que quand ils avoient une fois déposé les armes, il leur falloit de grandes raisons pour les reprendre. Sur la nouvelle de la trahison des Outaouais près de Cataracouy, l'Assemblée convoquée par le Gouverneur d'Orange fut différée, & les Tsonnonthouans, qui étoient les seuls Offensés, renvoyerent le P. le Vaillant & Joncaire à M. de Vaudreuil pour lui faire leurs plaintes de cette infraction du Traité de paix.

Conduite des  
Iroquois en  
cette occa-  
sion.

Cette démarche rassura le Gouverneur Général, il promit aux Tsonnonthouans une satisfaction entiere; & nous verrons bientôt qu'il leur tint parole. L'hostilité, dont il s'agissoit, étoit une suite du mécontentement, que les Outaouais avoient de l'Etablissement du Détroit; & l'on commença de s'apper-

cevoir que cette Entreprise avoit des inconvéniens, que M. de Callieres n'avoit pas assez prévus. Bien des Gens en Canada ne l'approuvoient point, & M. de Vaudreuil étoit de ce nombre. C'en étoit assez pour ne le point soutenir, & pour lui attribuer tous les défords, & tous les accidens, qui pouvoient arriver dans ces Contrées éloignées. En quoi ce Général ne fit pas réflexion que ce qui a été entrepris mal à propos, ne doit pas toujours pour cela être négligé, ou abandonné.

Cependant les Tonnonthouans paroissant aussi-bien disposés, que nous venons de le voir, M. de Vaudreuil leur fit dire qu'il seroit bien aise qu'ils se trouvassent à l'Assemblée d'Orange, pour empêcher qu'on n'y prît aucune résolution contraire aux intérêts des François. Il s'étoit aussi assuré des Onnontagués; M. de Maricourt étant mort depuis peu, le Baron de Longueil, son Frere aîné, avoit été envoyé dans ce Canton, & y avoit négocié fort heureusement. Il y étoit encore avec Joncaire & le P. le Vaillant, lorsque le Gouverneur d'Orange y arriva: l'Assemblée tint: Schuiller ne put empêcher que les trois François n'y assistassent; & ceux-ci manœuvrèrent si bien, qu'on se sépara, sans avoir rien conclu.

Le Gouverneur d'Orange fit de nouveaux efforts pour attirer les Iroquois Chrétiens dans la Nouvelle York.

Le Gouverneur d'Orange fit de nouveaux efforts pour attirer les Iroquois Chrétiens dans la Nouvelle York. Le Gouverneur d'Orange ne se rebuta point, & ayant à son retour rencontré quelques Iroquois du Sault S. Louis dans le Canton d'Agnier, il les engagea à force de présens à le suivre jusqu'à Corlar. Là il leur reprocha qu'ils étoient les seuls Auteurs de la guerre: il leur offrit ensuite des Ter-

es, s'ils vouloient s'établir dans son Gouver-  
nement, & leur donna un Collier pour leur  
Village, & deux autres pour ceux de la  
Montagne & du Sault au Recollet, par les-  
quels il les exhortoit à demeurer au moins  
tranquilles, & à lier un commerce réglé avec  
lui.

Non-seulement les Sauvages se chargerent  
de ces Colliers; mais ils furent acceptés dans  
les trois Bourgades. M. de Ramezay en fut  
bientôt instruit, & comprit d'abord qu'il n'y  
avoit pas un instant à perdre pour empêcher  
les suites de cette négociation. Par bonheur  
les Chefs & les Anciens n'y avoient pris  
aucune part; ainsi il n'eut aucune peine à faire  
renvoyer les Colliers sans réponse. Il enga-  
gés même les trois Villages à lever des Par-  
tis de guerre contre les Anglois.

Quelque tems auparavant des Abénaquis  
s'étant laissés surprendre par des Anglois, du  
qui en avoient tué quelques-uns, demande-<sup>Montigny</sup>  
rent du secours à M. de Vaudreuil; & ce <sup>contre les An-</sup>  
Général leur envoya le Sieur de Montigny <sup>glois.</sup>  
avec quatre, ou cinq Canadiens. Il ne s'agi-  
soit que de les rassurer; & Montigny suffi-  
soit seul pour cela. Il eut bientôt assemblé  
cinquante Guerriers de cette Nation, & s'étant  
mis à leur tête, il alla chercher les Anglois,  
pilla & brûla un Fort, où plusieurs s'étoient  
retirés, & fit quantité de Prisonniers.

D'autres Abénaquis se trouvoient trop expo-<sup>Plusieurs Abé-</sup>  
sés aux courses des Bastonnais, & se voyoient <sup>naquis s'éta-</sup>  
en danger de mourir de faim, parce qu'ils <sup>blissent à Be-</sup>  
n'étoient pas à portée de tirer des vivres des <sup>kancourt.</sup>  
Habitations Françaises, & qu'ils ne pou-  
voient plus en avoir des Anglois; M. de

Vaudreuil faisoit cette occasion pour exécuter un dessein, qu'il avoit formé aussitôt après la mort du Chevalier de Callières. Il proposa à ces Sauvages de venir demeurer dans la Colonie, & ils y consentirent. On les plaça sur la Rivière de Bekancourt, & ils y sont encore aujourd'hui. Le dessein du Gouverneur Général, en faisant cet Etablissement, étoit d'opposer une digue aux Iroquois, au cas, que ces Sauvages se laissassent persuader par les Anglois de recommencer la guerre, ou même de les empêcher de prendre ce parti; & la suite a fait voir qu'il avoit bien pensé.

Politique des Iroquois. Avis donné par la Cour à ce sujet.

Dans le fond, les Cantons, & surtout celui de Tsonnonthouan, ne vouloient point donner atteinte à la neutralité, qu'ils avoient jurée, & dont ils commençoient à comprendre les avantages; mais on pénétra que les derniers s'étoient fait un point d'honneur d'y faire comprendre les Anglois mêmes, & de s'établir Médiateurs entr'eux & nous. M. de Vaudreuil, qui avoit de bonne heure entrevû leur dessein, en avoit déjà informé la Cour, qui lui fit réponse que, si on étoit assuré de faire la guerre avec succès, sans engager le Roy à des dépenses extraordinaires, il falloit rejeter les propositions des Iroquois: sinon qu'on pouvoit ménager une Neutralité pour l'Amérique; mais qu'il n'étoit pas de l'honneur de Sa Majesté que son Gouverneur & Lieutenant Général en fit les avances; surtout qu'il ne convenoit en nulle manière de passer par la médiation des seuls Iroquois.

Le Ministre ajoutoit, que ce qui lui pa-

soissoit le plus à propos, étoit de charger les Missionnaires, de faire entendre à ces Sauvages que les François ne cherchoient point à troubler le repos du Pays; que bien qu'ils fussent en état de pousser la guerre avec vigueur, ils préféreroient toujours la tranquillité du Canada à tous les avantages, que pourroit leur procurer la supériorité de leurs armes, & que si les Cantons persuadés de cette disposition de notre part, portoient les Anglois à demander la neutralité pour leurs Colonies, M. de Vaudreuil pourroit les écouter; mais qu'il ne conclût rien, sans avoir reçu les ordres du Roy.

1704.

On se doutoit bien que cette négociation demeureroit sans effet, & on ne fut point surpris, lorsqu'on sçut qu'elle avoit échoué; mais le point essentiel étoit de ménager l'esprit des Iroquois en leur faisant voir que ce n'étoit point nous, qui voulions rompre la paix; & on y réussit d'autant mieux que dans le même tems les Cantons furent vengés des insultes, qu'ils avoient reçues des Outaouais. Le Chef du Parti, qui les avoit attaqués auprès de Catarocouy, s'en retournant à Michillimacinac avec ses Prisonniers, passa par le Détroit, & voulut engager ceux de sa Nation, qui étoient établis dans ce Poste, à se déclarer pour lui: il eut même l'insolence de faire parade de sa victoire à la vûë du Fort; mais le Sieur de Tonti, qui y commandoit en l'absence de M. de la Motte Cadillac, choqué de cette bravade, envoya le Sr de VINCENNES avec vingt Soldats de la Garnison, avec ordre de se charger; ce qui fut fait: & quoique des Outaouais du Détroit fussent venus au nombre de trente,

On fait justice aux Cantons de l'insulte des Outaouais.

pour soutenir leurs Compatriotes, Vincennes les attaqua avec tant de valeur, qu'il les contraignit de prendre la fuite, & d'abandonner leurs Prisonniers, qui furent remis entre les mains des Tsonnonthouans.

Cette action de vigueur, & la résolution, où paroissoit le Gouverneur Général, de traiter en Ennemi quiconque entreprendroit de troubler la tranquillité publique, déconcertèrent toutes les intrigues des Anglois, & retinrent dans le devoir ceux d'entre les Sauvages, qui n'étoient pas bien intentionnés. Ce qui arriva dans le même tems en terre-Neuve & en Acadie, fit connoître à toutes ces Nations que les François n'avoient rien dit de trop, en publiant qu'ils étoient en état de pousser la guerre avec succès contre les Anglois.

Belle action  
d'un Partisan  
Français.

Un Partisan, nommé LA GRANGE, Homme de tête & de résolution, habile Navigateur, & qui avoit appris la guerre dans la Baye d'Hudson sous M. d'Iberville, équipa à Quebec deux Barques, où il mit cent Canadiens. Il sçavoit qu'il étoit arrivé des Navires de guerre à Bonneville en Terre-Neuve, & il y alla dans l'esperance d'en surprendre quelqu'un. Arrivé à douze lieues de ce Port, il quitta ses Barques, pour n'être point découvert, & poursuivit sa route sur deux charois, entra de nuit dans le Port, aborda une Frégate de vingtquatre pièces de canon, chargée de Moruës, & s'en rendit le Maître, brûla deux flutes de deux à trois-cens tonneaux chacune, coula à fond une autre petite Frégate, & se retira avec sa prise, & un grand nombre de Prisonniers

Il y avoit dans le Fort de Bonneville six-cens Anglois , qui parurent le lendemain matin sous les armes ; mais il étoit trop tard , nos Braves étoient déjà à la voile , & ne craignoient plus d'être poursuivis. La Grange retourna à Québec , y vendit la cargaison de sa Frégate , & la fretta pour France ; mais il eut le malheur d'être attaqué à la hauteur de France : il se battit avec une valeur , qui l'eût rendu Victorieux , si la partie eût été moins inégale , & sa défaite ne lui fit guères moins d'honneur , que sa victoire. Aussi le Roy le voulut-il avoir à son Service , en le faisant entrer dans le Corps de la Marine ; & il s'est montré jusqu'à la mort digne de cet honneur.

Mais ce qui acheva de convaincre les Sauvages de la supériorité de nos Troupes sur celles des Anglois , ce fut l'Entreprise malheureuse des Baïtonnois sur le Port Royal, & le peu de courage , qu'ils y firent paroître. M. de Brouillan , Gouverneur de l'Acadie , avoit eu des avis certains qu'il devoit être attaqué ; cependant , au lieu de se précautionner , comme il devoit , il ne songea qu'à porter la guerre chez ses Ennemis , & il avoit écrit à M. de Vaudreuil pour en avoir son agrément : aussi fut-il surpris. Le second de Juillet , au lever du Soleil , on vint l'avertir qu'il y avoit des Navires Anglois dans le Bassin du Port Royal ; qu'ils avoient même déjà débarqué des Troupes , enlevé la Garde de l'Entrée , qui n'étoit que de trois Hommes , & pris plusieurs Habitans.

Sur le midi le nombre des Vaisseaux Ennemis avoit crû jusqu'à dix , à sçavoir , un

de cinquante piéces de Canon , un autre de trente, la Galere de Baston de douze, & sept Brigantins ; & ils étoient mouillés devant l'entrée du Bassin à deux lieuës du Fort. C'est ce que porte la Lettre du Marquis de Vaudreuil à M. de Pontchartrain ; mais le Gouverneur de l'Acadie assûre , dans celle qu'il écrivit au même Ministre , que l'Ennemi avoit vint-deux Bâtimens , & que l'Amiral étoit de soixante & dix piéces de canon. On peut néanmoins concilier ces deux versions , en joignant à l'Escadre , qui assiégea le Port Royal , celle qui s'étoit arrêtée aux Mines , à vint-deux lieuës de là , & qui y brûla plusieurs Habitations.

M. de Brouillan fut informé le quatre de cette irruption , & le cinquième il apprit que les Anglois avoient envoyé sommer tous les Habitans du Port Royal de se donner à eux , avec menace , s'ils le refusoient , de ne leur faire aucun quartier, & qu'ils publioient qu'ils étoient treize-cens Hommes , sans compter deux-cens Sauvages. Le Gouverneur n'avoit de Soldats , que ce qu'il lui en falloit pour défendre son Fort. Il fit d'abord avertir les Habitans de faire tout leur possible pour empêcher les descentes , & de mettre en sûreté dans le Bois ce qu'ils avoient de plus précieux. Mais quand il vit que la Flotte n'approchoit point , il envoya plusieurs Détachemens , qui arrêterent les Anglois par - tout où ils se présenterent. Il marcha ensuite lui-même pour les soutenir , sans pourtant trop s'éloigner de sa Place , d'où il faisoit observer les Vaisseaux Ennemis ; & il y eut quelques actions assez vives , dans l'une desquelles les Anglois perdirent leur Lieutenant Colonel , Homme de tête & de main ,

& le seul, sur qui ils pouvoient compter pour  
la réussite de leur Entreprise. 1704.

Enfin après plusieurs feintes pour tromper ils se retirent.  
& pour surprendre les Habitans, & quelques  
excursions, tantôt d'un côté, & tantôt d'un  
autre, l'Amiral, voyant que rien ne lui prospé-  
roit, fit rembarquer toutes ses Troupes, &  
la Flotte sortit le vintunième du Bassin. L'A-  
miral laissa à terre un de ses Prisonniers,  
& lui recommanda de dire aux Habitans que,  
s'ils vouloient se tenir Neutres, on les laisse-  
roit en repos. Il lui fit aussi entendre qu'il  
alloit aux Mines, pour achever de ruiner ce  
quartier; mais le Gouverneur y avoit envoyé  
du secours, ce qui obligea les Anglois de  
porter ailleurs le ravage, & ils tombèrent sur  
la riviere d'*Ipiguit*. Le vint-deux, seize autres  
Bâtimens Anglois arriverent à Beaubassin à  
la faveur d'un brouillard; mais on y étoit  
sur ses gardes, & ils n'y firent pas beaucoup  
de mal. Ainsi tout le fruit de cette Expé-  
dition se réduisit à faire cinquante Prison-  
niers de tout sexe & de tout âge, & à un très-  
petit butin, qui ne dédommagea point à beau-  
coup près les Bastonnois des frais d'un si  
grand armement, encore moins du mépris,  
que leur peu de résolution leur attira de la  
part de tous les Sauvages.

M. de Brouillan mourut l'année suivante, & Mort de M.  
de Brouillan.  
eut pour Successeur M. de Subercase, qui pen-  
dant l'Hyver avoit fait autant de mal aux M. de Suber-  
case lui suc-  
cede.  
Anglois de Terre-Neuve, que ceux de la  
Nouvelle Angleterre en avoient voulu faire  
aux Habitans de l'Acadie, quoiqu'il eût aussi  
manqué son principal objet. Cet Officier, ex-  
trêmement actif & vigilant, avoit formé le

même dessein, que MM. d'Iberville & de Brouillan avoient exécuté en bonne partie quelques années auparavant, à sçavoir, de chasser les Anglois de Terre-Neuve.

Expéditions  
de ce dernier  
en Terre-  
Neuve.

Il le proposa à la Cour, qui l'agréa ; & Monsieur de L'EPINAY, qui devoit conduire en Canada le Vaisseau du Roy le Wesp, eut ordre d'embarquer des Canadiens à Quebec, & de les mener à Plaisance. Il y en débarqua en effet cent, y compris douze Officiers, du nombre desquels étoit Montigny, le tout commandé par M. de Beaucourt. Ce secours ne fut pas le seul, que reçut M. de Subercase, qui partit le quinzième de Janvier 1705. à la tête de quatre-cens cinquante Hommes bien armés, Soldats, Canadiens, Flibustiers, & Sauvages, tous Gens déterminés & accoutumés à marcher en Raquettes. Chaque Homme portoit des vivres pour vingt jours, ses armes, sa couverture, & une tente tour à tour par Chambrée.

Ce qu'il y eut de plus pénible dans cette marche, c'est qu'il se rencontra jusqu'à quatre Rivieres, qui n'étoient pas entièrement gelées, & qu'il fallut traverser à gué au milieu des glaces qu'elles charioient, & que la rapidité du courant entraînoit avec une extrême violence. D'ailleurs la nuit du vingt-deux il tomba une neige si abondante, que l'Armée fut contrainte de s'arrêter deux jours, pendant lesquels un vent impétueux & très-froid, la fit beaucoup souffrir. Le vingt-six elle se remit en marche, tourna vers *Rebou*, & arriva sur le midi au milieu des Habitations Angloises, où tout le Monde se jeta à genoux, demandant quartier.

L'Armée y trouva beaucoup de vivres , & après s'y être reposée deux foix vint-quatre heures , alla camper à trois lieuës du *Petit Havre*, autre Poste Anglois, qui n'est éloigné que de trois autres lieuës de S. Jean. Elle y entra le lendemain , y laissa quarante Hommes pour garder les Prisonniers qu'elle avoit faits à Rebou , & en partit le trente-un. Les Anglois de S. Jean ne sçavoient pas les François si près d'eux , & peut être ignoroient-ils qu'ils fussent partis de Plaisance ; mais le peu d'ordre que l'Armée garda au sortir du petit Havre, & le peu de soin, qu'on avoit eu de bien découvrir S. Jean , lui ôtèrent tout l'avantage de la surprise.

1705.

Il y avoit alors à S. Jean deux Forts, dont l'un étoit beaucoup plus grand que l'autre. On commença par le premier ; les Anglois s'y défendirent très-bien , & firent sur les Assiégeans un feu continuel de bombes & de canons , qui fut soutenu avec toute l'intrépidité possible : cependant nous n'y eûmes que quinze Hommes tués , ou blessés ; le Chevalier DE LO , Enseigne , fut du nombre des Morts. Il falut enfin lever le siège , parce que la poudre manqua aux Nôtres ; une partie de celle , qu'ils avoient apportée de Plaisance , ayant été mouillée au passage des Rivieres. Mais ils ne se retirèrent , qu'après avoir réduit en cendres tout ce qu'il y avoit d'Habitations autour du Havre.

Le cinquième de Mars l'Armée décampa , & marcha le long de la Côte jusqu'au Forillon , dont les Habitans firent d'abord mine de vouloir se défendre ; mais ils se raviserent bientôt , & se rendirent Prisonniers de guerre. Le Bourg fut brûlé : après quoi

Montigny, qui avoit amené à cette Expédition son fidèle Nescambiouit, fut détaché avec les Sauvages, & une partie des Canadiens, pour aller du côté de Carbonniere & de Bonneville, avec ordre de brûler & de détruire toute la Côte; ce qu'il exécuta sans perdre un seul Homme, tant la terreur étoit grande parmi les Anglois.

Son nom seul faisoit tomber les armes des mains aux plus Résolus, & lui livra une quantité de Prisonniers, qu'il n'eut que la peine de lier. Mais il fallut réserver pour une autre fois l'Isle de Carbonniere, où il y avoit trois-cens Hommes, & que j'ai déjà dit être inaccessible en Hyver. Tout le reste fut forcé, ou se soumit. MM. de LINCTOT, de Ville-donné & de BELETRE y seconderent parfaitement Montigny, & Nescambiouit s'y distingua à son ordinaire. Enfin cette Campagne ruina entièrement le commerce des Anglois en Terre-Neuve.

Prise de M.  
de Quebec, &  
d'un Vaisseau  
du Roy.

Ils en avoient été un peu dédommagés l'Autonne précédente par la prise de *la Seine*, grande Flûte du Roy, qui portoit à Quebec M. de ST. VALIER, son Evêque, grand nombre d'Ecclésiastiques, plusieurs des plus riches Particuliers, & dont la charge étoit estimée près d'un million. Le Chevalier de MAUFEU, qui commandoit ce Navire, ayant aperçu de loin quelques Bâtimens, qui lui parurent des Barques, leur donna la chasse, & fut bien surpris de se trouver au milieu de la Flotte de Virginie, composée de cent cinquante Voiles & de quatre Vaisseaux de guerre, qui l'escortoient.

Il n'étoit plus en son pouvoir d'éviter le

combat, parce qu'il étoit sous le vent des Ennemis, & il se soutint pendant dix heures avec une bravoure, & une intrépidité, qui a peu d'exemples. Son Equipage & ses Passagers le féconderent tout-à-fait bien : leur mousqueterie tua bien du Monde aux Anglois ; & ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'il n'y eut qu'un seul Homme tué sur le Vaisseau François. La résistance du Chevalier de Maupeou eût été même beaucoup plus longue, s'il n'eût pas eu pour ses Passagers la complaisance de ne pas jeter à la Mer les balots, qui embarrassoient ses canons, dont il ne put faire jouer qu'une petite partie.

1705.

La Nouvelle France se ressentit longtemps de cette perte, & M. de S. Valier resta huit ans Prisonnier en Angletterre, parce que la Reine de la Grande Bretagne vouloit, pour le relâcher, que le Roy de France donnât la liberté au Prévôt de Liège, qui étoit Prisonnier de l'Electeur de Cologne, son Souverain, lequel avoit de grandes raisons pour le retenir. Cependant la prise de la Seine procura un véritable avantage au Canada. On ne s'y étoit point encore avisé d'y faire de la Toile : la nécessité y fit ouvrir les yeux sur cette négligence ; on y sema du chanvre & du lin, qui y réussirent au delà de ce qu'on avoit espéré ; & on en fit usage.

Il y eut cette année 1705. & la suivante Négociations pour l'échange des Prisonniers. bien des pourparlers entre le Marquis de Vaudreuil, & M. DUDLEY, Gouverneur Général de la Nouvelle Angletterre, pour l'échange des Prisonniers. Le Général Anglois fit les premières démarches, & envoya à Quebec un nommé LEVINGSTON, qui, selon

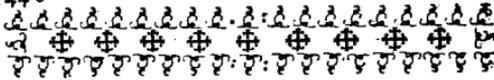
la coutume de la Nation, commença par se plaindre bien haut des cruautés exercées par nos Sauvages sur les Anglois. Il étoit aisé de lui répondre, & on le fit. Il parla ensuite d'affaires, & M. de Vaudreuil lui dit qu'il ne refusoit pas de traiter avec son Maître; mais qu'il lui feroit proposer ses conditions par un de ses Officiers.

Il en chargea en effet le Sieur de Courremanche, qui accompagna l'Envoyé Anglois à Baſton; & la première de ces conditions étoit qu'on ne renverroit aucun Prisonnier Anglois, que tous les François, & Sauvages Alliés des François, qui étoient dans les prisons de la Nouvelle Angleterre, n'eussent été remis entre les mains du Gouverneur de l'Acadie, & que l'on n'eût donné des assurances pour la liberté de ceux qui avoient été transportés en Europe, ou dans les Isles de l'Amérique. Je n'ai pu sçavoir quelles étoient les autres.

M. Dudley n'avoit pas apparemment dessein de conclure: il traîna la négociation en longueur: enfin il déclara qu'il ne pouvoit rien décider sans le consentement des autres Gouverneurs des Colonies Angloises; & M. de Vaudreuil prit le parti de faire recommencer les hostilités dans la Nouvelle Angleterre. On fut un peu surpris qu'il eût été le dernier à voir ce qui sautoit aux yeux de tout le Monde, qu'on n'avoit eu en vûe que de l'amuser. On trouva surtout fort mauvais qu'il eût permis au Fils du Général Anglois de rester quelque tems à Quebec, sous prétexte de finir le Traité, & à un Brigantin de la même Nation de monter & de descendre le Fleuve. Comme j'ar-

rivai dans ce même tems à Quebec, j'entendis plusieurs Officiers murmurer de ce qu'on avoit par-là donné aux Anglois le loisir de prendre connoissance des endroits du Fleuve les plus difficiles, & par-là d'ôter à la Nouvelle France ce qui faisoit sa principale force. Quelques-uns m'assurèrent même qu'ils avoient surpris des Gens de la suite du jeune Dudley, qui observoient & toisoient les Fortifications de Quebec. 1705

*Fin du Troisième Tome.*



# T A B L E

D E S

## PRINCIPALES MATIERES

contenuës dans ce troisieme Volume.

### A

- A**bénaquis, Nation Sauvage, leur zèle déintéressé, & leur fidélité, 106. 107. nouvelles preuves de leur fidélité, 132. ils font de grands ravages dans la Nouvelle Angleterre, 135. quelques-uns traitent avec les Anglois: cette négociation est rompue, 211. 212. Expédition d'un de leurs partis: belle action de leur Chef, 212. 213. ce qui se passe entre eux & le Chevalier Phihs: ils sont ébranlés, 213. 214. un de leurs Missionnaires les empêche de traiter avec les Anglois, 214. 215. trahison qui leur est faite par les Anglois: ils prennent la résolution de s'en venger, 233. 234. nouvelle trahison qui leur est faite par les mêmes, 259. 260. Expéditions de ces Sauvages dans la Nouvelle Angleterre, 428. 429. plusieurs s'établissent à Be-kancourt, 435. 436.
- Acadie, état où elle se trouvoit en 1690. 95. elle est attaquée par les Anglois, 96. *Et suiv.* nouvelles de ce Pays en 1691. 159. *Et suiv.* affaires de cette Contrée en 1698. 347. 348. état où elle étoit en 1700. 375. divers projets pour ce Pays, sans effet, 423.
- Action (belle) du Sieur de Montorgueil, 102. 103. de quelques Canadiens, 118. 119. de M. de Valrennes, 152. *Et suiv.* d'Oureouharé, 158. d'un Abénaqui, 213. d'un Chef Huron, 315. 316. de trente jeunes Algonquins, 331. d'un Officier François en Terre-Neuve, 429. 430. d'un Partisan François, 438. 439.
- Agnier (le grand) Chef des Iroquois du Sault Saint Louis, harangue les Guer-

TABLE DES MATIERES. 449

- riers à l'expédition de Corlar , 69. sa mort arrivée par un mal-entendu , 70. son éloge, son Histoire , sa conversion , 71. 72.
- A**gniens, grand parti contre ces Iroquois, inutile, 159. irruption dans leur Pays: succès de cette expédition , 185. *Et suiv.* leur conduite à l'égard du Chevalier de Bellomont, Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre , 336. Mission d'un Ministre Anglois chez ce peuple , 366. 367. Ils accèdent au Traité de paix , 424.
- A**kanfas, Nation Sauvage , comment ils reçoivent des François arrivés chez eux , 53. 54.
- A**lgonquins, belle action de trente jeunes gens de cette Nation , 331.
- A**lliés, ceux des François se battent les uns contre les autres sans se reconnoître , 69. 70. embarras que ce mal-entendu cause à M. de Frontenac , & comment il s'en tite , 70. 71. Grand Conseil que M. de Frontenac tient avec eux , & ce qui s'y passe , 88. *Et suiv.* ils sont congédiés par M. de Frontenac , 91. continuent de pousser les Iroquois , 146. ce qui se passe entre leurs Députés & le Comte de Frontenac , 231. 232. leurs mauvaises dispositions à l'égard des François , 237. 238. pourquoi ils ne furent pas d'une grande expédition contre les Iroquois , 258. désordre arrivé parmi eux par la faute des Couteurs de Bois , 310. 311. ils viennent au secours de la Colonie , 315. leurs plaintes : réponse de M. de Frontenac , 317. divers avantages qu'ils remportent sur les Iroquois , 330. 331. leurs Députés à Montréal , 403. en quelle disposition ils étoient au sujet de la paix , 404. *Et suiv.* ils paroissent mal disposés à l'égard des François , 431. 432.
- A**mariton , belle action de cet Officier François en Terre-Neuve , 429. 430.
- A**nglois , expédition des François & de leurs Alliés contre eux , 64. *Et suiv.* autre expédition contre les mêmes , 72. 73. ils sont forcés sur un pont , 74. sont assiégés dans Kaskébé , 76. abandonnent quatre Forts pour défendre cette Place , 77. ils sont forcés de se rendre , & faits prisonniers , 78. ceux qui venoient au secours de Kaskébé arrivent trop tard , 79. grande Armée d'Anglois & d'Iroquois , 80. une de leurs Flottes se dispose à faire le Siège de Quebec , 94. ils attaquent l'Acadie , 96. *Et suiv.* ils poursuivent M. Perrot , 99. 100. pillent l'Isle Percée , 104. prennent M. Perrot , & le traitent indignement ,

105. surprennent & pillent  
Plaisance, 108. 109. leur  
Flotte mouille devant Que-  
bec, 114. Combat près de  
cette Ville entre eux & les  
François, 120. 121. ils ca-  
nonnent la Place sans suc-  
cès, 122. ils sont obligés de  
s'éloigner fort en désordre,  
123. leurs Troupes débar-  
quées sont repoussées de  
nouveau, 123. 124. troi-  
sième action plus décisive  
à leur désavantage, 125.  
126. ils se rembarquent &  
laissent leur Canon, 126.  
127. une diversion man-  
quée du côté de Montréal  
est la principale cause de  
leur mauvais succès, 128.  
*Et suiv.* ils levent le Siège :  
on échange les prisonniers :  
mauvais état & nouvelles  
pertes de leur Flotte, 131.  
232. leurs grands préparati-  
fis : ils approchent de  
Montréal, 143. 149. Com-  
bat de la Prairie de la Mag-  
deleine entre eux & les  
François, 150. *Et suiv.*  
ils sont défaits : perte des  
deux partis, 153. *Et suiv.*  
ils proposent la neutrali-  
té en Amérique ; ce qui  
les y engageoit ; réponse  
de M. de Frontenac, 156.  
157. nouveau bruit d'un  
armement des Anglois, 170.  
ils attaquent Plaisance,  
172. envoient sommer le  
Gouverneur de cette Place,  
173. commencent les attra-  
ques, 174. ils levent le  
Siège, 175. 176. nouveaux  
avis d'un grand armement

des Anglois contre le Ca-  
mada, 188. ce que devint  
cette Flotte, 193. 194. ils  
reprennent le Fort Sainte  
Anne dans la Baye d'Hud-  
son, 196. ils sont obligés  
de se retirer de devant la  
Martinique en mauvais or-  
dre, 197. leur conduite à  
l'égard des François, 200.  
*Et suiv.* se soulevent à  
Bafon contre leur Gou-  
verneur, 213. trahisons  
faites par eux aux Abéna-  
quis, 233. 234. 259. 260.  
Ils sont attaqués à Pem-  
kuit, & obligés de rendre  
ce Fort, 262. 263. ils pren-  
nent M. de Villebon, 265.  
exercer plusieurs hostili-  
tés en Acadie contre le  
droit des Gens, 266. 267.  
font le Siège de Naxoat,  
268. *Et suiv.* levent le  
Siège de cette Place, 271.  
272. leur état en Terre-  
Neuve, 272. *Et suiv.* Ex-  
péditions du Gouverneur  
de Plaisance & de M. d'I-  
berville contre eux, 274.  
*Et suiv.* un de leurs corps  
est défait : ils perdent le  
Havre & le Fort S. Jean,  
284. *Et suiv.* leurs fautes  
& celles des François dans  
leurs Colonies, 290. 291.  
ils se rendent Maîtres du  
Fort Bourbon, & violent  
la Capitulation, 297. 298.  
Combat d'un Vaisseau  
François contre trois de  
leurs Navires, précédé de  
celui d'une Flûte Française  
contre les mêmes, 301. *Et  
suiv.* le Fort Bourbon est

DES MATIERES. 457

- epris sur eux, 305. 306.  
 leurs prétentions, 333.  
 338. *Et suiv.* 346. 347.  
 Mission d'un Ministre Anglois chez les Agniers, 366. 367. une Corvette de cette Nation entre dans le Micissipi, 384. ce qui les avoit attirés dans ce Pays : leurs prétentions, leurs desseins, & leurs tentatives, 385. 386. ils traversent de nouveau la paix entre les François & les Iroquois, 400. leurs hostilités, 422. ils menacent la Nouvelle France, 424. Expéditions contre eux, 428. 429. leur tentative sur Plaisance sans effet, 430. 431. leurs intrigues parmi les Iroquois, 432. le Gouverneur d'Orange fait de nouveaux efforts pour attirer les Iroquois Chrétiens dans la Nouvelle York, 434. 436. Expédition du Sieur de Montigny contre eux, 435. ils attaquent le Port Royal: ils se retirent, 439. *Et suiv.* prennent M. de Quebec & un Vaiffeau du Roi, 444. 445.  
 Ayennis, Nation Sauvage, son caractère & ses usages, 21. *Et suiv.*
- B
- B**ate Saint Bernard, M. de la Sale y arrive, & s'y établit, 9. *Et suiv.* Sauvages de ce Pays, 16. *Et suiv.*  
 Baron (le) Chef Huron, fa trahison, 229. 230.  
 Bayagoulas, Nation Sauvage: description d'un Temple qu'ils font voir à M. d'Iberville, 381. 382.  
 Beaujeu (M. de) Commandant de l'Escadre de M. de la Sale, 4. il se brouille avec lui, 5. 6. Bâtiment perdu par sa faute, 7. il retourne en France : ses mauvaises manieres avec M. de la Sale, 12. 13.  
 Bellomont (le Chevalier de) Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre, écrit à M. de Frontenac: réponse qu'il en reçoit, 332. *Et suiv.* conduite des Agniers à son égard: propositions de ce Gouverneur aux Iroquois, 336. 337. il écrit une seconde Lettre au Comte de Frontenac: réflexions de ce Général sur cette Lettre, & sa réponse, 338. *Et suiv.* ses prétentions sur les Canibas: à quelles conditions ces Sauvages veulent traiter avec lui, 354. 355. il veut toujours se rendre l'arbitre de la paix, 356. 357. il tâche de traverser la négociation de paix entre les François & les Iroquois, 364. ses nouveaux efforts pour traverser cette paix, 368. 369. il veut obliger les Iroquois à recevoir des Ministres pour Missionnaires, 373. 374.  
 Bonaventure (M. de) arrive en Acadie avec M. d'Iber-

- ville, 261. *Voyez*, Iberville.
- Bourbon, Fort dans la Baye d'Hudson; les Anglois s'en rendent Maîtres, & violent la Capitulation, 297. 298. il est repris par M. d'Iberville, 305. 306. importance de cette conquête, 306. 307.
- Broullan (M.de) Gouverneur de Plaisance, défend cette Place contre les Anglois, 171. *Œ suiv.* son caractère, 273. il part pour attaquer le Port S. Jean: il n'y peut entrer, 274. 275. se fait de plusieurs postes, 276. il se brouille avec M. d'Iberville, 277. se réconcilie avec lui: ils partent pour S. Jean, 278. 279. ils se brouillent de nouveau, & se réconcilient encore, 280. 281. mauvaise foi & nouvelle prétention de ce Gouverneur; on s'apaise encore réciproquement: marche de leur Armée à S. Jean, 281. 282. suite de son Expédition, 284. *Œ suiv.* il meurt étant Gouverneur du Port Royal, 441.
- Bruyas ( le P. ) Jésuite, est envoyé à Baſton avec M. de la Valliere, 366. discours qu'il fait aux Iroquois, 363. autre discours de ce Pere aux mêmes: réponse de ceux ci, 400. 401.
- Cadillac ( le Sieur de la Motte- ) Commandant à Michillimacinac, sa politique, 230. il engage les Outaouais à faire la guerre aux Iroquois, 238. *Œ suiv.*
- Callieres ( le Chevalier de ) Gouverneur de Montréal, sa disposition pour la défense de cette Île, 149. 150. précautions qu'il prend pour résister aux Iroquois, 184. accompagne le Comte de Frontenac à une grande expédition contre les Iroquois; 246. il sauve par son habileté une partie de l'Armée, 249. ruse de ce Chevalier, & ce qu'elle produit, 250. 251. les Iroquois veulent le surprendre: sa conduite en cette occasion, 351. 352. il est nommé Gouverneur Général de la Nouvelle France: son caractère, 352. 353. sa politique pour obliger les Iroquois à faire la paix sans le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre, 357. ce qui se passe entre les Outaouais & lui, 359. sa réponse aux propositions des Iroquois, 361. 362. ce qu'il répond dans le Conseil au Discours de leur Orateur, 370. 371. Il conclut un Traité provisionnel avec ces peuples, 371. 372. ses diligences pour affermir la paix, 372. 373. ses mesures pour la paix générale, 395 396. sa réponse aux plaintes des

DES MATIÈRES. 453

- Iroquois, 398. 399. tiennent une conférence préliminaire au sujet de la paix, 406. 407. donne audience à plusieurs Députés, 407. *Et suiv.* son discours dans la dernière assemblée générale touchant la paix, 414. 415. Audience qu'il donne aux Nations d'en haut, 418. 419. celle qu'il donne aux Iroquois, 420. 421. sa mort, 425.
- Canada. *Voyez*, Nouvelle France.
- Canadiens, belle action de quelques-uns, 118. 119. ils se soulèvent en faveur de M. d'Iberville contre le Gouverneur de Plaisance, 277. 278. leurs exploits en Terre-Neuve, 279. *Et suiv.*
- Canibas, prétentions du Gouverneur de la Nouvelle Angleterre sur ces Sauvages : à quelles conditions ils veulent traiter avec lui, 354. 355.
- Catarocouy, le Fort de ce lieu est rétabli par M. de Frontenac, contre l'avis de tout le monde & du Roi même, 222. *Et suiv.* conduite admirable du Chevalier de Crisafy dans le rétablissement de ce Fort, 227.
- Cenis, Nation Sauvage, leur caractère, & leurs usages, 19. *Et suiv.* M. de la Sale pénètre dans leur Pays, & fait alliance avec eux, 30. Toutel est envoyé chez eux : réception qu'ils lui font, 40. 41. ils vont en guerre avec quelques François : leur victoire, 48. 49. leur cruauté, 49. 50. leurs réjouissances, 50. 51.
- Champigny ( M. de ) Intendant de la Nouvelle France, proposé avec M. de Frontenac d'attaquer Baston, 234. 235.
- Châteaumorand (le Marquis de ) Capitaine de Vaisseaux, part avec M. d'Iberville pour découvrir l'embouchure du Micissipi, 378.
- Clamcoëts, Sauvages, incommodes les François ; leur caractère, 16. 17. qualité de leur Pays, 17. *Et suiv.* tombent sur les habitans de S. Louis, & les massacrent, à la réserve de quelques-uns, 57.
- Coëlar, Bourgade Angloise, expédition des François & de leurs Alliés contre cette Place, 64. 65. elle est surprise & forcée, 66. 67. effet que produisit cette conquête, 68. 69.
- Coureurs de Bois, désordre qu'ils causent parmi les Sauvages Alliés, 310. 311. nouvelle Ordonnance du Roi contre eux : remontrances de M. de Frontenac ; réponse de M. de Pontchartrain, 328. 329.
- Courtemanche ( M. de ) défait un parti d'Iroquois, 229.
- Crisafy ( MM. de ) qui ils étoient, 140. 141. conduite admirable du Chevalier de

Crisafy dans le rétablissement du Fort de Cataracouy, 227. mort de ce Chevalier, 245.

## D

**D**escription du Port-Nelson, 215. 216. du Havre de Mont-Louis, 324. 325. d'un Temple des Bayagoulas, 381. 382.

Dudley (M.) Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre, négocie avec M. de Vaudreuil pour l'échange des prisonniers, 445. *Et suiv.*

Duhaut, Complice du meurtre de Moranget, 33. assassiné M. de la Sale, 35. sa mort funeste, 47.

Durantaye (M. de la) est rappelé de Michillimakinac où il commandoit : son éloge, 80. 81. il défait un parti d'Iroquois, 228.

## E

**E**Spagnols, leur conduite au sujet de la Louisiane, 388. 389.

## F

**F**Rançois, ceux qui accompagnent M. de la Sale, 3. 4. ils arrivent à la Baie S. Bernard & s'y établissent, 9. *Et suiv.* ils sont incommodés par les Sauvages du Pays, 16. plusieurs sont massacrés, 25. 26. mutineries & complot de quelques-uns, 29. 30.

Déferteurs François parmi les Sauvages, 42. *Et suiv.* quelques-uns vont en guerre avec les Cenis & leur font remporter une victoire complete, 48. 49. parti qu'ils prennent, 51. les uns vont aux Illinois, 52. ils arrivent chez les Akanfas : comment ils en sont reçus, 53. 54. ils arrivent au Fort de S. Louis des Illinois, & font accroire aux François qu'ils y rencontrent, que M. de la Sale étoit plein de vie : ils sont obligés d'hiverner dans ce Fort, 54. 55. ils passent en France, 56. ce que devinrent ceux qui étoient restés à l'habitation de S. Louis, 56. 57. diverses aventures de quelques-uns, 57. *Et suiv.*

François du Canada, leur expédition contre Corlar, 64. 65. surprennent & forcent cette Place, 66. 67. leur perte plus grande dans la retraite qu'à la prise de Corlar, 68. effet que produisit cette conquête, 68. 69. Ils prennent Sementels, 73. forcent les Anglois sur un pont, 74. assiègent & prennent Kafkébé, 76. *Et suiv.* un de leurs convois est attaqué par les Iroquois, qui font détails : effet de cette victoire, 81. *Et suiv.* quelques-uns se laissent surprendre par un parti Iroquois, 90. nouveaux échecs qu'ils essuient de la part de ces Sauvages, 92. divers

DES MATIÈRES. 455

combats entre eux & les Anglois près de Quebec, 120. *Et suiv.* Combat de S. Sulpice ou de Repentigny, où ils battent un parti Iroquois, 138. 139. forment une entreprise sur le Port Nelson : elle est différée, & pourquoi, 147. 148. Combat entre eux & les Anglois dans la Prairie de la Magdeleine, 150. *Et suiv.* défaite des ennemis : perte des deux partis, 153. *Et suiv.* Défaite d'un de leurs partis par les Iroquois, 166. 167. forment une entreprise sur Pemkuit : elle est manquée, 177. *Et suiv.* Ils font une irruption dans le Canton d'Agnier ; succès de cette expédition, 185. 186. ils sont attaqués dans la retraite, 186. 187. belle retraite de trois François du Fort Sainte Anne dans la Baie d'Hudson, 196. se rendent Maîtres du Port Nelson sous la conduite de MM. d'Iberville & de Séigny ; suites de cette conquête, 217. *Et suiv.* grande expédition qu'ils font contre les Iroquois, 246. *Et suiv.* leurs préparatifs pour l'attaque de Pemkuit, 259. ils attaquent cette Place, & la prennent par capitulation, 262. 263. leur état en Terre-Neuve, 272. *Et suiv.* marchent au Fort S. Jean, 282. 283. défont un Corps d'Ennemis ; assiègent le Fort Saint Jean & le prennent, 284. *Et suiv.* Ils le brûlent & l'abandonnent, 288. leurs fautes & celles des Anglois dans leurs Colonies, 290. 291. ils reçoivent quelques échecs en Canada, 293. perdent le Fort Bourbon : expédition pour le recouvrer, 297. *Et suiv.* Combat d'une Flûte Françoisse contre trois Navires Anglois, 303. ils reprennent le Fort Bourbon, 305. 306. Ambassadeurs François à Onnontagué ; réception qu'on leur fait, 362. plusieurs François, prisonniers parmi les Iroquois, refusent de revenir dans la Colonie, 365. retour des Ambassadeurs à Montréal, 362. traité provisionnel entre eux & les Iroquois, 371. 372. leurs fautes dans l'établissement de la Louisiane, 388. 389. Frontenac (le Comte de) son projet & ses préparatifs, 63. 64. embarras où il se trouve par un mal-entendu des Alliés Sauvages, & comment il s'en tire, 70. 71. il envoie un grand Convoi à Michillimackinac, d'où il rappelle M. de la Durantaye, 80. est averti de l'approche d'une Armée d'Anglois & d'Iroquois, 86. 87. tient un grand Conseil avec les Sauvages alliés ; ce qui s'y passe, 88. *Et suiv.* il congédie ses Alliés, 91. reproche qu'il fait à Ouréouharé : réponse de ce Sauvage, 92. 93. apprend

l'arrivée d'une Flotte Angloise pour assiéger Quebec : ce qui avoit contribué à le tromper , 94. 95. il retourne à Quebec , 110. ses dispositions pour la défense de la Ville , 111. 112. prévoyance de ce Général , 112. est sommé de se rendre par l'Amiral Anglois : sa réponse à cette sommation , 114. *Et suiv.* son plan pour la défense de la Place , 119. 120. Lettre de ce Général à M. de Pontchartrain , 136. 137. ses soupçons au sujet d'un parti Iroquois échappé par la faute de ceux du Sault Saint Louis , 142. faux principe de ce Général , 143. 144. sa réponse aux propositions de neutralité faites par les Anglois , 157. il envoie un parti contre les Agniers , qui ne fait rien , 159. propose aux Outaouais une expédition , & ils n'y acquiescent pas , 169. son entreprise sur Pemkuit : elle est manquée , 177. *Et suiv.* plaintes formées contre lui , 180. 181. ses inquiétudes , & sur quoi elles étoient fondées , 182. 183. reçoit de nouveaux avis d'un grand armement des Anglois , 188. embaras où il se trouve , 189. sa réponse aux propositions de paix faites par un Capitaine Onneyouth , 191. 192. il empêche les Miamis de trafiquer avec les Anglois , 195. une Iroquoise

vient à Quebec pour le voir : conversion & éloge de cette femme , 198. sa réponse aux nouvelles propositions du Capitaine Onneyouth , 198. 199. pour quoi il diffère de pousser les Iroquois à bout , 199. comment il profitoit de la conduite des Anglois & des Iroquois à l'égard des François , 203. il tente inutilement le rétablissement de Catarocouy : ce qui fait échouer ce projet , 206. 207. sa dernière réponse aux Députés Iroquois : il les renvoie contents , 208. 209. raisons qui l'engageoient à traiter avec eux , 210. 211. il veut rétablir le Fort de Catarocouy contre l'avis de tout le monde , & du Roi même , 222. *Et suiv.* ce qui se passe entre ce Gouverneur & les Députés des Sauvages Alliés , 231. 232. un Siou demande à ce Général sa protection , 232. 233. lui & M. de Champigny proposent d'attaquer Baston , 234. 235. les préparatifs pour la Campagne de 1696. contre les Iroquois , disposition de son Armée , son départ , sa marche , grand risque qu'elle court , son arrivée à Onnontagué , 246. *Et suiv.* son Conseil de Guerre délibère sur le parti qu'on doit prendre : le Général laisse son expédition imparfaite contre l'avis de tout le monde , 255. 256. soupçons contre

DES MATIERES. 457

lui, 256. 257. il retourne à Montréal avec l'Armée, 257. il veut obliger les Iroquois à lui demander la paix, 258. ses projets contre ces Sauvages sans effet, 292. refuse aux Iroquois chrétiens la permission d'aller en guerre, & pourquoi: avis qu'il reçoit de la Cour, 296. les Iroquois veulent l'amuser, 309. embarras où il se trouve, & comment il s'en tire, 311. *Et suiv.* sa réponse aux plaintes des Alliés Sauvages, 317. Quelle étoit l'entreprise pour laquelle on lui avoit mandé de se tenir prêt: son avis sur ce projet, 318. 319. effet de ses grands préparatifs: ce Général leve un parti & le congédie, 326. 327. il fait des remontrances sur une Ordonnance contre les Coureurs de bois: réponse de M. de Pontchartrain, 328. 329. reçoit nouvelle de la paix, & une Lettre du Gouverneur de la Nouvelle Angleterre: réponse qu'il lui fait, 332. *Et suiv.* il entreprend de gagner les Iroquois, 338. reçoit une seconde lettre du Gouverneur Anglois, 338. *Et suiv.* ses réflexions sur cette Lettre, & réponse qu'il y fait, 342. *Et suiv.* sa mort, 350.

G

Grakonthié, Chef Iroquois, son zèle & ses bons offices envers les François,

Tome III.

200 sa mort, 421. Grange ( la ) belle actione ce Partisan François, 438. 439.

H

Hertel ( le fleur ) son expédition: il prend Semontels sur les Anglois, 72. 73. il les force sur un pont, 74. il se joint à M. de Portneuf, & fait avec lui le siège de Kaskebé, qu'ils prennent, 75. *Et suiv.* Hurons: trahison d'un de leurs Chefs, 229. 230. belle action d'un autre, 313. 316.

I

Iberville ( M. d' ) & M. de Serigny font le siège du port Nelson: le Gouverneur le rend par capitulation: suite de cette conquête, 217. *Et suiv.* il arrive en Acadie avec M. de Bonaventure: ils prennent un Vaisseau Anglois, 261. ils attaquent le Fort de Pemkuit, & le prennent par capitulation, 262. 263. ils renvoient à Baston une partie des prisonniers: ils évitent une escadre Angloise, & arrivent à Plaisance, 264. 265. il se brouille avec le Gouverneur de cette place: les Canadiens se soulèvent en faveur de M. d'Iberville, 277. 278. se réconcilie avec ce Gouverneur: ils partent pour S. Jean, 278. 279. nouvelles brouilleries avec le même, & nouvelles récon-

V

- ciliations, 280. *Œ suiv.*  
 Action de vigueur de cet Officier, 283. suite de son expédition dans l'Isle de Terre-Neuve, 284. *Œ suiv.* pourquoi il n'acheva pas la conquête de cette Isle, 291. 292. il part pour la Baie d'Hudson, perd un de ses bâtimens dans les glaces, & est séparé des autres, 300. il se bat contre trois Navires Anglois: succès de ce Combat, 301. 302. fait naufrage: il est joint par ses trois Navires, 304. reprend le Fort Bourbon, 305. il retourne en France: importance de sa conquête, 306. 307. il part avec M. de Châteaumorand pour découvrir l'embouchure du Micissipi: ils ne sont point reçus à Pensacole, 378. 379. il entre dans ce Fleuve & le remonte, 380. 381. trouve une Lettre de Chevalier de Tonti à M. de la Sale, 383. il renouvelle la prise de possession du Micissipi, 384.  
 Illinois, Nation Sauvage: leur caractère, 391. premier établissement parmi eux, 392. Mission parmi ces Sauvages, 393.  
 Joutel, bourgeois de Roüen, accompagne M. de la Sale, & acquiert sa confiance, 4. conspiration contre lui, 14. 15. mutineries & complot de ses gens, 29. 30. est envoyé chez les Cenis, 40. réception qu'on lui fait, 41. *Œ suiv.* il trouve des déser-teurs François parmi eux, & chez une Nation voisine, 42. *Œ suiv.*  
 Iroquois ( les ) attaquent un convoi François, 81. ils sont défaits: effet de cette victoire, 82. 83. leur perfidie, 83. 84. nouvelles hostilités de leur part 84. 85. grande Armée de ces Sauvages & d'Anglois, 86. un de leurs partis surprend quelques François, 90. nouveaux échecs de leur part, 92. négociations simulées de ces Sauvages, 135. leurs nouvelles hostilités, 137. 138. Combat de S. Sulpice, ou de Repentigny, où quelques-uns sont battus, 138. 139. un de leurs partis échappe aux François par la faute des Iroquois du Sault Saint Louis, 141. 142. leurs nouvelles intrigues: fidélité des Iroquois Chrétiens, 144. 145. ils sont poussés par nos Alliés, 146. veulent surprendre le Sault Saint Louis: diverses hostilités, 162. *Œ suiv.* empêchent la navigation de la grande Riviere, 165. 166. ils défont un parti de François & de Sauvages, 166. 167. un de leurs partis fait une descente dans l'Isle de Montréal: *Œ* les laisse échapper: on court après, & on remporte sur eux quelque avantage. 168. huit cens de ces Sauvages viennent attaquer la Colonie, 183. ils se retirent sans rien faire, 184. un autre de leurs partis s'approche de Montréal: ils se retirent sans coup férir, 192. 193. une femme de cette Nation vient à Que-

bet pour voir le Comte de Frontenac : conversion & éloge de cette femme, 198. pourquoi le Comte de Frontenac differe de les pousser à bout, 199. leur conduite à l'égard des François, 200. *Et suiv.* font de nouveau mine de vouloir la paix : on est averti de se défier d'eux, 203. 204. leurs Députés à Quebec : effet de cette Députation, 204. 205. nouvelles négociations avec ces Sauvages, 207. *Et suiv.* continuent d'amuser les François : le Roi est d'avis qu'on les pousse à bout, 219. 220. ils recommencent leurs hostilités, 221. insolentes propositions de ces Barbares, 222. on est averti fort à propos qu'ils font en campagne, 227. un de leurs partis est défait par M. de la Durantaye, & un autre par M. de Courtemanche, 228. 229. ils sont battus par les Outaouais : suite de cette défaite, 240. 241. divers avis touchant l'expédition projetée contre eux, 242. 243. expédition du sieur de Louvigny contre ces Sauvages sur les glaces, 244. ils paroissent dans la Colonie, 245. grande expédition contre eux, 246. *Et suiv.* le Comte de Frontenac veut les obliger à lui demander la paix, 258. plusieurs projets contre eux sans effet, 292. quelques uns du Canton d'Onneyouth viennent pour s'établir dans la Colonie ; les autres Cam-

tons en prennent de l'ombra-ge, 294. 295. ils recommencent leurs hostilités, 296. 297. veulent amuser M. Frontenac, 309. recommencent leurs courses, 310. ils paroissent disposés à la paix, 337. M. de Frontenac entreprend de les gagner, 338. ils veulent surprendre le Chevalier de Callieres, 350. 351. ils se déterminent à la paix : ils reçoivent un échec de la part des Outaouais, 358. 359. envoient des Députés à Montréal : leurs propositions : réponse du Gouverneur Général, 359. *Et suiv.* réception faite à Montréal à leurs Députés : leurs discours dans le Conseil, 369. 370. Traité provisionnel entr'eux & les François, 371. 372. nouvelles brouilleries entre eux & les Outaouais : les Iroquois font leurs plaintes à M. de Callieres, 396. *Et suiv.* discours du P. Bruyas à ces Sauvages : ce qu'ils lui répondent, 400. 401. mauvaise disposition de plusieurs, 402. leurs Députés à Montréal : ils sont suivis de ceux des Alliés, 403. 404. ils se plaignent qu'on se défie d'eux, 413. Audience donnée à leurs Députés, 420. 421. Missionnaires parmi eux, 442. leur conduite à l'occasion de quelques hostilités contre eux, & des sollicitations des Anglois, 433. 434. le Gouverneur d'Orange fait

de nouveaux efforts pour attirer les Chrétiens de cette Nation dans la nouvelle York, 434. 435. Politique de ces Sauvages : avis donné par la Cour à ce sujet, 436. 437. on leur fait justice de l'insulte des Outaouais, 437. 438.

## K

**K** Askébé, Bourgade Angloise, est assiégé par les François, 76. 77. il se rend, & la garnison est faite prisonnière, 78. les Anglois arrivent trop tard pour le secourir, 79.

## L

**L**A Sale, voyez Sale (la) Liotot, Chirurgien, assassine un neveu de M. de la Sale, 33. sa mort funeste, 47.

Louis XIV. envoie une escadre en Terre-Neuve; & elle manque son coup, 170. 171. est d'avis qu'on pousse les Iroquois à bout, 220. 221. projet de son Conseil pour la campagne de 1696. en Canada, 235. ce que S. M. pense de la guerre des Iroquois, 236. 237. donne une nouvelle Ordonnance contre les Coureurs de bois : remontrances de M. de Frontenac sur cela : réponse de M. de Pontchartrain, 328. 329. il rejette l'offre des Réfugiés François, pour peupler la Louisiane, 387. son attention

pour l'instruction des Sauvages de la Louisiane, 390. Louisaie : conduite des Espagnols au sujet de ce pays : fautes des François, 388. 389. objet du commerce de cette contrée, 389. 390. Louigny (le fleur de la Porte) conduit un grand convoi à Michillimakinac, 80. est attaqué par les Iroquois, qui sont défaits : effet de cette victoire, 81. *& suiv.*

## M

**M**Anneval (M. de) Gouverneur de l'Acadie, rend Port-Royal aux Anglois par capitulation : cette capitulation n'est point gardée, 96. *& suiv.*

Mascoutins, Nation Sauvage : Mission infructueuse parmi eux, 393. *& suiv.*

Michillimakinac : grand convoi qui y est envoyé par M. de Frontenac, 80. *& suiv.* arrivée d'un grand convoi de ce lieu à Montréal, 85.

Miamis : M. de Frontenac les empêche de trafiquer avec les Anglois, 195.

Micissipi) projet & tentative de M. de la Sale pour reconnoître par Mer l'embouchure de ce Fleuve, 2. *& suiv.* 24. *& suiv.* il passe devant sans s'en appercevoir, 8. 9. nouvelle entreprise pour cette découverte, 378. M. d'Iberville y entre, & remonte ce Fleuve, 380. 381. M. d'Iberville en renouvelle la prise de

DES MATIÈRES. 467

- de possession, 384. Anglois sur ce Fleuve : ce qui les y avoit attirés, leurs prétentions & leurs tentatives, 384. *Et suiv.* des Réfugiés François offrent de peupler ce pays : leur offre est rejetée, 387. attention du Roi pour l'instruction des Sauvages qui en habitoient les bords, 390.
- Milet ( le P. ) Jésuite, arrive à Montréal après cinq ans d'esclavage, 210.
- Mission, parmi les Illinois, 393.
- Mission instructive parmi les Mascoutins, 393. *Et suiv.*
- Missionnaires aux Iroquois, 422.
- Montigny ( M. de ) ses belles actions en Terre-Neuve, 283. *Et suiv.* expédition de cet Officier contre les Anglois, 435.
- Mont-Louis, Havre du Fleuve S. Laurent : projet pour y établir une pêche sédentaire : description de ce lieu, 324. son utilité, 325. cet établissement échoue pour la seconde fois, 374.
- Montorgueil, Lieutenant François, fait une belle action, 102. 103.
- Montréal, Isle : grand convoi qui y arrive de Michilimakinac, 85. Alarme qu'y cause l'approche d'une Armée d'Anglois & d'Iroquois, 87. 88. les ennemis s'en approchent : disposition de M. de Callieres pour la défendre, 149. 150. arrivée d'un grand convoi de Pelleteries dans cette Isle, 194.
- Moranget, neveu de M. de la Sale, est assassiné, 33.

N

- N**Axoat : siège de cette place par les Anglois, 268. diligences de M. de Villebon pour la défendre : résolution de la garnison, 269. attaque du Fort, 270. 271. le siège est levé, 271. 272. cet établissement est transféré au Port Royal, 375.
- Nelson ( Port ) sa description, 215. 216 MM. d'Iberville & de Serigni en font le siège : le Gouverneur se rend par capitulation, 217. suite de cette conquête, 218. 219.
- Nesmond ( le Marquis de ) est chargé d'une entreprise sur Baston : plan de cette entreprise, & ce qui la fait manquer, 318. *Et suiv.* parti qu'il prend, 322. il retourne en France, 323.
- Nouvelle France, état où elle se trouvoit en 1692. 179. on y reçoit le premier avis de la paix en 1698. 332. règlement des limites pour les Côtes Méridionales de ce pays, 348. 349.

O

- O**Nneyouths (les) Nation Iroquoise, demandent la paix : M. de Vaudreuil marche à leur Canton ; ce qu'il y fit, 253. 254. quel-

qués-uns viennent pour s'établir dans la Colonie : réception qu'on leur fait : les autres Cantons en prennent de l'ombrage , 254. 295.

**Onnontagués** , Nation Iroquoise : grande expédition contre eux , 246. *Et suiv.* ils avoient été avertis par un Transfuge , 250. brûlent leur grand Village ; on n'y trouve personne , 251. leur négligence , 252. Constance d'un vieillard de ce Canton , brûlé par nos Sauvages , 253. 254. réception qu'ils font à des Ambassadeurs François , 362.

**Ourouharé** , Chef Iroquois : sa réponse aux reproches que lui fait M. de Frontenac , 93. belle action de ce Sauvage , 158. son zèle & ses bons offices envers les François , 200. sa mort , & son éloge , 331. 332.

**Outaouais** : expédition que leur propose M. de Frontenac ; ils n'y acquiescent pas , 169. M. de la Motte Cadillac les engage à faire la guerre aux Iroquois , 238. *Et suiv.* un de leurs partis en défit un d'Iroquois ; suite de cette défaite , 240. 241. ils donnent un échec aux Iroquois : ce qui se passe entre eux & M. de Callières , 358. 359. nouvelles brouilleries entre eux & les Iroquois , 396. 397. un de leurs partis attaque une Troupe d'Iroquois malgré la paix , 431. on fait justice aux Cantons de l'insulte de ces

Sauvages , 437. 438.

## P

**P****êche sédentaire** : on projette d'en établir une dans le Fleuve S. Laurent : ce qui fait échouer ce projet , 324. 326. 374.

**Pemkuit** : préparatifs pour l'attaque de cette place , 259. elle est attaquée & prise par Capitulation , 262. 263.

**Perrot ( M. )** est pour suivi par les Anglois , 99. 100. est pris & traité indignement , 105. il est repris , 106.

**Phibs ( Guillaume )** Chef d'une Escadre Angloise , se présente devant Port-Royal , qui lui est rendu par Capitulation , 96. *Et suiv.* il ne garde point la Capitulation , 59. sa Flotte mouille devant Quebec : il envoie sommer le Gouverneur Général , 114. *Et suiv.* il leve le siège : mauvais état & nouvelles pertes de sa Flotte , 131. 132. il devient Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre , 170. veut faire enlever le Chevalier de Villebon : il manque son coup , 176. 177. ce qui se passe entre lui & les Sauvages Alliés des François , 213. 214. **Plaisance** , dans l'Isle de Terre-Neuve , est surpris & pillé par des Anglois , 108 109. est derechef attaqué par les mêmes , mais inutilement , 171. *Et suiv.*

**Portneuf ( M. de )** Commandant

DES MATIERES. 465

dant d'un parti contre les Anglois, eût joint par le sieur Hertel; ils font ensemble le siège de Kaskebé, qu'ils prennent, 75. *Œ suiv.*

Q

**Q**uebec : les Anglois se disposent à l'assiéger, 94. disposition pour la défense de cette Ville, 111. 112. ses Fortifications, 113. les Anglois le canonnent sans succès, 122. une diversion manquée du côté de l'Isle de Montréal sauve cette place, 128. *Œ suiv.* le siège en est levé, 131. arrivée des Vaisseaux de France qu'on y attendoit : zèle de ses Habitans pendant la famine, 133. 134. secours qui y arrive de France, 146. 147.

R

**R**at ( le ) Chef Huron : belle action de ce Sauvage, 315. 316. discours de ce fameux Capitaine touchant la paix, 409. 410. sa mort & son éloge, 410. 411. ses obsèques, 411. *Œ suiv.* Réfugiés ( des ) François offrent de peupler le Micissipi: leur offre est rejetée, 387.

S

**S**ainte Helene ( M. de ) brave Canadien, est blessé à mort, 124.

Saint Jean, Port des Anglois en Terre-Neuve, est assiégé par les François, 285. son Gouverneur veut les amuser dans l'espérance d'un prompt secours: il se rend, 286. état de la place: sa situation, 287. est brûlé & abandonné, 288.

Saint Laurent : projet d'une pêche sédentaire dans ce Fleuve!, 324. ce qui fait échouer ce projet, 326.

Saint Louis, nom d'un Fort construit par M. de la Salle, 24. Mutineries & complot en ce lieu, 29. 30. ce que devint cette habitation, 56. 57.

Saint Valier ( M. de ) Evêque de Quebec est pris sur Mer par les Anglois, 444. 445.

Sale ( Robert Cavelier, sieur de la ) présente à M. de Signelai un projet qui est approuvé: commission qu'on lui donne, 2. son Armement, & qui étoient ceux qui l'accompagnoient, 3. son départ de la Rochelle, 4. son Escadre relâche en France: elle se remet en Mer, 5. se brouille avec M. de Beaujeu, Commandant de son Escadre, 5. 6. découvre la Floride, passe deyant l'embouchure du Micissipi sans s'en appercevoir, 8. 9. il arrive à la Baie S. Bernard, sans sçavoir où il est, 9. il perd sa Flûte; suites de ce malheur, 10. *Œ suiv.* mauvaises manieres qu'il essaye de la part de M. de Beau-

- jeu, 12. 13. il bâtit deux Forts, 13. 14. triste situation de la Colonie, 15. sa sévérité outrée, & ce qui en arrive, 16. il veut chercher le Micissipi par Mer, 24. *Et suiv.* naufrage de la Frégate, 29. *Et suiv.* son voyage aux Cenis; il perd une partie de ses gens, 30. il tombe malade, 31. il part pour aller chercher les Illinois, 32. un de ses neveux, son Laquais, & son Chasseur sont assassinés, 33. les meurtriers conjurent sa perte: sa mort tragique, 34. *Et suiv.* son caractère: calomnies publiées contre lui, 36. 37. ce qui se passe après sa mort, 38. ses Assassins s'emparent de l'autorité, 39. les Meurtriers se séparent des autres: mort funeste de deux d'entr'eux, 45. *Et suiv.* ce qui fit échouer son entreprise, 59. 60. Réflexions sur sa conduite, 60. 61.
- Sauvages: ceux des environs de la Baie S. Bernard, 16. *Et suiv.* ils massacrent plusieurs François, 25. 26. plusieurs Nations Sauvages envoient des Députés à Montréal pour la paix, 403. *Et suiv.* Conférence préliminaire: Audience que M. de Callières donne à plusieurs: Conférence publique, 408. *Et suiv.* la maladie se met parmi eux; à quoi ils l'attribuent, 413. leur dernière Assemblée générale pour la paix, 414. *Et suiv.* Equipage bizarre de quelques-uns des Députés, & leurs discours, 416. *Et suiv.* Audience donnée aux Nations d'en-haut, 418. 419. mouvements parmi eux contre nos intérêts, 425. ceux du Détroit mal-intentionnés à notre égard, 433.
- Seignelai ( le Marquis de ) approuve le projet qui lui est présenté par M. de la Sale; commission qu'il lui fait délivrer, 2.
- Serigny ( M. de ) & son frere, M. d'Alberville font le siège du Port-Nelson, & le prennent par Capitulation, 117. *Et suiv.*
- Sioux: un Chef de ces Sauvages demande au Comte de Frontenac sa protection, 232. 233.
- Subercase ( M. de ) succede à M. de Brouillon, au Gouvernement du Port-Royal, 441. expéditions qu'il avoit faites en Terre-Neuve, étant Gouverneur de Plaisance, 443.

## T

**T** Archa, Capitaine Onneyouth, fait des propositions de paix: réponse de M. de Frontenac, 190. *Et suiv.* ses nouvelles propositions: réponse du Comte de Frontenac, 198. 199. retourne à Quebec avec des Députés de son Canton, 210.

Taxons, Chef Abénaqui: belle action de ce Sauvage, 213.

Teganifflorens,

DES MATIÈRES. 465

- Teganifflorens**, Iroquois, son zèle & ses bons offices envers les François, 200. Discours de ce Sauvage dans un Conseil Général des Iroquois, 365. 366. il le rend à Montréal; ce qu'il y vient faire, 427. 428.
- Terre-Neuve**: état de cette Isle en 1690. 170. *& suiv.* le Roi y envoie une Escadre; & elle manque son coup, 170. 171. Etat des Anglois & des François dans cette Isle: expédition de ceux-ci contre les premiers, 272. *& suiv.*
- Thury** (M. de) Missionnaire à Pentagoët, empêche les Abénaquis de traiter avec les Anglois, 212. 214. 215.
- Tionnonthouans**, Nation Iroquoise: leur Députation à M. de Vaudreuil, 426. 427.
- V
- V**Alliere (M. de la) Major de Montréal, est envoyé à Balfon, avec le P. Bruyas, 356.
- Valrenes** (M. de) belle action de ce Capitaine, 152. *& suiv.*
- Vaudreuil** (le Chevalier de) marche à Onneyouth, 253. ce qu'il fit dans ce Canton, 254. il est nommé Gouverneur de Montréal, 354. il succède à M. de Callieres au Gouvernement Général de la Nouvelle France, 427. 428. reçoit une Députation des Tionnonthouans, 426. 427. négocie pour l'échange des prisonniers avec le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre, 445. *& suiv.*
- Villebon** (le Chevalier de) arrive au Port-Royal, & n'y trouve plus les Anglois, 100. 101. il est établi Commandant en Acadie, 160. prend possession du Port-Royal, 161. le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre veut le faire enlever: il manque son coup, 176. 177. est pris par les Anglois, 265. est relâché, 267. ses diligences pour la défense de Naxoat, 269.
- Villieu** (le sieur de) rompt une négociation de quelques Abénaquis avec les Anglois: expédition hardie & heureuse de cet Officier, 212.

*Fin de la Table du troisième Volume.*